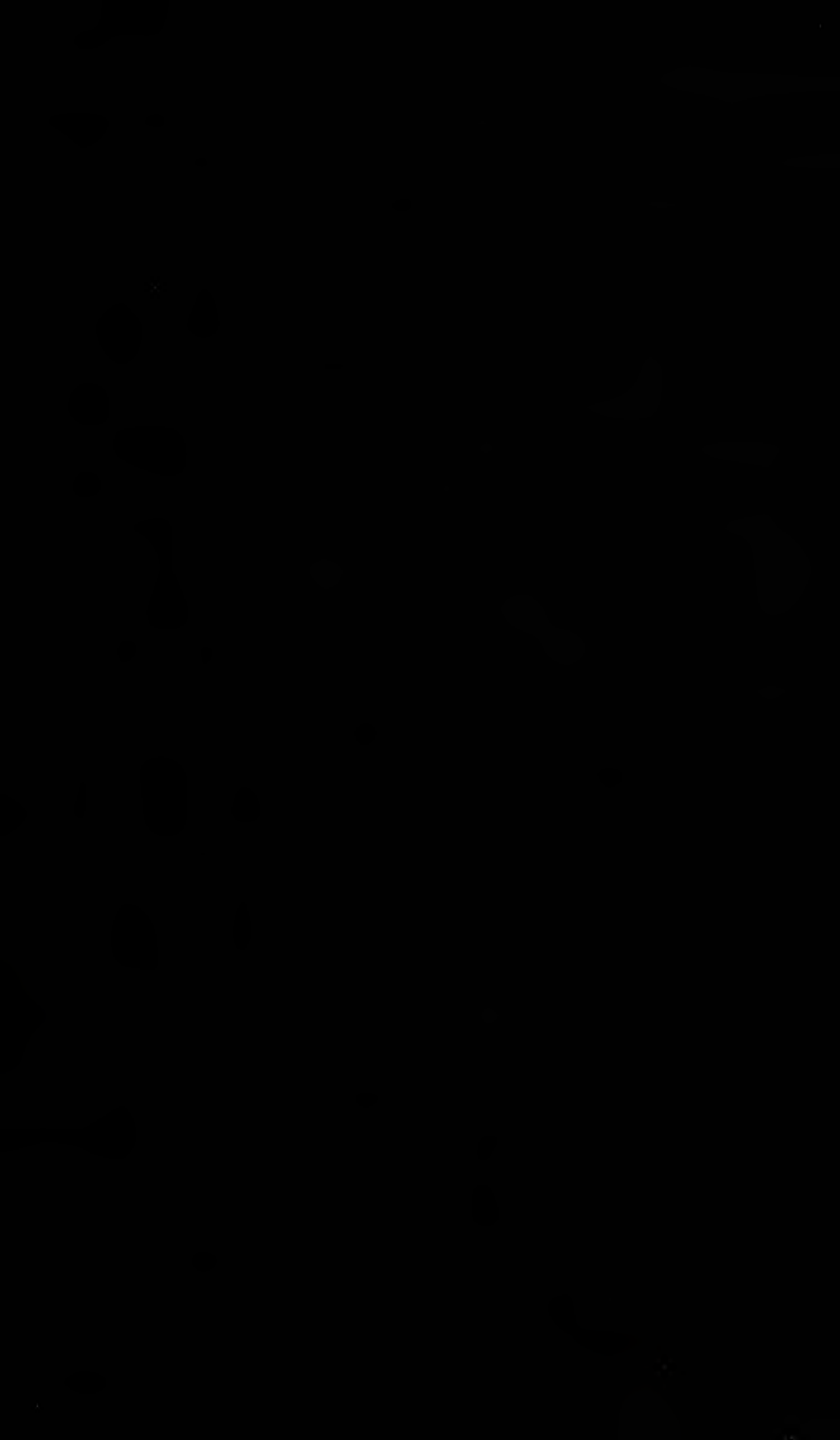




L'AMOUR
DANS LA MORT

PAR

(MAURICE DRACK)

Auguste Poitevin.



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

18

L'AMOUR DANS LA MORT

PREMIÈRE PARTIE

I

—Encore un! s'écria avec emportement Me Turquoy, en posant sa tasse de café et frappant du plat de la main le numéro du *Journal d'Indre-et-Loire* étendu sur la table auprès de lui.

Et comme il avait la poigne solide, il fit du coup sauter verres et bouteilles.

Madame Turquoy, déjà levée de table et qui aidait la vieille Julienne à desservir, se retourna surprise.

— Qu'est-ce donc? fit-elle.

— C'est le troisième, depuis le commencement de l'année, qui lève le pied dans le département. Sang bleu! c'est à ne plus oser s'avouer notaire...

— Quand on s'appelle Jérôme Turquoy, on n'a pas à craindre les méchants propos...

— Certainement, certainement! dit le notaire, — intérieurement touché de la pointe d'orgueil qui se révélait dans la riposte de son excellente femme... N'empêche que la confiance est entamée, que le respect se perd.

— Et nomme-t-on ce malheureux?

— Tout au long... C'est Normand-Lebrun! de Chinon.

— Le pauvre homme!

— Tu le plains?

— Il était si mal marié!

Me Turquoy secoua la tête en souriant.

— Bon Dieu! de la pitié pour ceux qui succombent et ne sont qu'à demi coupables de leur chute, j'en ai bonne provision, mais, vois-tu, ce n'est pas le cas de Normand-Lebrun. Je me souviens des difficultés que j'ai eues pour lui faire apurer ses comptes de succession à la mort de la Méchine de l'Ile-Bouchard. Un reçu momentanément égaré lui faisait la partie belle pour garder des valeurs qu'il n'avait qu'à titre de dépôt. Et si je n'avais pas pris en main la défense des héritiers légitimes, trop jeunes ou absents, le bandit leur aurait fait tort d'une belle pièce de soixante-quinze mille francs... Et il préparait déjà sa culbute, vois-tu bien... Que sa femme l'ait ruiné, je ne dis pas non... Mais quand on se ruine par faiblesse on peut encore rester honnête... Ce n'est pas son cas...

— J'avais oublié l'incident de la succession, dit madame Turquoy en hochant la tête.

— Mais à ce propos, qu'est donc devenue Geneviève, notre petite pupille? demanda Me Turquoy en regardant autour de lui...

— La chère enfant a couru au poulailler, le tablier rempli de la desserte, faire ses libéralités à ses poules et à ses lapins comme chaque jour, après déjeuner.

Me Turquoy se mit en devoir de bourrer sa pipe qu'il fumait seulement en plein air, en arpentant son jardin.

Et l'espace ne lui manquait pas pour cette promenade hygiénique.

Depuis vingt-cinq ans notaire à Richelieu, il avait installé son étude et ses pénates dans un de ces immenses hôtels que les courtisans du grand cardinal avaient construits sur les injonctions du maître, pour se trouver plus proches de lui pendant ses séjours au château.

Après la mort du cardinal-duc le vide s'était fait en quelques années et depuis la seconde moitié du XVIIe siècle ces somptueuses demeures abandonnées par les gens de cour, n'abritaient plus comme locataires que la bourgeoisie, les gens de robe et les agents du pouvoir royal.

Aujourd'hui, du château détruit en grande partie par la bande noire au commencement de ce siècle, il ne reste plus qu'une aile de grand style et le parc.

On était aux derniers jours d'août. Et la table que venait de quitter le notaire avait été dressée en plein air, sous les fenêtres du grand salon, en face du tapis vert. Le dimanche, le bonhomme aimait à se carrer à l'aise et à prendre longuement ses repas. Bonhomme, c'est trop dire, car, en dépit de ses soixante-cinq ans, Me Tur-

quoy, vigoureux et droit, le jarret souple et le torse bien assis, était assez solide pour chasser la journée pleine et le carnier lourd, sans céder le pas à qui que ce soit.

Un bon vivant au reste et un brave homme. Sa large face rose où pétillaient des yeux malins, bien encadrée par ses cheveux argentés, abondants et bouclés, respirait la loyauté, révélait la sérénité. Aussi avait-on plaisir à les voir, lui et madame Ursule Turquoy, fort belle encore dans sa puissante maturité, quand ils allaient faire leur promenade du soir sur le mail ou dans les allées rectilignes du parc de Richelieu.

Me Turquoy avait tiré de sa poche un briquet à mèche soufrée et se disposait à faire jaillir l'étincelle du silex pour allumer sa pipe, quand la Julienne reparut sur le perron en faisant des grands bras.

— Ah! monsieur, monsieur!

— Qu'as-tu?

— Il y a là un tas de gens à la porte de l'hôtel de Marcilly, avec un grand chariot, long, long et haut comme une vraie maison, et des files de chevaux...

— Chez les Marcilly! dit le notaire surpris.

— Ils y ont donc frappé, sonné, appelé, — bernique! — la Perrette est sortie dès ce matin pour aller à la foire à Courcoué... alors il y en a deux qui sont là et qui disent comme ça que vous devez avoir les clefs.

— Eh! dis-le donc de suite, s'écria Me Turquoy en fourrant sa pipe dans sa poche, les clefs certainement je les ai, mais pour ne m'en servir qu'à bon escient,

grommela-t-il en gravissant rapidement les marches du perron.

Dans le vestibule, à la porte de son cabinet, deux personnes l'attendaient. Deux hommes bien campés, en tenue de voyage ou de chasse autant qu'il en put juger à leur silhouette, car le chaud rayon de soleil, qui traversait la cour et filtrait par les vitraux de la grande entrée, n'illuminait que les nuques et les dos des deux inconnus.

Me Turquoy leur ouvrit son cabinet en les priant d'y pénétrer et à leur suite gagnant son bureau, il les invita à prendre place sur des sièges qui étaient disposés pour recevoir les clients habituels.

Et tout en relevant le cylindre d'acajou de son grand bureau et tirant à lui la large tablette où s'étalaient ses papiers :

— Je vous demande pardon, messieurs, dit le notaire, de vous avoir fait attendre, mais la vieille Julienne a le respect de mes dimanches et sans doute elle a un peu abusé de votre patience en ne me prévenant de votre visite qu'à la dernière minute... Elle m'a dit, je crois, que vous veniez de la part de M. de Marcilly... pour les clefs de l'hôtel... mais vous comprenez bien que sans une autorisation formelle je ne puis...

Le notaire resta un instant bouche bée, et recula son fauteuil de surprise.

Il venait enfin de lever les yeux sur les visiteurs...

— Sangbleu ! s'écria-t-il, mais je n'ai pas la berlue... Camille...

— En personne, mon cher notaire, votre petit Camille qui n'attendait que votre premier coup d'œil pour vous tendre les bras et embrasser son vieil ami.

— Ah! de grand cœur! Le cher enfant, murmura le bon Turquoy en s'abandonnant aux étreintes du jeune homme... Et cette bétasse de Julienne qui ne me dit rien...

— Elle eût eu grand'peine à me reconnaître. D'abord je lui dissimulais mon visage, puis en douze ans, quand on est parti gamin et qu'on revient avec les allures d'un trappeur canadien, cela vous change...

— Ah! je t'ai bien reconnu moi... Il est vrai que tu ressembles tant à ton père, au temps où nous avions vingt-cinq ans...

— Et où vous chassiez ensemble chaque semaine... Eh bien! me voilà pour vous rendre votre compagnon de jeunesse... Vous avez toujours bon pied, bon œil, cela se voit de reste, et nous pourrons battre la plaine tous deux dans le territoire de chasse de Marcilly... Car c'est justement pour cela...

— Pour cela?

— Oui pour vous parler de l'ouverture de la chasse et vous y convier, pour m'assurer que vous m'aiderez à en faire les honneurs ainsi que madame Turquoy que je suis venu aujourd'hui.

— Comment, au débotté, à peine à Richelieu, c'est de l'ouverture que tu te préoccupes...

— Et très fort, uniquement... Songez donc, j'ai à peine dix jours devant moi pour remettre en état de

recevoir mon monde et l'hôtel de Richelieu et le château de Marcilly. Dans dix jours, il m'arrive mon oncle et ma cousine de Québec, un savant recruté à Vancouver et trois Parisiens qui sont devenus mes amis sur les bords du lac Erié. Vous voyez bien que je n'ai pas de temps à perdre, et que, si vous ne venez à mon aide, vous et l'excellente madame Turquoy, je ne parviendrai pas à m'en tirer et que je passerai pour un fort triste amphitryon.

— Hum! ton oncle Richard La Guerche de Québec et sa fille... Voilà une ouverture de chasse qui sent le *matrimonion*, et je me vois sous peu, entre deux battues, la plume en main, pour dresser le contrat.

— Oh! mais un instant... Vous allez trop vite en besogne. Certes, mon oncle Richard a le plus grand désir de faire de moi son gendre, mais Nicole et moi, nous ne sommes ni pressés, ni convaincus.

— Ni amoureux...

— Surtout... et c'est ce qui nous fait la patience facile... Non, une bonne amitié, une camaraderie quasi garçonnière, qui nous a fait prendre un vrai et grand plaisir à cultiver ensemble tous les genres de sport, usant de la liberté qu'on accorde aux jeunes gens en Amérique... Mais pas le plus petit battement de cœur...

— Hum! mon garçon, grommela le notaire, est-ce que tu nous reviendrais sceptique de la région des grands lacs?...

— Rassurez-vous, mon bon ami, je n'ai ni la cervelle faussée, ni le cœur sec. Je crois à l'amour, au dévoue-

ment, à la loyauté des femmes, à tout ce qui fait la vie désirable et l'avenir lumineux. Mais c'est justement parce que je prends au sérieux le mariage que je tiens à ne pas m'engager à la légère. Nicole ne voit en moi qu'un frère aîné. J'avais treize ans en arrivant à Québec et c'était encore une enfant qui jouait à la poupée. Elle a grandi, sous mes yeux, presque sur mes genoux; je la promenais par la main, comme un bébé d'abord, puis nous partîmes bras dessus bras dessous un beau jour, presque sans nous apercevoir de la transition et je fus longtemps avant de la voir telle qu'elle était, une grande demoiselle bonne à marier. Aussi, quand une semaine avant le jour fixé pour mon retour en France, mon oncle me faisant part de son intention de venir passer quelques mois en Europe, ajouta qu'il ne dépendait que de Nicole et de moi qu'il y revînt ensuite chaque année passer une quinzaine auprès de ses deux enfants, ma cousine et moi nous nous regardâmes tout d'abord sans comprendre, et il fallut qu'il nous demandât formellement si cela ne nous plairait pas de nous marier ensemble, pour que la clarté se fît à nos yeux.

— Et alors...

— Et alors, après être restés un moment interdits à nous regarder et à le regarder lui-même, nous sommes partis, Nicole et moi, d'un franc éclat de rire, tant la proposition nous paraissait anormale, et pour dire le mot : excentrique. « Seriez-vous l'un et l'autre fiancés d'autre part? » demanda mon oncle Dick d'un beau sang-froid sans plus s'offusquer de notre attitude. « Non pas moi! »

dis-je aussitôt. — « Ni moi », affirma Nicole. « En ce cas, reprit mon oncle, je ne retire pas ma proposition. Vous prendrez le temps d'y réfléchir et si vous vous accordez quelque jour j'en serai bien aise. » Resté seul avec Nicole, nous nous sommes tendu la main de bonne amitié en nous promettant de nous tenir mutuellement au courant des symptômes qui pourraient nous faire présager la naissance d'un sentiment nouveau. Mais voilà déjà deux mois de passés et nous n'avons rien perdu de notre belle tranquillité, toujours cousins, camarades et sans aucun appétit de flirtage.

— Bon, un jour, à propos de la moindre circonstance, l'étincelle peut jaillir et tu flamberas comme une forêt vierge.

— Et je me laisserai faire... Mais je doute de la voir jaillir votre étincelle. Nous avons contre nous la grande force de l'habitude. Nous nous connaissons trop. Et il me semble que pour bien aimer une femme et se donner absolument à elle, il faut avoir eu quelque mérite à la discerner, quelque peine à la découvrir, avoir dû dépenser un grand effort pour la conquérir. Ne le pensez-vous pas?

— Oh! moi je crois que le bonheur se compose d'éléments simples et solides et qu'il ne faut pas l'aller chercher aux quatre points cardinaux comme un paladin... Mais j'oublie, en te mettant ainsi sur la sellette, que l'on t'attend à la porte de l'hôtel de Marcilly, ne m'a-t-on pas dit qu'il y a là un chariot...

— Oui, un grand fourgon, venu par le chemin de fer, avec les ouvriers de mon tapissier de Paris. Après

dix ans d'absence, l'hôtel et le château doivent être fort désorganisés. Pendant que les tapissiers vont s'occuper de l'hôtel, sous la direction de mon brave l'Écureuil... (Et Camille de Marcilly désigna de la main le personnage, muet jusqu'alors, qui l'accompagnait.) J'irai, continua-t-il, jusqu'à Marcilly, avec les conducteurs du chariot, pour y faire déposer le reste de la cargaison sous la garde de Guéraud, notre vieux régisseur, que j'ai prévenu par dépêche et que j'espère trouver à son poste.

— Guéraud ne bouge guère de Marcilly, répondit Me Turquoy, ses rhumatismes le clouent dans son fauteuil huit jours sur neuf.

Tout en répondant, le notaire avait ouvert ses tiroirs et pris dans un coffret un trousseau de vieilles clefs soigneusement étiquetées. Il les tendit à Camille en lui disant :

— Voilà ton affaire... Avec cette clef au trèfle doré, tu entreras par la poterne. Mais, pour donner accès par la grande porte cochère, il faudra dégager les quatre verrous des grandes barres... Ah! il y a aussi le secret à faire jouer pour ouvrir les vantaux, tu t'en souviens sans doute...

— Trop vaguement pour n'avoir pas besoin de vos bons offices, mon cher Turquoy; il faut vous résigner à me faire les honneurs de la vieille maison qui m'a vu naître et où vous avez été l'un des premiers à guider mes pas d'enfant...

— Allons donc, dit le notaire, en prenant son chapeau

et leur ouvrant la porte du vestibule, je ne ferai pas les choses à demi... Julienne, tu diras à Valentin qu'il attelle le cabriolet. Et tu préviendras madame Turquoy que M. de Marcilly dîne ce soir au logis...

— Mais, mon cher Turquoy, il faut que j'aille à Marcilly.

— C'est pour cela que je fais atteler. Quatre petites lieues de pays. Ce n'est rien pour Cocotte, et nous serons de retour pour nous mettre à table à sept heures... Ne faut-il pas, mon garçon, que tu embrasses aussi madame Turquoy?

— Pour cela, de grand cœur... Mais alors je vais vous imposer un convive de plus, mon compagnon...

— M. l'Écureuil, dit le notaire, mais certainement et je l'entendais bien ainsi...

Et il tendit cordialement la main à l'étranger.

— Très honoré, notaire, très honoré, dit M. l'Écureuil, en répondant à la poignée de main de Turquoy par un vigoureux *shake-hand*.

— Cela vous permettra de refaire connaissance, reprit Camille avec un sourire. Car, sous ce sobriquet canadien de l'Écureuil, je vois bien que vous n'avez pas encore reconnu un de vos anciens compagnons de chasse.

— Un ancien compagnon de chasse...

— Oui, qui vous a fait plus d'une fois, à ce qu'il m'a conté, les honneurs de la forêt de Chinon quand il était adjoint de l'ami de mon père, le garde général Jacquelin...

— Attends donc, fit le notaire...

Et il se prit à considérer l'ancien garde forestier, un

solide gaillard, bien découplé, fendu en compas, maigre en tant que bien entraîné et porteur d'une formidable moustache rousse, hérissée, qui peut-être autant que ses qualités d'agilité lui avait valu des métis de Montréal et des Bois-Brûlé de l'Ontario le surnom naturaliste de l'Écureuil, qu'il avait accepté comme un compliment.

— Servien Laurence! s'écria tout à coup Turquoy.

— Lui-même pour vous servir, si vous avez que faire de ma personne.

— Mais il n'avait pas alors cette moustache de chat en colère... Servien... En voilà une bonne retrouvaille, car vous ne sauriez mieux dire, mon cher enfant, j'ai fort affaire de votre personne... Je me souvenais bien que vous nous aviez quitté peu de temps après la guerre, pour vous associer à je ne sais quelle entreprise de chasses lointaines, mais j'étais fort embarrassé pour vous retrouver aujourd'hui, puisque vous n'aviez donné de vos nouvelles à personne des vôtres et j'allais certainement faire insérer une note à votre adresse dans les grands journaux des deux Amériques.

Servien se grattait l'oreille.

— Est-ce qu'on me réclame quelque chose?

— Votre présence et une signature.

— Pour faire... quoi?

— Une besogne facile et même agréable : hériter.

— Hériter... Vous avez bien dit... hériter... et de qui donc?... Je n'avais plus qu'une tante, la Méchine, et elle m'a toujours conté qu'elle ne vivait que de priva-

tions et qu'elle ne laisserait pas même de quoi se faire enterrer.

— Mon cher enfant, il ne faut jamais croire qu'à demi les propos des avares. La Méchine est morte sans tester, pour économiser une feuille de papier timbré et c'est ce qu'elle a fait de mieux dans sa vie. Pour seuls héritiers elle avait un neveu et une nièce, un neveu de trente-cinq ans, nommé Servien Laurence, et une nièce de dix-neuf ans, Geneviève Rousseau, qui habite chez son tuteur Me Turquoy.

— Oui-da... je me souviens...Elle avait bien trois ans la mignonne Geneviève quand j'ai quitté le pays.

— La Méchine avait été mariée trois fois, reprit le notaire, et bien qu'elle allât criant partout que ses hommes lui avaient mangé son pauvre petit saint-frusquin et ne lui avaient rien laissé que la chemise de grosse toile et la robe de bure qu'elle avait sur le dos, elle possédait en réalité à ma connaissance pas mal de bons titres de rentes et d'actions de chemin de fer, sans compter sa maison et son grand clos de l'Ile-Bouchard.

— Voyez-vous... La bonne vieille avait un sac...

— Qu'elle n'a pu emporter avec elle, à son grand regret, mon camarade, si bien que Geneviève, ma pupille, héritière ainsi que vous et au même degré, aura à se partager avec son grand cousin Servien Laurence : 1° une somme de deux cent cinquante mille francs en bons titres, actions ou espèces monnayées; 2° la maison et le clos de l'Ile-Bouchard, estimés soixante mille francs au bas mot, à cause des vignes... Vous avez là, mon cher

garçon, un petit cru, proche parent du Bourgueil, et qui est digne de faire figure dans les caves les plus respectables.

— Rentier, murmurait l'Écureuil avec un rire silencieux, rentier... Il me semble que je rêve d'une farce... Mais non... vous êtes trop sérieux, monsieur le notaire, pour vous moquer des gens.

— Certes, répondit en riant Me Turquoy.

L'Écureuil se frappa le front, et, relevant son gilet de chasse, il se mit à déboucler une large ceinture de cuir tanné à multiples pochettes qui semblait soutenir sa culotte.

— Bon! que fais-tu là? lui demanda Camille.

— Dame! Me Turquoy a déjà à moi des mille et des cents, je veux le prier de garder aussi mon magot qui me gêne fort depuis que nous avons descendu le Saint-Laurent. Je me disais, mon garçon, méfie-toi, tu sors d'un pays où on peut dormir la clef sur la porte sans qu'il vous manque un poil de brosse. En Europe, c'est tous filous : *Take care to picks-pocket*. Et de me tâter le ventre du matin au soir pour voir si ma ceinture était toujours solidement amarrée. Tenez, mon cher notaire, il y a là, en dollars, pierres brutes, lingots d'or, bank-notes anglaises et lettres de crédit sur la France, environ douze mille francs, ce sont mes économies du Canada... Prenez-moi ça... Serrez-le avec le reste et vous me soulagerez d'un gros ennui pour de vrai.

Ce fut dit avec tant de bonhomie et de franchise que Me Turquoy ne put s'empêcher de sourire et n'osa refuser.

La ceinture du trappeur fut mise en sûreté dans la grande caisse scellée au mur et tous trois revinrent à la porte de l'hôtel de Marcilly, où les charretiers et les employés du tapissier parisien les attendaient avec une certaine impatience.

II

L'hôtel des Marcilly était une des rares habitations de Richelieu qui n'eût pas changé de maîtres depuis la décadence de la ville ducale. Le cardinal avait eu les chefs de cette famille à sa dévotion et ne s'était pas montré ingrat. Le baron Anathase de Marcilly fut nommé par lui lieutenant du roi à Chinon avec survivance pour son fils Bernard. Et comme ils en usèrent bien avec leurs tenanciers, leur popularité s'établit très solide en Touraine et se perpétua. Certains personnages de la famille devinrent légendaires dans la province. On citait aux veillées les aventures de Gaspard-Alexandre qui avait été fonder des comptoirs au Canada et dont son arrière-petit-neveu devait récolter la fortune deux siècles plus tard. On racontait les exploits de Charles-Antoine dans la guerre de l'Indépendance américaine et les dramatiques amours de son fils Camille-Gaspard avec la belle Jovelyne Léonard, fille d'un riche bourgeois de Loches, amours contrariées par la chanoinesse de Sainte-Maure, restée par l'absence du père la tutrice du jeune

baron et l'on constatait que cette terrible mégère avait été la cause de la mort de la pauvre Jovelyne. Charles-Antoine revenu en France aux premiers jours de la Révolution fut envoyé par la province à la Convention nationale pendant que son fils était nommé commandant en chef de la garde civique du département d'Indre-et-Loire taillé en 1790 dans la Touraine. Et tandis que le père marchait à la tête de nos armées du Rhin comme commissaire de la Convention, le jeune baron luttait contre les excès de zèle de la proscription jacobine qui cherchait à terroriser les rives de la Loire, du Cher et de la Vienne.

L'un des principaux chefs du mouvement proscripteur en Touraine se faisait appeler le citoyen Spartacus Marcilly. Les gens du pays, pour le distinguer du baron de Marcilly, disaient : « C'est un Marcilly de la Brenne ». Et de fait, il y avait dans cet angle de la province qu'on appelle la Brenne, entre Boussay, Yseures et Ville-Jésus, plusieurs familles qui se prétendaient alliées des grands tenanciers de Richelieu.

Les anciens de la contrée se souvenaient qu'on leur avait jadis conté que du temps de la Fronde on avait porté devant le Parlement et vertement soutenu une demande en partage d'hoirie, lors de l'ouverture de la succession du gouverneur de Chinon, le baron Athanase de Marcilly, mais que les demandeurs en avaient été pour leurs frais d'épices et que peu s'en était fallu qu'on leur interdît de porter ce nom de Marcilly, qu'ils avaient arboré en manière de défi.

De vrai, les filles de la Brenne étaient jolies et de facile accueil, et pendant la saison des chasses on se reposait volontiers dans certaines métairies, à galantiser. Et c'est ainsi que la graine des Marcilly avait si bien poussé sur ce sol fertile qu'elle avait fini par y implanter toute une petite colonie de bâtards.

Le citoyen Spartacus Marcilly avait hérité de bien des haines accumulées contre la branche mère. Et il ne lui aurait pas été médiocrement agréable de réformer à son profit de par la justice révolutionnaire l'arrêt du parlement et de se faire adjuger en récompense de son civisme et de son sans-culottisme les terres, châteaux, hôtels, bien meubles et immeubles de ses beaux cousins de Richelieu.

Il fit bien ce qu'il put en conscience pour que le comité révolutionnaire de Tours décrétât comme suspect le jeune baron Camille-Gaspard, et naturellement il réclamait en plus la confiscation des biens à son profit, non pas seulement comme révélateur, mais aussi comme le plus proche parent de cette branche d'aristocrates.

Par malheur pour sa petite combinaison, les membres du comité n'étaient pas aussi enragés que ceux de beaucoup d'autres villes, et si Spartacus avait réussi à se faire nommer procureur général de la commune de Tours, ils n'oublièrent pas que le citoyen Charles-Antoine, ci-devant baron de Marcilly, était député à la Convention nationale et fort en faveur près des comités de la guerre et de la marine, ce qui constituait les meilleures garanties de son civisme à leurs yeux.

Toucher aux membres de la Convention, il fallait être Robespierre pour l'oser et les petits jacobins de province à ce jeu-là eussent risqué leurs têtes.

Bientôt, après le 9 thermidor, toute la puissance de Spartacus tomba, les timides relevèrent la tête, les dénonciations de ses victimes furent prises en considération et sans doute il eût payé de sa tête ses nombreuses atrocités, s'il n'avait eu la présence d'esprit de disparaître du pays pour quelques années.

Il emportait du moins la satisfaction d'avoir profité de son sinistre pouvoir pour se faire assurer la possession d'un héritage qui devait, de droit, revenir aux vrais Marcilly, mais qu'ils ne firent pas mine de défendre. Ce fut un coup de maître. La chanoinesse de Sainte-Maure, s'était trouvée dans ses terres absolument épouvantée de son isolement quand survinrent les premiers mouvements révolutionnaires dans les provinces.

Le premier arbre de la liberté planté sur la place de l'Église l'affola sérieusement, et quand elle sut que les Marcilly de Ville-Jésus passaient pour les chefs du parti populaire, elle chercha tous les moyens de se rapprocher d'eux. Elle s'aboucha plus spécialement avec Spartacus, réputé l'homme d'action de la famille, et feignit de s'attendrir sur le sort précaire de cette branche injustement déshéritée de ses droits. Il n'était pas difficile de deviner quel mobile la faisait agir.

Spartacus se plut donc à exploiter ses terreurs, à ne lui rien cacher des dangers qui la menaçaient, à lui bien montrer que sa vie était suspendue à un fil et en

échange de sa protection et de l'assurance qu'il la mettrait à l'abri de toute dénonciation, il en obtint pour ses enfants une donation en bonne règle de tous ses biens meubles et immeubles, pour n'entrer en jouissance bien entendu qu'à la mort naturelle de la donatrice.

Mais, comme en son domaine de Sainte-Maure, elle ne se sentait pas en sûreté, et se devinant, pour cause, fort peu aimée de ses gens qu'elle avait toujours traités de la pire façon, elle vint, sur le conseil de Spartacus, s'installer dans une maison de Ville-Jésus où elle fut étroitement surveillée et se croyait fidèlement défendue par la grouillante tribu des bâtards de la Brienne.

A partir de ce moment, on n'entendit guère plus parler d'elle à Richelieu. Les uns prétendaient qu'elle était fort heureuse et très choyée par ses nouveaux héritiers, les autres accusaient la famille de Spartacus de la tenir prisonnière et de hâter sa mort par toute espèce de vexations.

Elle vécut pourtant jusqu'en 1805 et comme à la nouvelle de sa mort et à la demande d'envoi en possession de tous ses biens formulée par le fils et la fille de l'ancien procureur de la commune, aucune opposition ne s'éleva du fait de Charles-Antoine baron de Marcilly, ni de son fils Camille-Gaspard, la donation fut reconnue valable et les Marcilly de la Brenne prenant pied à Sainte-Maure vinrent se ranger en adversaires irréconciliables en face des paisibles châtelains du château de Marcilly-sur-Vienne.

L'hôtel de Marcilly par sa construction en briques,

en pierres de taille vermiculées, avec ses toits d'ardoises à ornements de plomb, ses hautes cheminées, ses balcons de fer forgé, ventrus à l'espagnole, sa porte haute, cintrée, aux lourds vantaux s'ouvrant à grand fracas des ferrures pour laisser passage aux carrosses, rappelait beaucoup l'architecture de la place Royale.

Me Turquoy, qui s'était muni des clefs, comme nous l'avons dit, ouvrit d'abord une porte basse enfoncée dans le mur et qu'il appelait la poterne, et pénétra avec ses compagnons dans un premier couloir qui donnait accès sous la grande voûte. Une fois là, ils firent jouer les immenses verrous quelque peu rétifs par trop de rouille et défaut d'huile, poussèrent un ressort secret qui permettait aux grandes barres transversales de jouer et purent ébranler les lourds battants de plein chêne, qui tournèrent en grinçant sur leurs gonds.

L'Écureuil avait toutes les instructions du jeune baron. Il resta donc avec les employés du tapissier et les conducteurs du chariot pour leur indiquer les pièces de la cargaison qu'il fallait décharger à Richelieu et celles qui devaient être transportées à Marcilly.

Camille et Me Turquoy pénétrèrent dans les appartements de réception du premier étage en montant un grand escalier de pierre dont la rampe en rosaces ouvragées de fer avait conservé en dépit des siècles et de la poussière accumulée, un cachet très caractéristique d'élégance et de style. Une série de salons, dont les murs disparaissaient sous d'immenses tapisseries de haute lice, — toutes des meilleures époques de la

Savonnerie, de Beauvais et des Gobelins, — et qui communiquaient entre eux, occupaient trois côtés de la cour intérieure et la façade sur la rue. Une seule galerie, dont les grandes fenêtres donnaient sur le tapis vert du jardin, d'une décoration plus moderne de boiseries et de glaces, ne montrait de tapisseries qu'aux bandeaux des fenêtres et aux deux entrées principales, drapées de vastes portières orientales.

Le véritable ornement de cette galerie, c'étaient les peintures encadrées dans les panneaux; une trentaine de beaux portraits des Marcilly, barons et baronnes, depuis Athanase, premier gouverneur de Chinon, jusqu'à Charles-Gaspard, le père du dernier héritier du nom. Là on pouvait passer en revue toute la famille, du XVe au XIXe siècle dans la tenue officielle d'apparat ou de grand gala.

Me Turquoy, qui avait toujours été très attaché par ses sympathies aux membres de cette famille qu'il avait pu connaître directement, et presque autant à ceux des générations passées dont il possédait minutieusement l'histoire, ne traversait jamais cette galerie sans être arrêté à chaque pas et comme sollicité par des figures amies, avec lesquelles il se plaisait à engager un petit colloque mental. Ce jour-là son impression était plus vive encore. Il partageait l'émotion respectueuse de Camille se présentant après douze ans d'absence devant ce grand conseil des ancêtres, conseil muet en apparence, mais dont les regards expressifs et éloquents semblaient répondre avec tendresse aux saluts affectueux

de leur descendant. Ils s'arrêtèrent longuement, le cœur serré, angoissés jusqu'à sentir les larmes leur obscurcir les yeux devant les deux héroïques victimes de l'invasion : Lucien-Georges, l'Africain, comme on avait coutume de dire en parlant de lui avec son grand costume d'officier général, la poitrine constellée de plaques et de croix; Charles-Gaspard dans son modeste uniforme d'officier de francs-tireurs. Instinctivement Camille et le notaire se serrèrent la main, sans mot dire. Les paroles ne sortaient pas de leur gorge étranglée. Plus loin, ce fut devant le portrait de l'arrière-grand-père dont il portait le prénom que le jeune baron se vit tout à coup retenu par Turquoy.

Le notaire la connaissait bien, cette belle toile signée du maître de David, de Vien, premier peintre du roi, et qui montrait Gaspard de Marcilly en habit de chasse et sans poudre, tel qu'il était à vingt-huit ans. Le portrait était, en effet, daté de 1781. Ce qui frappait Turquoy, en ce moment, c'était la surprenante ressemblance que Camille, devenu un homme, avait à cette heure avec son aïeul. La même coupe charmante de figure, la même couleur de cheveux d'un châtain très doré, le même regard profond et bienveillant. Seulement Camille avait sur la lèvre un sourire de bonne grâce qui manquait au personnage du portrait. Celui-ci gardait l'impression mélancolique, le pli frontal qui ne s'effacèrent plus de son visage après le dramatique dénouement de ses amours avec Jovelyne Léonard.

— Voilà qui est véritablement curieux et intéressant,

dit Turquoy! Certes, on ne peut nier que tu ne ressembles à ton cher père; mais par un retour d'atavisme singulier, c'est principalement à Camille-Gaspard que tu as emprunté en grandissant les reliefs de ta physionomie, le port de tête, et jusqu'aux attitudes.

— Vous me flattez, mon cher ami. Camille-Gaspard était renommé par sa beauté régulière, et...

— Tu crois que je plaisante. Non. Je suis très sérieux, et la constatation du fait est facile. Regarde bien ce portrait, et maintenant voici une glace... Compare toi-même.

Camille se laissa conduire en souriant, regarda bien le portrait comme pour mieux s'en emplir les yeux, puis, quand il arriva devant la glace, involontairement il eut un mouvement de recul. Il croyait se connaître et ne se retrouvait plus; c'était bien le personnage du portrait qui pour lui reparaissait dans la glace avec un simple changement de costume.

— Eh bien! dit Turquoy, qui le vit réellement surpris, n'est-ce pas prodigieux? Une véritable résurrection!

Camille malgré lui était troublé. Il cherchait une explication plausible.

— J'ai toujours beaucoup aimé ce portrait, et je me rappelle que, tout enfant, je passais des heures à le contempler. N'avez-vous pas déjà remarqué comme la physionomie est malléable, et que certains époux qui ont vécu de longues années dans une intimité sans trouble finissent par se prendre à chacun certains airs de visage, certains plis de réflexion et par se composer une phy-

sionomie commune pour traduire leurs sentiments, leurs émotions, leur douleur ou leur joie par les mêmes contractions des traits, par les mêmes sourires, les mêmes regards et jusqu'aux mêmes gestes.

» Eh bien ! inconsciemment, il a dû s'opérer en moi un travail analogue. J'avais beaucoup entendu raconter les incidents dramatiques de la vie de mon aïeul, qui était à mes yeux mieux qu'un héros de roman, puisque lui avait vécu son roman. Or chez l'enfant l'imagination travaille ; elle s'enfièvre facilement. Moi je revivais pour mon compte cette existence mouvementée, et je me plaisais à me glisser par la pensée dans l'âme de ce personnage sympathique.

» Mais un fait bizarre m'enfonça plus avant dans cette sorte de communauté de sentiments avec mon aïeul... J'avais alors de douze à treize ans. On entreprit, dans l'aile droite où je logeais près de ma mère, des travaux urgents, des réfections des planchers et des corps de cheminée. Et, provisoirement, on m'installa dans la chambre à vitraux qui donne sur le jardin de l'hôtel.

» C'était dans cette pièce, qui communiquait par un escalier en colimaçon avec les appartements de l'étage inférieur, que mon aïeul Camille-Gaspard avait l'habitude de s'isoler certains jours. C'était, d'après la tradition de famille, son cabinet de travail et de méditation, et la légende affirmait qu'il en défendait l'accès à tous, même et surtout à sa femme. Après sa mort, survenue en 1830, personne n'avait plus habité cette partie de l'aile gauche.

» On me fit donc un lit dans la chambre à vitraux. Et certainement nul ne se douta de la joie immense que me causa cette prise de possession du cabinet de l'aïeul. Je me sentis les premiers jours comme oppressé de respect et d'admiration. C'était là qu'il avait vécu sa vie la plus intime, qu'il avait souffert, qu'il évoquait sans doute le spectre de la belle Jovelyne... et moi aussi, dans mes nuits agitées, je l'évoquais lui-même...

» Peu à peu cependant mon émotion prit une allure plus douce, je me familiarisai graduellement avec ces objets, ces tentures, ces meubles, ces tableaux qui me parlaient de lui; le respect fit une petite place à la curiosité et je visitai toutes choses avec un intérêt attendri. C'est alors que le hasard me fit faire une découverte dont je n'osai parler à personne, moins encore par la crainte d'être grondé pour mon furetage indiscret, que par la peur qu'on ne m'exilât du cabinet de l'aïeul et qu'on ne me séparât de mon émouvante trouvaille. Et vous êtes le premier, mon cher Turquoy, à qui je confie ce petit secret qui tint une si large place dans mon existence d'enfant.

— Tu m'intrigues, en vérité.

— Mais vous serez récompensé par ce que vous verrez.

— Comment ce que je verrai?...

— Oui, tout doit être resté dans le même état, et je ne veux pas être entré ici sans aller faire mon pèlerinage à l'oratoire de Camille-Gaspard.

— Tu dis... l'oratoire!

— C'est le mot juste et vous allez le comprendre. J'avais été frappé de la disposition de cette pièce si bien isolée. De grandes baies à vitraux lui donnaient une lumière colorée qui augmentait son caractère d'intimité, provoquait à la rêverie; on s'y sentait envahi par une poésie mélancolique, comme lorsqu'on pénètre dans certaines chapelles, et le caractère un peu gothique du mobilier accusait encore cette impression. Il y avait surtout entre les deux fenêtres une sorte de prie-Dieu merveilleusement sculpté en vieux chêne avec un retable dont le centre s'ouvrait en manière de tryptique, laissant voir sur le panneau du milieu, une belle copie peinte sur porcelaine de l'*Assomption de la Vierge* de Murillo et deux anges en prière sur les volets de droite et de gauche. Or, cette chapelle, ce prie-Dieu m'étonnaient un peu.

» Ce que je savais de mon aïeul, ce qu'on racontait de son père n'en faisait pas à mes yeux des catholiques bien pratiquants. Ils appartenaient au monde des encyclopédistes, s'étaient ralliés dès le début aux réformes révolutionnaires. Et mon petit raisonnement d'enfant pressentait un mystère caché sous ce pieux attirail.

» Et toujours je faisais jouer les volets du tryptique, espérant qu'il me livrerait enfin son secret. Si bien qu'un matin en fourrageant les ornements du cadre du volet principal, je fis partir un ressort secret. L'*Assomption* de Murillo glissa de haut en bas dans une rainure invisible, laissant à découvert un portrait de jeune fille d'une grâce et d'une beauté incomparables...

— Celui de Jovelyne Léonard.

— Un chiffre peint en lettres d'or à l'un des angles supérieurs de la toile et composé d'un C. et d'un J., les initiales de Camille et de Jovelyne, ne permettait aucun doute à cet égard. C'était là que l'inconsolable venait passer ses heures de liberté, là que, séparé du présent, il revivait ses premières amours. C'était là l'idole adorée à laquelle jusqu'à sa dernière heure il avait voué un culte mystérieux et sacré.

» Et, tout à coup, initié à cette religieuse manifestation d'amour, je me sentais grandir, j'étais emporté dans un monde de sentiments nouveaux. J'avais la conscience que j'héritais d'un devoir pieux envers cette image sanctifiée par la passion et le sacrifice. Et je me mis à l'adorer avec toutes sortes de formules naïves, composant un rite de ma façon ; je ne sais trop même où aurait pu me conduire ce fétichisme mystique un peu bien précoce.

» Mais le mois de mai arriva, époque où chaque année nous nous transportions de Richelieu à Marcilly. Il me fallut non sans un grand déchirement de cœur faire mes adieux à la divine Jovelyne. Et quand nous revînmes à la saison d'automne, la chapelle était close et ma chambre installée au rez-de-chaussée sur la grande cour.

— Et tu n'as pas réussi à la revoir ?

— Une seule fois, la veille de notre départ pour Québec. J'avais pu me procurer les clefs de l'hôtel. N'étais-je pas, hélas ! devenu chef de famille ? Je pus m'enfermer une demi-heure dans l'oratoire et revivre

mes émotions passées, et j'emportai de cette dernière contemplation la chère image si profondément gravée dans mon cœur qu'elle est venue bien des fois partager mes heures de méditations solitaires dans nos sombres forêts du Manitoba.

— Bon, je ne m'étonne plus, après cela, si tu ressembles à ce point à ton aïeul Camille-Gaspard et s'il paraît ressusciter en ta personne... C'est affaire à la belle Jovelyne; mais était-elle donc si belle que cela?...

— Venez, Turquoy, vous allez en juger.

Et le jeune homme, arrachant d'un mouvement fiévreux des mains du notaire le trousseau de clefs, avait dégagé celle qui donnait accès dans l'oratoire et s'élança d'un pas si rapide dans l'escalier de communication que le notaire eut peine à le suivre.

Pourtant, sur le seuil, la porte ouverte, il s'arrêta le cœur battant, en proie à une émotion visible.

Rien n'avait changé de place. Seules les araignées avaient obscurci de leurs toiles accumulées le jour tamisé des vitraux. Une épaisse nuée de poussière s'étant élevée à leurs premiers pas, Me Turquoy, sans plus attendre, crainte de suffoquer, avait, d'un effort vigoureux, ouvert l'une des fenêtres, malgré la résistance des ferrures rouillées; un rayon de soleil accompagné d'un courant d'air parfumé par les acacias du jardin vint illuminer et embaumer la petite chapelle.

Camille avait d'une main tremblante ouvert le tryptique.

Et d'un signe, appelant près de lui Turquoy, il posa le doigt sur un relief du cadre. Aussitôt à la place de l'*Assomption de la Vierge* apparut une ravissante tête de jeune femme, le reste du corps, les épaules et les contours du buste simplement esquissés à grands traits de pinceau. De cette partie ébauchée surgissait pourtant une main admirablement peinte, une main élégante tenant une rose, semblant l'offrir...

Mais Turquoy ne put en voir davantage. Au bas de l'escalier, la voix de l'Écureuil se fit entendre et brusquement Camille poussa les volets du tryptique, entraîna le notaire vers la porte qu'il referma avec un soin particulier, et mit en poche la clef de l'oratoire qu'il avait dextrement enlevée du trousseau.

L'Ecureuil n'arrivait pas, d'ailleurs, poussé par le moindre sentiment de curiosité. Des questions lui avaient été posées par les tapissiers, auxquelles il ne pouvait répondre sans instructions et il s'était mis à leur recherche dans l'hôtel d'étage en étage, suivant la piste des portes ouvertes.

— Pour le moment, dit Camille qui avait repris son calme, on n'a à s'occuper que de l'installation des appartements du rez-de-chaussée. Jusqu'à la saison prochaine il me suffit d'avoir à Richelieu un pied-à-terre pour mes déplacements. Mais c'est à Marcilly que je séjournerais jusqu'à l'hiver.

— Et l'hiver, tu nous quittes? demanda Me Turquoy.

— Ou du moins, je m'absente. J'aurai fort affaire à Paris. Beaucoup d'intérêts à régler. Songez donc, Tur-

quoy, que je suis devenu un industriel, un négociant importateur. J'ai au faubourg Saint-Antoine une clientèle considérable. Bon an mal an, depuis 1880, j'expédie à l'ébénisterie parisienne pour près de cinq cent mille francs de bois d'essences diverses...

— Et du vrai bois de luxe, fit l'Écureuil avec des veines et des nuances... ; vous verrez ça.

— J'ai eu beaucoup à lutter pour mettre cette immense exploitation en rapport, ajouta Camille et, ma foi, on prend goût aux travaux qui réclament un effort sérieux, on en estime mieux les résultats et je crois pouvoir, sans déroger, mon cher Turquoy, me montrer fier des succès obtenus... Et si nous venons ici à cette heure, prendre quelque repos, un peu de bon temps comme on dit, revoir avec la joie dans le cœur le pays natal, l'Écureuil pourra vous l'affirmer, c'est une jouissance que nous avons bien gagnée.

— Pour ça, oui ! En dépit de Paddy et de John Bull.

L'Écureuil prononça : *Djaune Boule* avec affectation.

Tout en causant, ils étaient descendus au rez-de-chaussée.

— C'est l'appartement du général que j'occuperai et qu'il faut mettre en état d'être habité, dit Camille. De là on a la vue du jardin.

— Qui vous rappellera nos forêts vierges du Sakastchavan, riposta l'Écureuil.

Et, ouvrant une des portes-fenêtres de la grande salle à manger, où ils étaient arrivés :

— Voyez plutôt.

Camille ne put retenir une exclamation de surprise. Etait-ce bien là ce jardin régulièrement planté, aux allées bien tracées, au boulingrin verdoyant, aux charmilles rectilignes où il avait passé ses belles journées de cabriolades enfantines? Douze ans avaient suffi pour que ce grand parc laissé à l'abandon se transformât en un fourré inextricable.

Les grands chênes, les peupliers, les bouleaux, les tilleuls et les charmes avaient pris des proportions surprenantes. Sur le gazon d'autrefois mille arbustes d'essences diverses avaient enchevêtré leurs rameaux et leurs frondaisons. Les sureaux, les figuiers, les acacias, les ébéniers, les érables formaient sur le réseau des allées disparues des barrières frémissantes et parfumées.

Et sous ces arbustes, le sol, tapissé de fougères, de framboisiers, de cassis et de houx, — tandis que la clématite, la vigne vierge, la glycine, le lierre, le jasmin et toute la famille des lianes grimpaient de branche en branche comme les mailles d'un réseau infranchissable, — n'avait pas gardé trace des savants dessins que les jardiniers de Richelieu avaient si ingénieusement composés pour conduire, entre deux plants de buis bien taillés, les promeneurs de la terrasse aux charmilles et du tapis vert à la futaie prochaine.

— La nature, dit Turquoy, reprend toujours ses droits. Le vent, l'oiseau apportent des graines de toutes sortes, le sol les reçoit et le soleil et la pluie prêtant leur

aide, en nos climats féconds, n'importe quelle ruine aura bientôt disparu sous une frondaison orgueilleuse ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner que ton jardin correct à la Louis XIII soit ainsi devenu un merveilleux labyrinthe.

— Voici pourtant un sentier praticable ou à peu près sous cette voûte de verdure.

— Prenez garde aux carcajous et aux lynx leur cria, en les quittant, le trappeur.

Mais il n'y avait, dans cette forêt vierge si bien enclose de murs et de fossés, aucun carnassier à redouter. C'était le paradis des oiseaux chanteurs. Sous les pas des visiteurs quelques lézards inquiets, quelques couleuvres effarées s'écartèrent en grande hâte, tandis que sur le piédestal moussu d'un faune, un crapaud intrépide et calme les regardait, sans s'émouvoir, fixant sur ces deux inconnus ses gros yeux tendres.

Ils arrivèrent ainsi assez facilement jusqu'au point où la charmille succédait à l'allée des marbres. Mais ici le fouillis inextricable se reproduisait.

Turquoy s'accusait de négligence.

— Ma foi, dit Camille, je ne vois pas qu'il y ait matière à tant de regrets, mon bon ami, tout au contraire. Si j'avais trouvé le jardin pomponné, taillé et raffiné comme il était jadis, il m'aurait fait moins de plaisir à voir que dans sa luxueuse végétation d'aujourd'hui, et certes je respecterai en grande partie ces trouvailles heureuses du hasard et de la nature.

» Voyez comme ce chêne chargé de lianes qui rattachent ses branches maîtresses au sol et pendent en guir-

landes étagées, fait un magnifique tableau... Mais nous ne devons pas être loin de mon frêne pleureur. Vous vous souvenez de ce bel arbre qui formait un véritable cabinet de verdure avec ses branches retombantes. J'étais là chez moi, j'y faisais mes devoirs, j'y apprenais mes leçons, que dis-je, j'y donnais des réceptions... : car c'est là pendant les dernières années, pour ne pas troubler le repos de mon père, que je pouvais seulement m'ébattre en liberté avec Marie-Louise et Marie-Anne... les chères petites jumelles... J'y ai goûté mes plus pures joies d'enfant... Mais mon cabinet de verdure doit être aujourd'hui envahi par les bruyères, les chardons et les fougères...

— Il me semble que voici un passage accessible.

Et le notaire montrait l'amorce d'un sentier à quelques pas du grand chêne.

Ils s'y engagèrent, et tout en écartant les branches qui se croisaient à hauteur de poitrine, Camille continua. Les souvenirs lui revenaient en foule.

— Personne ne songeait guère à troubler nos petites intimités, et le jardinier respectait nos imaginations d'enfant. A douze ans j'avais lu, j'avais dévoré les premiers volumes que George Sand a consacrés a l'histoire de sa vie. Son Corambé m'avait beaucoup frappé et je voulus comme elle me composer une religion, un culte à ma façon. A mon frêne pleureur était adossé un petit bois d'acacias où je pratiquai une clairière à coups de serpette et avec la collaboration des jolies Bessonnes qui, moins âgées que moi de trois ans, m'obéissaient aveuglément, j'édifiai un autel de coquillages et de cailloux de cou-

leur ; des touffes de mousse logées dans les interstices en consolidèrent la structure. Et toute une garniture de pommes de pin régulièrement plantées en bordure, donnait, il m'en souvient, une certaine allure à mon autel. Tous les arbres de cette petite rotonde avaient ensuite été reliés gracieusement par des chapelets de coquillages et des guirlandes de fleurs alternés. Chaque jour nous renouvelions les ornements fleuris de l'autel sur lequel nous brûlions, en manière de sacrifice, des brindilles odorantes. Et pendant que la flamme consumait notre offrande, nous tenant par la main tous les trois, Marie-Louise, Marie-Anne et moi, nous dansions en cadence autour de notre autel en chantant des manières de cantiques de ma composition. Ah ! les jolies cérémonies, où se plaisaient nos cœurs naïfs, nos imaginations innocentes ! Ah ! les beaux serments d'amitié éternelle que nous avons prêtés sur notre cher autel !... Hélas ! tout cela est bien loin et pendant cette longue absence les lézards et les fauvettes, les hérissons et les chats sauvages ont pris possession du temple mystérieux et l'autel s'est vite effondré...

Il était arrivé à une éclaircie. Soutenant une branche plus lourde que les autres, il fit passer Turquoy le premier, mais, en se retournant, il ne put retenir une exclamation de surprise. Et ce n'était pas sans motif.

Par quel miracle cette partie du parc se trouvait-elle soigneusement entretenue comme au jour de son départ pour le Canada ? Qui donc avait rétabli la libre circulation des allées ? Sous le frêne pleureur, le sol avait été

débarrassé des herbes parasites et la table, les bancs de pierre semblaient avoir été soigneusement époussetés le jour même.

— Mais alors, le temple, l'autel!... s'écria Camille.

Et suivi de Turquoy qui partageait sa surprise et sa curiosité, il pénétra dans le petit bois d'acacias. Le fourré s'était épaissi, la frondaison, plus touffue, interceptait mieux qu'autrefois les rayons du soleil, mais à la faveur de cette lumière tamisée, il put voir la rotonde bien dégagée des plantes gourmandes, les guirlandes de coquillages se balançant encore d'espace en espace et, sur l'autel toujours debout, s'étalant pour lui souhaiter la bienvenue, une brassée de roses superbes fraîchement cueillies.

— Voilà qui est particulier, murmura Turquoy en regardant minutieusement le sol, il est évident que cette partie du parc est fréquentée et que ceux qui en prennent si grand soin ne viennent pas de l'hôtel.

— Et d'où donc? Les fossés sont profonds et à moins d'avoir des ailes pour les franchir...

— Peut-être y a-t-il d'autres moyens de pénétration que nous découvrirons; en attendant regarde sur ce sable légèrement humide, c'est bien une empreinte que je vois, un pied, tout petit, élancé... un pied de femme.

— C'est vrai...; une femme vient donc ici.

— Voyons si cette empreinte se retrouve hors du bosquet... Elle pourrait nous guider...

Ils se mirent à chercher sur le chemin parcouru. On

ne trouva plus que le moule précis d'une paire de sabots mignons.

— Ce sont bien des sabots sans clous, de petits sabots de femme... Elle les ôte en pénétrant dans le sanctuaire.

Camille secouait la tête sans répondre. Cette intervention mystérieuse dans sa vie et si brusquement révélée lui était douloureuse sans qu'il pût s'en expliquer le motif. Aussi fouillait-il les buissons avec une inquiétude fébrile. Sous le frêne pleureur où ils étaient revenus on retrouva bien nettement les petits sabots laissant leur trace sur la terre battue, mais molle comme une cire. Ils allaient, venaient, se croisaient, s'arrêtaient au pied d'un banc, faisaient plusieurs fois le tour de la table...

— Là elle a composé son bouquet...

— Oui, voici les feuillages supprimés.

— Ici trois pétales de rose.

— Et vois donc, Camille, sous ce banc, c'est un arrosoir, encore à demi plein d'une eau limpide... Y a-t-il donc une source vive dans le jardin?...

— Pas qu'il m'en souvienne, mais il doit y avoir un puits sous la grande remise adossée aux fossés.

— C'est donc par là qu'il faut suivre notre enquête...; car il est bien certain que la dame aux jolis sabots ne passe pas par l'hôtel. Le chemin que nous avons suivi est impraticable pour une femme.

Auprès du frêne pleureur commençait une fort belle charmille qui bordait le parapet donnant sur les fossés de Richelieu pendant environ quatre-vingts mètres pour aboutir aux remises dont avait parlé Camille et à un

pavillon formant tourelle et surplombant le mur extérieur. Sous la charmille, le dallage reparaissait et la trace des pas n'était plus appréciable.

Mais, aux remises, c'était différent. Le puits maintenait la terre humide. On put constater le stationnement des petits sabots venant de la remise, puis y retournant. Les lourds battants de la porte principale étaient entrebâillés, assez largement pour livrer passage à une personne d'une taille ordinaire.

— C'est ici que nous allons retrouver la piste... ce doit être par là qu'on s'introduit, dit Camille.

— Ce sont des caves.

— Pas même, un cellier en contre-bas qui doit être éclairé par une série de meurtrières sur le fossé. Et, au fond du cellier, une poterne dont je me suis souvent servi pour faire des excursions sur la crête du fossé.

Ils s'engagèrent sous une voûte qui n'était pas assez obscure pour qu'on ne pût voir où l'on marchait, et au bout de quelques mètres, ils retrouvaient la pleine lumière filtrant par les larges fentes qui s'ouvraient dans la paroi qui leur faisait face. La petite poterne aussi était lumineusement encadrée.

— Ce qui prouve qu'elle n'est pas close, dit Turquoy.

— Il faudrait même tout un travail de déblaiement pour la pouvoir fermer, et c'est bien par là que pénètre dans le parc l'inconnue aux petits sabots.

— Alors elle franchit le fossé et doit barboter dans la vase.

— Non pas, il y a mieux, et vous allez vous en rendre compte.

En effet, il montra au notaire que la poterne s'ouvrait au ras d'une banquette large d'un mètre et qui se prolongeait sur la crête des fossés.

— C'est, en effet, le plus simple du monde... La belle dame, je veux la supposer belle, dit Turquoy, n'ayant pas sans doute la jouissance d'un jardin, a trouvé ce procédé tout naturel pour s'en procurer un. Elle vient là passer ses heures de solitude... qui sait? peut-être bien filer le parfait amour à l'abri du soupçon.

— Vous devenez mauvaise langue, Turquoy, riposta Camille, que cette supposition avait froissé.

Pourquoi lui gâter ainsi son mystère? Et imaginer là une intrigue vulgaire?

— Vous avez bien vu, de vos propres yeux, poursuivit le jeune homme, que nous n'avons trouvé que des traces de femme... Non, celle qui vient là est toujours seule, elle y vient rêver du passé... qui peut dire?... Attendre des jours meilleurs... Je vois dans ce fait et le choix de sa retraite la preuve d'un sentiment sérieux ou d'une douleur profonde.

— Diantre! Voilà l'amorce d'un joli roman... Il ne s'agit plus que d'en connaître l'héroïne.

Camille avait déjà fait quelques pas sur la banquette. Turquoy le suivit.

— Regardez... on ne peut avoir accès ici que par la banquette de droite. A gauche, le fossé tourne brusquement surmonté d'une muraille à pic sans aucun relief.

— Oui, et cela continue jusqu'à la porte nord de la ville.

— Tandis que dans cette direction nous ne pouvons manquer de trouver une issue directe sur la grande rue.

Ils n'eurent pas même un long chemin à fournir.

Sur le parcours de la banquette s'ouvraient un certain nombre de porches par où l'on pouvait gagner de petites ruelles en escalier conduisant, entre les murs de clôture des habitations riveraines, jusqu'à la grande rue.

Le premier porche débouchait à cent mètres de l'hôtel de Marcilly et de la maison de Turquoy.

— Voilà la piste rompue, dit le notaire. Tout le monde a droit de passer par là. Aussi les fossés se comblent-ils peu à peu avec les matériaux encombrants qu'on vient brouetter jusqu'à la banquette. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que la dame est de Richelieu et qu'elle en connaît fort bien les détours. On pourrait se cacher dans la tourelle pour la guetter et la surprendre. Mais rien ne prouve qu'elle se risquera maintenant à revenir rêver dans ton temple ou sous ton frêne pleureur. Ton retour est déjà connu...

— De vous...

— Et de toutes les commères de Richelieu. Regarde plutôt. Tout à l'heure, quand nous avons ouvert les portes, il n'y avait pas un chat dans la grande rue. Maintenant voici des groupes de bonnes gens qui inspectent ton chariot et se redisent tout ce qui en sort. Autre groupe à ma porte. Et de petits pelotons de curieux de dix mètres en dix mètres et de maison en maison.

— Eh bien! je mettrai l'Écureuil au fait et je le chargerai de l'enquête.

L'Écureuil, qui aidait les charroyeurs à rêner leurs chevaux, les aperçut dans la rue et vint au-devant d'eux.

— Bon, vous avez fait le grand tour, dit-il sans s'étonner, j'allais justement vous quérir. Il n'y a plus dans le chariot que ce qui est destiné à Marcilly, et nos hommes vont partir. Moi je reste avec les tapissiers qui en ont encore pour un bout de temps dans l'hôtel... Faudra-t-il vous rejoindre au château ou vous attendre ici?

— Tu nous attendras... J'aurais même ce soir à te donner une mission de confiance... très délicate.

— Parfait.

— Nous nous retrouverons à l'heure du dîner chez M. Turquoy. Et, si tu as du temps à toi, tu peux pousser une reconnaissance dans la ville pour voir si tu n'y rencontreras pas quelques amis d'autrefois.

— Eh! eh! peut-être bien... Je pratiquais jadis sur le quai de l'Aimable quelques marsouins et cambusiers d'eau douce avec qui j'ai souventes fois joué de l'épervier... Si vous tenez à connaître les mauvais propos et baguenaudes des Richeliais, on récolte là tout ce qui a germé après la semence...

— Quand on revient au pays après si longue absence, il faut de nouveau prendre langue et tâter le terrain... N'est-ce pas votre avis, Turquoy?

— Eh! eh! il n'y a pas de mal à faire parler les médisants... On sait mieux après de quoi et de qui il

importe de se défendre, mais voici justement Valentin qui nous amène le cabriolet.

Ils étaient arrivés en causant ainsi jusqu'à la porte du notaire, et c'était à qui des bonnes gens groupés sur le seuil des maisons les saluerait avec le plus d'empressement. Le jeune baron était le point de mire de cette curiosité toute sympathique. La famille des Marcilly avait toujours été bienveillante et charitable sans morgue, et c'était avec un vrai plaisir que l'on apprenait le retour de l'héritier du nom.

III

L'Écureuil était revenu à ses tapissiers, souriant dans sa moustache à l'idée d'aller renouer connaissance avec les pêcheurs du Mable, qu'il qualifiait d'*Aimable*, comme la plupart des riverains, et d'annoncer aux anciens amis sa subite fortune. Non par orgueil, le brave garçon n'avait nulle envie de les éblouir et de leur jeter de la poudre aux yeux. Il jugeait les autres par lui-même et s'imaginait bonnement qu'ils seraient ravis d'apprendre sa bonne chance.

Il y avait un bouchon surtout où il s'était trouvé le bien accueilli chaque fois qu'il était venu à Richelieu pendant ses jours de congé, quand il était garde forestier attaché au district des forêts de l'Ile-Bouchard et de Chinon. C'était l'auberge du *Gardon* tenue par Jean La

Framboise dont la femme avait servi de nourrice, en renfort de leur mère, aux deux jolies bessonnes du garde général Jacquelin.

Servien avait même gardé très vif le souvenir de la belle Gatienne, la femme à la Framboise et la nourrice de Marie-Louise et de Marie-Anne. Brave femme, la Gatienne, conduisant bien l'auberge, et sachant attirer le client, très honnête au fond, mais pas bégueule et aimant à rire avec les bons compères. Sa petite Manette promettait à dix ans de devenir un beau brin de fille. Sans doute il allait la retrouver mariée. Mais personne ne manquerait-il à l'appel? La Framboise devait se faire bien vieux...

Et Servien hâtait les tapissiers.

Comme il était chargé par le baron de les loger en ville puisqu'ils devaient aller le lendemain à Marcilly pour travailler à l'aménagement du château, il se disait qu'il allait faire une bonne surprise à ses amis du *Gardon* en leur amenant ces clients imprévus.

Puis un scrupule lui vint. L'auberge du *Gardon* n'existait peut-être plus, il était prudent de se renseigner.

Il revint donc au seuil de la grande porte, cherchant à qui parler. Mais, dans cette rue devenue déserte, il ne vit à sa portée que deux femmes venant lentement de l'autre bout de la ville et qui en l'apercevant ne purent réprimer un mouvement de vive surprise, ce qui les arrêta sur place un instant. Il comprit que c'était surtout l'espèce de résurrection de l'hôtel de Marcilly qui les intriguait de la sorte.

Elles regardaient les fenêtres, largement ouvertes, la paille répandue que les charretiers avaient laissée sous la voûte.

Servien traversa la chaussée, et, la main à son bonnet fourré, se dirigea vers les deux femmes qui, après un coup d'œil échangé, semblèrent disposées à l'attendre.

Lui cherchait dans ses souvenirs si elles lui rapelleraient des figures déjà vues.

— Mais non, se dit-il, elles sont trop jeunes et ne doivent pas plus me connaître que je ne les connais.

D'allures très différentes d'ailleurs. L'une portant la coiffe blanche du pays, à demi paysanne, boitillant, se soutenait sur une béquille; un peu bossue, la taille déviée, mais avec une jolie figure pâle, amaigrie, sympathique au cœur par son doux sourire de résignation.

La seconde, qui se tenait volontairement un peu en arrière, était évidemment de condition supérieure. Le voile qu'elle pôrtait et qui lui dissìmulait le visage en retombant sur ses longs vêtements de deuil, n'empêchait pas de distinguer une taille élégante et bien prise. Aussi, par un sentiment de réserve respectueuse et instinctive, ce n'est pas à elle, mais à la pauvre infirme que Servien adressa la parole.

— Pardon, excuse, mademoiselle, dit-il, ces diables de gens du pays se terrent comme des marmottes et je ne vois personne à qui demander un renseignement qui me fait faute... Alors j'ai pensé, si par chance vous êtes de Richelieu, que, peut-être, vous seriez capable de me dire...

— Parlez, je suis née à Richelieu, répondit la petite boiteuse en le regardant de ses grands yeux pensifs.

— C'est pour savoir si de braves amis que j'ai quittés, il y a de ça dix-sept ans, sont encore ici et si l'auberge du *Gardon* est toujours aussi hospitalière...

La jeune fille eut un sursaut.

— L'auberge du *Gardon*, murmura-t-elle.

— Oui, qui se trouvait sur les bords de l'*Aimable*, tenue par papa La Framboise et la bonne madame Gatienne, sa femme.

— Non, tout cela n'est plus, les maîtres sont morts, la maison a été vendue, démolie...

Elle fit cette réponse d'une voix qui tremblait et Servien vit une larme scintiller au bord de ses paupières.

Il voulut s'excuser.

— Je regrette... vous les avez connus les braves cœurs, à ce que je vois... mais au moins la jolie Manette, leur fille, sans doute elle vit encore... ce doit être une grande et belle demoiselle à cette heure.

L'infirme eut un sourire amer et échangea un triste regard avec la jeune femme en deuil.

— Manette vit toujours, répondit-elle, mais elle a bien souffert et, si vous la voyiez aujourd'hui, vous ne retrouveriez pas en elle la petite folle que vous avez connue si alerte et si gaie.

— Pauvre enfant, grommela le trappeur, pauvre petite orpheline, si vous la connaissez et qu'elle ait besoin d'un ami, d'un grand frère, dites-lui que Servien Laurence est de retour de ses voyages, après dix-sept

ans d'absence, toujours bon garçon quoique riche à cette heure et qu'elle peut compter sur lui.

Au nom de Servien Laurence, les deux jeunes femmes firent un mouvement qui les rapprocha de lui.

— Servien Laurence, dit la dame voilée, vous revenez du Canada.

— Directement à Richelieu, avec M. de Marcilly, mon chef de file, pour vous servir, madame.

— Alors c'est bien vrai ce qu'on disait par la ville tout à l'heure, qu'on a vu M. Camille de Marcilly passer dans la grande rue avec M. Turquoy le notaire?

— Tout à fait exact, répondit Servien, M. le baron est même parti tout à l'heure avec le notaire pour le château de Marcilly où il va s'installer jusqu'à la fin de l'automne, pendant la saison des chasses. Dès demain, nous travaillerons à tout préparer pour recevoir ses invités. Et si j'en crois ce que disait le notaire, nous aurons fort à faire pour remettre le château en bon état. Le vieux Guéraud a un peu abusé des longues années qu'il a passées loin de l'œil du maître....

— Pourtant, dit la dame voilée, M. de Marcilly, lors de son séjour en France, il y a deux ans, a dû s'arrêter au château quelques semaines.

— Monsieur Camille en France, il y a deux ans... Mais depuis son départ de Richelieu, qui date de 1875, il ne lui a pas été possible de quitter le territoire du Dominion, même une semaine.

Cette affirmation parut atterrer la jeune femme.

— Vous devez ignorer ce voyage... murmura-t-elle,

il avait, je crois, des raisons pour le taire. Mais il est bien certain qu'on l'a vu à Lusignan et à Poitiers quelque temps après la mort de sa mère.

Servien Laurence regarda avec surprise son interlocutrice.

— Madame Louise est morte, la bien chère dame, il y a un peu plus de deux ans, c'est vrai, et à l'époque de sa maladie M. Camille a quitté le Manitoba précipitamment pour se rendre près d'elle à Québec... mais il ne serait pas parti pour l'Europe sans que j'en aie été averti, c'est moi qui dirigeais la concession.

— Oui, mais quand un grand intérêt l'exige, on peut agir, sans mettre au fait ses plus intimes. D'Halifax à Liverpool la traversée est affaire de jours. Vous êtes bien restés quelques mois séparés. Ce qu'il a cru devoir faire alors ne regardait que lui et sans doute il a pris ses précautions pour n'en rien laisser connaître.

Elle parlait avec fièvre, affirmant d'un ton saccadé et net, avec tant de conviction que Servien, bien persuadé au fond qu'elle se trompait, ne voulut pourtant pas la contredire. Et pour s'en tirer sans mauvaise grâce, il se borna à répondre :

— Pour sûr, il ne m'a jamais rien dit de pareil.

Cette manière de demi-concession parut soulager mais non pas convaincre la jeune infirme, qui n'avait cessé de regarder Servien avec une attention persistante et qui parut comprendre que devinant à quel point la question présentait pour la jeune femme un intérêt passionnant, il ne cédait que par politesse.

— Enfin, il est de retour, j'en avais le sentiment depuis quelques jours, dit-elle en s'adressant plus particulièrement à sa jeune compagne. Ne te l'avais-je pas annoncé ? Dans une de mes nuits où je ne sais si je dors ou si je veille, je l'avais vu qui me souriait en mettant le pied sur le quai du Havre...

— Hum ! pensa Servien, qui entendit sans vouloir écouter, qu'est-ce qu'elle nous raconte, la belle enfant ? J'ai bien vu le baron au Havre sourire à mademoiselle Nicole en l'aidant à franchir la passerelle... Mais, pour sûr, il ne songeait pas à celle-ci... Mais, elle l'a dit elle-même, elle rêve...

— Et demain, continua la jeune femme, je pourrai le revoir... à Marcilly.

— Prends garde, Maï-Lou, lui dit à demi-voix l'infirme, on peut t'entendre, et voilà quelqu'un qui sort de chez le notaire, prends garde...

L'autre eut un tressaillement rapide. Elle sembla se réveiller et reprit son sang-froid :

— Tu as raison... partons...

Et rebroussant chemin pour ne pas se trouver en face de la vieille Julienne, elle remonta la grande rue, suivie de la jeune infirme, et disparut subitement dans la première ruelle.

— Maï-Lou ? se disait Servien, elle a bien dit : « Maï-Lou ! » Drôle de nom tout de même.

Et comme Julienne, son grand panier au bras, allant compléter ses provisions pour dîner, passait devant le trappeur qui était demeuré sur place tout ahuri :

— Hé da! madame Julienne, vous ne connaîtriez pas les particulières qui étaient là dans l'instant à me causer.

Julienne le regarda et lui fit son meilleur sourire en disant :

— Ah! oui, c'est le propre cousin à not'Geneviève.

Ce qui nous permet de supposer qu'elle n'avait pas ses oreilles dans sa poche.

— Mais, mon bon monsieur Servien, reprit-elle, je les ai à peine tant seulement vues, ces demoiselles qui filaient cahin-caha et dare-dare.

— Cahin-caha, précisément, dit Servien, attendu que la bossue boite sensiblement, pauvre petite..

— Une bossue qui boite, avec de grands yeux de bluets...

— Oui...

— Mais c'est la Manette, la petite Framboise... Il n'y a qu'elle à Richelieu.

— Ah! mon Dieu, s'écria l'Écureuil avec un serrement de cœur, c'est donc ça que lorsque je lui ai demandé des nouvelles à la fille de la mère Gatienne, elle m'a dit avec un gros soupir que je ne la reconnaîtrais pas si je la voyais à c't'heure.

— C'est vrai, la pauvre, qu'elle a bien changé... A quinze ans c'était le plus beau brin de fille du canton. Mais voilà-t'y pas qu'au grand hiver où il a tant neigé par chez nous, en revenant un soir de l'Ile-Bouchard en carriole avec son père, ils sont tombés, les malheureux, voiture, bêtes et gens, dans un étang tout en neige et en glace d'où on n'a pu les retirer que le lendemain. Le

père La Framboise était raide comme pierre et la Manette ne respirait guère. Sa pauvre mère l'a bien fait soigner, voyez-vous, et par les meilleurs médecins, à preuve que c'est le bon docteur Bretonneau qui l'a remise sur pied, mais toute branlante et déformée, comme un sarment qu'a mordu la gelée, vous avez vu... et c'est vraiment pitié, une si bonne créature... comme si ces accidents-là, ça ne pouvait pas être réservé pour les rien-qui-vaille.

— Alors elle n'a jamais quitté la ville?

— Non, l'auberge vendue, sa mère morte, elle s'est installée paisiblement dans un petit pavillon du côté des remparts et qui lui donne la jouissance du parc à M. le maire. Elle a bien par à peu près six cents livres de revenu, mais elle pourrait quasiment s'en passer, car elle est fièrement adroite de ses mains, elle vous fait les fleurs à miracle, aussi fraîches et brillantes que celles du bon Dieu, et on vient de Tours et même de Saumur lui en commander.

— Et moi-même, je lui en commanderai pour les mettre sous globe sur ma cheminée, quand je m'installerai, c'est bien sûr, la chère petite, et comme ça, du reste, je pourrai tirer au clair certaines choses, très bizarres que m'a dites la personne en deuil qu'elle a nommée, comment diable l'a-t-elle nommée?.. Ah! Maï-Lou!.. Connaissez-vous ce nom-là?

— Jésus... C'est pas un nom de chrétienne...

— Oh! quelque sobriquet d'amitié, faut croire... On m'appelle bien l'Écureuil. Mais ce que je ne puis digérer encore, voyez-vous, c'est que Maï-Lou m'a sou-

tenu mordicus que M. Camille était venu en France, il y a deux ans...

— Pas possible...

— Vous n'y croyez pas... non plus... j'en étais sûr... Le notaire l'aurait su, M. Richard La Guerche, mademoiselle Nicole l'auraient su, on en aurait parlé... Je crois bien que cette pauvre demoiselle Maï-Lou a la berlue... ou qu'elle est un peu toquée... La bonne Manette me regardait avec ses grands yeux d'un air de dire qu'il ne fallait pas la contrarier, et j'ai fait celui qui se rend... mais je tirerai la chose au clair... Moi je n'aime pas les manigances et ça sent le mic-mac.

— Vous avez raison et si j'apprends quelque chose de droite ou de gauche, je vous préviendrai.. En attendant je m'oublie et mon dîner va être en retard ou manqué... C'est là ce que monsieur ne me pardonnerait pas... Il tient tant à soigner ses convives... Adieu, monsieur Servien, et restez bien l'ami de la Manette, elle le mérite, la pauvre...

Servien retourna à ses tapissiers.

Pendant ces incidents, Camille et le notaire roulaient assez rapidement sur la route départementale qui conduit de Richelieu à Sainte-Maure. Cocotte marchait bon train sans avoir besoin d'être encouragée. Pourtant à Verneuil-le-Château il fallut l'avertir qu'on bifurquait sur Marcilly, en franchissant la Bourouze. Là, le chemin se faisait plus étroit et serpentait autour d'une succession de collines qui dominent la rive gauche de la Vienne.

Camille ne revit pas sans plaisir, toujours aussi belle,

aussi pittoresque, cette vallée riante où s'étaient écoulés les plus heureux jours de son enfance. Mais son enthousiasme se calma vite. Peu à peu il laissa la conversation tomber.

Une préoccupation particulière travaillait son esprit. Le mystère de son jardin hanté dominait pour lui tout autre intérêt. Quelle pouvait être cette femme inconnue qui déposait des roses comme une offrande sur cet autel, création de son imagination enfantine?

Quels sentiments l'y amenaient? Comment avait-elle deviné l'existence de ce lieu d'élection de ses intimités juvéniles? Certainement, au temps où il habitait l'hôtel de Richelieu, les gens de service avaient toute facilité de pénétrer dans cette oasis ombreuse quand il ne s'y trouvait pas pour leur en interdire l'accès. Mais tous s'étaient dispersés au départ des maîtres et ce n'était pas parmi eux qu'il fallait chercher la prêtresse nouvelle de ce culte du souvenir.

— Alors, se dit-il, ce serait donc Marie-Louise ou Marie-Anne. Mais il y a bien des années qu'elles ont quitté le pays, si j'en crois certaines lettres adressées à ma mère.

Il avait bien envie de questionner Me Turquoy, et pourtant il hésita un instant à lui confier le sujet de sa rêverie.

Sans s'en douter le notaire lui tendit la perche.

On était arrivé le long d'une futaie qui faisait partie des dépendances de chasse de Marcilly.

— Est-ce que cette avenue de hêtres et de bouleaux qui nous laisse découvrir là-bas un carrefour dominé

par un chêne trois fois centenaire, ne te rappelle rien? demanda tout à coup Me Turquoy.

Camille regarda plus attentivement.

— Oui, dit-il, l'endroit m'est familier. C'était un des lieux de rendez-vous des rabatteurs...

— Bon! Et le coup de boutoir qui faillit te découdre?

— Ah! mon premier sanglier!... Vous avez raison, j'ai la mémoire bien ingrate, c'étaient mes débuts de chasseur. On m'avait campé au pied de ce chêne, en compagnie d'un vieux garde. Tout autour de nous se faisait entendre la meute qui avait débusqué un solitaire d'une taille formidable et qui jouissait d'une réputation de férocité particulière dans le canton.

On me croyait bien à l'abri du danger, car on savait que la bête avait son fort dans un roncier tout raviné et presque impénétrable du bas de la côte, et c'est là qu'on pensait la surprendre au retour. Mais une feinte du sanglier a dérouté les chiens et le circuit qu'il a jugé bon de faire pour gagner sa bauge l'amène droit au poste que nous occupons. Il fallait le laisser passer en se garant. Au lieu de cela, fier de ma petite carabine, je tire. Sans mon attaque inattendue, il eût probablement filé, en nous dédaignant, mais blessé par une balle sans pénétration, il se détourne et fond sur moi. Le vieux garde était accouru, mais trop ému et tirant la jambe, il ne pouvait arriver à temps pour m'arracher à mon formidable adversaire. Moi, n'ayant pas le temps de recharger mon arme, j'étais campé au pied du chêne, la crosse haute... Heureusement qu'un cavalier surgit de l'avenue, de

toute la vitesse de son cheval, en se jetant entre le sanglier et moi. C'était Jacquelin. Le couteau à la main, penché sur sa selle comme l'Arabe en razzia, il poussa droit au monstre et, avec une force et une précision merveilleuses, il lui ouvrit largement la gorge avant que les défenses eussent seulement effleuré le poitrail de sa jument.

— Un coup d'Algérien, me dit-il alors. Mais, sang-bleu ! il avait bien servi sa bête.

— Et m'avait tout bonnement sauvé la vie, l'excellent homme... C'est une dette que je n'aurais pas dû oublier et que je serais heureux de payer... Mais où le prendre? Savez-vous, Turquoy, ce qu'il est devenu?

— Jacquelin... Mais il est toujours facile de le savoir Quand on appartient aux administrations publiques la piste est aisée à retrouver. Tout ce que je puis te dire, c'est que peu de temps après votre départ pour le Canada, il a été promu conservateur des forêts à Niort et qu'il est parti avec sa femme et ses deux jumelles, à la grande désolation de madame Turquoy, qui adorait les chères petites. Jacquelin n'avait pas voulu nous dire adieu, mais au revoir, et certes il était sincère dans son désir de revenir s'installer près de nous à l'heure de la retraite. Mais les circonstances n'ont pas permis encore ce rapprochement. Je l'ai oublié comme il m'oubliait lui-même, et j'ignore absolument à cette heure s'il est encore de ce monde...

— Et Marie-Louise, et Marie-Anne?

— Les chères enfants, j'en sais encore moins sur leur

compte... Que veux-tu? Elles ont grandi. Aujourd'hui, elles sont sans doute mariées l'une et l'autre et plus préoccupées des dents de leurs bébés que des souvenirs de leur première enfance.

Camille ne put réprimer un mouvement de protestation... L'idée qu'elles étaient mariées l'une ou l'autre à quelque malotru peu capable de les apprécier lui parut insoutenable...

— Et jamais elles n'ont remis les pieds à Richelieu?

— Jamais.

— Vous en êtes sûr?

— Sûr... sûr... Je suppose qu'en pareil cas leur première visite eût été pour madame Turquoy.

— C'est juste... et pourtant j'aurais cru... j'avais pensé...

— Quoi donc!

— Que peut-être sans vouloir se révéler aux anciens amis pour quelque motif d'importance, elles étaient revenues secrètement dans nos environs et que c'est à leur présence qu'il faudrait attribuer les soins donnés à cette partie du jardin dont l'aspect nous a si fort surpris tout à l'heure....

— Évidemment, il y a là quelque chose d'étrange, une coïncidence bizarre... Mais, mon cher garçon, tu connais mal les petites villes, si tu crois que l'installation dans le canton de figures nouvelles aurait pu passer inaperçue. Il y a beau temps que l'on serait venu me corner la chose aux oreilles... Du reste, puisque tu as conservé à Jacquelin et aux siens la bonne amitié dont ils sont

dignes, il est bien facile de renouer la chaîne des relations passées. Dès demain j'écrirai à un de mes amis, inspecteur des finances à Paris, de me faire parvenir une note exacte sur la résidence de notre vieux camarade, et s'il lui est trop difficile de se déplacer, c'est toi qui iras le trouver au gîte.

— Et de grand cœur, s'écria Camille...

Puis après une minute de silence :

— Nous avons en nous, reprit-il, des coins bien mystérieux. J'avais certes conservé les meilleurs souvenirs des absents et quand ma pensée se reportait vers eux c'était avec un sentiment de regret, un peu mélancolique, mais très calme. Un beau jour me voilà de retour. Et dès mes premiers pas à Richelieu le passé renaît et s'impose. Ma curiosité se réveille. Malgré moi, en retrouvant à peu près tel qu'il y a douze ans le théâtre de mes joies, de mes douleurs, de mes fantaisies, de mes passions d'enfant, je voudrais le voir se repeupler subitement de tous les êtres qui y ont joué un rôle, et que je fais renaître par le souvenir, agissants et vivants, comme si leur intervention était d'hier. Et tenez, ces enfants dont nous parlions tout à l'heure, ces deux mignonnes charmeuses si jalouses de me plaire, de m'obéir, si attachées à nos jeux, si fières de participer à mes petits secrets, je les avais presque oubliées. Leur image ne se présentait à moi que dans un vague lointain fantastique et sans précision. Eh bien ! quand j'ai quitté le bateau au Havre pour mettre le pied sur le quai, j'ai eu comme une hallucination, j'ai cru les voir s'avançant au-devant

de moi, grandes et belles, le sourire aux lèvres et les mains pleines de fleurs. Ce ne fut qu'une seconde, la vision disparut et je me retrouvai entre ma cousine et mon oncle... mais j'eus un instant le sentiment d'une reprise de possession...

— Reprise de possesion de la vieille Europe qui te réclamait ton cœur, dit Turquoy. Et comme tu as l'imagination riche et poétique, tu as personnifié agréablement ces souvenirs qui ressuscitaient. J'aime mieux te voir ainsi, avec cette légère exaltation sentimentale, que si tu nous revenais du Nouveau Monde avec un sourire moqueur et un coup d'œil méprisant pour notre vieille civilisation.

On quitta le chemin empierré pour entrer dans les allées sablées du parc réservé. Et le château de Marcilly apparut au milieu d'une éclaircie, avec ses tourelles et ses clochetons — il avait été reconstruit à la fin du XVIe siècle dans le goût de Chambord, par un élève de ce Pierre Marteau dont le nom a eu tant de peine à parvenir jusqu'à nous.

Encadré par des massifs de chênes et de châtaigniers, le château avait fière mine, se profilant sur la vaste plaine qui s'étend de la rive droite de la Vienne à la naissance du plateau de Sainte-Maure, et bien campé sur la rivière, en tête d'un pont fortifié qui faisait autrefois partie de ses défenses.

Mais les précautions des temps féodaux n'étaient plus de saison. Et depuis de longues années le pont avait été gracieusement abandonné par les barons de Marcilly au libre usage des gens du pays.

A l'arrivée du jeune baron, tout le personnel du château, prévenu par le régisseur, se présenta en ligne sur le perron. Guéraud lui-même avait oublié ses douleurs et quitté son fauteuil à oreillettes. Il conduisit M. de Marcilly et le notaire dans une salle qui donnait sur la Vienne et où il avait fait préparer quelques assiettes de gâteaux et fruits et une bouteille de Vouvray mousseux.

Camille et le notaire s'assirent volontiers, fort disposés à tremper un biscuit dans un verre de ce vin capiteux dont les Tourangeaux sont justement fiers.

— Rien de particulier, mon bon Guéraud? demanda le baron au régisseur, planté devant eux, et qui semblait attendre — respectueusement — qu'on lui permît de remplir son verre lui aussi et de boire à la santé du jeune maître.

— Rien de particulier, monsieur le baron, commença-t-il à dire avec la sérénité d'une conscience pure.

Puis tout à coup, se frappant le front :

— Oh! mais pardon, monsieur le baron, où donc avais-je la tête? Il est arrivé une lettre urgente, du moins le mot est écrit sur l'enveloppe, une lettre du Havre à l'adresse de monsieur le baron...

— Une lettre, mais donne donc. Du Havre, c'est de mon oncle.

— Où l'ai-je mise?... Je l'avais préparée pour que M. le baron l'eût de suite... et voilà que je ne sais plus.

Il trottinait par la pièce.

Camille et le notaire échangèrent un sourire.

— Voyons, ne vous troublez pas, Guéraud, et tâchez de vous souvenir.

— Ah! je me souviens...

Il vint droit à la table, et soulevant un plat qui contenait des pêches magnifiques, il découvrit la lettre.

— Je l'avais placée là en sûreté.

— En effet... tout à fait en sûreté, dit Camille en souriant.

Il avait décacheté la lettre, eut un mouvement de vive surprise, puis la tendant à Turquoy :

— Lisez donc ce que me mande mon oncle et dites-moi si vous y comprenez quelque chose...

M. Richard La Guerche racontait qu'il avait été retenu au Havre en apprenant que deux navires dont la cargaison avait été faite par son neveu et que l'on se préparait à décharger dans le bassin des docks, avaient été l'objet d'une demande en séquestre extra-judiciaire faite collectivement par le consul d'Angleterre et le consul des États-Unis. Il avait voulu savoir ce qui justifiait une pareille procédure, mais il s'était heurté aux plus mauvaises volontés.

Les deux consuls déclaraient qu'ils ne devaient d'explication de la mesure prise qu'à M. de Marcilly lui-même et que, s'il ne venait pas en temps utile, la saisie préventive et conservatoire des marchandises deviendrait définitive avec jugement exécutoire et qu'on procéderait à la vente des deux cargaisons par voie d'enchères au profit des ayants droit qui les avaient chargés de leurs intérêts.

Quels étaient ces ayants droit qu'on ne nommait pas? Comment le baron pouvait-il être exposé à des revendications qui mettaient ainsi en mouvement des agents consulaires de cette importance? C'est ce qu'il ne pouvait s'expliquer. Aussi invitait-il son neveu à venir le rejoindre sans plus tarder. Car les langues ne se délieraient qu'en sa présence et les intérêts en jeu ne permettaient pas d'hésiter.

— Eh bien? demanda Camille.

— Eh bien, il y a là quelque quiproquo bizarre et dont seul tu peux triompher. Aussi suis-je pleinement de l'avis de ton oncle. On ne laisse pas traîner de pareilles questions, il faut courir les résoudre sans perdre une minute. Je comptais bien passer une bonne soirée avec toi, à réveiller un à un les souvenirs du passé. Mais ce n'est qu'un plaisir ajourné. Il faut que tu sois au Havre demain matin et rien n'est plus facile.

— Comment cela?

— Nous sommes à moins d'un quart d'heure de la station de Nouâtre-Maillé... Tiens, on voit l'église de Maillé d'ici. Je t'y conduirai quand tu auras donné tes instructions ici, sans te presser. Le train de cinq heures te met à Port-Piles juste pour l'arrivée de l'express sur Paris.

— Ce qui me permet de télégraphier à mon oncle Dick que j'arriverai demain au Havre à temps pour agir. C'est parfait. Vous préviendrez l'Ecureuil et déciderez avec lui ce qu'il y a de mieux à faire en mon absence.

Une heure après, le baron de Marcilly roulait en

express sur la route de Bordeaux à Paris. Servien ne put rien lui conter, par conséquent, de l'interrogatoire qu'il avait subi sur le seuil de l'hôtel... Et si Maï-Lou se présenta le lendemain à Marcilly, comme elle semblait se l'être promis, elle ne put qu'y apprendre le départ subit du jeune homme et se résigner.

IV

Servien avait été quelque peu interloqué quand le notaire, le soir à son retour, lui avait annoncé qu'il devrait terminer tout seul la besogne entreprise et mettre le château en état de recevoir luxueusement, de loger confortablement les hôtes du baron. Le brave garçon se rendait bien compte qu'il n'avait que des notions fort confuses des exigences mondaines, en ce dernier quart de siècle.

Le notaire, il est vrai, se déclara tout disposé à ne pas lui ménager les conseils, mais il sentait bien que M. Turquoy, toujours confiné au fond de son étude, ne devait pas être assez dans le mouvement pour ne pas lui laisser commettre plus d'une bévue. Heureusement que pour calmer ses inquiétudes et fixer sa décision, il lui arriva le meilleur renfort.

Devançant de quelques jours l'époque fixée par Camille pour la réception de ses invités, Lucien Charmeresse arriva inopinément à Marcilly au moment où

Servien, désespéré de son ignorance, après avoir longuement mais sans succès lutté contre les ouvriers du grand tapissier parisien, avait fini par se résigner à les laisser agir à leur guise. Il se doutait bien que ces bonnes pièces allaient se plaire à compliquer et grossir le mémoire. Mais comment les en empêcher? Aussi, à la vue de Lucien, poussa-t-il un furieux cri de joie en se disant : « Je suis sauvé ».

C'est qu'il connaissait de longue date le jeune homme pour avoir la réputation d'un gentleman accompli. Il l'avait vu se faire construire un chalet en pleine forêt et y introduire des raffinements d'élégance que toute la colonie d'Assiniboine admirait. De plus il le savait en si parfait accord de sentiments et de goût avec le jeune baron, qu'il était sûr d'être félicité, s'il le prenait pour arbitre et pour conseil.

Lucien Charmeresse se prêta volontiers aux désirs de l'Écureuil et pendant les quelques jours qui précédèrent l'arrivée de Camille, de son oncle et de sa cousine, il prit plaisir à transformer le château et à moderniser ce mobilier quelque peu démodé.

Sous sa direction, dont ils ne discutèrent plus les ordres, reconnaissant sa compétence, les tapissiers s'ingénièrent à faire neuf, jeune et fantaisiste, et comme Lucien savait que Camille ratifierait ce qu'il aurait jugé bon de décider sans s'inquiéter de la dépense, il donna carrière à ses goûts de dilettante. Et ce mot de dilettante est en effet le seul qui pût le définir avec précision. Lucien Charmeresse, fils d'un collectionneur

célèbre, exceptionnellement artiste et érudit, qui ne lui avait laissé qu'une fortune médiocre, mais des collections d'un prix inestimable dont il n'avait jamais voulu se séparer, tenait de son père un sentiment raffiné pour tout ce qui fait la vie intelligente.

Au château tout le monde avait subi l'ascendant irrésistible de cette nature aimable et puissante. Servien lui avait voué depuis longtemps une estime et un dévouement de trappeur qui reconnaît l'homme fait pour les grandes entreprises. Même il avait communiqué sa fièvre à Guéraud qui se sentait moins malade sous le coup de fouet de ses encouragements et de ses bonnes paroles. M. Turquoy de son côté ne cachait pas qu'il n'avait jamais rencontré de plus gai compagnon et de plus intéressant causeur. Et ses qualités d'organisateur lui paraissant indiscutables, il avait soldé sans la moindre hésitation toutes les dépenses faites par Charmeresse à Marcilly.

Lorsque mademoiselle Nicole La Guerche et son père descendirent du train à Sainte-Maure avec Camille et qu'ils traversèrent la voie pour gagner la sortie où Servien devait les venir prendre avec le break, ce fut une magnifique calèche attelée en poste qui accourut avec ses quatre chevaux, beaux piaffeurs, la rose au frontal, se ranger devant le perron de la gare. Les livrées, la tenue des postillons, la correction des valets de pied, tout était d'un goût si parfait, d'une si belle ordonnance, que Camille, ne pouvant douter que la calèche ne leur fût destinée puisque ses armoiries étaient peintes sur les panneaux, s'écria joyeusement :

— Charmeresse est ici.

Et, en effet, comme il prononçait ces mots, d'une ruelle prochaine sortit à cheval Lucien Charmeresse, suivi de Servien et du break qui devait emporter les bagages. Il avait attendu, avant de se montrer, que sa surprise eût produit son effet.

— Je m'explique à présent, dit Camille en lui serrant vigoureusement la main, quand il eut mis pied à terre, la petite allure infatuée de la dernière lettre de ce bon Servien, où il m'annonçait en soulignant sa phrase trois fois qu'il avait fait dans le service du château de telles améliorations que je ne pourrais manquer de le féliciter... Je te reconnais là, enchanteur à la baguette magique, tu n'avais pas voulu que l'on m'avertisse de ta présence, et entre temps tu transformes mes vieilles berlines en calèches à huit ressorts, mes chevaux de labour en fringants postiers et mes bons campagnards en coureurs et laquais du plus pur chic anglais.

— Ma foi, dit Charmeresse, en aidant miss Nicole à monter dans la calèche (ils étaient de fort vieilles connaissances), je n'ai pas eu grand'peine à opérer cette métamorphose. La calèche que tu ne daignes pas reconnaître sort de tes remises. Elle avait avant la guerre beaucoup servi à ton grand-père, m'a dit Guéraud. Je n'ai eu qu'à la faire capitonner à nouveau et à en rafraîchir les panneaux. Ces beaux postiers, qui vont vous conduire à Marcilly tout d'une haleine, sont des bêtes de pure race qu'un marchand de chevaux de Loches, te sachant de retour, est venu t'offrir et qu'en

ton nom j'ai louées à l'essai; quant aux livrées, mon bon ami, il n'a fallu que les brosser. Elles avaient été renouvelées à fond et luxueusement pour recevoir la visite du maréchal Bugeaud, après quoi le soigneux Guéraud les avait poivrées et enfermées dans ses réserves. — Des magasins fort bien entretenus, ma foi, où tu feras bien d'autres trouvailles.

— Bon, mais les gens, parfait magicien, je ne puis les reconnaître tels que tu les as faits, et pourtant on me les a présentés à mon passage il y a quinze jours... et ils se ressemblent si peu.

— Ce qui prouve qu'ils valent mieux que tu ne les jugeais. Ah! je te préviens que tu es logé au rez-de-chaussée, sur le parc. M. La Guerche et miss Nicole occuperont le premier étage sur la Vienne, c'est ce que nous avons de mieux et la vue y est admirable. M. Turquoy et sa femme sont déjà installés au deuxième étage avec leur pupille Geneviève Rousseau.

Et il ajouta en souriant :

— La très jolie cousine germaine de M. l'Écureuil.

Servien parut avoir un vrai coup de sang, tant son visage devint rouge à l'allusion du jeune homme.

— Ne pensez-vous pas, cousine, dit Camille, qu'il ne serait pas juste qu'il ne nous fît pas les honneurs du château, car il le connaît mieux que moi-même?

— De la fadeur, bon, je me sauve, s'écria Charmeresse en sautant en selle.

Il avait fait quelques pas, mais d'une volte il revint assez près pour se faire entendre.

— Au fait, Camille, ne t'étonne pas si on vous acclame en route et ne vous offusquez d'aucune démonstration de gratitude... Cela tiendra à une petite mesure de joyeux avènement que le triumvirat Turquoy, Guéraud et Charmeresse a cru devoir décréter en ton nom et dont tu auras l'explication plus tard.

Pour le coup, sans attendre une réponse, il piqua de l'éperon et rejoignit Servien qui galopait sur la route de Nouâtre.

— A tout à l'heure, phénix des chambellans, lui cria Camille.

Et il prit place à son tour dans la calèche qui partit d'une allure superbe sur la route de Marcilly.

Charmeresse ne les avait pas trompés, leur rentrée fut triomphale. Sur la route, partout les populations en haie poussaient des hourras de joie; on eût dit la grande promenade de M. de Carabas.

Et quand ils franchirent le pont sur la Vienne qui donne accès au château, ils le trouvèrent transformé en charmille parfumée, et passèrent sous une voûte artistement construite de feuillages et de fleurs.

Le reste à l'avenant, grand repas de gala pour les maîtres dans la salle à manger à grandes tapisseries du rez-de-chaussée, et banquet sur la pelouse pour les fermiers de Marcilly et tous les gens du canton qu'un lien quelconque rattachait aux barons de Marcilly. Le tout prit fin par un superbe feu d'artifice.

Le lendemain de fort bon matin, comme Camille, après avoir fait un tour aux écuries, où il avait eu soin d'envoyer de Paris des chevaux de selle, tournait par le boulingrin pour rentrer au château, il aperçut Lucien accoudé sur le piédestal d'une statue de Flore et à demi caché par le marbre.

Il vint lui frapper sur l'épaule, en lui disant :

— Tu guettes quelque chose ou quelqu'un?

— Chut, lui répondit Charmeresse, c'est un joli chapitre de roman que je me paye tous les matins... regarde.

Et il lui montra dans la grande salle de billard du rez-de-chaussée une jeune fille blonde, debout près d'une console sur laquelle on avait placé une dizaine de grands vases où elle disposait artistement des branches fleuries, des roses, des tulipes, des magnolias. C'était Geneviève Rousseau.

— Et maintenant regarde de ce côté.

Camille aperçut alors Servien qui sortait des réserves du jardinier une brassée de fleurs entre les mains et se dirigeait d'un pas rapide vers le château.

— Ils me font plaisir à voir, dit Lucien, parce qu'ils sont sincères et francs. Du jour où M. l'Écureuil encore tout troublé de sa nouvelle et subite fortune s'est trouvé chez le bon papa Turquoy en présence de sa cohéritière, il ne s'est pas dit un instant qu'elle avait comme lui de jolies rentes et qu'il serait intéressant de réunir les deux gros lots ensemble, non, il n'a vu que la jolie enfant qui était sa cousine, il l'admira, devenue si

grande et si charmante, et comme un même courant de sympathie les portait l'un vers l'autre, sans s'être bien expliqués, ils se sont sentis unis par une amitié partagée et notre trappeur s'est transformé en chevalier servant, des plus dociles et des plus attentifs. Il est bien clair pour moi qu'ils n'ont encore parlé ni fiançailles, ni mariage, mais à voir la petite mine satisfaite de mademoiselle Geneviève et la façon très décidée avec laquelle elle fait marcher à son gré le bon garçon, il est clair qu'il suffira que l'un de nous, toi ou moi, disions un beau soir : Quand publions-nous les bans? pour que tous deux, charmés d'être compris sans avoir eu besoin de parler, nous répondent à l'unisson : Mais tout de suite, nous ne demandons que ça...

— Et nous aussi, répondit Camille en souriant, la petite Geneviève, que j'ai vue hier au soir pour la première fois, m'a paru fort intelligente et très digne de l'affection que lui porte madame Turquoy... elle sera très heureuse avec l'Écureuil qui est une nature droite.

— Sans compter un cœur d'or... Je vois avec plaisir que tu as pour ce bonheur naissant le même regard que moi. Il n'y a plus à consulter que madame Turquoy et son mari...

— Bon, je crois qu'ils y avaient pensé avant même que les deux héritiers se fussent retrouvés...

— Ah!

— Oui, un mot de Turquoy me revient parlant de ce clos de l'Ile-Bouchard et s'écriant qu'il serait fâcheux

d'avoir à vendre par lots un si bon cru... Certainement il avait une arrière-pensée...

— Bon, je vais lui pousser une pointe qui le fera la dire, cette arrière-pensée. Oui... Tu verras, je me propose comme acquéreur du clos... Mais, au fait, tu ne nous as pas dit un mot de ton voyage au Havre. T'a-t-on fait rendre tes navires et leur chargement?

— Oui, et sur l'heure, à ma première démarche. Sans que j'aie pu éclaircir le mystère de l'intervention des consuls. L'un et l'autre, en me voyant, se sont confondus en excuses, parlant d'instructions mal interprétées, d'un quiproquo, d'une erreur de personne et s'empressèrent de signer le désistement nécessaire, en affirmant qu'ils étaient bien sincèrement mes serviteurs. Je te dis la chose en bloc et je les fais parler à l'unisson pour éviter de me répéter, car on aurait dit qu'ils récitaient la même leçon... Mon oncle Dick a bien essayé de faire jaser ensuite le chancelier du consulat d'Angleterre qu'il connaissait particulièrement. Peine perdue. Il a prétendu ne rien savoir de cette affaire qui s'était traitée par-dessus sa tête.

— Fort curieux... à ta place, à la première occasion, je reviendrais à la charge. Je n'aime pas laisser traîner un mystère derrière moi...

Tout en causant, ils étaient remontés sur le perron. Un domestique y parut, venant au-devant d'eux.

— Qu'y a-t-il, François? demanda Camille.

— Monsieur le baron ; c'est une dame...

— Une dame?

— Qui demande à parler à monsieur le baron. J'avais commencé par lui dire que je ne savais pas si monsieur le baron était visible... Je ne croyais pas monsieur le baron déjà sorti de chez lui... Mais elle a insisté, sans vouloir dire son nom.

— Où est-elle?

— Je l'ai fait attendre dans le petit salon bleu qui donne sur la cour d'honneur...

Camille monta les premières marches, puis se retournant vers Lucien :

— Viens-tu avec moi recevoir cette inconnue?

— En grand deuil, crut devoir ajouter François.

— Bon, dit Lucien, es-tu donc si timide? C'est toi qu'elle réclame et non moi, et si elle a quelque mystérieuse confidence à te faire, je serai fort mal appris de venir m'imposer...

— Dis que tu crains la corvée... quelque femme de fournisseur qui ne perd pas de temps.

— Je demande pardon à monsieur le baron, mais je crois qu'il fait erreur.

— Hein?

— Tous les gens de service qui sont du pays l'ont vue entrer et pas un ne la connaît.

— C'est bien, François... j'y vais.

François se retira. Camille pourtant resta en place et semblait se consulter.

— Je t'admire, dit Charmeresse. Tout à l'heure, quand tu as cru qu'il s'agissait de sollicitation de clientèle, tu étais tout prêt à courir, et maintenant que tu as le droit

de croire à une visite plus agréable, voilà que tu hésites et restes songeur. Tu es pourtant parti trop jeune de la Touraine pour y avoir laissé des Arianes inconsolées et en grand deuil... D'ailleurs, rassure-toi, François n'a pas fait mention du bébé traditionnel.

— Ah! sur ce point, je suis bien tranquille, mauvais plaisant... Attends-moi là et nous pousserons une reconnaissance dans le parc.

Et Camille, traversant hâtivement le vestibule, pénétra dans le petit salon bleu dont les fenêtres dominaient le cours de la Vienne. Dans l'encadrement d'une de ces fenêtres se tenait debout, les yeux tournés vers la porte, mais hermétiquement voilée, une femme d'une tournure distinguée, élégante même dans sa simplicité.

En le voyant entrer, l'inconnue eut un mouvement si marqué de surprise qu'il ne lui fut pas permis de ne pas s'en apercevoir.

Il s'avança vers elle et s'inclina en lui avançant un fauteuil; mais elle fit un geste comme pour refuser de s'asseoir, seulement sa main se posa nerveusement sur le dossier du fauteuil, comme si dans son émotion qui commençait à être visible, elle eût eu besoin d'un point d'appui.

Camille attendait qu'elle se décidât à parler. Il devinait que derrière ce voile épais des yeux ardents scrutaient son visage, et il rompit lui-même le silence par un : « Madame... » qui valait tout un interrogatoire. Mais elle ne le laissa pas pousser plus loin et d'une voix douce, d'un timbre velouté, plein de nuances musicales :

— Monsieur, dit-elle à son tour, excusez-moi, j'avais bien dit à la personne qui m'a introduite ici que c'était à M. le baron de Marcilly que je désirais parler. Sans doute, je comprends que mon indiscrétion est grande et qu'au lendemain de son arrivée, d'importants soucis l'empêchent de recevoir, mais ce que j'ai à lui faire savoir est absolument personnel, et si vous vouliez bien le lui affirmer, puisqu'il a cru pouvoir vous envoyer à sa place...

— Pardon, madame... à sa place!... mais je ne comprends pas... Vous avez demandé le baron de Marcilly, M. de Marcilly est devant vous... c'est moi!...

La jeune femme eut un sursaut violent qui la fit reculer comme si elle avait eu la vision d'un précipice s'ouvrant sous ses pas.

Puis d'une voix fiévreuse, saccadée, elle protesta :

— Voyons, c'est sans doute un rôle qu'on vous a prié de jouer, mais de grâce, monsieur, cessons ce jeu cruel. Vous ne pouvez pas être M. de Marcilly... Je connais M. de Marcilly, je le connais particulièrement et, dois-je dire, après ce qui se passe, que je le connais trop... avouez-le... C'est une épreuve qu'il a voulu tenter... oui... il a souvent de ces fantaisies malheureuses... mais pour se rire d'une pauvre femme le jour est vraiment mal choisi... Nous sommes le 25 août... Rappelez-lui cette date, monsieur, je vous en prie, elle lui inspirera au moins un peu de pitié pour celle qui l'invoque...

Camille la laissait parler, l'écoutant avec une pitié mêlée d'angoisse.

— Madame, lui dit-il enfin, il m'est douloureux d'avoir à constater que vous avez été victime de quelque malentendu, peut-être de quelque manœuvre coupable. Vous ne voulez pas croire que je sois Camille de Marcilly, il m'est pourtant bien facile de vous le prouver. Vous devez connaître, au moins de réputation, Me Turquoy, le notaire de Richelieu. Il est ici, c'est la probité la plus indiscutée. Voulez-vous que je le prie de descendre en ce salon... Vous nous direz ensuite, si vous le jugez bon, dans quelles circonstances on a abusé si étrangement de votre crédulité... et si vous avez quelque juste revendication à exercer, nous nous mettrons l'un et l'autre à votre disposition...

A mesure que Camille parlait, la jeune femme semblait perdre toute force de résistance; elle se laissa tomber sur une chaise comme anéantie; le jour se faisait évidemment dans son esprit, ne laissant plus de place qu'à l'inertie du désespoir.

— C'est donc vrai... murmura-t-elle en étouffant un sanglot, c'est donc bien vrai.

Camille était fort ému et très embarrassé.

— Voulez-vous voir M. Turquoy? reprit-il.

— Oh! non, répondit-elle d'une voix sourde... C'est bien assez que vous...

— Non... Vous me croyez enfin, vous ne doutez plus... Au fait, j'y pense. Si vous doutiez encore, voilà de quoi vous convaincre d'une façon plus décisive...

Et il tira vivement de son portefeuille un petit carnet contenant une photographie.

— Cette carte d'identité, avec mon portrait, fait à Montréal.

Elle avait ébauché un geste comme pour refuser de prendre ce carnet.

— Mais je vous en prie... par égard pour moi-même, je vous saurais gré de constater...

Elle se rendit, prit la carte d'une main tremblante, écarta son voile pour mieux voir, mais pas assez pour que Camille pût deviner ses traits.

Elle lisait chaque ligne avec une anxiété grandissante. Tout à coup elle ne put retenir une exclamation d'indignation et de honte.

— 25 août 1885, fait à Montréal par-devant le consul de France, en présence de MM. Richard La Guerche et Chevrier... 25 août!..

Alors suppliante, faisant un pas vers le jeune baron :

— Ah! monsieur, vous voudrez bien me confier ce document pour quelques jours... Tout à l'heure, je l'ai bien entendu, vous vous mettiez à ma disposition... Eh bien! cela me suffit, laissez-le-moi... Ah! je ne le garderai pas longtemps, je vous assure... Mais c'est une preuve, cela, la vraie preuve... il me la faut en main... Après, je vous la restituerai fidèlement... Vous consentez...

— Certes, mais ne pourrais-je au moins savoir?...

— Rien de plus, aujourd'hui. Mais bientôt, je vous le promets, mon pauvre cœur n'aura plus de secrets pour vous...

Elle se dirigea en chancelant vers la porte.

Il voulait la retenir.

— De grâce, madame, prenez le temps de vous remettre... un instant de repos dans ce salon où je vous laisserai seule...

— Merci... je me sens assez forte, merci... Laissez-moi partir et, par grâce, ne m'accompagnez pas... votre vue me fait mal... pardonnez-moi...

Camille s'inclina en silence et lui livra passage.

Puis seul, l'entendant s'éloigner, machinalement il s'approcha de la fenêtre.

Elle traversait la cour d'un pas fiévreux.

Mais arrivée à la grille d'honneur, elle s'arrêta.

Devant elle se dressait la voûte fleurie qui couvrait le pont de Marcilly depuis la rentrée triomphale du châtelain.

Ces vestiges de fête semblaient accroître son émotion. Camille en eut comme un remords. Il la vit près de chanceler se retenir d'une main à la grille dorée. Puis lentement, elle se retourna vers le château comme pour y jeter un dernier regard d'adieu. A ce moment, un coup de vent souleva son grand voile de deuil, qui retomba bientôt sur son visage, après avoir flotté dans l'air quelques secondes. Ce fut comme une vision aussitôt disparue.

Mais Camille avait pu surprendre la beauté incomparable de l'inconnue. Et ces trais nobles, cette physionomie touchante, ces grands yeux lumineux et pleins de larmes se gravèrent à jamais dans sa pensée.

D'un mouvement nerveux elle avait ressaisi son voile

et franchissant la grille elle disparut, traversant hâtivement le pont sous sa charmille improvisée.

Camille très troublé rejoignit Charmeresse, près de la pièce d'eau du boulingrin, dont il longeait les bords en compagnie de M. Turquoy.

Tous les deux furent frappés de sa figure bouleversée et se hâtèrent d'aller à sa rencontre.

— Que se passe-t-il? cette visite...

En quelques mots il les mit au courant. Il n'avait rien à leur cacher et sentait le besoin au contraire de prendre leurs conseils.

— J'ai le pressentiment, dit-il, que j'ai eu tort de laisser partir cette malheureuse femme... Je ne pouvais cependant pousser plus avant ni forcer ses confidences...

— Peut-être... en lui faisant comprendre que ton nom, par son aveu même, était engagé dans cette mystérieuse intrigue.

— Tu as vu, nous dis-tu, son visage, reprit le notaire, et ses traits n'ont réveillé en toi aucun souvenir?

— Songez donc... Si je l'ai vue il y a douze ans, ce n'était qu'une enfant alors... En douze ans, tant de changements s'opèrent... Les souvenirs ne pourraient que vous égarer... J'ai bien pensé un instant à Marie-Louise ou à Marie-Anne, mais cette inconnue me prenait pour un étranger, loin de croire que je puisse être le baron de Marcilly... et je crois bien que ni Marie-Louise ni Marie-Anne ne m'auraient méconnu... D'ailleurs, ne m'avez-vous pas affirmé qu'elles n'avaient pas reparu dans le pays?

— Et, plus que jamais, j'ai lieu de le croire, répondit M. Turquoy, car les renseignements que j'avais demandés pour toi au ministère m'annoncent que Jacquelin, après avoir passé de Niort à Bordeaux, avec avancement, a obtenu de prendre sa retraite, il y a quatre ans, et que c'est à Pau qu'il en touche les arrérages. Il est donc vraisemblable que la famille Jacquelin s'est définitivement fixée dans les Pyrénées.

— Vous avez raison, les chères petites sont bien loin d'ici et bien en dehors de mon existence, ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher... car il faut chercher... Je n'aurai de repos, voyez-vous, que lorsque j'aurai pu réparer, s'il est possible, le mal qu'on a fait en mon nom.

Charmeresse, qui le vit s'échauffer, lui posa amicalement la main sur l'épaule en lui disant :

— Calme-toi... Et ne déplace pas les responsabilités... La tienne est dégagée, tu n'as donc rien à réparer, tu peux seulement punir.

— Tu as raison... punir...

— Et contraindre le coupable, le faussaire à réparation.

Camille eut un violent haussement d'épaules et s'emporta.

— Une réparation et de quelle nature? Il faudrait au moins savoir si la victime la réclame cette réparation à laquelle tu songes. Aujourd'hui elle doit mépriser celui qui l'a trompée et l'on ne peut vouloir se lier pour la vie à celui que l'on méprise. Cette belle réparation ferait son

malheur... Je l'ai bien deviné à ses dernières paroles, elle veut le confondre, lui jeter sa honte à la face, mais elle ne l'aime plus, et ne lui pardonnera jamais... Non, vois-tu, il n'y a place que pour le châtiment... et ce châtiment, c'est de moi qu'il doit venir.

— Hum! je ne dis pas non...

— Mais où trouver cet impudent coquin?

— Ton inconnue pouvait seule nous donner les quelques indices qui nous auraient permis de retrouver la piste, c'est pourquoi je regrette que tu n'aies pas réussi à la retenir... mais peut-être allons-nous pouvoir malgré cette faute découvrir sa retraite...

— A elle, s'écria Camille, que sais-tu donc?

— Je me souviens d'un récit que l'Écureuil a mêlé à ses confidences à mon arrivée. Je n'y avais pas d'abord attaché d'importance... Mais certains détails s'accordent maintenant si bien à la visite de ce matin... Oui, le vrai point de repère que nous cherchons est là.

Le jeune trappeur venait justement d'apparaître à la fenêtre de la salle où Geneviève composait ses bouquets.

— Servien, Servien! cria Camille d'une voix éclatante.

A cet appel vibrant, il accourut.

— Vous avez besoin de moi, monsieur Camille?

— Oui, dit Charmeresse, rappelle bien tes souvenirs et répète-nous, sans en omettre un détail, la conversation que tu as eue et le petit interrogatoire que tu as subi, à Richelieu, le jour de ton arrivée, comme tu sortais de l'hôtel de Marcilly.

— Oh! je n'ai rien oublié, répondit Servien et je comptais bien en informer M. le baron aujourd'hui même.

Son récit ne pouvait laisser aucun doute. L'inconnue qui l'avait questionné, qui lui avait soutenu que le baron de Marcilly était venu en France en 1885, c'était bien la visiteuse du matin. Mais quand il arriva à parler de Manette, à conter ce que lui avait dit d'elle la vieille Julienne :

— Ainsi, dit le notaire, Julienne sait où habite la Manette.

— Un pavillon près des remparts, au bout du jardin de M. le maire.

— C'est par elle que nous connaîtrons la dame au voile noir.

— Maï-Lou, fit Servien.

— Tu as dit? s'écria Camille en lui saisissant la main.

— Maï-Lou, c'est le nom que lui a donné la petite Manette.

— Ainsi, j'avais bien deviné... cela ne vous dit rien : Maï-Lou! mais pour moi je ne puis m'y tromper, c'est ainsi que la bonne Gatienne appelait la chère enfant qu'elle avait nourrie de son lait, Marie-Louise, et bien souvent moi aussi dans nos jeux j'appelais à travers les arbres Maï-Lou ou Maïa... Et c'est Marie-Louise qu'on a pu surprendre ainsi... Turquoy, vous le comprenez, cette découverte me dicte mon devoir... Le pavillon du rempart... c'est là qu'elle se cache à tous les yeux quand elle vient à Richelieu; c'est de là qu'en suivant la banquette des fossés elle a pu arriver jusqu'à la poterne

du parc. Les roses que nous avons trouvées sur l'autel, elles les avait apportées le matin même... Ah! comment n'ai-je pas eu l'inspiration, quand je l'ai vue tout à l'heure, accablée, désespérée, de prononcer son nom! Elle se fût trahie, elle n'aurait pas fui, elle aurait deviné que c'est dans mes bras qu'elle trouvera son plus sûr refuge... Et maintenant, sans doute, elle m'accuse de dureté, d'oubli, d'ingratitude... cette pensée me fait mal... il me semble que je n'avais qu'à lui tendre la main pour la sauver de l'abîme et qu'en ne sachant pas la deviner, je l'ai condamnée.

Charmeresse s'effraya de cette exaltation croissante :

— Voyons, Camille, tu perds le sang-froid. Je comprends le sentiment douloureux qui fait ton angoisse. Je partage tes sympathies pour la situation de cette infortunée, mais pourquoi te vouloir coupable? Va, elle n'a pas lieu de t'accuser et elle ne condamne qu'elle-même. Ta bonté, ta pitié se lisent dans tes yeux; Marie-Louise n'a pu s'y tromper. Elle savait bien qu'elle n'avait qu'un mot à prononcer pour réveiller plus chaleureuse que jamais la fraternelle amitié... Mais c'est la seule honte de sa faiblesse qui l'a empêchée de le dire, ce mot qui lui créera des défenseurs et des amis. Eh bien! nous lui épargnerons maintenant toute cette humiliation qu'elle redoute puisque nous savons où la joindre et comment la sauver d'elle-même...

— Oui, tu as raison, la joindre, mais comment? Je te l'ai dit, je l'ai vue s'enfuir par le pont dans la direction

de Maillé... elle n'est donc pas retournée chez la Manette, à Richelieu.

— Qui sait? dit le notaire, il y a une route de Maillé à Verneuil-le-Château qui traverse le pont de Noyers, c'est par là que prend la voiture de Richelieu, qui ne peut traverser ton parc...

— C'est vrai... alors il n'y a pas un instant à perdre.

Charmeresse fit un signe d'intelligence à Me Turquoy, puis se retournant vers Servien :

— Mon bon ami, tu vas donner l'ordre qu'on nous selle deux chevaux.

— Tu viens avec moi.

— En pareille occasion une enquête se fait toujours mieux à deux... Me Turquoy t'excusera ainsi que moi auprès de ta cousine et de ton oncle, si nous ne sommes pas de retour pour l'heure du déjeuner... Cas de force majeure...

— Assurément...

Sans plus attendre, Camille s'était élancé du côté de l'écurie.

— Ne le quittez pas, dit Me Turquoy.

— Soyez tranquille, mon cher notaire. Je n'en ai pas l'intention, reprit Charmeresse.

— Il s'échauffe, son imagination travaille...

— Oui, il s'emballe comme un jeune poulain qui a cassé sa longe. C'est une crise que je prévoyais et qui pourrait être dangereuse, si des gens d'expérience ne veillaient pas sur lui. Songez donc que, jusqu'à vingt-cinq ans, il a presque toujours vécu en homme des bois.

La passion ne l'a même pas effleuré, car cette existence faite de grands efforts et de longues fatigues apaisait forcément la sève exubérante. Et voilà tout à coup qu'il passe de ses forêts, de ses chantiers, de ses lacs et de ses glaciers, sans transition pour ainsi dire, à la vie européenne. Quelle différence! toute son énergie oisive lui remonte au cerveau et les faits qui nous intéressent sans nous troubler prennent aussitôt à ses yeux des proportions fantastiques. L'incident le plus simple devient pour lui une catastrophe. Il se crée des responsabilités qui ne sont qu'apparence, et se croit en jeu, atteint, compromis, coupable parce que son nom se trouve mêlé, sans qu'il y soit pour rien, à la plus banale des aventures d'amour. Mais c'est bien le cas de constater. mon cher monsieur Turquoy, que les choses de ce monde n'ont de valeur et d'importance que celles que nous leur donnons. Faites passer par la même filière d'événements deux hommes de tempérament divers, l'homme de sang-froid, maître de lui-même, connaissant la vie, triomphera sans s'émouvoir des obstacles qui se rencontreront sur ses pas parce qu'il les aura mesurés à leurs vraies dimensions, tandis que l'exalté, l'ingénu, buttera au premier relief de terrain. Il faut un entraînement préalable pour franchir les banquettes irlandaises de la vie. Autrement on fait panache à tous coups. L'important, voyez-vous, c'est que nous puissions remettre la main sur la belle éplorée. Elle se confessera langoureusement. Ils pleureront ensemble et il n'y a rien qui calme les nerfs et apaise l'imagination

5.

comme ces duos de larmes et d'étreintes consolatrices.

— Mais que pensera mademoiselle Nicole?

— Mademoiselle Nicole est une personne fort avisée qui ne se regarde pas comme engagée et considère l'indépendance de son cousin comme entière. Elle ne se froissera nullement. Elle suivra dans ses phases ce petit incident avec intérêt et peut-être même que le côté romanesque de l'aventure éveillera une pointe de jalousie en son jeune cœur. En ce cas, les projets de M. Dick La Guerche ne pourront certainement qu'y gagner.

Camille reparut à cheval, suivi de Servien, qui tenait en main la jument noire de Charmeresse.

Celui-ci sauta immédiatement en selle.

— Nous demanderons en passant chez vous à la Julienne de nous bien indiquer le pavillon de mademoiselle Manette, dit-il à Turquoy.

Camille, sans l'attendre, avait piqué des deux. Mais la jument de Charmeresse n'était pas taillée pour rester en arrière. Les deux jeunes gens marchèrent bientôt, ou plutôt galopèrent de conserve, car Camille ne cessait d'éperonner sa bête pour la forcer à dévorer l'espace et, tout à son idée fixe, il ne prononçait pas un mot. Une observation de Charmeresse le décida pourtant à modérer ce train d'enfer.

— Si la personne que tu veux rejoindre a pris, pour regagner Richelieu, comme le supposait Turquoy, la voiture de Maillé, nous courons grand risque de la distancer si bien que nous ne la retrouverons pas au gîte;

notre passage à franc étrier peut lui être signalé et la déterminer à ne pas rentrer en ville...

Camille fit cabrer brusquement son cheval.

— Alors, ton avis.

— C'est que nous allions sans tapage jusqu'à Verneuil-le-Château, là nous pourrons nous renseigner. Si la diligence n'a pas paru, nous rentrerons sous bois en surveillant la route, et de toutes façons nous lui laisserons sur nous un quart d'heure d'avance. A Richelieu, nous mettons pied à terre chez le notaire et, bien fixés par la Julienne sur le coin des remparts où se trouve le logis de la petite Manette, c'est par ton parc et par le revers des fossés que nous pourrons, sans laisser soupçonner notre démarche si prompte, forcer dans ses derniers retranchements, où elle se croira sans doute bien en sûreté, mademoiselle Jacquelin.

— Tu as raison, répondit Camille, que l'espérance du succès fit plus calme. C'est là le meilleur plan... car il ne faut pas l'effaroucher.

Ils calculèrent en conséquence l'heure du passage probable de la diligence, d'après les arrivées de train et si justement qu'ils la virent traverser la chaussée de Verneuil, se dirigeant sur Courcoué, quand ils furent en vue des premières maisons du village.

Ils laissèrent la voiture prendre l'avance et ne se remirent en route au petit trot que lorsqu'ils l'eurent perdue de vue.

Mais Camille avait de mauvais pressentiments.

— Nous sommes trop près de Richelieu maintenant,

dit-il, pour ne pas pousser jusqu'à la maison de Manette. Mais j'ai comme la perception nette que nous faisons fausse route. Si Marie-Louise était dans cette voiture, quelque chose me l'eût dit. Mais, au contraire, je l'ai vue s'éloigner sans qu'un de mes nerfs eût tressailli...

— Mais Manette au moins nous renseignera.

— Qui sait ? La trouverons-nous ?

Charmeresse n'essaya pas de contredire. Il avait constaté plus d'une fois cette puissance de divination des supra-nerveux. Sorte d'électricité humaine qui ne les trompe pas.

Quand ils arrivèrent devant la gare de Richelieu, la diligence, qui fait la navette entre les deux lignes, attendait vide, dans un coin de la place, l'heure de repartir. Charmeresse trouva un prétexte pour questionner le conducteur qui donnait l'avoine à ses chevaux, et il acquit la conviction que Camille ne s'était pas trompé. Marie-Louise n'était pas venue par la voiture, qui n'avait ramené de Maillé que deux prêtres et un arpenteur du canton.

Ils mirent leurs chevaux à l'écurie, chez le notaire, et, après avoir interrogé la vieille Julienne, ils remplirent le programme de Charmeresse. Par le jardin de l'hôtel de Marcilly, ils gagnèrent la banquette. Le pavillon occupé par la Manette au bout du parc du maire était à l'autre extrémité des remparts, tout proche du Mable. Mais le pavillon était absolument clos et toutes leurs tentatives pour s'en faire ouvrir la porte restèrent sans résultat. Seulement à mi-chemin de la ruelle qui devait leur permettre de regagner la grande rue, ils virent

une bonne femme qui semblait les surveiller, dans l'encadrement d'une fenêtre, qui appartenait aux communs de la maison du maire.

A la façon dont elle les considérait à travers les barreaux de sa fenêtre, Lucien devina qu'elle brûlait d'être interrogée et il ne lui refusa pas ce plaisir qui cadrait avec leur besoin d'informations.

— Ma bonne dame, n'est-ce pas dans cette petite maison au bout de la ruelle qu'habite mademoiselle Manette La Framboise, la fleuriste?... Nous avions une commande à lui faire... mais la porte est close et personne ne répond...

— All' n'peut pas répondre, all' n'y est point.

— Ah bien! Elle est sortie, mais sans doute vous savez quand elle rentrera.

Et pour appuyer sa question, Lucien lui montra et lui glissa à travers les barreaux dans la main, une belle pièce de cent sous en argent.

— Mon bon monsieur, je ne veux pas vous induire, faudrait pas compter la voir de sitôt. Quand all' est partie à ce matin, all' m'a remis ses clefs en me disant qu'il lui fallait s'tirer de là pour un bout de temps, histoire d'affaires de famille et d'amitié.

— A cause de mademoiselle Jacquelin?

— Si vous savez, j'vous contredis pas. Donc que l'autre était partie la veille, et que mam'selle Manette m'a dit qu'elle allait la rejoindre à cause qu'all'était trop apeurée vu son caractère que peut-être vous connaissez aussi... un peu lunatique, comme l'on dit...

— Bon, mais où allait-elle la rejoindre?

— Pour ça, all'ne m'en a rien dit.

Évidemment la bonne femme n'en savait pas davantage. Il était inutile d'insister. Mais de ce qu'elle avait pu raconter, il ressortait ce fait que Manette, qui devait avoir eu connaissance de la visite que Marie-Louise allait faire au château, savait aussi où la retrouver ce même jour. Il y avait donc, soit à Maillé, soit à Nouâtre, dans les environs de Marcilly, une maison où elles étaient accueillies et qu'il fallait découvrir.

Camille en fut d'avis. Mais une fois en selle il voulait tout aussitôt courir à Maillé et à Nouâtre, fouiller toutes les habitations.

Heureusement Lucien le raisonna.

— Il faut que tu consentes à faire un grand effort de patience, et que tu me laisses agir de concert avec l'Écureuil à qui je vais faire la leçon. Je t'affirme très sérieusement que j'ai le plus grand désir de retrouver mademoiselle Jacquelin. Il y a dans cette mystérieuse affaire de quoi surexciter tes sympathies, je le comprends. Le seul fait qui reste clair, c'est qu'un intrigant s'est fait passer pour toi, a pris ton nom et connaissait assez bien tout ce qui te concerne pour maintenir dans son erreur ton ancienne amie d'enfance. Eh bien! tout le monde dans son entourage n'a pas dû partager son aveuglement. Ce que Servien nous a dit de la Manette, ce que nous a naïvement conté la bonne femme de tout à l'heure, me suffit comme preuve.

— Oui, mais il faut la joindre, et jusque-là nous raisonnons dans le vide.

Il ne se rendait pas encore, mais il se laissait entamer par la discussion, si bien que Charmeresse le ramena à Marcilly et obtint de diriger lui-même l'enquête.

Mais la patience de Camille allait avoir à subir encore une nouvelle épreuve.

En effet, comme ils débouchaient au galop dans l'allée qui dominait le boulingrin, ils virent un groupe composé de plusieurs personnes qui semblait venir au-devant d'eux.

— Mais c'est bien le docteur Sauveterre que je vois là-bas, donnant le bras à ta cousine, dit Lucien en rênant son cheval pour le mettre au petit trot.

— Sauveterre, déjà, s'écria avec dépit le jeune baron... Oui, c'est Sauveterre; mais il a donc bien du temps à perdre, qu'il accourt si vite avant le jour fixé.

— Eh! c'est ce qui te trompe. Tu as complètement oublié la teneur de tes invitations. Tu insistais pour qu'on vînt s'installer à Marcilly quelques jours avant l'ouverture, tu désirais que l'on pût se familiariser à l'avance avec les territoires de chasse, or nous sommes au 25 août. La chasse en Indre-et-Loire ouvre le 31, Sauveterre s'est donc très aimablement conformé à ton programme.

Le docteur Sauveterre était ce savant rencontré à Vancouver, que Camille avait désigné à Turquoy comme l'un de ses invités.

Camille s'était senti pris d'une très vive sympathie pour cet esprit indépendant, pour ce caractère droit jusqu'à la rudesse, et certes, en toute autre circonstance, il eût couru à lui les mains tendues, heureux de

l'avoir près de lui. Mais le sentiment d'inquiétude passionnée qui le dominait à cette heure comportait la peur égoïste de tout ce qui pouvait créer un obstacle à la liberté de ses recherches et fut cause de ce petit mouvement d'humeur, dont il se repentit aussitôt, ayant au fond très vivement conscience de ses devoirs de maître de maison.

Aussi, faisant trêve pour un moment à sa préoccupation dominante, il redevint le charmant amphitryon que l'on connaissait.

Pourtant il avait affaire à un observateur trop pénétrant pour que le changement qui s'était opéré en lui échappât à son examen. Sauveterre n'avait eu besoin que de lui serrer la main et d'échanger avec lui quelques paroles pour deviner qu'il avait affaire à un fiévreux en proie à une idée fixe. Il se promit seulement d'interroger Charmeresse à la première occasion favorable et ne laissa pas voir à Camille qu'il le considérait comme un sujet.

Lucien, qui désirait de plus en plus retrouver les traces de Marie-Louise, avait aussitôt pris l'Écureuil à part pour lui donner ses instructions. La Manette ayant dû rejoindre mademoiselle Jacquelin dans la matinée, il allait sans perdre de temps fouiller les villages de la rive droite de la Vienne, Maillé, Nouâtre et jusqu'à Pouzay pour découvrir leur retraite et savoir si elles n'avaient pas quitté le canton après la triste révélation qui avait si fort bouleversé la jeune femme.

— Pour faciliter tes recherches, tu prendras avec toi

Jacquinot, le fils de Prudent, le brigadier des gardes. Jacquinot est un bon petit furet qui connaît tout le pays et tous les gens des environs, il t'aidera beaucoup à faire jaser les défiants qui ne délieraient pas leur langue s'ils n'avaient affaire qu'à toi seul. .

L'Écureuil se mit aussitôt à la recherche de Jacquinot. Il le trouva au coin de la basse-cour, fort occupé à préparer des gluaux. Dans son bonnet posé tout près de lui, toute une épaisse touffe de crins arrachés fraîchement de la queue des chevaux dans l'écurie voisine attendaient son loisir pour être transformés en collets.

— Ah çà! tu braconnes donc? dit l'Écureuil en lui frappant sur l'épaule.

Jacquinot ne se troubla pas.

— Des oiseaux, c'est pas braconner... Je les prends vivants... c'est des chanteurs, des merles, des sansonnets, des rossignols, des pinsons... Je les mets en cage... vous verrez ça chez p'pa, j'ai toute une volière, c'est un gazouillis et des gargouillades du matin au soir...

— Alors ton père t'encourage...

— Bien sûr, puisque je dois devenir garde à mon tour quand j'aurai l'âge. Il dit comme ça qu'il faut d'abord que j'apprenne toutes les façons qu'on a de prendre les bêtes... que par ainsi quand je les connaîtrai bien on ne me fera pas voir le tour...

— Pas mal raisonné... Mais laisse là ton attirail et viens avec moi, nous avons à arpenter le pays et tu vas me renseigner sur ce qui m'intéresse.

— Pour ça, à vot'service, m'sieu Servien, pourvu

qu'vous m'racontiez vos chasses au pays des neiges, moi j'vous suivrai jusqu'au bout du monde, pour sûr.

Servien, sans entrer dans aucun détail, dut pourtant lui faire connaître en partie le but de leur promenade : tâcher de savoir si la dame en noir qui s'était présentée le matin même au château (Jacquinot n'avait pas été le dernier à s'occuper d'elle), habitait Maillé ou quelque autre commune des environs.

— Pour c'qui est d'habiter Maillé, voyez-vous, je l'crois pas, dit le gamin, moi je connais tous ceusses de Maillé. Des fois qu'elle pourrait y avoir des connaissances, c'est autre chose. J'suis pas toujours là. Mais elle n'y a pas son chez soi pour sûr.

Sur ce point, Servien était déjà fixé. Marie-Louise, quand elle venait à Richelieu, descendait chez la Manette. La chose était démontrée. Mais elle pouvait avoir des amis près de Marcilly. Et c'était là que la jeune infirme avait dû la rejoindre. Jacquinot vint à parler du château d'Argenson. Le régisseur était de Richelieu, et son nom rappela à Servien celui d'un des anciens habitués de l'auberge du *Gardon*.

— Petit-Jars... C'est peut-être le même et le mien. Garçon, dit Servien à Jacquinot, nous allons aller à ce château d'Argenson. Tu dis que tu connais bien le régisseur, et tu le nommes Petit-Jars.

— Oui, un gros père qui se lève avant le soleil pour venir s'installer dans une crique de la Vienne, presque en face du château de Marcilly, c'est un patient et un habile, le meilleur pêcheur du département.

— Alors c'est bien mon compère, je l'ai vu fonctionner sur les bords de l'Aimable...

L'Écureuil ne s'était pas trompé. Il avait du coup flairé la bonne piste. Dès que le régisseur du château d'Argenson eut entendu prononcer son nom, la bonne camaraderie d'autrefois fut bien vite renouée et les souvenirs d'aller leur train. On ne pouvait oublier la famille La Framboise, et de là à s'entretenir de la Manette le pas fut vite franchi.

Servien apprit alors que Petit-Jars était, par sa femme, un cousin de la pauvre infirme et qu'elle venait souvent s'installer chez eux, pour choisir parmi les parterres du parc les fleurs qui lui servaient de modèles.

— Nous l'avons vue pas plus tard que ce matin, dit Petit-Jars.

Servien prit la balle au bond.

— Mais alors je serai fort aise de lui faire mes amitiés et de lui dire que je ne l'ai pas oubliée.

— Oui, mais c'est qu'elle n'est plus là.

— Partie, déjà?

— J'avais loué, depuis quelques jours, à une dame de ses amies, une des chambres d'ici, — j'en ai un tas à disposer. — C'était de vrai pour lui faire plaisir, d'ailleurs la dame payait bien et je croyais qu'il y en avait pour de longs jours... Ah bien! v'là qu'aujourd'hui après une promenade qu'elle avait faite à bonne heure, j'la vois qui rentre comme si elle avait rencontré les trente-six diables d'enfer, et pâle... à faire peur, et tout de suite qui demande son compte et fait sa malle...

J'étais très empêtré, me demandant si je devais la laisser partir si troublée, quand Manette est survenue. Je les ai laissées s'entendre, et une heure après Manette m'a prié de faire brouetter la malle jusqu'à la gare...

— A la gare?

— Oui, de Nouâtre-Maillé... à ce que j'ai bien compris, elles ont dû partir ensemble pour Poitiers...

— Bon, mais la Manette reviendra...

— Pour sûr... elle m'a dit au revoir, à bientôt... mais, quand ça sera ce bientôt-là? c'est ce que je ne puis pas dire.

— Eh bien! Petit-Jars, fais-moi un plaisir... Je voudrais revoir la bonne Manette, mais que ce soit une surprise... Quand elle reviendra, ne la préviens pas et fais-moi seulement dire la chose au château de Marcilly...

— Eh! m'n'ami, j'irai bien moi-même... J'ai mon poste juste en face, au-dessus du pont... pas plus tard qu'avant-hier j'ai pris un brochet de huit livres... Oh! nous avons de belles pièces... Tu verras ça, si tu reprends goût à la pêche... Seulement faut savoir amorcer.

Servien rapporta donc au château les renseignements les plus précis. La piste était retrouvée et, grâce aux précautions prises par l'Écureuil, on serait aussitôt prévenu à Marcilly du jour où Marie-Louise reparaîtrait avec la Manette.

— Oui, dit Camille mal satisfait, mais si elle ne reparaît pas?

— On saura alors par sa sœur de lait, répliqua

Charmeresse, ce qu'elle a décidé et ce qu'elle est devenue.

— Que va-t-elle faire à Poitiers?

— La chose me paraît claire. Elle est venue à Marcilly, croyant retrouver en toi le personnage qui a volé sa confiance en abusant de ton nom. Éclairée par sa douloureuse déconvenue, elle a dû penser tout d'abord aux moyens de rejoindre le faussaire pour lui reprocher son odieuse fourberie. Or, il m'en souvient bien, dans sa courte conversation avec Servien, elle lui avait affirmé que tu avais paru à Poitiers et à Lusignan il y a deux ans. C'est donc là qu'elle avait rencontré l'autre... Il est tout naturel qu'elle retourne à Poitiers et peut-être à Lusignan se mieux renseigner. Elle aura été mise en rapport avec ce personnage dans quelque famille du pays, où l'on croyait le connaître et qui, peut-être, pourrait l'aider à le retrouver, à le démasquer... Tout cela est d'une logique parfaite...

— C'est un soin qu'elle eût dû me laisser. Ne va-t-elle pas le prévenir pour qu'il puisse se soustraire au juste châtiment que je dois lui infliger?...

— Mon cher, nous ne savons que trop imparfaitement ce qui s'est passé entre eux pour pouvoir nous permettre d'interpréter la conduite de cette malheureuse femme...

— Va... elle l'aime encore...

— Quand cela serait... Veux-tu qu'elle renonce à une réparation possible et peut-être nécessaire? Il ne faut pas exagérer tes droits dans toute cette affaire. Le

faux Marcilly serait là devant toi que tu devrais réfléchir à deux fois avant de le châtier comme tu dis...

— Réfléchir... moi... mais si je le découvrais je lui courrais sus comme à une hyène ou un chacal...

— Tu me fais de la peine, Camille, dit gravement Charmeresse... Oui, je ne te reconnais pas dans cet accès de violence. Ce n'est plus le souci de venger Marie-Louise qui te fait parler ainsi, car si tu veux fraternellement travailler à son bonheur, tu dois sacrifier ton injure à ses intérêts... Réfléchis encore une fois, consulte ta conscience, prends garde...

— Pardonne-moi, dit-il, ce moment de nervosité... J'ai été pris un instant comme d'un accès de rage délirante, tu m'as rappelé au bon sens, je t'en remercie... et je te promets de ne plus agir en cette affaire que d'après tes conseils... Je suis comme étourdi, vois-tu, de ce qui se passe autour de moi depuis ma rentrée en Touraine. Le passé et le présent se brouillent dans ma pauvre cervelle... Je sens se révéler en moi une tendresse dont je ne me doutais pas pour ces chères compagnes de mon enfance et toutes ces complications, ces mystères, mon impuissance me créent un état d'âme des plus douloureux... il ne faut pas m'en vouloir, mon cher Lucien, si je m'exalte et parle sans mesure... c'est que je souffre beaucoup, crois-moi...

— T'en vouloir!... non pas... te plaindre, voilà la vérité, car je sais bien que tu souffres, mon pauvre Camille, et tu ne me révèles rien en me le disant... Seulement, je te veux plus fort.... Je veux que tu

reconquières ce sang-froid dont tu as toujours fait preuve dans le danger, quand nous nous risquions à d'audacieuses entreprises dans notre France d'Amérique; tu regardais alors en souriant la mort en face, tu la défiais et tu sortais du péril toujours calme et vainqueur. Fais de même aujourd'hui, ton pauvre cœur est torturé, ta probité se révolte, ta tendresse est froissée, mais si tu ne réagis pas avec énergie, songes-y bien, tu peux compromettre ceux que tu aimes, que tu veux sauver... car la colère est une faiblesse.

— C'est vrai... je dois laisser se produire les événements avec calme et sans les devancer. Aussi dès demain, je te le promets, je ne veux penser qu'aux préparatifs de notre ouverture...

Il tint parole. Pendant les quelques jours qui précédèrent l'ouverture, il partait dès le matin avec Prudent, son garde principal, quelquefois avec Sauveterre et Me Turquoy, pour reconnaître les territoires de chasse et préparer le programme de leurs battues. Et le soir il attendait patiemment que Charmeresse l'informât s'il s'était produit quelque chose de nouveau.

Les territoires de chasse attenant au château de Marcilly se prolongeaient au sortir du parc dans un rayon de près de quinze kilomètres. Le baron pouvait battre sans sortir de chez lui tout le pays compris entre la Bourouse et la Vienne, contrée des plus variées, aboutissant par une dépression presque insensible, à une série de marais, d'étangs, de falunières qui, par les grandes crues de la Vienne, servaient de déversoirs à la rivière.

Toute cette partie de landes et de marécages, entourée d'un cirque de mamelons où le feuillage du hêtre se mariait à la frondaison du chêne et aux sombres aiguilles des pins, formait un tableau des plus pittoresques pour les chasseurs qui débouchaient du sous-bois sur la crête du plateau. Devant eux s'étendaient les eaux glacées aux reflets métalliques du majestueux étang incrustant du Carcajou, étoilé d'îlots couverts de joncs et de roseaux de toute espèce auxquels se mêlaient les fleurs de lis d'or de l'iris, les épis rouges et pyramidaux de la salicaire, les panaches blancs des ulmaires et les quenouilles roussâtres de l'arundo donax.

Une levée solide, maçonnée, de dix mètres de large, séparait les eaux de l'étang de celles de la Vienne sur la longueur d'un kilomètre, et par sa chaussée donnait accès à un grand chalet servant de rendez-vous de chasse et qui, sur l'ordre de Camille, avait été remis en état de bien recevoir les invités.

Ce chalet tout en sapin vernissé, avec son toit surplombant l'étage supérieur, sa garniture de bois découpé, son large balcon à jour faisant tout le tour du premier étage de la maison, avait été agencé d'après les plans d'une des habitations norvégiennes de l'Exposition de 1867. Le rez-de-chaussée affleurant les bords de l'étang était consolidé par des pilotis, ce qui avait permis de construire en avancée une sorte de port d'embarquement où se balançait, solidement amarrée, une yole de plaisance en bois d'acajou.

Ce matin-là, le docteur Sauveterre, bon marcheur,

avait voulu accompagner Camille jusqu'au chalet.

Quand ils abordèrent la chaussée à quelques centaines de mètres du chalet :

— Voilà un merveilleux panorama, dit le docteur, surtout avec ce fond de paysage, ce chalet encadré par ces vieux saules et se détachant entre ces deux nappes d'eau : le lac stagnant et poli comme un miroir d'acier et la Vienne au cours impétueux, toujours impatiente, croirait-on, de sortir de son lit. Vous appelez cet étang, m'avez-vous dit l'étang... du Carcajou... Pourquoi Carcajou?

— C'est mon père qui l'a baptisé ainsi. Autrefois et depuis plusieurs siècles, cette silencieuse nappe d'eau était désignée sous le nom de l'étang de Belle-Mort parce que, grâce à ses qualités incrustantes, les malheureux qui y tombaient par accident ou qui s'y précipitaient par quelque désespoir, en avaient été retirés avec la face si calme et si pleine de sérénité, qu'ils semblaient plutôt endormis que morts. On eût dit de belles statues. Or, il se trouva que, lorsque mon père eut fait construire ce chalet qui fut pour nous autant un but de promenade qu'un rendez-vous de chasse, un joli carcajou, sorte de chat sauvage originaire du Labrador, qu'il avait rapporté tout jeune en France et qui s'était admirablement apprivoisé et domestiqué, s'y perdit dans un tourbillon. Il nous suivait dans nos excursions comme nos chiens; arrivé un jour sur cette levée avec nous, il se mit en jouant à poursuivre un petit roitelet, qui le narguait en se balançant sur les roseaux de la rive.

Trompé par le lacis des lentilles d'eau et des nénuphars, il crut d'un saut pouvoir saisir l'oiseau et rebondir sur un gazon solide. Pauvre carcajou ! le perfide tapis de verdure s'enfonça sous son poids en l'engloutissant et ce n'est que quelques jours après qu'on put le retirer de l'étang, qui depuis lors porta son nom.

— Un mal pour un bien, répliqua Sauveterre, la bête en grandissant eût retrouvé ses instincts carnassiers et fait quelque victime dans la famille.

Camille fut frappé d'un souvenir.

— Vous avez raison à ce point, mon cher docteur, que notre carcajou, quelques jours avant sa noyade, nous avait fait une belle peur. Oui, je me rappelle nettement le fait. Nous courions dans le parc avec les petites Jacquelin, et je m'étais laissé devancer par les mignonnes. Le but à atteindre avait été fixé au bout d'une allée de noyers. Marie-Louise tenait les devants et déjà tout près du but riait aux éclats en tournant la tête de notre côté pour mesurer la distance qui nous séparait, quand tout à coup je vois quelque chose de fauve bondir d'un arbre et lui tomber sur les épaules. L'enfant poussa un cri de terreur, se roulant à terre, renversée par ce choc subit, et j'accourus à perdre haleine, fort à temps pour empoigner le carcajou qui s'agrippait à son épaule, et le corriger d'importance... Marie-Louise sur sa petite nuque ensanglantée avait déjà la trace des terribles incisives de l'animal...

Camille se tut. Le passé le ramenait au présent. Et pour dissimuler une larme qu'il sentait perler entre ses

cils, il fit mine de fouiller de sa canne les bouquets de grands roseaux qui bordaient la levée.

Le docteur le laissa s'attarder. On n'était plus qu'à quelques pas du chalet.

Tout à coup, il poussa une exclamation qui força l'attention de Camille.

— Que se passe-t-il, Sauveterre?

— Est-ce que le pavillon est habité? demanda le docteur.

— Par un garde, oui...

— Il m'a semblé tout à l'heure, par la grande baie qui donne sur l'étang, apercevoir la silhouette d'une femme...

— Une femme?

— Une femme tout en noir...

Camille fut pris d'un tremblement :

— Est-ce possible?...

Et prenant, les devants hâtivement, il courut presque à l'escalier de bois qui donnait accès dans le vestibule du chalet.

Sauveterre le suivait, d'un bon pas, sans vouloir gêner son impatience.

Arrivé à la porte à vitraux qui s'ouvrait sur le grand hall du rez-de-chaussée, Camille entendit qu'on parlait.

— Elle est revenue avec Manette, pensait-il... on l'a prévenue sans doute que je serais ce matin au pavillon et elle est accourue pour me tout dire... elles m'attendent...

Et, tout à son espoir, il pénétra brusquement dans le hall, mais il resta aussitôt sur place avec un tel air de déconvenue et de stupéfaction, qu'il fut accueilli par un joyeux éclat de rire, une fusée de notes perlées qui amusa fort Sauveterre entrant derrière lui.

La dame en noir entrevue par le docteur n'était autre que Nicole en amazone; elle causait dans le hall avec Charmeresse, botté, éperonné, la cravache à la main, et qu'elle avait requis de bon matin pour l'accompagner dans cette petite excursion préméditée.

— Quand je vous le disais, fit-elle en s'adressant à Charmeresse, qu'il serait agréablement surpris de me voir.

Et toujours riant de plus belle :

— Voyons, cousin, il faudrait contenir ton enthousiasme, cela devient compromettant pour mon amour-propre.

— Je m'attendais si peu, répondit Camille d'une voix sourde.

— Allons, je suis bonne, mon cher Camille, reprit-elle, et je ne ris plus. Je ne viens pas me jeter au travers de tes préoccupations, mon ami, mais il faut m'excuser. Depuis que nous sommes arrivés à Marcilly avec mon père, quand je me promettais toutes sortes de distractions nouvelles, de courses au clocher, à travers champs, plaines et forêts avec d'aimables écuyers comme vous trois, je ne sais quel brouillard s'est interposé entre nous. Tu as été subitement pris d'un âpre besoin de solitude et tous les beaux projets que nous avions

faits pour cette saison restent à l'état de rêve. Ma foi! je me suis souvenue de mes libertés du Nouveau Monde. La Canadienne s'est réveillée ce matin, elle a fait seller son cheval et, prenant pour guide à travers la campagne, les landes et les marais, ton ami Lucien, elle vient en passant visiter le chalet du Carcajou, dont elle va repartir après un cordial shake-hand pour fournir encore une galopade de quelques kilomètres avant son retour au château...

Camille avait eu le temps de se maîtriser et ce fut avec son bon sourire qu'il répondit :

— Repartir, pas si vite, ma chère Nicole, car j'entends bien te faire les honneurs de cette jolie retraite, et je tiens à ce que tu n'en sortes qu'avec d'agréables souvenirs... J'ai fait, il est vrai, tout à l'heure, une sotte figure... en te voyant ici, c'est que je te croyais fort tranquillement endormie à Marcilly et que j'avais en tête toutes sortes d'idées peu plaisantes... Mais je n'en suis pas moins ravi, vois-tu bien, et il faut que tu acceptes mon amende honorable en me tendant sans arrière-pensée ta jolie menotte...

— La voilà, mon ami, et de grand cœur.

Et Nicole, animée par cette petite scène, lui serra la main d'une vive étreinte tout en secouant d'un joli coup de tête les boucles blondes qui encadraient son gracieux visage.

Le brigadier des gardes se présenta sur la terrasse.

— Monsieur le baron, le déjeuner sera prêt dans une demi-heure, où faut-il dresser la table?

— Mais ici... la vue de l'étang si bien fleuri rendra meilleure cette chère improvisée...

— Combien de couverts?

— Quatre, mon bon Prudent, car je pense bien, Nicole, qu'à présent tu ne vas pas nous abandonner...

— Cependant, si l'on s'inquiète au château...

— N'est-ce que cela? As-tu quelqu'un à dépêcher à Marcilly? demanda-t-il à Prudent.

— J'ai mon fieu.

— Jacquinot... c'est parfait...

Il griffonna quelques lignes sur une page de son carnet.

— Qu'il porte ce petit mot à mon oncle, au plus vite et par le plus court.

— Oh! le plus court, c'est encore le toueur qui va remonter dans quelques minutes, venant de Chinon pour aller à Dangé. Le petiot se fera descendre au pont de Marcilly, dit Prudent en se retirant.

— Et maintenant, Nicole, veux-tu visiter la ferme qui commence derrière le pavillon et s'étend jusqu'au confluent de la Bourouse? Nous avons là des prairies fort belles et des bêtes superbes....

Nicole s'était approchée de la grande baie qui communiquait par trois marches au plancher de sapin du port, enclos par une balustrade en bois découpé.

— Je ne puis guère me promener loin avec mon amazone, répondit-elle, non, je voudrais autre chose...

— Hé! quoi donc?

— Satisfaire une fantaisie qui m'a pris depuis que

j'admire cet étang où l'on dirait qu'on a planté au hasard d'immenses bouquets de fleurs... Et quelles fleurs? Gigantesques et d'une coloris merveilleux...

— Tu veux qu'on t'en offre une gerbe... rien de plus facile... attends-moi seulement quelques minutes...

— Oh! mais non... cette moisson embaumée, Camille, je préférerais la faire moi-même... Est-ce donc impossible?

Camille secoua la tête.

— Impossible, pas précisément, mais non sans danger...

— Et quel danger?... Je nage comme une anguille...

— Oh! il s'agirait de se promener sur la Vienne, je n'aurais aucune hésitation, mais je me défie des eaux de ce lac; ces eaux denses et glacées doivent paralyser les mouvements du meilleur nageur... Tout au moins elles en ont la réputation...

— Allons, c'est dommage, dit la jolie Nicole en faisant une petite moue et poussant un gros soupir, c'était un caprice d'enfant gâtée, n'en parlons plus.

Camille se reprochait de la contrarier ainsi.

— Qu'en penses-tu, Lucien? dit-il à Charmeresse, peut-être ai-je tort de me montrer prudent à l'excès.

— La yole est-elle en bon état?

— Oui, nous avons fait le tour de l'étang hier avec Turquoy... d'ailleurs ce n'est une yole que par le bordage et l'apparence; en réalité, c'est un simple bateau plat, de la plus belle assiette.

— En ce cas, embarquons, dit Lucien. Miss Nicole à

l'avant et toi aux avirons, moi je godillerai et jouerai de la perche.

— A la bonne heure, s'écria Nicole toute rayonnante, avec vous les problèmes sont toujours facilement résolus.

— Tant d'hyperboles parce que je vous aide à faire vos trente-six volontés.

— Hé! c'est bien quelque chose.

— Alors, en retour, je vais vous imposer une consigne.

— Laquelle? Parlez. Je suis prête.

— Celle de ne pas bouger de place sans mon commandement. Camille n'a pas parlé pour vous faire peur. Cet étang est tout à fait perfide. Mais seulement pour les imprudents. Dès lors que vous consentez à m'écouter, le danger n'existera plus. Mais encore une fois, pas de faux mouvement, songez que si, par notre faute, il survenait le moindre accident, nous serions tous les deux bons à tuer pour M. Dick La Guerche.

— Vous avez ma parole, Lucien Chrysostôme!

L'embarquement se fit comme l'avait réglé Charmeresse. Miss Nicole s'assit sur la banquette à dossier de l'avant où s'étalait une belle peau de renne à la fourrure épaisse. Camille ajusta les avirons, et Lucien, appuyant sa perche sur l'un des madriers du port, lança en pleine eau la yole.

Accoudé sur la balustrade du port, Sauveterre les regardait s'éloigner. Tout d'abord il les suivit des yeux glissant lentement sur ces eaux calmes, arrêtés parfois

par les enchevêtrements des plantes aquatiques, par les sinuosités du chenal qu'il fallait suivre à travers des forêts de roseaux pour aborder les îlots fleuris.

Mais bientôt son attention se fixa sur la rive occidentale de l'étang bordée d'une série presque ininterrompue de vieux saules aux troncs noueux, aux frondaisons échevelées d'un vert pâlissant et comme lavé par les brumes du matin. Il lui avait semblé voir une ombre se mouvoir et se dissimuler, passant d'un saule à l'autre et comme entraînée dans la direction où manœuvrait la barque.

Puis les vapeurs avaient un instant tout brouillé devant ses yeux. A ce moment, les promeneurs étaient arrivés à l'îlot principal et comme le sol en était plus dégagé et d'une solidité certaine, miss Nicole avait voulu s'associer à la cueillette des iris et des salicaires que Camille avait déjà faite pour elle fort abondante, et de loin l'on voyait leurs deux têtes blondes surgir entre les hauts panaches des rubaniers et des herbes des Pampas, puis se courber, se rapprocher dans leurs élans d'enthousiasme et se redresser fièrement avec leur butin rutilant qui les encadrait de façon charmante.

Sauveterre reporta alors ses regards vers la saulaie. Cette fois, il ne pouvait plus s'accuser d'illusion. Penchée sur la branche maîtresse d'un saule dont les ramures pleureuses la dissimulaient comme sous une tonnelle, une femme vêtue de noir, le grand voile de crêpe flottant au vent, suivait avec un intérêt passionné les moindres mouvements de Nicole et de ses deux compa-

gnons. Évidemment elle se croyait bien cachée à tous les yeux et devait l'être en effet pour les gens de la barque. Elle ne songeait pas que du chalet on pût la voir. Sauveterre, immobile dans son encoignure, avait échappé à son attention et son regard perçant ne perdait pas un seul de ses gestes.

Il la vit anxieuse et tremblante pendant que Nicole reparaissait à la petite anse où Charmeresse avait maintenu la barque; Nicole, soutenue par Camille qui lui avait passé un bras autour de la taille, s'abandonnait franchement à son guide, et au moindre glissement sur la mousse humide, se serrait plus étroitement contre lui. Camille, très pénétré de sa responsabilité, apportait à chacun de ses mouvements un souci de surveillance extrême qui pouvait passer pour de la tendresse et au moment d'embarquer, comme Nicole faillit s'embarrasser dans la queue de son amazone, il la prit lestement dans ses bras et, la soulevant comme un enfant, il la déposa bien doucement à sa place, puis, après un mot d'encouragement, courut reprendre ses avirons. La barque avait viré de bord sous l'impulsion vigoureuse de Charmeresse et revenait rapide vers le chalet.

Sauveterre avait vu s'accentuer l'émotion de la jeune femme en noir. Il l'aperçut un moment si penchée pour mieux voir, qu'il put croire qu'elle allait fatalement glisser.

Mais un rayon de soleil vint la découvrir dans son ombre; brusquement elle se rejeta en arrière et quand Camille aborda au port avec Nicole et Charmeresse, elle avait disparu.

— C'est cette Marie-Louise dont m'a parlé Lucien, pensa Sauveterre, il n'y a pas à en douter, c'est elle... Il faut que je prévienne au plus tôt Charmeresse. Puisque Camille désire si passionnément la retrouver, il faudrait dépêcher quelqu'un pour la suivre et ne pas la perdre de vue...

Mais la yole abordait au port, les bordages disparaissant sous les gerbes odorantes rapportées des îles. Les deux jeunes gens, après avoir aidé Nicole à prendre pied sur la plate-forme, s'empressaient de lui apporter son butin dans le hall où elle se promettait de le disposer magistralement dans les grands vases japonais qui ornaient toutes les consoles. Sauveterre espéra un moment pouvoir prendre Charmeresse à part, mais la table était servie, il dut s'asseoir à la place que lui désignait Nicole à ses côtés et ajourner ses confidences...

Cette promenade, la brise excitante qui régnait sur le lac, et le gai soleil qui en faisait miroiter les eaux avaient porté au plus haut point l'animation des jeunes gens. Nicole, l'œil brillant, la joue en fleur, présidait le repas avec une gaieté de femme heureuse. Camille, rendu à l'action pendant une heure, avait repris toute sa bonne grâce et jouissait sans arrière-pensée de cette belle matinée. Il répondait gaiement aux petites épigrammes que lui lançait coquettement sa jolie cousine et plus d'une fois leurs francs éclats de rire réveillèrent les échos sonores du lac et de la rive.

Seul Sauveterre, sans en rien laisser voir, ne partageait pas cette gaîté. Elle lui serrait le cœur. Son regard

furtif, errant sur les bords du lac, se fixait sur la moindre ondulation des oseraies, sur le plus léger frémissement des feuillages. Il avait la certitude intime que toutes ces joies innocentes avaient une spectactrice cachée qui devait cruellement souffrir ; il le comprenait trop, et il lui semblait qu'en ne calmant pas ces effervescences de bonne camaraderie il se faisait complice du martyre de la malheureuse Marie-Louise qui ne devait rien perdre de ce qui se passait dans le grand hall, car la table, pour qu'on pût mieux jouir du spectacle de l'étang du Carcajou, avait été dressée presque sous le balcon du premier étage.

Enfin, le café servi, il lui fut permis de se lever, et sous prétexte de fumer un cigare en plein air il entraîna Lucien dans un coin de la galerie sur pilotis qui surplombait l'étang.

Au premier mot, Lucien se sentit touché au vif. Comment sa surveillance se trouvait-elle ainsi en défaut? Le matin même l'Écureuil lui avait affirmé qu'il avait vu le père Petit-Jars et que ni Marie-Louise, ni la Manette n'avaient encore reparu au château d'Argenson. Avaient-elles donc cherché et trouvé une autre retraite dans les environs, se doutant qu'elles n'étaient pas assez bien cachées à Maillé chez Petit-Jars?

Et pourtant si Marie-Louise voulait se soustraire aux recherches de Camille, il était plus simple encore de quitter le pays. Et il en concluait qu'elle ne cherchait au contraire qu'une occasion favorable pour s'avouer et se fier à son ancien ami... Peut-être même était-elle

venue au chalet comptant l'y trouver et le pouvoir entretenir plus librement qu'au château et sans témoin... Alors la malheureuse présence de Nicole, cette promenade sur l'eau, ce déjeuner qu'elle présidait en maîtresse de maison, toutes ces choses sans grande importance avaient dû prendre une portée attristante aux yeux de la pauvre Marie-Louise et lui faire perdre toute envie, peut-être, de prendre pour confident et pour conseil celui qu'elle regardait sans doute déjà, comme le fiancé de mademoiselle La Guerche.

— Si elle était encore là, dit-il, on pourrait tenter de la joindre...

— Quant à cela, lui répondit Sauveterre, elle doit y être. Tant que miss Nicole et Camille n'auront pas quitté le pavillon, je suis bien convaincu qu'elle ne s'éloignera pas. Elle est assurément dans quelque fourré de cette saulaie, à les dévorer des yeux.

— Si j'avais seulement Servien sous la main. Avec son instinct de trappeur, il la découvrirait dans sa cachette du premier coup d'œil si bien dissimulée qu'elle fût par les feuilles, et il la joindrait avant qu'elle eût pu se douter de nos intentions... Mais il faut prendre un parti... Je ne puis taire plus longtemps à Camille, ce qui se passe, et comme je ne veux pas le quitter pendant cette expédition, vous seriez bien aimable, docteur, de prendre ma place et de servir de cavalier servant à miss Nicole pour la reconduire au château.

— Mais elle va s'insurger.

— Pas le moins du monde. Je lui dirai qu'il y a un

petit secret sous roche que je dois étudier avec Camille et que je lui conterai en temps utile. C'est la meilleure enfant et la plus accommodante qui soit, elle n'en demandera pas davantage et sera charmée de vous avoir pour compagnon de route.

A ce moment Prudent parut pour prendre les ordres. Charmeresse l'appela.

— J'ai des raisons, Prudent, pour que vous me répondiez sans tourner la tête du côté de la saulaie.

— Bien, monsieur Lucien, je ne regarderai pas.

— Où conduit le chemin qui passe à la gauche de l'étang et qui est bordé de saules?

— A Chezelles.

— Y a-t-il un autre moyen de gagner l'extrémité de la saulaie sans passer par ce chemin comme si on voulait surprendre un cerf au carrefour de Chezelles et le rabattre sur le chalet?

— C'est très simple. Vous traversez la ferme et vous gagnez les bords de la Bourouse, en vingt minutes vous remontez par le chemin de halage sur Chezelles et de là vous voyez la naissance de l'étang et vous pouvez le rejoindre par un chemin creux, sans être soupçonné non plus qu'une caille qui piète.

— Parfait. C'est tout ce que je voulais savoir. Maintenant priez M. de Marcilly de descendre avec vous dans la cour des écuries, sous un prétexte quelconque...

— Oh! les motifs ne manquent pas...

— Dans cinq minutes je l'y rejoins, vous pouvez même lui dire que c'est moi qui vous ai chargé de l'at-

tirer à l'écart parce que j'avais à lui parler en particulier.

Camille descendu avec son garde, Lucien s'excusa auprès de Nicole s'il ne pouvait la reconduire au château, et tout en la confiant aux bons soins du docteur, la pria de ne pas quitter immédiatement la terrasse du chalet.

— Quand vous nous verrez, Camille et moi, paraître sur la route de la saulaie, vous pourrez à votre gré partir ou nous attendre...

— Quel mystère ?

— Un tout petit mystère que vous connaîtrez sous peu. Puis-je compter sur cette demi-heure.

— Vous savez bien que je suis toujours prête à rendre service à mes amis, même sans comprendre, et comme vous avez l'air de tenir énormément à ce que je pose pour la châtelaine se mirant dans l'eau du lac, à la façon des héroïnes de Walter Scott, je jouerai mon rôle en conscience et M. Sauveterre m'y aidera.

Et se tournant vers le docteur :

— Figurez-vous, docteur, lui dit-elle, que je ne reviens pas encore de mes étonnements. A Québec, j'avais toujours jugé les Français les gens les plus aimables et en même temps les plus sensés, les plus logiques du monde et voilà que depuis mon arrivée en Touraine ils m'apparaissent tous comme de vrais toqués... Est-ce affaire de climat ?

— Vous avez mis le doigt sur la plaie, s'écria Charmeresse en s'évadant et en ricanant, c'est le climat qui est coupable...

Et il rejoignit Camille.

— Ne nous attardons pas, mon ami, fit-il, et marchons d'un bon pas dans la direction qu'on m'a indiquée. Tout en gagnant du terrain je vais te mettre au courant de ce qui se passe, car il y a du nouveau.

— On l'a revue.

— On le croit tout au moins. Ce matin le rapport de Servien constatait une fois de plus, d'après les affirmations de Petit-Jars, que ni Manette ni son amie n'avaient donné de leurs nouvelles, mais ont-elles pris la résolution, en revenant dans le pays, de ne pas se montrer au château d'Argenson, c'est à croire, car, sans s'en douter, Sauveterre vient de me mettre sur une piste nouvelle.

— Comment cela?

— Après le déjeuner, il me questionnait sur les châteaux du voisinage et il en vint à me dire que, pendant notre promenade en yole, il avait aperçu dans les découvertes de la saulaie une promeneuse couverte de longs voiles noirs et qui semblait s'intéresser aux évolutions de la barque.

— Marie-Louise... Quelle fatalité! Depuis ce matin j'y songe, je la devine, je la vois. Déjà en approchant du chalet la silhouette entrevue de Nicole m'avait fait croire qu'elle accourait là pour me voir... Je ne me trompais donc pas et tandis qu'elle errait sur la rive sans pouvoir me joindre, moi je baguenaudais sur le lac et minaudais avec cette coquette. Mais alors pourquoi nous éloigner, où m'entraînes-tu?

— Sur un point qui nous permettra de lui couper la retraite et nous la livrera par surprise. Sauveterre et moi

nous avons pensé que, tant qu'elle te supposerait encore au chalet, ainsi que miss La Guerche, elle ne s'éloignerait pas de son poste d'observation. Le chemin de halage de la Bourouse va nous conduire tout près de la route de Chezelles qui longe l'étang et la saulaie et en revenant alors dans la direction du chalet, il est impossible que nous ne la trouvions pas comme prise entre deux feux.

Camille soupirait avec angoisse.

— Quelle faute, mon ami, de m'avoir amené cette caillette de Nicole. Je payerais cher pour ne pas avoir fait cette promenade. Comment me suis-je laissé entraîner à céder à cette fantaisie de gamine?

Quand ils arrivèrent à l'orée de la saulaie ils purent embrasser d'un coup d'œil la route qui se continuait en droite ligne jusqu'à un grand porche, l'entrée de la ferme, où passait le chemin, classé route communale, et qui se poursuivait jusqu'à Trogues au bord de la Vienne comme voie de grande communication. Mais ce long ruban blanchâtre était désert. Anxieusement et sans bruit, d'un commun accord, ils fouillèrent toutes les petites criques formées par les accidents de terrain, les échancrures bordées par des saules, mais s'ils virent par place le gazon foulé, la mousse fraîchement décollée au pied de certains troncs, ils ne trouvèrent aucun indice sérieux de la présence de Marie-Louise. En face de l'îlot où Nicole avait débarqué, ils reconnurent bien le saule pleureur désigné par Sauveterre et où il disait avoir vu la jeune femme si attentive à leurs faits et gestes. Mais là le sol en cailloutis ne conservait aucune

empreinte, et quelques rameaux tordus ou à demi arrachés à hauteur de main, quelques feuilles jonchant la terre pouvaient seulement témoigner d'un accès de nervosité.

Peut-être, pendant qu'ils opéraient leur mouvement tournant, Marie-Louise avait-elle poursuivi simplement son chemin par la ferme. Mais de la terrasse du port, Sauveterre les voyant revenir, leur fit un signe en montrant la direction de Chezelles, disant très clairement qu'elle s'était envolée par là.

— Elle se sera doutée, dit Charmeresse, que nous avions surpris le secret de sa présence, et que nous allions chercher à lui barrer la retraite, et elle a pris les devants. L'important c'est qu'elle est enfin de retour dans le pays et qu'elle ne pourra que bien difficilement nous empêcher de la joindre.

Camille s'était arrêté sur cette route, à la fois désolé, déçu dans son espérance et ne sachant à quelle résolution s'arrêter...

— Rejoins Nicole et Sauveterre, dit-il tout à coup à Lucien, retourne à Marcilly avec eux, prends les dispositions que tu croiras les meilleures pour t'assurer de la nouvelle retraite de Maï-Lou. Moi je veux agir de mon côté, d'après mes inspirations.

Charmeresse ne fit aucune objection. Il pensait que peut-être la jeune femme se laisserait plus facilement approcher si Camille se présentait seul dans le lieu de sa retraite, et leur réunion amenant de mutuelles confidences, c'était tout le but qu'il s'était proposé.

— Soit ! mon ami, tu as vraisemblablement plus de chances de réussir seul qu'en ma compagnie... A ce soir.

Camille lui serra la main avec un mouvement de soulagement.

Les limites de l'étang franchies, il se jeta sous bois, ce qui lui permettait de surveiller les chemins sans se révéler, sans se laisser voir. Son habitude des forêts canadiennes le servait. Il avait appris là-bas à se glisser sans bruit à travers les plus inextricables fourrés et à y fournir autant de chemin que sur les routes battues.

C'est ainsi qu'il battit le pays jusqu'à Chezelles.

Mais quels renseignements obtenir, à cette heure, de ce village mort? Aux champs les cultivateurs, à la vigne les vignerons, tous les volets fermés, toutes les portes closes, personne à qui parler. L'église elle-même était muette et verrouillée, le presbytère désert, M. le curé était sans doute à son clos. Camille revint au bord de la Bourouse : même solitude, pas une barque, pas un pêcheur, sept ou huit canards, naviguant paisibles, accoururent à lui avec empressement, espérant quelque aubaine ; c'étaient les seules créatures vivantes de Chezelles.

La fièvre d'impatience le reprit. Il courut tout le pays jusqu'à Verneuil sans faire la moindre découverte. Et voilà qu'il longeait maintenant son parc et ne pouvait se décider à y pénétrer, à regagner Marcilly, bien que la nuit fut venue. Il poussa jusqu'à Mailly.

Invinciblement il était attiré par le château d'Argenson qui domine la bourgade. Mais il était dix heures.

Nulle lumière. Tout le monde y était couché sans doute, et sous quel prétexte irait-il les forcer à quitter le lit, à interrompre leur bon sommeil pour lui répondre? Il resta pourtant en face de cette grande silhouette noire, immobile et songeur, scrutant la tour principale, attendant qu'une lueur subite parût à l'une des fenêtres gothiques et lui révélât la présence de Marie-Louise. Mais tout resta noir et silencieux.

Il se décida à rentrer et s'enferma dans son appartement sans avoir été aperçu de personne.

Et ouvrant ses fenêtres toutes grandes, car cette nuit d'août était chaude et l'air tout chargé d'électricité, il se prit à raisonner avec lui-même, avec assez de lucidité pour en venir à s'étonner de sa propre façon d'agir et à s'inquiéter du mobile qui le faisait marcher. Le corps brisé par la fatigue laissait toute sa netteté à son esprit.

— Je me demande en vérité, se dit-il, ce que j'attends, ce que je désire, et quel est le but que je poursuis. Il y a quelques mois, quand je me croyais encore éloigné de France pour de longs jours, on serait venu à Winnipeg ou à Camilly-Castle me conter la triste aventure de Marie-Louise, certes j'en eusse été profondément désolé, j'en aurais eu le cœur troublé pour quelques semaines, mais je n'aurais pas songé à tout quitter pour lui venir en aide.

» Elle n'était qu'un souvenir, tandis qu'à cette heure elle est devenue comme la vie de mon cœur. Lorsqu'elle s'est présentée au château, il y a quatre jours, et que j'ai dû dissiper son erreur, j'ai commencé par éprouver une

grande pitié pour la malheureuse, une pitié qui n'allait pourtant pas jusqu'à l'absoudre... Puis un coup de vent soulève son voile, le nom de Maï-Lou est murmuré à mon oreille et aussitôt tout se transforme, la faute s'efface, la victime m'éblouit, sa cause me paraît la mienne et je me dis qu'après tout si elle a péché, c'est par amour pour moi, si elle s'est abandonnée, c'est qu'elle se croyait dans mes bras et que son désespoir est né de sa honte de ne plus se croire digne de moi... Et alors voilà que je retrouve grandies, exaltées mes impressions d'enfance, mes chaleurs d'amitié pour ces jolies bessonnes qui partageaient mes joies de tous les jours et se disputaient mes caresses.

» Oui, je le sens maintenant, je les aimais autrement que comme de petits camarades, il y avait déjà en moi bien confuse la prévision de ce qui pouvait un jour, quelques années plus tard, se passer entre nous; un conflit plus aigu entre ces deux jalouses et peut-être l'obligation de faire un choix... Et quand cette pensée me traversait l'esprit qu'il faudrait sacrifier l'une pour se donner tout entier à l'amour de l'autre, je trouvais ce dénouement cruel et impossible. Et sans invoquer ni les Turcs, ni les Mormons, je rêvais d'un état social où la tendresse aurait des droits supérieurs et des privilèges sacrés...

Il se leva, la tête en feu, et venant s'accouder à sa fenêtre :

— Ah! Maï-Lou, si tu voulais avoir confiance et me venir murmurer tout bas ta confession sincère; je te-

ferais comprendre que mon cœur n'est pas inexorable... Chère Maï-Lou!...

Il tressaillit, il lui sembla qu'un écho tout proche avait répété après lui ce nom qu'il prononçait avec angoisse...

Du regard, il fouillait les massifs, les sentiers du parc. Mais la nuit était sombre; de vastes nimbus noirs s'étendaient à l'horizon, gagnant tout le ciel et voilant la clarté des étoiles. Tout à coup un éclair jaillit à travers la nuée, puis un autre. Feu d'artifice électrique sans orage ni tonnerre, mais dont les fusées intermittentes lui faisaient entrevoir cette partie du parc toute peuplée d'ombres fantastiques.

Il se demanda s'il était simplement le jouet d'une illusion; mais, à la lueur plus vive d'un éclair formidable, qui fit le jour instantanément, il avait vu, à vingt mètres, une forme noire se détachant en silhouette élégante sur le blanc piédestal de marbre d'une statue, tout près du boulingrin.

Cette fois, à voix haute, comme un appel passionné, il cria : « Maï-Lou! »

Et ce fut un murmure prolongé, comme un gémissement bien doux qui lui répondit.

Peut-être n'était-ce que la brise sussurant au travers les peupliers, ou quelque oiseau de nuit lançant sa note douce et mélancolique du fond de la cavité d'un vieux tronc d'arbre.

Camille crut qu'on lui répondait et s'élança dans le jardin dans la direction où il s'imaginait avoir entendu cet appel plaintif. Mais non, le parc n'avait point de

mystères, les allées étaient vides et ce qu'il avait pris pour l'ombre d'une jeune femme n'était autre chose qu'un if galamment taillé qui, de loin et dans la nuit, prenait facilement forme humaine.

Il s'attarda quelque temps, malgré l'orage qui s'annonçait par de larges gouttes tombant sur les feuilles avec un bruit crépitant. Il reçut un instant l'averse le front haut, presque avec jouissance, réellement avec un soulagement qui calmait sa fièvre, et il se décida à remonter chez lui en se disant :

— J'ai rêvé. Quelle apparence que Marie-Louise ait pu pénétrer dans le parc à pareille heure et s'y cacher... Quand il lui serait facile de venir droit à moi et de se réclamer de mon amitié. Mais non, ce serait trop simple, Elle craint de m'en avoir déjà trop dit, elle redoute mon jugement, et c'est ce qui l'éloigne de moi... Oui, c'est ce malentendu qui nous sépare et auquel je dois mettre un terme... Et comment n'y avais-je pas pensé?... Une lettre peut suffire à la convaincre, une lettre qui lui soit un gage que ma tendresse ne lui fera pas défaut, qui lui fasse bien comprendre que je ne serai jamais pour elle un juge, mais un ami, un frère... A cette heure, par timidité, par humiliation, par fausse honte elle me fuit... Mais cette lettre, elle la lira, ce sera le messager des bonnes paroles, le viatique qui me la ramènera en mettant fin à son angoisse.

Le jour commençait à poindre. Camille s'assit à son bureau et se mit à écrire cette lettre, se reprochant d'avoir tant tardé à le faire. Ce fut tout un poème de

tendresse et d'indulgence, un de ces élans de cœur auxquels on ne peut pas résister. Marie-Louise eût été bien ingrate en doutant après ce plaidoyer si chaleureux, si convaincu, que nul autre mieux que Camille pût lui rendre la paix de la conscience et la foi dans un avenir meilleur.

— Elle me croira, elle me comprendra, s'écriait-il, prêt à fermer sa lettre quand on heurta du doigt à sa porte.

Il posa sa plume et se leva en disant : « Entrez! »

C'était Servien.

— Qu'as-tu trouvé?

— Manette...

— Manette... Elle est là?

— Oui, venue d'elle-même, très affolée et désirant vous parler de suite, malgré l'heure matinale... Et comme je pensais que vous la recevriez volontiers...

— Certes, fais-la venir... ou plutôt j'y vais... Où est-elle?

— Là, dans le salon bleu... toute tremblante et bien épuisée, la pauvre enfant.

Camille eut le cœur serré. Cette visite à pareille heure, qui, la veille, eût comblé ses vœux, lui faisait craindre de graves incidents.

Dès qu'il parut, Manette tendit les mains vers lui, dans une attitude de supplication, en s'écriant :

— Ah! monsieur le baron, vous êtes bon, et vous seul pouvez la sauver, ma pauvre Maï-Lou...

— Certes, oui! La sauver, la protéger, si un danger la menace, mais de qui la sauver, mon enfant?

— D'elle-même. Elle me fait peur depuis quelques jours... Hier soir elle m'a presque ordonné, elle si douce, si bonne, de retourner ce matin, seule à Richelieu, disant que pour ce qui lui restait à faire elle n'avait nul besoin de moi, que je lui serais un embarras, une gêne...

— Mais où donc étiez-vous hier?...

— A Noyant, entre Trogues et Sainte-Maure, depuis la veille.

— On nous avait dit que vous partiez ensemble pour Poitiers.

— Oui, le jour malheureux où elle s'est présentée au château croyant trouver ici une autre personne que vous, elle m'a emmenée avec elle à Poitiers, puis à Lusignan, mais nous ne sommes restées qu'un jour dans chacune de ces villes. Qu'allait-elle y chercher? Je m'en doute, mais je n'ai pas le droit de le dire. Et l'enquête qu'elle semblait poursuivre n'a pas dû tourner au gré de son espérance, c'est ce qu'elle s'est bornée à m'avouer. En quittant Lusignan, elle m'a dit : « C'est à Sainte-Maure que j'aurai le mot de toute cette infamie. » Nous allons à Sainte-Maure. Nous sommes arrivées directement à la station de Sainte-Maure avant-hier matin; mais elle n'a pas voulu que je l'accompagne et m'a seulement chargée de faire conduire les bagages à l'hôtel à Noyant, en me disant qu'elle m'y rejoindrait...

— Ainsi elle était à Noyant quand je la cherchais à Chezelles.

— Oh! elle y a paru à peine, je vous assure... Quand elle est revenue de Sainte-Maure, elle était pâle comme

une statue de marbre et ses yeux fixes ne semblaient pas avoir de regards pour ce qui se passait autour d'elle. Inquiète, anxieuse, j'ai tout tenté pour lui faire rompre son silence farouche, mais inutilement. Hier, je la vis de grand matin se préparer à sortir, je me hâtais moi-même pour la suivre. Mais elle me prit la tête à deux mains, m'embrassa au front en disant : « Ne me suis pas, sœurette, ce que je veux voir, je dois le voir seule ». Elle avait des larmes dans les yeux. Elle sortit de l'auberge et je la vis se diriger d'un pas rapide du côté de la Vienne, par la route de Trogues...

— C'est bien cela, on l'a vue au chalet, à l'étang du Carcajou... mais après?

— Elle est rentrée dans l'après-midi, toujours plus sombre, plus fiévreuse, et ses paupières rougies m'ont fait voir qu'elle avait beaucoup pleuré.

— Pauvre Maï-Lou, murmura Camille, qui suivait ce récit tout haletant... Après, après?

— Elle s'est enfermée dans sa chambre, en me disant qu'elle avait à écrire et qu'il ne fallait pas la déranger, et comme dans mon inquiétude je ne pouvais trouver le sommeil, de la chambre voisine j'ai vu sa lampe brûler jusqu'à l'aube et j'ai entendu sa plume courir sur le papier... Alors ce matin elle est entrée chez moi tenant à la main une enveloppe fort épaisse cachetée, et elle m'a dit qu'il me fallait la quitter pour quelques jours et retourner sur l'heure à Richelieu où je l'attendrais et qu'une fois à Richelieu je devrais aller déposer à l'hôtel de Marcilly cette lettre qui vous était destinée.

— Pourquoi à Richelieu?...

— C'est ce que j'ai dit... Elle vous savait au château... Mais elle a insisté, s'irritant, me disant que si je ne voulais pas exécuter ponctuellement ses ordres, elle prendrait un autre messager... J'ai fait mine de me soumettre et je suis partie, mais bien décidée à venir droit à vous pour vous remettre au plus vite cette lettre qui me fait peur comme un testament de mort, et pour vous supplier encore une fois de faire tout ce que votre amitié vous inspirera pour l'arracher à son désespoir, ma pauvre Maï-Lou!

Et Manette, suffoquée par les sanglots, tirait de son corsage une grande enveloppe cachetée de noir, que Camille saisit avec un sentiment de terreur qui lui faisait trembler la main. N'était-ce pas en effet un testament de mort que Marie-Louise lui faisait porter, et cette précaution de vouloir qu'il ne lui fût remis qu'à Richelieu n'indiquait-elle pas clairement qu'elle espérait qu'il ne serait prévenu que lorsque la fatalité serait accomplie?

Il rompit le cachet. En tête du premier feuillet il lut ces mots : « Ceci est ma confession ». Hâtivement il courut à la dernière page. Elle commençait ainsi :

« A l'Étang de Belle-Mort, je retournerai demain... On trouve dans ses eaux un sommeil prompt et paisible, aucune angoisse, dit-on, et nulle envie de lutter, aussi lorsqu'on m'en retirera on me retrouvera le sourire aux lèvres, je ne serai pas défigurée... »

Camille n'avait pas besoin d'en lire davantage. Il poussa un cri de désespoir et d'appel.

— A l'étang... Vite, Servien, un cheval, courons... Grands dieux, puissions-nous arriver encore à temps !

Et jetant sur la table du salon le manuscrit de Marie-Louise, il s'élança vers les écuries, où il fut bientôt suivi par Charmeresse et Sauveterre, que ses cris avaient fait sortir de chez eux, tout en émoi.

V

Ce fut une course folle. Les chevaux, sans fournir le train des bêtes de course, avaient du sang, et en moins de vingt minutes ils eurent franchi les huit kilomètres qui séparaient le château de la ferme du Carcajou. La route qu'ils avaient prise, la plus courte, qui traverse Parçay, aboutissait à la cour principale, où ils mirent pied à terre pour gagner aussitôt le chalet. Ils entrèrent dans le hall.

La grande baie était ouverte, mais tout paraissait calme. Les rives de l'étang semblaient désertes.

Tout à coup, Charmeresse poussa une exclamation sourde. Il s'était avancé sur le port, et appelait Camille à lui.

— La barque, dit-il, on l'a détachée... elle n'y est plus.

— Chut, fit Servien, je la vois là-bas, à l'autre pointe du grand îlot...

En suivant la direction indiquée par Servien, on

aperçut en effet l'avant de la yole dont les parois d'un brun clair se détachaient sur le vert sombre des roseaux.

— Mais elle est vide, abandonnée, elle flotte au hasard, s'écria Camille, Ah! nous arrivons trop tard!...

— Non pas, continua Servien, regardez sur la crête de l'îlot, ne voyez-vous pas les grands panaches qui s'écartent et se penchent...

— En effet...

— Elle est là... Elle a volontairement abandonné la yole... Elle ne se doute pas qu'on puisse la deviner dans ce fouillis de plantes et pourvu qu'elle nous laisse le temps de l'approcher.

— En vois-tu le moyen... sans la barque? demanda Charmeresse.

— Pourquoi tant tarder? Le plus simple, c'est de se jeter à la nage, en quelques brasses, j'aurai atteint l'îlot, s'écria Camille en lançant son chapeau et son veston sur un fauteuil.

— Atttendez, dit vivement Servien, c'est la ressource suprême... mais nous pouvons mieux...

Charmeresse avait retenu Camille par le bras.

— Écoute son avis.

Servien avait saisi sur le port un harpon dont il avait, en un tour de main, décroché le crampon de fer.

— Nous allons descendre par la ferme et longer la saulaie sans donner l'éveil. Avec ce crampon attaché au bout d'une corde fine et longue que j'ai sur moi, nous rattrapons la yole et, en manœuvrant bien, nous

gagnons l'îlot avant qu'elle ait pu se douter de notre présence.

Le conseil était bon. Camille le comprit lui-même. Et tout sembla d'abord favoriser cette manœuvre. Une brise forte s'était levée pendant qu'ils gagnaient la saulaie, et la yole, qu'aucun courant ne sollicitait et qui aurait pu rester sur place, se balançant hors de portée, avait subi l'impulsion de cette brise qui la poussait vers le chalet et la rapprochait sensiblement de la rive gauche.

L'Écureuil se glissa sous un tronc noueux, fixa à la branche la plus basse l'une des extrémités de la corde et, lançant le crampon avec une habileté remarquable, en un clin d'œil, sans aucun bruit, il eut accroché son grelin au bordage et halant insensiblement la yole, il la fit venir au pied du saule, sans se montrer, comme si le vent seul qui fraîchissait de plus en plus, l'y eût conduite naturellement.

Camille s'y glissa aussitôt suivi de Charmeresse; Servien prit les avirons et, profitant des moindres avancées du bord, il eut bien vite mené la yole à deux ou trois brasses de l'îlot.

De là, ils virent Marie-Louise debout, sans voile, les cheveux flottants, tenant serré contre son sein un bouquet de grandes fleurs pareilles à celles que la veille Nicole était venue cueillir à cette même place. Elle semblait vouloir s'enivrer de leur parfum et de grosses larmes tombaient lentement de ses paupières dans le calice des iris et des véroniques.

Camille l'admirait; la poitrine gonflée d'émotion et de

tendresse, il la voyait déjà reconquise. La yole effleurait le bord; instinctivement il se dressa, les mains tendues vers la jeune femme, mais ce mouvement, le bruit du clapotis de la barque contre la paroi de granit de l'îlot, la réveillèrent comme en sursaut, et, poussant un cri de douleur en se voyant ainsi surprise elle s'enfuit désespérément à travers les grands roseaux sur la rive opposée.

Camille avait déjà sauté sur l'îlot et s'était élancé sur ses traces en criant de sa voix la plus tendre et la plus suppliante :

— Maï-Lou! Maï-Lou!

Charmeresse et Servien se comprirent d'un geste et poussèrent la yole du côté de la pointe de l'îlot, pour en faire le tour. Par malheur, malgré l'habileté de Servien et son souci à éviter les lianes et les scolopendres, à deux reprises, agrippés comme dans les mailles d'un filet végétal, il leur fallut arracher, couper ou escalader à force d'avirons les obstacles qui leur barraient le passage.

Et quand ils arrivèrent à doubler le promontoire, ce fut pour apercevoir à vingt brasses en avant Marie-Louise les mains jointes sur les fleurs qu'elle avait cueillies, les yeux au ciel, dans une attitude extatique, se laisser glisser sur les mousses et les fougères de cette côte presque verticale et disparaître sans un mouvement, sans un cri, dans l'abîme ouvert sous ses pieds.

Penchés sur leurs avirons, d'un élan énergique, ils coururent droit au point où ils l'avaient vue s'engloutir. Mais quelqu'un les devança. Camille, qui la poursuivait à travers les méandres de l'îlot et qui parut sur la crète

au moment où le buste de la jeune femme s'enfonçait dans un buisson de roseaux qui avaient semblé s'écarter pour lui livrer passage, s'élança à sa suite, plongeant pour la ressaisir, se croyant sûr de l'atteindre, car il apercevait encore ses longs cheveux noirs flotter au milieu des nénuphars.

Charmeresse et Servien étaient là maintenant, prêts à l'aider. Mais deux minutes, un siècle s'étaient écoulées et il ne reparaissait pas. Enfin, l'eau bouillonna, il remontait, mais seul...

— Ah! mes amis... murmura-t-il, cramponné une seconde à la barque... C'est la nuit au fond de cette eau, rien qui vous guide... Elle est là pourtant, c'est bien là...

Et de nouveau il s'élança, disparut...

A chaque bout de la yole, Servien et Charmeresse se tenaient penchés sur cette eau mate et sombre, attendant le moment d'agir, anxieux, incapables de prononcer un mot.

Enfin ils virent un mouvement se produire, la surface de l'eau s'agiter, un bras parut, puis retomba, évidemment Camille luttait contre un obstacle plus fort que lui...

Servien avait ouvert son long couteau de trappeur et le tenait dans ses dents, déjà il avait mis sa veste bas.

— Tenez la barque en place, monsieur Lucien, moi je vais le dégager...

Et il se jeta à l'eau, mais avec précision, sans forcer son élan, pour arriver sans secousse droit au but.

Trois secondes encore, puis il reparut, soutenant et poussant devant lui un groupe étroitement enlacé, Camille, qui avait ressaisi la malheureuse Marie-Louise au milieu des roseaux, mais qui n'aurait pu se dégager si Servien, plus habitué aux eaux sombres des lacs, n'était parvenu à couper les lianes qui s'étaient nouées autour de ses jambes et à les arracher tous deux d'un élan vigoureux aux perfidies de ce bas-fond.

Ce ne fut pas sans peine, par exemple, qu'on parvint à les hisser dans la barque, car Camille avait perdu connaissance et se cramponnait d'une étreinte cataleptique à la taille de Marie-Louise.

— Vite au chalet, et Dieu veuille que nous ne ramenions pas deux cadavres, dit Charmeresse.

Servien avait posé la main sur le cœur de Camille.

— Non, répondit-il, ce n'est qu'un évanouissement. Voyez, il a les dents serrées, il n'a pas dû avaler une gorgée d'eau... Je n'oserai pas en dire autant de la pauvre jeune dame, bien qu'elle n'ait pas séjourné longtemps au fond du lac... Enfin, c'est affaire au docteur.

Sauveterre, en effet, qui avait, du bord, suivi tous ces dramatiques incidents; en les voyant revenir vers le chalet, s'était posté au port, impatient lui aussi d'agir.

Prudent qui se trouvait au chalet depuis l'aube, accourut et aida au débarquement. Déjà Camille commençait à reprendre ses sens. Ses bras moins rigides purent être détachés de la taille de Marie-Louise et l'on étendit la jeune femme sur le grand divan qui occupait le fond du hall.

— Secouez-le, massez, frictionnez en lui faisant respirer du vinaigre et de l'ammoniaque, dit Sauveterre à Lucien et à Servien en leur confiant Camille, le cœur bat, le pouls n'a pas subi d'arrêt, et déjà l'air est revenu aux poumons, dans cinq minutes, il n'y paraîtra plus. Moi je vais m'occuper de l'autre.

Il avait fait allumer un grand feu et la femme du garde y chauffait des serviettes et des draps. Il fallait d'abord débarrasser Marie-Louise des vêtements qui lui comprimaient la taille et la poitrine. Et comme il n'y avait pas un moment à perdre, le docteur, en homme pratique, ne voulant pas s'attarder à défaire des nœuds ou à dégrafer des jupes, avait pris dans sa trousse une paire de ciseaux et fendant la robe, le corset, coupant les lacets, débarrassait la jeune femme de tous ces voiles humides qui s'opposaient aux frictions et aux massages nécessaires. Enfin, d'un mouvement rapide et conscient, il venait d'arracher en la déchirant la chemise qui collait à la peau, quand Camille revenu à lui, reprenant à la fois la connaissance et le souvenir, aperçut Sauveterre penché sur ce beau corps rigide et nu.

Un cri rauque de désespoir s'échappa de sa gorge et il vint tomber à genoux près du divan où la jeune femme était étendue, en criant au docteur :

— Vous la sauverez... Ah ! dites, vous la sauverez !...

Sauveterre secoua la tête, ne disant ni oui ni non. Mais il agissait. Déjà, il avait enveloppé les pieds, les jambes, les hanches, le ventre, de linges brûlants, laissant à nu le buste, où la pression devait être directe. Un

bras pendait inerte, et, dans la main crispée, on voyait encore le bouquet de fleurs que la malheureuse respirait en se laissant glisser à l'eau. Camille avait saisi cette main et la couvrait de baisers convulsifs.

Alors le mouvement qu'il imprima au corps fit glisser sur la poitrine un objet noir que le docteur avait pris pour un scapulaire et qui était resté collé entre les deux seins; Sauveterre, l'écartant du bout de la serviette chaude qu'il maniait, le fit glisser sur le bord du divan où il s'ouvrit. C'était le petit carnet en maroquin qui contenait le portrait de Camille.

— O mon Dieu! fit Camille en le saisissant, elle avait promis de me le rapporter...

Le docteur le gourmanda en lui frappant sur l'épaule.

— Il ne s'agit pas de pleurer. Il faut me prêter assistance...

— Je suis prêt, docteur, ordonnez, dit Camille devenu subitement maître de lui-même.

— Mettez un genou là, sur le bord du divan. Bien. Maintenant passez votre main sous l'épaule droite, jusqu'à la nuque, de façon à pencher un peu la tête du côté gauche... Il s'agit de lui insuffler de l'air dans les poumons pendant que de mon côté je vais tâcher d'agir par des titillations graduées au creux de l'estomac...

Camille le regardait anxieux, ne comprenant pas encore.

— Qui vous arrête? Et faut-il tant de façons? Vite collez-moi vos lèvres sur les siennes et soufflez-lui de l'air respirable avec toute votre énergie, c'est la vie, c'est

la résurrection qu'il faut faire pénétrer dans sa poitrine...

Camille posa sa bouche sur les lèvres de Marie-Louise, lèvres glacées que ne put animer sa passion ardente. Ce fut comme un baiser de mort. Mais faisant appel à toute sa volonté pour lutter contre cette impression de glace, et de sa langue réussissant à séparer les lèvres contractées, il lança à travers la barrière des dents serrées les effluves enflammées de son haleine.

Avec quelle ardeur il renouvelait chaque seconde ses aspirations pour essayer de souffler un peu de chaleur vitale dans cette gorge immobile qu'il espérait toujours voir s'animer et palpiter, mais qui conservait sous sa main sa rigidité de marbre. Il resta longtemps, bien longtemps, rivé comme une pieuvre à cette bouche insensible, pétrissant entre ses bras enfiévrés les chairs nacrées de ce corps adorable. Il fallut que le docteur l'en arrachât quand il fut forcé de s'avouer que tout espoir était perdu.

Après ce grand effort où il s'était donné tout entier, la tête lui tournait, ses jambes chancelantes refusaient de le soutenir. Lucien le prit dans ses bras pour lui permettre de se remettre. La respiration lui manquait et il ne pouvait ni parler ni pleurer, mais ses yeux fixes ne pouvaient se détacher de Marie-Louise, dont le buste, splendide de formes et d'éclat, semblait un chef-d'œuvre taillé dans un morceau d'albâtre.

— Elle est bien morte, disait Sauveterre, et pour moi elle a dû être asphyxiée de façon presque fou-

droyante, car autrement la durée de son séjour sous l'eau n'a pas été assez longue pour nous empêcher de la rappeler à la vie. Il faudra que j'analyse les eaux de cet étang.

— Alors à votre avis, dit Lucien, il n'y a rien de plus à tenter.

— Rien, il faut lui faire sa dernière toilette, prévenir les autorités du village, la faire veiller cette nuit ici et l'on pourra l'enterrer demain au plus prochain cimetière.

Camille avait repris ses forces. Il échappa violemment des bras de Charmeresse.

— L'enterrer, s'écria-t-il, — et il s'était placé devant le corps de Marie-Louise comme pour la protéger contre tout contact sacrilège... L'enterrer, pas encore... Qui donc commande ici, avant que j'aie parlé?... Ah! la science a prononcé, la science se déclare impuissante, et parce que la pauvre Maï-Lou ne s'est pas ranimée à son commandement, elle la déclare bonne à mettre au cercueil..! Qui sait? Ah! vous êtes convaincus. Moi je doute, oui, je doute et j'espère. Est-ce que la mort est là visible? Regardez, c'est le sommeil, un sommeil étrange, cataleptique, peut-être... mais rien autre... Voyez ces traits si beaux, ce visage calme où règne une expression de béatitude et d'apaisement, ces membres souples, ces chairs qui ont conservé la fermeté d'une jeunesse éclatante de force... Non, cent fois non, ce n'est pas un cadavre qui est là devant nous, mais une femme endormie qui se tordrait

demain dans sa bière pour vous maudire, si je n'étais là pour la défendre...

Sauveterre s'accorda d'un coup d'œil avec Lucien.

— Rien n'empêche en effet, dit-il, de supposer qu'on soit en présence de quelque cas extraordinaire de catalepsie, et je suis comme vous d'avis que le mieux est de prendre tout le temps d'épreuve nécessaire, et de ne rien précipiter. Quant à vouloir commander ici, à votre place, monsieur de Marcilly, vous ne le pensez pas sérieusement. J'ai donné simplement un avis, un peu hâtif, je le reconnais, mais qui n'a plus aucune valeur devant l'hypothèse nouvelle que vous avez soulevée...

Camille, ne voyant plus de résistance se dresser contre les desseins qu'il avait en tête, se calma et, tendant la main au docteur :

— Pardonnez-moi, Sauveterre, moi qui vous dois tant de remerciements pour vos efforts si dévoués, je vous ai malmené sans trop savoir pourquoi ; il ne faut pas vous froisser. J'ai les nerfs tellement tendus que je frissonne et rugis à la moindre atteinte. Après tous les assauts que j'ai subis depuis huit jours, ce dernier coup m'a terrassé et quelque peu déséquilibré...

Sauveterre lui serra très amicalement la main en lui disant :

— Nous sommes tous de cœur avec vous et prêts à faire selon vos désirs.

— Merci, répondit Camille. Ce que je veux, le voici : Servien, il me faudrait la Manette, c'était la sœur de lait, l'amie dévouée de Marie-Louise...

Prudent s'avança :

— Faites excuse, monsieur le baron, si je me permets, mais la Manette est en bas, dans la cuisine de la ferme, qui pleure toutes les larmes de son corps... Quand vous êtes partis ce matin du château, elle vous a suivis de bien loin et comme elle a pu, la pauvre bancroche, mais je n'avais pas osé la laisser monter...

— Qu'elle vienne, la brave enfant, qu'elle vienne, c'est à elle que j'ai à donner mes premières instructions.

Charmeresse et Sauveterre, résolus à lui laisser toute liberté pour faire à sa guise, sortirent du hall pour gagner la levée, sans s'éloigner toutefois, n'ayant pas l'intention de le perdre de vue. Ils constataient pour le moment qu'il avait repris un sentiment net de ce qu'il voulait et qu'agissant dans la fièvre, cette mise à exécution d'un plan arrêté ne pouvait que lui apporter une diversion et un soulagement.

Manette arriva, conduite par Prudent. A la vue de Marie-Louise, étendue inerte dans sa blancheur de cire, dans sa nudité de statue, sur le divan de velours vert, à crépines d'or, elle ne put contenir un cri désespéré et alla tomber en sanglotant à ses pieds.

Camille lui posa la main sur l'épaule et d'une voix étrange qui semblait celle d'un halluciné qui parle dans son rêve :

— Pourquoi pleures-tu, ma pauvre enfant? dit-il, il ne faut pas pleurer. Regarde, j'ai les yeux secs, moi, et pourtant je l'aimais, plus encore que tu n'as pu l'aimer... Mais c'est que toi, tu t'arrêtes à l'apparence, comme les

autres, comme les médecins, tu la crois morte... Mais cela n'est pas, c'est faux... J'ai défendu qu'on le dise et qu'on le pense! Ne vois-tu pas qu'elle dort?... Est-ce qu'elle pourrait rester belle ainsi, si elle ne dormait pas?... C'est une épreuve, vois-tu bien, mon enfant ; la méchante s'acharne à dormir pour me tourmenter, mais elle se réveillera ce soir ou demain, quand elle sera bien convaincue que je ne me séparerai jamais d'elle...

Manette le regardait, se demandant s'il fallait le croire, espérer comme lui ou s'il était pris de folie. Mais elle vit Servien si sombre, si profondément inquiet qu'elle comprit que le jeune homme avait une sorte de délire lucide et qu'une contradiction pouvait l'exalter et mettre sa raison en péril, et, oubliant son propre chagrin, elle sentit son pauvre cœur envahi d'une immense pitié.

Camille reprit :

— Je t'ai fait appeler parce qu'il nous faut la parer. Ses habits étaient tout souillés par la vase de l'étang, on les lui a enlevés. Alors voici ce que j'ai pensé. Tu vas aller avec Servien jusqu'à l'hôtel de Noyant puisque c'est là que doivent être ses bagages. Tu choisiras son linge le plus fin, les dentelles les plus caressantes... Une belle robe blanche... a-t-elle une robe blanche?...

— Je ne crois pas, dit timidement Manette, pour sûr je trouverai pour l'habiller de belle chemises à dentelles, des bas de soie, mais pas de robe blanche...

— N'importe, nous y pourvoirons. Servien, tu feras atteler le char à bancs qui est dans les remises du chalet et tu pousseras avec Manette jusqu'à l'Ile-Bouchard. Là

tu la conduiras au grand magasin qui est sur la place et elle choisira vingt, trente mètres du plus riche satin blanc... avec cela nous lui ferons un beau manteau bien drapé, éclatant à l'œil, doux à la peau, digne d'une reine... et chaud surtout... Mais j'y pense, la chère belle, c'est un meurtre de la laisser si longtemps découverte... Je frissonne rien qu'à la voir... les médecins n'en font jamais d'autre... Mon Dieu, si elle allait prendre froid!

Et, se lamentant, il cherchait de quoi la couvrir.

Tout à coup, il se frappa le front.

— Ah! je sais, s'écria-t-il.

Et il bondit dans une chambre voisine, une des principales chambres à coucher du chalet.

Il en revint triomphant avec un magnifique couvre-pied de martre du Canada et doucement, maternellement, avec d'infinies précautions, il en couvrit le corps de la jeune femme, lui montant la fourrure jusqu'au menton et la bordant comme on fait pour un enfant bien-aimé que la fatigue a conquis au sommeil.

— Et maintenant, mes amis, dit-il à Manette et à Servien en baissant la voix comme dans une chambre de malade, allez et faites vite.

Et tirant de sa poche son portefeuille :

— Mais il faut de l'argent. En voici, Servien...

Il lui tendait un billet de mille francs.

— Fais pour le mieux, n'épargne rien... Moi, je reste à son chevet. Je veux avoir son premier sourire si elle consent enfin à se réveiller, la méchante...

Et après les avoir congédiés, il ferma les grands vitraux de la baie, installa un paravent à la tête du divan et, assis sur un escabeau, il s'absorba dans la contemplation de la tête adorable de Marie-Louise, serrant entre ses mains, passionnément fiévreuses, la main glacée de la jeune femme.

C'est une terrible chose que le contact prolongé d'un cadavre. Camille ne se rendit pas compte de ce qui se passait en lui. Mais pendant que le froid lui gagnait les bras, les jambes, les reins, paralysant ses mouvements, le sang chassé des extrémités affluait au cerveau et la congestion n'aurait pas tardé à faire brutalement son œuvre, si le poids de son corps inerte, déséquilibré, que la volonté ne maintenait plus, n'avait amené sa chute violente. Il s'écroula avec son escabeau, se fendant le front contre le pied du meuble et resta terrassé sous le coup.

Charmeresse et le docteur qui se trouvaient dans la salle basse qui communiquait à la cour de la ferme, entendirent un fracas sourd, sans un cri, puis plus rien. L'inquiétude les fit courir au hall. Mais la porte en était close; ils heurtèrent, appelèrent Camille, aucune réponse. Charmeresse pensa aussitôt que par le balcon circulaire qui se terminait à l'avancée du port, on trouverait l'accès plus facile. Et en effet les portes à vitraux n'étaient que poussées et cédèrent à la première pression.

Quand ils eurent écarté le paravent, ils virent un spectacle étrange et terrifiant.

Camille était étendu sur le dos au pied du divan, la nuque dans une mare de sang. Mais comme en tombant il n'avait pas lâché cette main glacée, qui un peu plus l'aurait entraîné dans la mort, l'impulsion qu'il avait imprimée au corps de Marie-Louise avait fait glisser, à demi hors du divan, le buste nu échappant à la fourrure dont il l'avait couverte; la jeune femme penchée sur lui semblait le contempler, ses longs cheveux noirs réunissaient leurs deux visages. On eût dit qu'elle s'était ranimée pour lui porter secours et lui rendre son baiser.

L'étreinte qui nouait encore les deux mains permit à Sauveterre de tout comprendre et de reconstituer la scène. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les détacher l'une de l'autre. La main de Marie-Louise, pour laquelle commençait la rigidité cadavérique, se refusait à lâcher prise.

On y parvint pourtant, et après avoir replacé le corps dans sa position première, en le recouvrant de la fourrure qui avait glissé à terre, on put s'occuper de ranimer Camille.

Sauveterre visita la blessure. Elle était tout à fait superficielle et n'avait rien atteint d'essentiel. D'ailleurs le sang avait coulé abondamment, ce qui était de nature à le rassurer tout à fait.

— Sans cette bienheureuse chute, dit-il à Charmeresse, notre pauvre ami serait mort foudroyé par la congestion... Voilà une diablesse d'aventure qui lui pouvait coûter cher.

— Hélas! répondit Charmeresse, le danger n'est pas conjuré. Tous ces événements livrent de rudes assauts à son pauvre cerveau. Et cette folie qu'il s'est mise en tête de croire à une catalepsie improbable peut le mener loin.

— Bon, c'est ce que je crains le moins, et je n'entends pas le contrarier sur ce point; les lois physiques sont les plus fortes et elles auront le dernier mot. Il arrivera une heure où de lui-même, il reculera avec horreur et dégoût devant les conséquences de la tâche qu'il se sera passionnément imposée.

— Ces faiblesses successives m'étonnent pourtant chez Camille; je lui savais, par expérience, une force de résistance que je ne retrouve plus ici. Dans nos excursions aux rapides du Nelson, dans nos ascensions aux montagnes Rocheuses, il faisait montre d'une énergie, d'une persévérance, d'une solidité...

— Oui-dà, mais vous emportiez des vivres... et il n'y avait pas trace de cotillon pour vous brouiller la cervelle et réduire vos forces par l'énervement. Tandis que notre ami Camille n'a rien pris que je sache depuis trente-six heures, puisqu'il a rôdé dans les bois une partie de la journée et de la nuit. Et quand je pense à ce qu'il a fait cependant depuis ce matin sous l'empire de sa passion, je me dis que sa force nerveuse est vraiment extraordinaire... Tenez, nous allons profiter de l'action du cordial que je lui ai administré tout à l'heure pour lui faire prendre quelque chose qui le soutienne.

Et le docteur commanda à Prudent d'aller lui cher-

cher à la ferme, où l'un des cuisiniers du château était en fonction pour préparer les repas projetés pour l'ouverture de la chasse, un bol de consommé froid avec un verre de vin de Bordeaux.

Camille revenait à lui, la tête un peu lourde, les idées confuses et incapable pour le moment d'opposer une résistance aux volontés de ceux qui l'entouraient. Sauveterre put donc, sans difficulté, lui faire avaler ce mélange tonique qui, calmant pour un temps les spasmes de l'estomac, lui donna du réconfort et de la lucidité.

Quand Servien et Manette reparurent, il était remis sur pied. Manette rapportait de Noyant tout ce qu'il fallait pour habiller coquettement Marie-Louise, et elle avait trouvé à l'Ile-Bouchard une jupe avec un vaste camail à capuchon, en satin blanc, orné de belles dentelles, costume qui, chez un profane, aurait assurément éveillé l'idée et le souvenir d'un domino de bal masqué, mais qui, d'après le marchand, était un modèle adopté par les riches pénitentes qui figuraient, un cierge à la main, au sein de leur confrérie dans les processions de la Fête-Dieu.

Mais cette comparaison ne pouvait surgir dans la pensée de Camille et il approuva le choix de Manette, qu'il laissa avec la femme du garde procéder à la toilette de Marie-Louise. Puis appelant à lui Prudent et Servien, il leur donna ses dernières instructions.

Le soleil illuminait le couchant de larges bandes rouges quand les huit gardes de la brigade de Prudent

arrivèrent avec une civière construite d'après les indications de Servien, toute en branches feuillues et comme capitonnée et enguirlandée de roses des nuances les plus tendres. Ce fut Camille qui voulut lui-même, aidé de son fidèle trappeur, transporter et étendre sur cette civière Marie-Louise enveloppée dans ses vêtements de satin blanc.

La tête rehaussée par un coussin reposait dans le capuchon dont les denteltes lui encadraient gracieusement la figure. Le manteau de martre fut étendu sur ses pieds jusqu'à hauteur du genou, et au corsage on lui posa un gros bouquet de roses blanches.

Charmeresse et Sauveterre ne purent s'empêcher d'admirer le charme étrange que la malheureuse jeune femme avait conservé dans la mort et que cette mise en scène poétique mettaient en plus grand relief. Quand les gardes portant sur leurs épaules les bras de la civière se mirent en mouvement, on eût dit une madone de l'école italienne. Et les gens de la ferme accourus à cet étrange spectacle se signèrent quand elle passa devant eux.

Camille, l'œil sec, mais allumé de fièvre, avait présidé à tout et fait toutes ses recommandations aux porteurs.

— Prenez garde de buter ; marchez bien doucement, méfiez-vous des branches basses, attention à ne pas vous heurter aux racines... Il faut la laisser reposer jusqu'au château.

Et toujours plein de son idée qu'il accompagnait une malade et non pas une morte, il marcha à côté de la

litière, ne quittant pas des yeux Marie-Louise, épiant son réveil possible et prêt à recueillir ses premières paroles.

A l'entrée du parc, on aperçut Turquoy, très ému, qui venait au-devant de la lugubre procession. Charmeresse le joignit aussitôt pour le prévenir. Il ne fallait pas contrarier Camille. Pourquoi l'irriter inutilement? Son espérance était un soulagement. Le mieux était de l'en laisser se repaître. Et toujours dans le même but, ils hâtèrent le pas pour se rendre au château et donner à chacun le sentiment de la situation.

La nuit était venue, Prudent et Servien, pour éclairer la route devant les porteurs, avaient allumé des branches résineuses dont les lueurs rouges, les réverbérations d'incendie donnaient un aspect saisissant et mystérieux au cortège qui s'avançait.

Nicole qui attendait au seuil avec son père et madame Turquoy en éprouva un frisson de terreur, presque un remords, car Charmeresse venait de lui raconter en quelques mots ce qui s'était passé à l'étang du Carcajou, au pied de ce même îlot où la veille elle avait, elle aussi, fait une si brillante récolte de fleurs.

La litière approchait. Les torches avec leurs tourbillons de fumée lui cachaient et Camille et le lit de feuillage. Mais un coup de vent balaya cette nuée et elle vit passer devant elle, dans la lumière rouge, comme endormie dans son linceul de satin, une femme d'une beauté rare, dont les magnifiques cheveux noirs échappés des dentelles du capuchon se mêlaient

aux roses épanouies dont ce lit de feuillage était parsemé.

Camille avait fait ouvrir la porte du grand vestibule, et sur son ordre on porta la litière dans le salon bleu où avait pénétré déjà Marie-Louise le jour où elle s'était présentée au château.

Quand on l'eut déposée au milieu de la pièce, il pria Servien d'allumer les bougies des candélabres, et des appliques, même celles du lustre. Et il congédia les porteurs et le garde avec une phrase de remerciements. A Charmeresse et à Turquoy qui attendaient un mot de lui :

— J'entends la veiller moi-même cette nuit, dit-il, et vous me désobligeriez en parlant de ménagements et de fatigue; croyez-vous que je dormirais si vous m'arrachiez d'ici? Non, dans l'état d'attente où je suis, la fatigue n'a plus de prise sur l'homme... Laissez-moi libre cette nuit... Demain, nous verrons...

Tout le monde s'était retiré, se pliant à ses désirs. Il se disposait à fermer la porte du salon quand il entendit dans un coin de fenêtre, derrière un grand rideau, quelque chose comme un sanglot.

— Qui donc pleure ici?

Vite il souleva la tenture.

C'était Manette, écroulée dans cet angle obscur... qui avait suivi bien péniblement la litière, et une fois au château était tombée là, à bout de force et de courage.

— C'est toi, ma pauvre enfant... tu peux rester... Je

ne te chasserai pas comme les indifférents; non, tu as droit de veiller avec moi... et de prendre ta part des joies ou du désespoir amer que nous garde cette nuit mystérieuse...

Il revint au lit de feuillage où gisait Marie-Louise dans son immobilité marmoréenne. Il enleva le capuchon qui avait glissé quand on avait posé sur le tapis la litière et qui cachait à demi le visage. Il arrangea sur l'oreiller les boucles de cheveux éparses, remonta la couverture de martre et, ramassant quelques roses tombées, il les effeuilla lentement sur la jeune femme.

Manette s'était accroupie au pied de la litière et le regardait faire, les yeux brillants de larmes.

Bien que l'illumination de la pièce fût assez vive avec toutes les bougies allumées, sans doute ne trouva-t-il pas que le beau visage de Marie-Louise fût éclairé à son gré, car il alla prendre la table qu'on avait écartée, la porta au chevet et y posa un grand candélabre qu'il enleva de la cheminée...

— Comme cela, pensa-t-il, si le sourire revient aux lèvres, si les yeux luisent enfin sous le voile des paupières, je le verrai de suite...

Et, roulant un fauteuil tout auprès, il s'accouda sur la table et resta quelque temps en contemplation, à la fois attentif et rêveur...

Puis à un moment, tout machinalement ses yeux s'arrêtèrent sur des papiers qui étaient restés là, étalés, à côté d'une grande enveloppe dont le cachet noir était rompu.

Il tressaillit et se souvint.

C'étaient les feuillets de la lettre que Marie-Louise avait écrite pour lui.

La confession..., c'est-à-dire le mot révélateur de cette douloureuse aventure.

Il saisit fiévreusement ces feuillets et lut.

DEUXIÈME PARTIE

I

Ceci est ma confession. Je vous la dois, Camille, je vous l'ai promise en ce jour bien douloureux, bien humiliant où il vous a suffi de vous montrer, de vous réclamer fièrement de votre nom pour me porter le dernier coup, pour me faire consciente de l'abîme de honte où j'étais tombée. C'était ma condamnation. Ne vous en accusez pas. Toute faute s'expie. La mienne est de celles qui ne se rachètent point. Et si je n'ai pas exécuté sur l'heure la sentence que j'avais prononcée moi-même, c'est que j'espérais retrouver la trace du faussaire qui m'a conduite où je suis, et le démasquer. Mais le Ciel n'a pas voulu me donner cette satisfaction, cette revanche.

Je devrais avec cette lettre vous retourner le carnet que vous m'avez confié et qui contient votre portrait, Camille; je le devrais, mais au dernier moment la force me manque pour m'en séparer. Comment le pourrais-je? Il m'est si cruel et si cher en même temps. C'est pour

moi le plus terrible des accusateurs et le plus indulgent des amis. Je ne me lasse pas de le dévorer des yeux ; il a été de moitié dans ma vie pendant ces derniers jours et c'est à lui d'abord que j'ai confié dans mes nuits d'insomnie et de désespoir tout ce que je vais conter à vous-même.

Un terrible accusateur, ce portrait, en effet. Quand je contemple ces traits si nobles, ces yeux si francs, ce sourire de bienveillance et de bonne foi, je ne puis comprendre l'erreur abominable où je suis tombée. Moi, qui croyais avoir si bien conservé vivante en moi votre image au jour de la séparation ! Comment s'était-elle si complaisamment effacée quand on m'a présenté cet imposteur ? Il a suffi qu'on me dise : « M. de Marcilly est de retour en Europe, il est de passage ici, tenez le voici... » Il a suffi de cette parole pour me faire perdre le jugement. La joie est aveugle. Et ce retour, mon espérance secrète et nourrie depuis tant d'années, m'apportait le plus grand bonheur de ma vie. Je le croyais alors. Et je m'abandonnais.

Vous souvenez-vous, Camille, des belles années de notre enfance, et de ces petites camarades qu'on avait admises à partager vos récréations et vos jeux de chaque jour et qui remplissaient de leurs rires, de leurs cris, de leurs chants joyeux les grands jardins de l'hôtel de Marcilly ? Vous aviez trois ans de plus que nous, et comme vous aviez le sentiment que votre âge vous donnait une mission de confiance, un rôle de protecteur, en plus de vos devoirs de petit maître de maison, vous aviez

pris l'habitude de veiller avec un soin particulier à ce que nous ne manquions de rien; et de nous rendre une foule de petits services délicats qui me touchaient déjà quand je n'étais qu'un embryon de petite fille.

Nous grandîmes tous les trois, dans cette intimité charmante, dont chaque jour j'appréciais mieux les joies mytérieuses. A neuf ans, à dix ans, on a des pensées, des calculs, des attirances de petite femme et, sans nous en rendre bien nettement compte, Maïa et moi, nous sentions une sorte de rivalité s'établir, qui accentuait tous nos actes, surexcitait nos jeunes imaginations, toujours en travail pour inventer quelque fantaisie qui vous plût. Aucune pensée d'hostilité ne nous animait pourtant l'une contre l'autre, ma sœur ni moi, nous nous aimions toujours tendrement; mais dès qu'il s'agissait de vous, une sorte de lutte courtoise s'établissait. Chacune à son tour essayait de vous accaparer, courait au-devant de vos désirs et, dans son ardeur à vous plaire, s'ingéniait à quelque coquetterie nouvelle qui pût vous faire sourire et lui valoir un compliment, parfois une caresse. Hélas! un jour éclata une nouvelle qui jeta dans la consternation Maïa et moi. Votre départ était décidé et ce voyage, disait-on, durerait de longues années, sept ans, huit ans, peut-être davantage. Ce jour-là nous vous quittâmes le cœur bien gros et nous passâmes la nuit, Maïa et moi, nous tenant étroitement embrassées, dans le grand lit que nous partagions.

Ce dernier mois de votre séjour nous fut cruel. Nos habitudes se trouvèrent rompues pour mille causes.

Les préparatifs pour ce long voyage vous forçaient à vous rendre tantôt à Tours, tantôt à Paris. Et bien des après-midi nous virent seules, silencieuses, n'ayant plus la force de courir, de faire des bouquets, rêveuses et désœuvrées sur les bancs de notre frêne pleureur. Pourtant, quelques jours avant votre départ, nous eûmes un moment d'apaisement et l'espérance nous revint au cœur. C'était, vous en souvient-il, dans le joli temple que vous aviez installé au centre d'un petit bois d'acacias et que nous vous avions aidé à orner de coquillages et de beaux cailloux de couleur.

Dans cette séance, on avait décrété, c'est-à-dire vous aviez décrété qu'on célébrerait une grande cérémonie commémorative. Et nous avions dévasté les parterres et la serre pour enguirlander le temple et décorer l'autel. Nous représentions les seules initiées aux mystères de l'amitié. L'officiant, c'était vous, et nos jeunes cœurs battaient bien fort quand vous preniez la parole. En cette occasion où s'étalaient pour la dernière fois les pompes de notre culte, le discours que vous fîtes nous jeta dans un trouble extraordinaire. C'est que vous y touchiez à des idées qui étaient en nous, mais que nos esprits avaient peine à concevoir et que nos bouches n'auraient osé formuler. Avec une émotion qui n'eut pas de peine à nous gagner, vous parliez de nos longues années d'amitié, et de la tendresse croissante qui avait réuni nos cœurs. Vous proclamiez la durée des sentiments profonds et sincères, vous disiez que le temps et la distance ne pourraient pas nous séparer,

que l'heure de la réunion viendrait, où nos trois existences seraient à jamais confondues; enfin vous vous déclariez prêt à jurer sur l'autel de nous garder une éternelle amitié, et vous réclamiez de Maïa et de moi le même serment. Nous l'avons tous prêté ce serment, et je croyais le tenir, hélas! le jour où je me suis perdue.

Nous conservâmes une grosse rancune à ce Canada qui désormais allait vous posséder et vous retenir loin de nous; et pourtant, riposte bizarre des événements, si vous étiez resté à Richelieu, c'est nous qui eussions, quelques mois plus tard, provoqué la séparation. Quand je dis nous, je ne veux mettre en jeu ni la volonté de ma sœur, ni la mienne; je constate seulement que, suivant la fortune de la famille, nous partions en 1876 pour Niort, où mon père était nommé conservateur des forêts.

Est-ce ce changement de résidence qui éleva une barrière entre nos parents? Je crois que la force des événements y contribua davantage. Je me souviens que ma mère reçut une fois des nouvelles directes de madame de Marcilly, et que nous apprîmes par cette lettre que vous aviez été forcé de vous installer pour un temps fort long dans une partie très éloignée et très déserte du territoire. Je fus même très frappée de la couleur attristée de ce rappel d'une amitié brisée.

Il y avait un sentiment de regret profond de la bonne vie d'Europe et comme la prescience d'un adieu définitif, la persuasion que l'avenir ne lui garderait pas

la consolation de ce retour problématique. Ce fut le dernier écho qui nous parvint officiellement de votre existence canadienne.

Après cela, rien. Votre nom n'était plus prononcé par mon père. Seules Maïa et moi nous n'avions rien oublié, et contre toute raison nous conservions notre foi et nos espérances.

Mon père occupa son poste six ans à Niort. Puis il fut désigné pour remplir à Bordeaux des fonctions d'un grade supérieur et nous étions alors grandes filles, ma sœur et moi, quand nous nous installâmes dans une jolie petite maison des allées de Tourny. Nous avions déjà dix-sept ans. Maïa était devenue fort belle. On affirmait que je lui ressemblais au point qu'on aurait pu nous prendre l'une pour l'autre, n'étaient mes cheveux sombres et les belles boucles *auburn* qui encadraient la figure de ma sœur.

Bordeaux est une ville très vivante et facilement enthousiaste, où il est difficile de passer inaperçu pour peu qu'un mérite ou une singularité quelconque vous signale à la curiosité publique. Le bruit se répandit vite que le nouveau conservateur des forêts était père de deux jumelles agréables à voir et très dignes de figurer à côté des Bordelaises les mieux réputées. Si bien que nous ne pouvions nous montrer sur le cours ou au théâtre sans soulever un tumulte trop galant pour ne pas être insupportable. Et nous prîmes le bon parti de ne sortir que le moins possible; encore nos promenades nous conduisaient-elles généralement aux

environs de la ville, dans les banlieues les moins fréquentées par la société bordelaise.

Mais ce désir de vivre retirées, que favorisait l'humeur de mon père, n'empêcha pas qu'un jour il ne se formulât à notre adresse une double demande en mariage. Deux frères, deux jeunes commerçants de Bordeaux, à la tête d'une maison importante de commissionnaires-armateurs, avaient conçu l'idée de cette double union. Ils firent agir auprès de nos parents des personnages importants du monde officiel, et quand mon père nous en parla, il s'était déjà montré si favorable à ce projet qu'il avait pris jour pour les recevoir et nous les présenter.

Mais en nous voyant toutes les deux, les yeux en larmes, prendre une allure suppliante et lui déclarer, d'un commun accord, quoique sans nous être entendues, que nous ne voulions pas nous marier et surtout que nous refusions énergiquement ses prétendants, il regretta bien fort, l'excellent père, de s'être avancé à ce point sans nous consulter; mais après avoir formulé un dernier regret sur la convenance parfaite de ces beaux partis que nous dédaignions bien légèrement peut-être, disait-il, il voulut bien nous éviter la corvée d'une entrevue désormais inutile et se chargea de colorer notre refus sous les couleurs les moins désobligeantes.

Seulement le soir de cette alerte, quand nous nous retrouvâmes loin de tous témoins, Maïa et moi, pour la première fois nous nous mesurâmes des yeux avec des sentiments hostiles.

Pourtant nous hésitions l'une comme l'autre à poser la question qui nous tenait au cœur. Maïa restait sur la défensive, muette et souriante, attendant que j'ouvrisse le feu. Elle me connaissait bien et savait que j'étais prompte aux initiatives, et que je ne possédais pas la patience langoureuse qui l'empêche de rien hasarder, mais sans jamais pour cela renoncer à ce qui lui est cher. Ce fut donc moi qui parlai.

— Pourquoi as-tu refusé ce mariage? lui dis-je, c'était un fort beau parti, tout à fait convenable, peut-être inespéré dans nos conditions de médiocre fortune; depuis longtemps ce jeune homme recherchait toutes les occasions de te voir, il te suivait partout; assurément il avait conçu pour toi une très sincère passion et me paraissait très capable de te rendre heureuse.

— Mon Dieu, répondit-elle, on peut dire tout autant de bien de son frère, qui t'avait fait l'honneur de te distinguer. Tu n'en as pas voulu pourtant, toi non plus. Pourquoi?

— Oh! moi, c'est différent, m'écriai-je, je ne suis pas libre, tu le sais bien.

Elle me regarda avec un sourire attristé et doucement :

— Moi non plus je ne suis pas libre, puisque toutes les deux nous avons placé sur la même chimère nos espérances de bonheur et d'amour.

J'eus un mouvement de jalousie et de colère.

— Je ne sais, en vérité, ce qui a pu te mettre pareille idée en tête, m'écriai-je, mais tu as pris l'habi-

tude de chausser mes désirs et de te coiffer de mes espérances. Sur quoi fais-tu reposer cette prétention que ton devoir est de te garder pour l'absent? Quand donc t'a-t-il dit qu'il te choisissait? Par quelles marques certaines a-t-il prouvé qu'il te préférait? Moi, je ne doute ni de mes droits ni de mes engagements, j'ai prêté un serment et je le tiens...

— Ne l'ai-je pas prêté aussi ce serment? reprit Maïa, et le même jour. Pourquoi n'aurait-il de valeur que pour toi seule? Ah! ma pauvre Maï-Lou, pourquoi nous disputer un cœur si loin de nous, si improbable à conquérir. Contentons-nous d'aimer dans le silence et le secret, de toutes les forces de notre âme, comme nous aimons, aussi sincèrement l'une que l'autre, et que ce sentiment commun nous soutienne et nous unisse au lieu de faire de nous des sœurs ennemies. Si tu voulais, d'ailleurs, rappeler tes souvenirs et ne pas te laisser aveugler par ta colère jalouse, tu jugerais mieux le passé. Nous étions encore des enfants quand nous avons vécu de cette vie d'intimité, toutes deux avec Camille. Aussi pouvait-il nous aimer également sans chercher au delà de l'heure présente.

Peut-être dans les derniers temps, lorsque nous commençions dans notre âme de petite fille à sentir poindre l'induction de l'amour, aurions-nous pu l'amener à se prononcer. Comme moi-même tu as dû y penser et comme moi tu as préféré cet amour indivis à la douloureuse crainte de ne pas te trouver l'élue de son cœur. Il sera temps, s'il nous revient jamais et que nous ne

soyons pas un épisode oublié de sa vie, de nous disputer sa tendresse et de nous armer de courage contre son arrêt. En attendant, chère sœur, prêtons-nous assistance, car on tentera certainement plus d'une fois encore de nous marier. Mettons en commun nos souvenirs qui nous sont chers, et concédons-nous nos espérances.

Bonne Maïa, c'était parler d'or et je le compris. Je l'embrassai, et aucun nuage désormais ne vint troubler notre tendresse.

Nous ne devions pas d'ailleurs rester longtemps à Bordeaux. Un deuil cruel nous frappa. Ma mère fut emportée en quelques jours par un mal impitoyable et nous laissa l'âme désespérée pour bien des jours. Mon père fut très vivement atteint et ne se sentant plus l'esprit assez libre pour remplir avec sa conscience habituelle ses fonctions de conservateur des forêts, il demanda sa mise à la retraite.

A ce moment nous eûmes une bien vive espérance qu'il se déciderait, une fois sa retraite réglée, sa position liquidée, à choisir pour résidence la Touraine où il avait laissé tant d'amis, Richelieu où nous avions passé de si beaux jours et qui nous tenait si profondément au cœur. Il en fut souvent question entre nous et nous l'avions presque déterminé un jour, Maïa et moi, à écrire à M. Turquoy, le notaire, un de ses plus chers compagnons de chasse, pour lui demander quelques avis et quelques renseignements en vue de son installation nouvelle, mais la lettre ne put être expédiée.

Notre grand'mère paternelle, madame Véronique Jacquelin, qui habitait Bayonne et qui était fort âgée, désirait nous avoir près d'elle et la retraite que prenait mon père lui permettant de satisfaire ce vœu de sa vieillesse, elle insista de telle façon que le refus devint impossible.

Nous étions donc à Bayonne, il y a deux ans, engourdies dans le deuil et l'isolement. Mon pauvre père, qui n'a jamais pu se consoler de la perte cruelle qu'il avait faite, n'était plus que l'ombre de lui-même; silencieux, absorbé, se refusant à toutes promenades : lui qui, pendant trente ans, avait émerveillé tous ceux qui l'avaient connu par son infatigable activité, quand par hasard il se décidait à faire le tour du port, se plaignait, au retour, d'une fatigue excessive et il en avait pour trois jours avant de se décider à mettre les pieds dehors.

Cependant il s'était fait une vie à sa guise, toute de contemplation, de regrets, de souvenirs. Mais une pensée constante troublait son repos. Il se reprochait de nous avoir entraînées à sa suite à Bayonne et de nous avoir condamnées à vivre en compagnie de ces deux vieux cœurs désenchantés et las de la vie...

Aussi mon père recherchait-il toutes les circonstances favorables qui lui permettaient de nous dépayser et de nous arracher pour quelques jours à cet intérieur attristé. Nous avions des parents dans le Limousin et dans le Poitou. Et tour à tour Maïa et moi nous allions, dans la belle saison, nous reposer et nous réchauffer l'esprit, chez quelqu'un d'entre eux.

C'est donc par suite d'une de ces vacances voulues par mon père que j'arrivai au milieu du mois de juin 1885 à Lusignan, pour passer deux mois près de ma tante maternelle, madame Chardon de Saint-Sauvant.

Madame de Saint-Sauvant s'était trouvée veuve assez jeune et maîtresse d'une fortune suffisante pour faire bonne figure dans le monde du Poitou. Aussi recevait-elle beaucoup et par suite était très répandue et fort bien accueillie partout. Elle me traitait comme sa fille, ayant l'intention de nous faire ses héritières, Maïa et moi, et comme on savait lui faire plaisir en s'occupant de moi, en créant les occasions de me distraire, ce n'étaient qu'invitations successives, fêtes champêtres, promenades à cheval, excursions sur les rives de la Vonne et du Clain : à peine avais-je mis les pieds à Lusignan que j'étais accaparée par d'aimables jeunes femmes qui ne me laissaient pas une heure de repos et de recueillement.

L'une d'elles avait plus particulièrement su gagner ma confiance et mon amité. Madame Sophie Delorme possédait dans la vallée de Lusignan une grande propriété, voisine de celle de ma tante, si voisine que, n'ayant qu'un sentier peu fréquenté à traverser pour nous réunir, nous étions sans cesse l'une chez l'autre. Madame Delorme était la femme d'un grand industriel de Poitiers, qui la laissait absolument libre de ses actions, gardant pour lui-même une liberté toute semblable sinon plus accusée encore.

Un peu excentrique d'ailleurs, mais au fond ne

laissant aucune prise aux mauvais propos, malgré sa situation délicate de femme sans mari, madame Delorme était fort aimée de ma tante à laquelle elle s'ingéniait à rendre toutes sortes de petits services, en bonne voisine. Aussi m'encourageait-elle à me lier avec cette aimable femme. Au bout de quelques jours je me trouvais aussi bien chez moi dans la maison de Sophie que dans celle de ma tante, et comme deux femmes ne pouvaient pas passer de longues heures ensemble en promenade ou dans un coin de jardin sans éprouver le besoin de se raconter leurs petits et leurs gros secrets, elle sut bientôt de moi tout ce que j'avais à en dire, et me conta sa vie mouvementée dans ses moindres incidents.

Vers la fin de juillet, elle reçut une dépêche de son mari. On la réclamait à Poitiers. Mais, affirmait-elle, elle y resterait à peine un jour, dans sa hâte à me rejoindre. Il s'agissait d'un dîner d'affaires qui revenait périodiquement à cette même époque et que M. Delorme tenait à lui voir présider.

— Si l'on se sépare assez tôt, me dit-elle, je prendrai le dernier train et je viendrai coucher aux Belles-Feuilles. — C'était le nom de sa propriété.

Pourtant son absence se prolongea et quand elle revint je lui trouvai un air singulier. Elle avait aux lèvres un petit sourire énigmatique qui m'était destiné assurément. J'avais hâte de l'entendre s'expliquer. Nous pûmes enfin quitter ma tante et gagner le parc de madame Delorme.

Alors, m'entraînant sous une allée couverte, elle m'embrassa tendrement et me dit :

— Prépare-toi à une vive émotion. Si j'ai séjourné plus que de coutume à Poitiers, c'est toi seule qui en es cause. Devine qui l'on m'a présenté à ce dîner. Tu rougis, tu n'oses répondre, tu crains d'avoir une fausse joie. On m'a présenté M. de Marcilly.

Je ne pus retenir un cri et je dus changer de couleur comme si j'allais perdre connaissance, car elle s'empressa de me prendre dans ses bras pour me soutenir.

— Camille!... en France!... à Poitiers!... murmurais-je.

— Oui, ma chère Marie-Louise, reprit-elle, il est en France et tout près de toi et je crois bien qu'il ne t'a pas oubliée, car lorsque je lui ai parlé de ses anciennes relations de Richelieu, de M. Jacquelin, le conservateur des forêts, et de ses deux jumelles, de votre liaison enfantine, il a eu beau prendre tout d'abord des airs mystérieux et déclarer que tout cela remontait bien loin, au fond il était fort ému, je l'ai bien remarqué. Et ce n'est pas tout, dit-elle, pour m'empêcher de l'interrompre. Ceci se passait à ce grand dîner d'affaires qui avait exigé ma présence à Poitiers. Ayant reçu de mon mari la liste des invités, j'y lus, non sans surprise, le nom de M. de Marcilly. Je lui demandai quel était ce nouveau client. Il me répondit que c'était un jeune homme qui avait créé des comptoirs dans plusieurs villes frontières des États-Unis et du Canada

et qui faisait avec lui un grand commerce de pelleteries. Tu comprends que cette réponse, si vague fût-elle, s'éclairait du nom du Canada et que j'étais désormais fixée. Aussi eus-je soin, le soir, de le placer à ma gauche. Et je sus, par cette première conversation, qu'il était forcé, pour terminer ses affaires, de séjourner quelque temps à Poitiers et à Châtellerault. J'en profitai pour l'inviter à une soirée que je me mis en tête d'improviser pour le surlendemain, au grand étonnement de M. Delorme, qui me croyait très pressée de retourner aux Belles-Feuilles, et la connaissance étant à demi faite, je me permis de le pousser plus vivement par mes questions. A cette seconde entrevue, je le trouvai tout autre, beaucoup plus disposé à parler du passé, et quand je lui annonçai que l'une de ses anciennes petites amies se trouvait pour le moment à Lusignan dans une propriété voisine de la mienne, il fut le premier à exprimer le désir de te voir et sollicita la permission de venir à la campagne dès que j'y serais retournée.

— Il viendra... ici?... m'écriai-je toute troublée.

— Eh bien! fit madame Delorme, ai-je mal fait? Ne désires-tu pas le revoir? J'ai cru moi aller au-devant de tes vœux les plus ardents. Et voilà qu'au moment décisif tu sembles prendre peur.

— C'est étrange en effet, répondis-je. Je devrais être joyeuse et je me sens le cœur serré. Il me tarde de le voir et je songe avec effroi à cette première entrevue. S'il allait m'avoir oubliée, s'il ne voyait en moi rien de

plus que l'enfant capricieuse dont il partageait les jeux, et que l'on paye au retour d'une amicale poignée de main et rien de plus. Je sens toute ma présomption et je recule au moment où il me faut passer du rêve à la réalité. Tant d'intérêts préoccupent l'homme d'action, tant de distractions faciles le sollicitent, qu'un germe d'amitié emporté de si loin n'a pas le temps de percer et de grandir en un sentiment plus vif. Oui, j'ai peur de ne retrouver qu'un homme poli et souriant au lieu d'un ami tendre et fidèle au passé. J'ai peur d'un désenchantement possible et qui me briserait le cœur, et moi qui n'ai vécu depuis dix ans qu'en me nourrissant de cette espérance folle, je tremble de la voir s'évanouir comme une vapeur dès que j'approcherai, la main tendue, pour la saisir.

— C'est de l'enfantillage, dit Sophie, viens te mirer à la fontaine et tu te rassureras. Tu es de celles pour qui les cœurs les plus endormis se réveilleraient pleins d'ardeur, et M. de Marcilly ne m'a pas l'air de s'être laissé transformer en glaçon par les rudes hivers du Canada.

Je me rassurai un peu et je me fis redire tous les détails de ces deux conversations. La réserve que ce Marcilly, que je croyais être vous, Camille, avait affectée le premier soir, n'avait rien qui pût me déplaire. Pourquoi se serait-il livré si vite à une jeune femme inconnue qui pouvait en le questionnant vouloir satisfaire seulement une curiosité banale. Ensuite, mieux informé de nos relations, il avait parlé avec plus de complaisance,

entrant dans certains détails que je ne croyais sus que de Camille et de nous. Où les avait-il appris? Aujourd'hui que j'examine les faits avec sang-froid, je suis bien forcée de chercher le dessous des choses et il m'apparaît clairement qu'entre la première et la seconde entrevue qu'il avait eue avec Sophie, ce faux Marcilly s'était préoccupé de son rôle, et comme Poitiers n'est pas bien éloigné de Richelieu, avait dû aller s'enquérir de tout ce qui vous concernait et notamment de ce qui était connu de nos anciennes relations.

La semaine ne s'était pas écoulée que Sophie vint un matin me chercher, priant ma tante de lui permettre de disposer de moi pour la journée, ce qu'elle obtint sans difficulté, ma chère tante ayant toute confiance en elle.

— Ils sont arrivés ce matin, me dit-elle en m'emmenant, et de l'hôtel où ils sont descendus à Lusignan ils m'ont envoyé un mot sur leurs cartes, demandant la permission de se présenter aux Belles-Feuilles, et ma foi j'ai répondu en les invitant à passer la journée avec nous.

— De qui parles-tu ainsi? lui demandai-je. M. de Marcilly n'est donc pas seul?

— C'est vrai, fit-elle en rougissant un peu, je ne t'ai pas prévenue. A la petite sauterie que j'avais organisée à Poitiers, il m'a présenté un de ses amis, M. Robert d'Argental, un Parisien très lancé, excellent valseur et qui doit, à ce que j'ai cru comprendre, avoir une terre du côté de Châtellerault. Alors, j'ai

invité en même temps M. d'Argental, qui est fort gai, un vrai boute-en-train et qui apportera la note joyeuse dans cette reconnaissance sentimentale. Ai-je mal fait ?

Je ne savais que répondre, n'ayant pas le droit de l'empêcher de combiner ses plaisirs à sa facon et de choisir ses invités à son gré. Et pourtant j'étais intimement froissée de la physionomie de partie carrée que prenait cette journée que j'avais rêvée plus intime. Mais il n'y avait pas à s'en dédire, nous étions dans son parc et déjà près de la maison.

— C'est à onze heures que nous déjeunerons, reprit madame Delorme, dans une demi-heure ils seront ici. Nous allons nous installer dans le salon du rez-de-chaussée et de là tu le verras venir de loin et pourras juger des changements qui se sont opérés forcément en lui après dix ans de voyage et de vie américaine. Je te dis cela pour te mettre en garde contre la surprise qui t'attend, car M. de Marcilly, quoique fort beau garçon, m'a paru ressembler très peu au portrait élégiaque et gracieux que tu m'as fait de lui quand il avait treize ans. Mais tout naturellement l'homme fait ne rappelle plus guère les traits de l'adolescent, pas plus que nous ne sommes nous-mêmes, pareilles aux petites filles que nous avons été.

Quand de la fenêtre où j'étais postée à l'abri d'un rideau transparent je les vis franchir la porte du parc et s'avancer vers la maison, ces deux hommes me parurent également inconnus et si différents l'un et l'autre

de l'idéal que j'avais en tête que je me retournai anxieuse vers madame Delorme et que je lui demandai lequel des deux était M. de Marcilly.

Elle me le désigna. Et alors, consacrant toutes mes facultés d'examen à juger, je finis par m'imaginer, pauvre folle, que je retrouvais certaines allures, certains traits qui appartenaient au Camille d'autrefois.

Ils entrèrent au salon, annoncés par le valet de chambre. Et ce Marcilly vint aussitôt droit à moi après avoir salué madame Delorme. Que lui avait-elle raconté dans sa légèreté? Sans doute elle lui avait confié tout mon roman passionnel, dit mes rêves de jeune fille, donné à entendre qu'il n'avait qu'à paraître pour me voir prête à tomber dans ses bras. Et la façon dont il m'aborda le prouvait assez.

Il me tendit la main en m'appelant par mon nom de Marie-Louise et affirmant qu'il était heureux de voir que sa petite amie ne l'avait pas oublié pendant sa longue absence. Avec la volonté visible d'insister sur ce chapitre, il se mit à me parler du passé avec un luxe de détails qui étaient fort exacts, je devais le reconnaître, mais sur lesquels il s'appesantissait véritablement à l'excès. Rôle appris évidemment et destiné à m'enlever tous les doutes que j'aurais pu concevoir.

Hélas! il n'y réussit que trop. En le considérant là tout près de moi, en l'écoutant parler j'avais peine à retrouver et votre sourire d'autrefois et la suprême distinction de votre nature et de votre langage. Pourtant,

dans le timbre de sa voix, il y avait quelque peu de la tonalité de la vôtre, une musique plus grave, mais c'était sans doute la résultante des années et de l'habitude du commandement. Et tout en regrettant de constater que mon idéal était bien amoindri, je ne pouvais me résoudre à faire mauvais visage à ce Camille tant aimé, parce que les années l'avaient à ce point transformé. Et j'en vins à l'écouter avec un trouble qui dut lui révéler le combat qui se livrait en moi.

Il comprit sans doute que la partie n'était pas gagnée, car il mit en jeu les arguments les plus propres à me convaincre et à me conquérir. Il parla de sa préférence bien marquée. Certes il avait conservé, disait-il, le meilleur souvenir de Maïa et ne lui marchanderait pas sa vive amitié, mais c'était Maï-Lou qu'il avait toujours choisie, élue dans le secret de son cœur... Car il dit Maï-Lou... Comment connaissait-il ce surnom tout à fait intime qui me venait de ma nourrice, et n'était connu que de vous? car mon père ne m'a jamais nommée que Marie-Louise.

Puis, il aborda la question de l'avenir et, sans rien préciser, me donna à entendre qu'il n'attendait que la conclusion de certaines transactions dès longtemps engagées pour revenir se fixer définitivement en France, en Touraine, et qu'alors il pourrait sans hésitation, dans la plénitude de sa liberté, s'unir à la femme qu'il avait toujours rêvée comme la compagne de sa vie. Et je n'ai pas besoin de vous dire que tout dans son attitude, dans ses regards, dans la pression fébrile de sa main, était

fait pour me démontrer clairement que cette bienheureuse femme, c'était moi.

Aujourd'hui que mon aveuglement a été cruellement dissipé, je me rends compte de ce talent de comédien et je m'étonne de ma crédulité. Mais il faut bien le reconnaître, j'avais affaire à un séducteur des plus experts, à un charmeur connaissant sa puissance et en graduant savamment les effets. Il ne me quittait pas des yeux ; il avait obtenu, en dépit de mes premières résistances, que je lui abandonnasse ma main qu'il magnétisait en la malaxant doucement dans la sienne, et il suivait sur ma physionomie la trace de mes pensées intimes, il devinait la portée de chacune de ses phrases sur mon esprit, atténuant ou démentant sur l'heure celles qui avaient paru me surprendre ou me déplaire. Et ainsi plus enveloppant et plus affirmatif, de degré en degré, il arrivait à m'étourdir, à m'enlever toute défense, à m'hypnotiser en quelque sorte par sa faconde d'une chaleur factice et d'une passion calculée.

En un seul point je le sentis sincère ; la proie lui paraissait belle et il voulait résolument la conquérir. Il y avait de la brutalité dans son hommage et par moment son œil me détaillait avec une satisfaction cynique. Il souriait en gourmet ravi qui se promet un régal de roi. J'en sentais par moment le rouge me monter à la figure et pourtant je ne lui en savais pas mauvais gré. Je me disais que, sans doute au pays où il avait vécu, les mœurs étaient quasiment sauvages et que la passion se manifestait avec une sincérité peu formaliste. De tout autre

ce désir glouton de ma chair m'eût révoltée. Mais à Camille je ne pouvais reprocher cette crudité d'appétit qui me faisait sienne.

Cette journée fut un long tête-à-tête et je compris pourquoi il avait amené de Poitiers ce Robert d'Argental. Ce Parisien sceptique avait été séduit par les allures légères de Sophie et n'ayant pas eu lieu de se plaindre de la façon dont ses premières galanteries avaient été accueillies, avait jugé qu'il y avait là une aventure possible, un caprice à satisfaire et manœuvré de telle sorte que l'invitation de se joindre à M. de Marcilly dans sa visite aux Belles-Feuilles avait été conquise haut la main, madame Delorme ne calculant guère la portée de ses libertés. D'Argental, tout en travaillant pour son compte, servait donc les visées de son ami. Et il fit si bien, qu'en dehors des repas qui nous réunirent, je restai tout l'après-midi et une partie de la soirée seule avec ce Marcilly, Sophie s'égarant à plaisir au bras de M. d'Argental dans les solitudes du parc.

Il en profita pour porter au dernier point le trouble dans mon esprit. Ce fut de la fascination et, lorsqu'au moment de se retirer, comme nous les accompagnions dans l'allée obscure qui conduisait à la grille, il osa me presser par surprise dans ses bras et me voler un baiser, j'étais dans un tel état d'énervement que je n'eus la force ni de me défendre, ni de protester... Et je me disais ensuite pour me disculper devant les révoltes de ma conscience que Camille avait bien quelques droits.

Raisonnement d'aveugle et qui devait me mener

loin. Car à chaque visite nouvelle, grâce à la complicité de Sophie et de M. d'Argental, il prenait plus d'autorité sur ma faiblesse, me familiarisait à ses caresses enveloppantes et me conduisait avec une science raffinée au point d'abdication et d'abandon qui ne me permettrait plus de lui rien refuser.

Je luttais pourtant contre cet entraînement dont les conséquences se présentaient parfois nettement à mon esprit dans mes rares heures de lucidité. J'avais des jours d'énergie où je tâchais de regagner le terrain perdu et de lui faire comprendre que je n'étais pas encore conquise, ni prête à lui appartenir. Alors il me faisait payer avec férocité sa déconvenue. Comment avait-il deviné qu'il y avait au fond de mon cœur un germe de jalousie envers Maïa? Peut-être m'étais-je trahie par un mot, perfidement analysé par cet esprit subtil. Peut-être mon affectation à ne jamais parler de ma sœur avait-elle suffi pour lui faire deviner notre rivalité. Et comme il en profitait pour me torturer les jours où j'essayais de me reprendre! Il trouvait moyen d'évoquer le passé pour me parler d'elle, me vanter sa gentillesse, sa douceur, sa docilité, sa nature aimante, et déclarait qu'il lui tardait de la revoir, et qu'à son premier instant de liberté, il pousserait jusqu'à Bayonne pour serrer la main de mon père et demander à Maïa si elle ne l'avait pas oublié. Que ne l'ai-je laissé faire! Maïa aurait deviné l'imposteur et m'eût mise sur mes gardes, et c'est cette jalousie maudite qui précipita ma chute.

Nous étions aux derniers jours d'août, quand je

reçus une lettre de Maïa qui m'annonçait que mon père, forcé de faire à Paris un voyage d'affaires, avait décidé qu'il l'emmènerait y passer quelques jours avec lui et qu'ils s'arrêteraient à Lusignan pour m'y voir ainsi que ma tante de Saint-Sauvant. Elle parlait d'un séjour de vingt-quatre heures.

Cette nouvelle, qui aurait dû me combler de joie, fut pour moi une cause d'anxiété. Le silence que j'avais gardé à l'égard de ma tante, qui ne savait rien de la présence de M. de Marcilly si près d'elle, me pesait comme un remords. Il semblait pourtant qu'il fût tout naturel de profiter de l'arrivée de mon père pour provoquer une explication décisive, amener celui que je croyais Camille à déclarer enfin ses intentions. Tout autre l'eût fait à ma place. Mais l'image de Maïa si charmante, si séduisante, si belle, se dressait devant mes yeux, et je m'écriais en moi-même : Non, non, il ne la verra pas, il ne doit pas la voir avant qu'il se soit promis à moi, rien qu'à moi!

Je m'affermis donc dans ma résolution de me taire. Je me disais que pour se révéler à mon père et lui avouer ses projets, ce n'était pas à Lusignan que le moment serait convenable aux yeux de M. de Marcilly; que lorsque les choses seraient au point où je les voulais, pour qu'il ne lui fût plus possible de se dédire, c'est à Bayonne que je le conduirais triomphalement. Et je résolus de tout faire pour qu'il ignorât l'arrivée de Maïa et de mon père. Aussi, pour qu'un hasard maladroit ne vînt pas contrecarrer mes précautions, je me

promis de m'armer d'une réserve dont je m'étais trop départie certains soirs.

Je vous ai dit que les deux parcs se touchaient, à peine séparés par un sentier de servitude. Le soir, quand l'heure était venue pour moi de rentrer chez madame de Saint-Sauvant, M. de Marcilly s'empressait de s'offrir pour m'accompagner et veiller à ce que rien ne m'arrivât de fâcheux, dans la traversée d'un parc à l'autre. En réalité, c'était, je le sentais bien, un prétexte pour se ménager quelques instants de plus de tête-à-tête, car madame Delorme et M. d'Argental se gardaient bien de se joindre à lui.

La première fois il se borna à me conduire jusqu'à la petite porte treillagée dont j'avais la clef. Puis un soir il fit quelques pas à l'intérieur. Une autre fois, comme tout le monde dormait au logis, madame de Saint-Sauvant se retirant de fort bonne heure dans ses appartements, il voulut connaître la fenêtre de ma chambre qui se trouvait au rez-de-chaussée. Mais si j'avais satisfait à cette fantaisie, jamais je ne lui avais encore permis de pénétrer dans la maison. Et j'étais bien décidée, pendant la durée du séjour de mon père et de ma sœur, de trouver un prétexte pour ne passer chez Sophie que de rares instants et surtout de n'y pas paraître le soir. Et comme il fallait qu'elle me servît en cette occasion, je dus apprendre à madame Delorme leur prochaine arrivée à Lusignan et invoquer la brièveté de leur séjour pour expliquer mon désir de n'en rien laisser savoir à M. de Marcilly.

Mais ce luxe de précautions devait se retourner contre moi. Nous étions au 25 août, il y avait déjà un mois que M. de Marcilly et son ami M. Robert d'Argental étaient devenus les hôtes familiers de madame Delorme. Leurs affaires dans le département leur prenaient fort peu de temps, il faut croire, et se concluaient facilement, car allant et venant de Poitiers à Lusignan, ils trouvaient toujours moyen de nous consacrer quatre ou cinq jours par semaine. Et précisément à la veille du 25 août, qui était le jour de l'arrivée de Maïa, M. de Marcilly annonça qu'il avait pour le lendemain un rendez-vous à Chatellerault, et j'eus involontairement un mouvement de satisfaction si visible à cette nouvelle qu'il s'en aperçut, en prit quelque ombrage et, m'en ayant querellée, malgré mes dénégations, nous nous quittâmes ce soir-là un peu mécontents l'un de l'autre.

Mais je me consolai de ce nuage passager par la certitude que je croyais avoir qu'une absence forcée l'empêcherait de se jeter au travers de mes plans. Plus tranquille, je passai gaîment cette journée avec mon père et ma sœur, en ayant bien soin toutefois de diriger nos promenades dans le parc de ma tante vers les parties les plus éloignées des Belles-Feuilles. Pourtant j'évitais de me trouver seule avec Maïa. J'avais peur qu'elle ne lût mon secret au fond de mon cœur avec sa finesse et sa perspicacité habituelles. Je sentais que je me défendrais mal contre un soupçon et que je ne serais pas la plus forte avec cette habile questionneuse. Et je

regardai comme une chance heureuse la décision de madame de Saint-Sauvant qui fit préparer à Maïa une chambre au premier étage toute voisine de la sienne. Maïa n'osa protester, mais un de ses regards sembla me demander si j'avais oublié notre vieille habitude qui nous avait toujours été chère de coucher dans la même chambre pour pouvoir babiller tout à l'aise. Elle s'attendait vraiment à une protestation de ma part. Mais voyant que je détournais la tête, faisait mine de ne pas comprendre, elle se résigna.

Je croyais avoir remporté une belle victoire. Hélas! sa présence m'eût sauvée et je n'en serais pas réduite aujourd'hui à regarder la vie comme impossible, à souhaiter la mort comme la terminaison fatale de mon martyre.

Nous nous séparâmes d'assez bonne heure. Je me souviens qu'il était dix heures. Ils avaient voyagé une partie de la journée et devaient reprendre le train de Paris le lendemain matin. Je rentrai dans ma chambre un peu fiévreuse de cette longue contrainte, mais heureuse de pouvoir me détendre l'esprit et rêver à mon gré. Comme le sommeil ne me sollicitait pas, je me bornai à me déshabiller et à passer un peignoir pour être plus à l'aise et j'ouvris ma fenêtre toute grande. La chaleur était accablante.

De cette fenêtre où je m'accoudais j'avais vue sur les Belles-Feuilles. J'apercevais les fenêtres du château encore éclairées à travers l'éclaircie des grands arbres qui encadraient la pelouse.

J'étais à peine à cette fenêtre depuis quelques minutes que je vis une ombre se dresser au-dessus de la haie, arriver jusqu'à la petite porte que j'avais peut-être la veille mal fermée par inadvertance, car elle tourna silencieusement sur ses gonds, livrant passage à un personnage dont je commençais à distinguer la taille et les allures et que je reconnus tout à fait avec saisissement quand il eut gagné la zone de lumière que répandait ma fenêtre sur le parterre. C'était M. de Marcilly. J'étouffai un cri prêt à m'échapper et, me rejetant en arrière, je saisis des deux mains les vantaux de ma fenêtre pour la refermer, mais, se glissant rapidement jusqu'au banc placé au-dessous de la baie, il bondit sur l'embrasure et d'un geste me cloua sur place.

Terrifiée, je ne pus que murmurer d'une voix étranglée :

— Que faites-vous? Si l'on vous voit, je suis perdue.

— Éteignez votre lampe, me dit-il; j'ai à vous parler.

Machinalement j'obéis, ne songeant pas au danger que je pouvais courir dans cette obscurité, seule auprès d'un homme qui me voulait et que je m'étais fait un devoir d'aimer. Je croyais qu'il était resté debout sur le banc, mais en me retournant je le vis dans la pénombre à deux pas de moi. Il me saisit la main et me força à m'asseoir près de lui sur le canapé. Je voulais résister, mais je n'étais pas la plus forte, crier, mais alors les gens de la maison accourraient, mon père le surprendrait ainsi chez moi. Et que dire? Quelles explications

donner? Comment me justifier d'avoir encouragé une telle audace. J'étais prise, victime de mes propres combinaisons, et il le savait bien.

— Maï-Lou, me dit-il, c'est mal, tu m'as trompé.

Et pour me parler d'une voix distincte mais presque imperceptible, il m'attirait à lui et sa bouche touchait presque mon oreille. Son souffle me brûlait la nuque et toute frémissante, je ne m'apercevais pas qu'il me tutoyait.

— Trompé, fis-je dans un chuchotement, et comment? Nous ne devions pas nous voir aujourd'hui, je vous croyais parti pour Châtellerault.

— En effet, j'ai été sur le point de partir avec d'Argental, mais ce que j'ai vu à la gare a changé mes dispositions et d'Argental est parti seul avec mes instructions.

Cette réponse me fit trembler. Qu'avait-il vu à la gare? Il me laissa dans le doute un instant.

— Tu dissimules mal, ma pauvre enfant, continua-t-il; hier soir j'ai senti qu'il se passait en toi quelque chose d'extraordinaire. J'ai compris que mon absence de Lusignan comblait tes vœux. Pourquoi? ce n'était pas bien difficile à deviner et si je suis allé à la gare à l'arrivée du train de Niort, c'est parce que je savais là pénétrer le motif de ta joie mystérieuse. Et mes souvenirs ne m'auraient pas servi suffisamment pour reconnaître certaines personnes descendues à Lusignan que le chef de gare, très empressé auprès de M. Jacquelin et de ta sœur Maïa,

devait fatalement, en les nommant tout haut, fixer mes irrésolutions. Pourquoi m'as-tu caché leur prochaine arrivée?

Je balbutiai d'une voix étranglée, parlant d'une surprise, disant que mon père, forcé de repartir dès le lendemain, ne voulait voir personne.

— Maïa est bien belle, sais-tu?

Cette exclamation m'atteignait en plein cœur et un frisson de jalousie me courut sous la peau de la tête aux pieds. Il le sentit, car de son bras qui m'enlaçait la taille, il m'attirait à lui en réveillant par ses paroles tous les sentiments mauvais qui étaient en moi.

— Oui, continuait-il, elle est belle, et au delà de ce que j'aurais supposé...

— Plus que moi?

— Je ne dis pas cela, mais autrement. Ses grands yeux d'un bleu si doux et si franc révèlent sa loyauté et sa tendresse. Et comme ses cheveux d'or brun encadrent admirablement cette physionomie originale et mutine... Certes quand elle aimera elle ne se disputera pas comme tu le fais, si elle était là à ta place dans mes bras, crois-tu qu'elle se montrerait glaciale et rebelle comme toi... Non, du premier jour, en retrouvant le meilleur ami de son enfance, elle se serait fiée à sa probité, elle n'eut pas marchandé ses élans d'amitié... Certes Maï-Lou, tu es belle comme une Junon, mais fière et calculatrice comme elle...; pas une fois je n'ai senti l'étincelle amoureuse faire gonfler ton sein et frémir ta lèvre. C'est ton ambition qui t'ordonne de me

bien accueillir, mais ton cœur reste muet... Maïa n'aurait pas de ces arrière-pensées...

Je me débattais sous ces insultes qui me rendaient folle, je me révoltais, je criais grâce, je sanglotais sur sa poitrine, m'abandonnant, me livrant sans défense à l'audace de ses mains cyniques... Ah ! ce ne fut pas une nuit de volupté, mais d'affreuse torture. Et quand il s'échappa au petit jour me laissant anéantie sur ma couche souillée, il ne pouvait guère se vanter de sa détestable victoire, car sa retraite fut une véritable délivrance pour mon cœur débordant de mépris, soulevé de dégoût. Et à partir de ce moment je crois bien que je l'ai haï presque autant que j'avais cru l'aimer...

. . . .

II

Donc, je ne m'appartenais plus, j'étais sa maîtresse en attendant qu'il tînt ses promesses, car pour triompher de mes dernières révoltes, il avait juré qu'il n'aimait que moi et que rien ne pourrait séparer ce que la passion avait uni. Et déjà avant qu'il m'eût quittée, à l'allure cavalière et satisfaite de son adieu, je ne croyais plus à son serment. Un instant j'eus la pensée de courir auprès de mon père pour l'appeler à mon aide... Mais la honte fut la plus forte. A quoi bon d'ailleurs? Avais-je le droit de le désespérer et de lui faire porter

une part de mon infamie? Un tel aveu pouvait le tuer sans me sauver.

Seule j'avais commis la faute, seule j'en devais poursuivre la réparation. Et je me disais que peut-être mes doutes étaient injustes, qu'en dépit de sa brutalité, de son crime, il pouvait être sincèrement résolu à me donner son nom, à me réhabiliter à mes propres yeux. Et j'eus la force de composer mon visage, de sourire à mon père, j'osai sans trembler embrasser Maïa, cause innocente de ma chute, et le secret de cette triste nuit ne put être soupçonné par personne.

Je me trompe. Si l'aveu expira sur mes lèvres, ce Marcilly n'eut pas honte de raconter ma défaite. Le sourire de son ami, M. d'Argental, me le fit clairement comprendre. Et la nouvelle qu'il apportait chez madame Delorme ne me laissa plus de doute sur l'étendue de mon malheur. M. de Marcilly, forcé de partir subitement pour la Touraine, l'avait chargé de nous exprimer ses regrets. Évidemment il avait pressenti ma rancune et redouté mon accueil. Mais n'était-ce pas la preuve de son peu de sincérité? Ne voulait-il pas par cette absence laisser l'impression de cette nuit s'amortir en moi? Comme si je pouvais oublier sa déloyauté! L'homme qui veut tenir ses promesses ne temporise, ni ne s'éloigne. La lumière se faisait dans mon esprit. Mais je supportai ce coup sans pâlir, car ma foi était morte. Le mépris l'avait tuée.

Quelques jours après, madame Delorme me fit prévenir qu'elle désirait me voir dans l'après-midi. Je

devinai que M. de Marcilly devait être de retour et ne me sentant pas l'esprit assez calme pour me trouver en sa présence, je profitai d'une petite indisposition de madame de Saint-Sauvant pour décliner l'invitation. Mais ce n'était que gagner du temps sans pouvoir échapper à cette entrevue pénible. Le lendemain en effet Sophie vint elle-même et, se faisant de ma bonne tante une auxiliaire, elle réussit à m'entraîner chez elle. Refuser devant une telle insistance, c'eût été peut-être éveiller les soupçons de ma tante. Je pris mon parti et je cédai.

A peine avions-nous franchi le sentier et pénétré aux Belles-Feuilles que madame Delorme entreprit de me confesser. Que s'était-il passé entre M. de Marcilly et moi? D'où venait ma répugnance à le voir? Car elle avait bien compris, disait-elle, que si je refusais de venir chez elle, c'était par résolution de ne pas l'y rencontrer. Et elle s'apitoyait sur le chagrin que je lui causais, affirmant qu'il se désolait de mon attitude et lui avait affirmé qu'il n'y avait entre nous qu'un simple malentendu, une pique d'amoureux et qu'il lui suffirait d'avoir avec moi un quart d'heure d'entretien pour que le raccommodement se fît aussitôt.

Un malentendu!... Ce mot raviva tout mon ressentiment et me fit prendre la résolution formelle d'avoir avec lui une entrevue décisive.

— Puisque M. de Marcilly désire une explication, dis-je à Sophie, je suis prête à la lui fournir. J'ai contre lui des griefs que je ne puis te dire et qu'il lui sera dif-

ficile de racheter. Il m'a blessée dans ma dignité. Il a agi de façon à se diminuer étrangement à mes yeux et à me faire envisager l'avenir sous le jour le plus funeste... Mais ce sont questions à débattre entre nous, et je pense maintenant, qu'il a raison d'insister, car ce qui doit être dit, doit l'être au plus tôt.

Et comme je hâtais le pas vers le château, madame Delorme m'arrêta.

— Il n'est pas au château, me dit-elle, mais dans le parc où il t'attend au rond-point des Marronniers, près du kiosque... C'est là que tu le trouveras. Je te laisse libre... et ne doute pas que le bon accord ne se rétablisse, il m'a paru ce matin plein de repentir.

Résolument, d'un pas rapide, je gagnai ce rond-point des Marronniers, assez éloigné des jardins pour que la solitude y fût complète. Je l'aperçus qui venait à ma rencontre.

Il avait sur les lèvres son plus mauvais sourire. Sophie me parut avoir inventé de toutes pièces son prétendu repentir.

— Eh bon Dieu ! ma chère, s'écria-t-il en ricanant, que de façons vous faites. Pour avoir la faveur d'un moment d'entretien il faut vous envoyer chercher par ambassadrice. Heureusement que cette bonne madame Delorme est d'excellente composition et la plus serviable que je sache. Autrement j'aurais été contraint, ma belle, de reprendre ce soir le chemin de cette fenêtre si commode qui donne accès à votre paradis...

— Oh ! cela, ne le tentez pas, fis-je en l'interrom-

pant, je crierais, j'appellerais, j'irais chercher un refuge contre vous jusque dans la chambre de madame de Saint-Sauvant.

— Hum! ce serait un peu tard, répliqua-t-il avec son air railleur.

Puis changeant subitement de ton et prenant un air sérieux et morigéneur :

— Voyons, Maï-Lou, dit-il, tout cela n'est pas sérieux et ce petit accès de révolte n'est pas de saison. Ce qui est fait est fait. Il faut en accepter les conséquences. Tu es une véritable enfant de t'effaroucher pour si peu. Après tout, mon crime est-il si grand? J'ai profité agréablement des circonstances qui favorisaient mes désirs et fait sonner un peu plus vite que tu n'aurais voulu l'heure du berger. Mais je n'ai fait, en somme, que prendre possession d'un cœur qui m'appartenait depuis longtemps. Tout autre eût agi de même à ma place, sous peine de prêter à rire et d'être traité de benêt par la femme, trop respectée. Je sais bien que ce sont là des théories qui n'ont pas encore pénétré dans l'éducation des petites demoiselles de province. Les bons bourgeois, vois-tu, font mine de s'en scandaliser par bégueulerie hypocrite, mais sous le manteau de la cheminée ils ne se gênent pas pour les pratiquer. Et bien sot serait celui qui bouderait devant l'occasion conquise et la jouissance offerte. Il n'y a pas déjà tant de bonnes heures dans la vie pour qu'il soit sage de laisser échapper celles qui se présentent... Allons, faisons la paix, tu es belle comme un ange, avec ton petit air de

Diane offensée, et je t'aime plus que jamais.... Donne-moi un bon baiser, mignonne...

Et il s'avançait les bras tendus, l'œil allumé. Je reculai d'un pas.

— A votre tour, écoutez-moi, lui dis-je.

Il se mordit les lèvres et haussa les épaules.

— Un sermon, avec de si beaux yeux, enfin je suis tout oreilles.

— Vous l'avez dit, je suis une petite provinciale élevée dans le respect des vertus bourgeoises que votre mère pratiquait si bien, une idiote qui ne saurait comprendre la beauté de vos théories... Vous m'avez surprise, affolée, perdue en abusant de mon ignorance et de ma jalousie... Mais aujourd'hui je me garde! J'ai été votre victime, je ne serai pas votre maîtresse... Et si tous vos efforts, depuis un mois, n'ont eu pour but que de me corrompre, de m'avilir, de vous faire un jeu de mon déshonneur, dites-vous bien que vous avez commis cyniquement un crime inutile... si vous ne m'avez pas menti en me répétant sans cesse que vous m'aimiez, si vous étiez sincère quand vous me juriez, et de quel accent passionné, que votre vie m'appartenait, vous savez à quel prix vous pouvez obtenir, non que j'oublie, car je ne m'absoudrai jamais de ma lâcheté, mais que je vous pardonne mes remords... Jusque-là tout nous sépare et ce n'est que le jour où vous m'aurez loyalement réhabilitée à mes propres yeux que je permettrai à ma main de toucher la vôtre.

Sans doute il lut dans mes yeux la fermeté de ma

résolution, car il resta sur place, à me regarder quelques minutes avant de trouver une réplique.

— Voilà, dit-il enfin, qui est du meilleur tragique, oui c'est grandiose et tout à fait romain, cela sent sa Lucrèce, et je ne puis que m'incliner avec estime devant cette belle inspiration classique... Seulement, ce qui me gâte le tableau, ma chère, c'est que jamais une femme aimante ne parlerait ainsi. La passion vraie accepte et pardonne tout. Que les vieux préjugés de fausse dignité et de ridicule pudeur s'insurgent au premier moment, je l'admets, mais le plaisir de se donner, la joie de faire un heureux ont bien vite triomphé des scrupules mesquins de la morale hypocrite. La femme qui raisonne sous le baiser, qui ne perd pas la tête dans le délire des sens quand elle subit l'étreinte enivrante d'un amant plein d'ardeur, celle-là n'aime pas et n'a jamais aimé. Tu bénirais mon prétendu crime, tu ne conserverais de cette nuit charmante qu'un souvenir radieux, qu'un appétit féroce de voluptés nouvelles si tu avais enfermé pour moi dans ton sein, seulement un peu de cette tendresse que tu prétendais m'avoir vouée depuis ta plus tendre enfance...

— Voilà le dernier coup, m'écriai-je, et les larmes me montaient aux yeux, c'est le juste châtiment de ma faute... En serais-je où je suis si je ne vous avais pas aimé?... Ah! Camille, si ma raison près de vous est en lutte perpétuelle avec mon cœur, ne vous en prenez qu'à vous...

Il se mit à ricaner.

— A moi, en vérité, l'accusation demande un commentaire, fit-il.

— Oui, repris-je, vous m'avez fait passer par de bien cruelles épreuves depuis que je vous ai revu. Pendant dix ans j'avais nourri dans mon sein un véritable culte pour ce compagnon de mon enfance si charmant et si bon; quand on m'annonça votre retour en France, certes je pressentais bien un changement dans tout votre être, l'homme qui a vécu, qui a lutté n'a plus cette fleur de grâce qui rendait si séduisant l'adolescent. Mais au moins croyais-je retrouver la même nature franche et délicate, et cet enthousiasme pour le bien et le beau, cette passion pour les idées généreuses, ce souci de plaire et tous ces raffinements de tendresse qui vous rendaient si cher à ceux que vous aimiez alors... Hélas! quelle métamorphose! quel réveil pour moi! A quel point avez-vous renié votre passé! Mon ami d'autrefois se rit de tout ce qu'il vénérait. Le scepticisme a tué ses croyances. J'ai beau lui prêter une oreille complaisante, je ne reconnais plus sa pensée. Son esprit élevé s'est fait en vous brutal et cynique, et bien des fois j'ai été sur le point de vous interrompre et de vous crier : Camille, Camille, est-ce bien vous qui parlez ainsi? Ah! oui, je vous aimais ardemment, follement, au point d'être jalouse de tout ce qui pouvait me séparer de vous, et plus je me fortifiais dans cet amour, plus vous sembliez vous plaire chaque jour à le battre en brèche. Qu'est devenu le noble enfant, plein de gentilhommerie, si fier des héros de sa race, si résolu à les

continuer? Vos propos railleurs, vos dédains des grands dévouements que vous traitez de prétentieuses sottises, votre mépris de toute vertu ont déchiré mon cœur d'atroces et continuelles blessures... Ce fut un cauchemar grandissant où je me débattais contre ma volonté d'aimer, où les désillusions engendraient l'épouvante et le doute...

Il m'interrompit violemment sur ce mot.

— Le doute... et de quoi pouvez-vous douter, s'il vous plaît, ma belle?

Il était blême de fureur et me lançait des regards meurtriers. Puis, la réflexion sembla le calmer subitement.

— Il vous fallait un coquebin qui pliât sous vos caprices de petite fille, et vous voilà tout affolée parce que vous vous trouvez en face d'un homme. Ma foi, il faut vous résigner, ma chère, à la réalité.

Il avait repris son sang-froid et son air railleur.

— A vous en croire, j'étais un grand innocent dans ma prime jeunesse, mais, ma foi, il ne m'en souvient guère. J'avais été élevé, il est vrai, au milieu des jupes de femmes, et je jouais les petits chérubins, fleurant bon la fleur d'oranger. Tout cela est bien loin, et les obligations de la lutte pour la vie qui s'emparent de vous dès qu'on a quitté le gynécée maternel m'ont fait ce que je suis, un lutteur qui ne se paye pas de fadaises sentimentales, un ours, si vous voulez, qui ne se contente pas de pourlécher les os qui lui tombent sous la patte, mais les casse net pour en extraire la

moelle. Au demeurant, ma chère, le meilleur fils du monde et le plus accommodant des amoureux, pourvu qu'on ne lui demande ni minauderies énervantes à la mode du Tendre, ni platoniques églogues. Vous voyez que je ne me gendarme pas contre vos regrets et que je ne me ménage pas la bonne vérité. Cela bouscule un peu votre idéal, ma belle Chloé, de ne pas me voir pareil à Daphnis, mais plus ressemblant à quelque faune audacieux et viril. La réflexion vous corrigera de vos rêveries et vous finirez par m'accepter comme une réalité de meilleure encolure. Quant à ce que vous appelez une réhabilitation nécessaire, je ne suis pas homme à m'y soustraire...

En disant lentement ces derniers mots, il s'avançait le sourire aux lèvres, pensant que cette promesse renouvelée suffirait à dissiper toute ma rancune. Mais la froideur silencieuse avec laquelle j'accueillis son affirmation sans le quitter des yeux, l'arrêta.

— Oui, reprit-il, bien que je ne voie pas trop ce qu'il y a à racheter, car vous n'avez jamais été plus savoureuse à mon goût, je passerai par le sacrement puisque telle est votre fantaisie et que c'est à ce seul prix que je puis reconquérir mes droits... Me voilà bien, je pense, au point où vous avez voulu me conduire?

Le sans-façon odieux avec lequel ce misérable parlait de l'avilissement qu'il m'avait infligé me soulevait le cœur d'indignation. Mais cette scène avait déjà trop duré. J'étais à bout de courage. Je trouvai cependant

encore assez de force pour me contenir, assez de sang-froid pour feindre de le croire sincère.

— Dans quelques jours, répondis-je, mon père reviendra à Lusignan, vous convient-il que je lui apprenne votre présence en France et que je le prépare à votre visite?

— Comment donc! fit-il avec un ricanement dissimulé, mais vous allez au-devant de mes désirs. J'ai la plus impatiente envie de renouer connaissance avec cet excellent M. Jacquelin, mon futur beau-père, qui a de si jolies filles... et jusque-là...

— Jusque-là, vous me ferez la grâce de ne pas chercher à me revoir... J'ai besoin de calme et de solitude...

— Une neuvaine, c'est convenu. J'en profiterai, ma chère fiancée, pour régler mes affaires dans le département afin d'être libre de partir...

Il s'arrêta pour voir l'effet de sa phrase. Je ne bronchai pas.

— De partir à votre suite, bien entendu, continua-t-il, pour Bayonne, où nous publierons les bans.

Que répondre à cette suprême ironie? Elle ne me touchait pas. Depuis le commencement de notre entrevue j'étais fixée. J'avais fait mon devoir quoi qu'il dût m'en coûter. Je le laissai me saluer et quand, pirouettant sur ses talons, il disparut dans l'allée couverte, je le suivis d'un regard plus chargé de pitié que de colère.

Je ne voulus même pas revoir madame Delorme, et quand je rentrai chez ma tante, j'avais résolu, pour

prévenir tout commentaire, de me dire malade afin qu'il me fût loisible de garder la chambre et de m'enfermer dans une solitude à peu près complète. Mais je n'eus pas vraiment besoin de feindre, et le médecin, que madame de Saint-Sauvant avait immédiatement fait prévenir, me trouva en proie à une fièvre si intense qu'il me fallut bien lui permette de me soigner.

Le contre-coup de tant d'émotions me venait en aide et le mal physique me servait à dissimuler à tous la profondeur de mon désespoir. Car je ne me faisais plus la moindre illusion. Je jugeais ce Marcilly tel qu'il était. Et je savais bien qu'il ne tiendrait pas ses promesses. Et, chose étrange, la certitude de son abandon me soulageait. J'avais horreur de ma situation, mais l'idée de lui appartenir désormais, de devenir sa femme me faisait plus horreur encore. Et je sentais en moi une telle révolte, surexcitée par la fièvre qui me tenaillait la cervelle, que je crois qu'en ce moment s'il eût reparu prêt à s'exécuter, j'aurais crié à ma tante, à mon père : Non! par grâce, chassez-le, je ne veux pas le voir!

Ah! pourquoi ne suis-je pas morte du mal qui m'avait terrassée! C'eût été une grâce divine qui m'eût épargné de plus atroces souffrances. Car je ne mesurais pas alors la profondeur de l'abîme où j'étais tombée, je ne savais pas, comme je le sais à cette heure, à quel misérable ma folle jalousie m'avait livrée.

Par degrés la fièvre s'apaisa. Le calme se fit en moi. Ma jeunesse fut la plus forte, et quand mon père et

Maïa vinrent me rejoindre chez madame de Saint-Sauvant, j'étais en pleine convalescence.

Il fut convenu qu'on me laisserait le temps de reprendre mes forces avant de quitter Lusignan, car je devais retourner à Bayonne avec eux. Le moment semblait donc venu d'agir comme il avait été dit avec M. de Marcilly : prévenir mon père de son arrivée en France et lui préparer une entrevue. Mais je ne m'arrêtai pas un instant à cette idée. Et l'événement devait bien vite me donner raison.

Un matin, je me trouvais seule dans la partie du jardin qui avoisinait la haie, mais à quelque distance de la maison et cachée par une charmille. Je vis se dresser à deux pas de moi, dans le sentier, la tête espiègle de la petite fille du jardinier de madame Delorme. Elle tenait un gros bouquet de pensées et me le jeta en me disant :

— Pour toi, madame.

Puis elle disparut comme on le lui avait recommandé sans doute.

Le bouquet était tombé à mes pieds, et, du milieu des fleurs séparées par le choc, je voyais passer un coin d'enveloppe.

J'hésitais à la prendre et pourtant la prudence me défendait de l'abandonner à la discrétion du premier qui passerait. Je la ramassai donc et rejetai sur le sentier le bouquet dont la composition m'apparaissait comme une insultante hypocrisie. La lettre était, je n'en avais pas douté un instant, signée de M. de Marcilly.

Voici ce qu'il écrivait :

« Ma chère enfant,

» J'ai appris hier soir l'arrivée de M. votre père, mais en même temps je recevais d'importantes dépêches du Labrador. D'un côté, pour répondre à vos désirs, je voudrais prolonger mon séjour ici, mais, d'autre part, les intérêts les plus graves exigent que je reprenne sans différer un seul jour le chemin du Canada. On trouverait fort bizarre, je crois, une demande en mariage faite par un prétendant en tenue de voyage et qui ne saurait même pas préciser la date de son retour.

» Dans l'intérêt des convenances et du bon goût auxquels vous tenez si fort, je crois que l'ajournement de nos projets s'impose. Ne troublez donc pas la quiétude de ce bon M. Jacquelin, ne parlez pas de nos petits différends à votre jolie sœur et faites-moi crédit d'un an ou deux. Quand j'aurai liquidé mon Canada, je vous reviendrai, plus enflammé que jamais pour vos beaux yeux, et je vous retrouverai, j'en emporte l'espoir, moins formaliste et plus moderne. Ce qui fera notre entente des plus cordiales.

» Comme je vous sais avisée et prudente autant que belle, je suis très persuadé que vous n'avez dû faire aucun impair en ces matières délicates et que rien ne s'oppose à ce que nos épousailles soient remises de vingt ou trente mois. Quant aux accordailles, la chose est faite, n'est-ce pas et bien faite.

» Si pourtant vous désiriez faire subir quelques

variantes à ce nouveau programme, vous n'avez qu'à en aviser madame Delorme, qui en fera part à d'Argental, lequel m'en saisira par la voie la plus prompte, et je m'empresserai, si j'ai déjà franchi l'Atlantique, de vous faire réponse par câble. Vous ne pouvez souhaiter un fiancé d'humeur plus accommodante.

» Sur ce, prenez patience et gardez-vous en beauté. Je reste toujours vôtre

« C^lle DE MARCILLY. »

Cette insolente missive, qui visait une sorte de revanche et semblait faite pour exaspérer mon désespoir, manqua son but. Je la lus sans colère et j'en éprouvai plutôt un sentiment de soulagement et de délivrance. Puisque j'avais pu garder mon secret, que devais-je attendre de mieux que cette lâche retraite? Le repos de mon père n'était plus menacé. Il n'y avait que moi de frappée. Les injures qu'il m'adressait se retournaient contre leur auteur.

Cependant, il s'était opéré en moi à la suite de mon séjour chez madame de Saint-Sauvant un tel changement d'allure que Maïa s'en inquiéta et chercha à provoquer mes confidences aussitôt notre retour à Bayonne. Hélas! mon mal était de ceux qu'on n'avoue pas. A Maïa surtout je ne pouvais rien dire, et je coupais court à ses questions amicales en mettant sur le compte de mes fièvres cette mélancolie que je prétendais sans cause et à laquelle rien ne pouvait plus m'arracher.

Mais les malheurs marchent toujours par bandes.

Un mois après notre retour de Lusignan, mon père fut frappé, au milieu d'une promenade sur le port, d'une attaque d'apoplexie. On le crut d'abord foudroyé et pendant tout un jour le médecin désespéra de sa vie. Mais cette existence qu'on réussit à lui rendre, ne devait plus avoir de prix pour lui. Car il resta paralysé de tout le côté droit, ne pouvant désormais se bouger sans notre aide et n'ayant à son service que des sons rauques et inarticulés pour traduire sa pensée et nous faire connaître ses désirs.

On ne nous cacha pas que ce n'était qu'un répit et que cette hémiplégie, issue de l'apoplexie, avait pris par suite le caractère d'une paralysie progressive qui ne pardonne pas. A partir de ce moment notre vie, dans tous ses instants, à Maïa et à moi, fut consacrée au soulagement de ces pauvres êtres si chers et à disputer à la mort ces débris d'existence.

Et ce qui rendait cette tâche plus particulièrement douloureuse, c'est que mon pauvre père avait la pleine connaissance de son état, et qu'il semblait, de son œil resté vivant, nous faire comprendre comme il suivait la marche lente mais incessante de cette paralysie que nulle médication ne pouvait plus enrayer.

Il y a six mois, les mouvements du cœur furent atteints. C'était prévu par le docteur qui ne nous l'avait pas laissé ignorer. Et il s'éteignit sans souffrance dans nos bras.

Quand nous nous trouvâmes seules, Maïa et moi, au chevet de notre pauvre vieille grand'mère qui, profon-

dément épouvantée par cette perte, ne quittait plus son lit, je ne sais ce qui se passa en moi. Mais, en dépit de mes résolutions d'oublier, ma déplorable aventure se représenta comme une obsession à mon esprit. Et si désabusée que je fusse, l'espérance pousse dans le cœur des malheureux des racines si profondes que tous les efforts que j'avais faits pour l'en arracher avaient été impuissants. Que pouvais-je attendre cependant? Où puiserais-je les éléments d'une foi nouvelle?

Quels incidents particuliers me donnaient à penser à une conversion si improbable? Rien qu'une phrase de cette lettre odieuse, restée gravée dans mon esprit entêté : Vingt mois, avait-il dit. Et l'échéance était prochaine. S'il reparaissait pourtant au jour promis. Sa brutalité prouvait sa colère. Et si je ne lui avais pas tenu au cœur, il eût mis plus de formes polies dans cet abandon ironique. Alors n'était-il pas possible qu'un regret, peut-être un remords, se fût fait jour dans sa conscience? Et mon imagination me le représentait transformé, repentant, rendu au souci de son devoir et prêt à racheter par toutes sortes de délicatesses tendres les cruautés du passé.

Et dominée par cette idée fixe, je ne pensais plus qu'à trouver les moyens de quitter Bayonne, sous un prétexte acceptable, pour pouvoir librement m'informer de M. de Marcilly auprès de ceux qui devaient être au courant de ses projets et me ménager une nouvelle rencontre avec lui, aussitôt son retour.

Mais comment laisser Maïa seule auprès de grand'-

maman Jacquelin? C'était mal et je m'en voulais d'y penser. Et je m'efforçais de combattre mon impatience, de me démontrer que ce départ était impossible et qu'il y fallait renoncer. Mais tout cela n'allait pas sans luttes intérieures, mon humeur s'en aigrissait et la brusquerie de mes allures aurait suffi pour éveiller l'attention de Maïa si déjà depuis longtemps sa pitié amicale ne s'était pas émue de ma souffrance mal dissimulée.

Elle ne savait rien de mon secret et elle ne cherchait pas à le connaître, puisque ma confiance se refusait à tout lui dire. Mais elle devinait que cette contrainte forcée devait compliquer ma misère, et bien résolument elle avait pensé à me délivrer de toute obligation, à assumer pour elle seule nos communs devoirs, à me laisser libre d'agir selon le souci de mes intérêts et le vœu de mon cœur.

Un matin, elle vint à moi, une lettre à la main.

— J'ai reçu de mauvaises nouvelles de Manette, me dit-elle, notre pauvre petite sœurette est malade et bien triste dans son isolement. Elle occupe à Richelieu un petit pavillon assez bien disposé pourtant, pour lui permettre d'y recevoir pour quelque temps l'une de nous. Moi, tu le sais, je suis très casanière et tout déplacement me paraît une grosse affaire, j'ai donc pensé que tu consentirais à l'aller voir, à séjourner près d'elle quelques semaines et tu pourrais ensuite au retour t'arrêter chez notre tante de Lusignan, qui serait fort enchantée de ta visite.

Je l'examinai avec surprise. Elle garda le visage le plus calme comme pour me faire sentir que je ne devais pas chercher dans sa proposition autre chose que ce qu'elle mettait en avant. Mais je devinai bien l'inspiration d'une amitié dévouée et je m'écriai :

— Mais grand'mère !...

— Sa santé est un peu meilleure, elle commence à reprendre des forces et je suffirai seule à la soigner. D'ailleurs je l'ai prévenue qu'il te faudrait pour une nécessité urgente t'absenter de Bayonne, et comme le temps ne compte pas pour elle, une fois partie tu pourras en user à ta guise... J'aurai soin d'ailleurs de te prévenir s'il survenait quelque complication.

Cette bonté prévoyante me fit monter les larmes aux yeux. Je tombai dans les bras de Maïa, en proie à une véritable crise nerveuse et je crois bien qu'à ce moment-là, il ne lui aurait pas été bien difficile de m'arracher mon secret. Mais sans doute elle eut scrupule d'abuser de mon émotion, de profiter d'une abdication passagère de ma volonté, car elle se borna à me calmer, à m'exhorter à reprendre mon sang-froid, sans me demander ni d'explication ni d'aveu.

Quelques jours plus tard j'arrivais à Richelieu et je trouvai Manette fort joyeuse d'apprendre que je passerais quelques semaines auprès d'elle, et d'ailleurs aussi bien portante que le lui permettent ses infirmités. Comme je m'étonnais de ne pas la voir alitée, elle rougit un peu, commença par déclarer qu'elle s'était rétablie plus rapidement qu'elle ne l'eût espéré, puis, sur mon insis-

tance, elle finit par m'avouer que sa lettre lui avait été inspirée et commandée par Maïa.

— Elle s'inquiétait fort de tes dispositions mélancoliques, me dit Manette, et elle voulait te forcer à prendre un peu de réconfort par un changement de milieu. Richelieu est pour toi plein de souvenirs heureux, et elle a pensé que tu pourrais y trouver près de moi une retraite qui apaiserait tes nerfs et peut-être dissiperait ton chagrin.

Bonne Maïa, elle m'envoyait en pèlerinage aux lieux où nous avions vécu près de vous, se sacrifiant généreusement pour guérir mon esprit malade ; elle ne se doutait guère qu'elle allait ainsi contribuer à faire ma blessure plus profonde, à me rendre la vie à jamais insupportable.

Quand je questionnai Manette à votre sujet, elle ne put que m'affirmer qu'on ne savait rien de vous à Richelieu et qu'à moins d'interroger Me Turquoy, ce qu'elle ne se serait pas permis, il était difficile de connaître l'époque probable de votre retour en France, et quand je lui objectai votre passage en Poitou, que j'assurai que vous aviez dû venir en Touraine à une époque que je précisais, elle s'en étonna fort, n'ayant jamais entendu parler de ce voyage. Mais comme ses travaux de fleuriste la forçaient à se rendre pour quelques jours à Saumur ou à Tours, je me figurai que vous aviez pu paraître à Richelieu, pendant l'une de ces absences, ce qui expliquait qu'elle n'en eut pas été informée.

Je me montrais peu dans la ville et de préférence

nous allions faire des promenades dans la direction de Vienne. Un jour que Manette était fort pressée pour une livraison de couronnes et de guirlandes, je sortis du pavillon pour aller prendre l'air le long des fossés, et machinalement j'arrivai au mur du grand jardin de l'hôtel de Marcilly. Je restai longtemps rêveuse sur la banquette au pied de la longue terrasse qui nous avait vu jadis nous ébattre si gaiement, et une curiosité fiévreuse, une envie folle de pénétrer dans le parc s'emparèrent de moi.

Certes j'aurais pu, sous un prétexte facile à trouver, demander à la Perrette, la gardienne de l'hôtel, de faire une promenade dans ce jardin délaissé. Mais mon désir comportait plus de mystère et comme j'avais devant les yeux la poterne basse qui s'ouvrait au-dessous de la tourelle qui surmonte les écuries et les remises, j'eus une sorte de pressentiment que par cette vieille porte l'accès me serait peut-être possible.

J'eus d'abord à me tracer un chemin jusqu'à la baie en arrachant les broussailles qui défendaient les marches de pierre, et à ce travail je m'ensanglantai les mains; mais je n'y prenais pas garde. Et quelle joie quand je m'aperçus que le battant de la porte s'entre-bâillait de dix centimètres et que la serrure ne joignait pas le pêne. Il est vrai qu'il me fallut encore tout un petit quart d'heure pour dégager le seuil et pouvoir me ménager un passage suffisant et me glisser à l'intérieur du caveau. Mais j'y arrivai enfin et je dus m'arrêter là quelques minutes pour calmer les battements désor-

donnés de mon cœur avant de me risquer dans le petit escalier.

Je montai les degrés à pas lents, retenant mon souffle, l'oreille inquiète, craignant à chaque instant de voir se dresser devant moi quelque inconnu, à la figure rébarbative qui m'arrêterait au passage, pour me demander de quel droit j'étais là, ce que je voulais et ce que j'y venais faire. Mais je fus bien vite rassurée, en même temps qu'attristée, dès que j'eus mis le pied dans le jardin. Hélas! dans quel état le trouvais-je? Le massif principal, où l'on avait jadis ménagé deux ou trois éclaircies qui permettaient d'apercevoir de la terrasse les parterres et les fenêtres de l'hôtel, présentait maintenant un fourré inextricable que, depuis des années sans doute, personne n'essayait plus de franchir. Pour arriver à notre frêne pleureur il me fallut mettre ma jupe en lambeaux, et notre petit bois d'acacia, notre temple et notre autel étaient envahis et dissimulés par une véritable forêt de lianes, un épais réseau de plantes grimpantes.

Pourtant mon succès m'était cher et me causait une émotion bien douce. Pendant une heure tout ce que j'avais souffert s'effaça comme un mauvais rêve. Seul le passé revivait pour mon cœur et je vous revoyais tel que vous étiez autrefois, tel que vous deviez m'apparaître quelques jours plus tard.

Le lendemain, munie d'une serpette, et sûre que nul ne viendrait me déranger, j'entrepris de faire la toilette de notre temple et de notre cher berceau. Je pus

dégager la terrasse, retrouver la trace des sentiers et rendre à toute cette partie du jardin son aspect intime d'autrefois.

Puis j'y vins chaque jour, après avoir chargé Manette de m'acheter les plus beaux bouquets, les plus odorantes gerbes de fleurs qu'elle trouverait dans le pays. Et là, seule, avec une joie d'enfant, je composais des guirlandes pour le temple, j'effeuillais des roses sur l'autel.

J'avais bâti tout un roman sur ma découverte. Je me promettais d'attirer, par surprise, M. de Marcilly à son retour, dans ce lieu sanctifié par nos serments. D'avance, je jouissais de son émotion, je voyais ses yeux se mouiller, son cœur fermé s'attendrir... Les événements ne devaient pas tarder à dissiper ces dernières illusions.

Quelques semaines se passèrent ainsi. Un après-midi, un dimanche, en traversant la grande rue avec Manette, je m'arrêtai tout émue à vingt pas de votre hôtel dont j'apercevais la porte cochère béante et toutes les fenêtres de la façade ouvertes. Servien Laurence était sur le seuil et s'avança vers nous. Peut-être vous a-t-il redit notre entretien qui me laissa dans un trouble extrême. N'affirmait-il pas, avec une bonne foi évidente, que vous n'aviez pas reparu en France depuis 1875. En vain essayai-je de lui prouver qu'il devait avoir ignoré votre précédent voyage. J'emportai dans mon cœur blessé la certitude qu'il disait vrai. Et pourtant je voulais douter encore.

Il me suffisait de vous joindre, de vous voir pour qu'aussitôt mes douleurs fussent dissipées. Le lendemain je me rendis à Marcilly. Mais j'y appris qu'une affaire imprévue vous avait forcé à repartir pour quelques jours. Alors, pour être plus promptement informée de votre arrivée, je pus, grâce à Manette, m'installer à Maillé, au château d'Argenson.

Je n'ai rien à vous révéler sur ma douloureuse surprise quand je pus enfin me trouver en votre présence, Quel déchirement et quel humiliation! Ainsi je m'étais laissée abuser par je ne savais quel aventurier. J'avais été jouée par ce misérable qui se substituait effrontément à vous, qui avait profité des confidences indiscrètes de madame Delorme pour me voler mes tendresses qui n'étaient dues qu'à vous. Et pourtant cet homme se présentait partout le front haut sous le nom de Marcilly et chacun croyait saluer en lui l'héritier des grands barons de Richelieu. Un seul homme devait le connaître à fond, ce faussaire, un seul pouvait m'édifier sur son compte, peut-être même m'aider à le retrouver, M. d'Argental. Ma résolution fut prise sur l'heure en quittant Marcilly, et, le cœur gros de colère, je partis pour Poitiers.

A Poitiers, j'allai tout droit chez madame Delorme. Mais on commença par me répondre qu'elle était partie depuis plusieurs semaines pour un petit voyage sur les côtes normandes. C'était la consigne officielle. Heureusement qu'un domestique, qui m'avait vue deux ans auparavant en grande intimité avec sa maîtresse, crut bien faire en venant me dire en confidence qu'elle était

tout simplement aux Belles-Feuilles profitant pour s'y reposer d'une tournée d'affaires que faisait M. Delorme en Autriche.

En me rendant à Lusignan j'eus le pressentiment que Sophie ne devait pas s'y trouver seule. Je la surpris, en effet, avec M. Robert d'Argental. Mon arrivée subite les troubla et les inquiéta de façon visible et leur accueil s'en ressentit. En premier lieu je tombais au milieu d'un tête-à-tête des plus intimes, et sans doute aussi mes allures de désespérée devaient leur faire craindre une scène de reproches pénibles, où le beau rôle ne serait pas pour eux.

Je devinai tout cela d'un coup d'œil, et comme je n'étais pas venue pour leur imposer ma compagnie, du premier mot j'allai droit au but.

— Ma chère Sophie, dis-je à madame Delorme, excusez-moi de me présenter aussi brusquement et sans vous avoir au préalable avisée de ma visite, mais mes instants sont comptés et si vous voulez bien répondre en toute franchise au renseignement grave que je viens vous demander, je repartirai aussitôt sans vous importuner davantage.

Elle essaya de protester pour la forme. Je l'interrompis.

— Il ne s'agit pas de nous faire des mamours et des politesses. Il y a deux ans, ici-même, tu m'as présenté un certain personnage sous le nom de M. Camille de Marcilly. Étais-tu bien sûre qu'il eût le droit de porter ce nom-là?

Je la vis de très bonne foi interloquée par ma question. Quant à M. d'Argental, il se tortillait la moustache, en homme que la situation gêne. Évidemment, il en savait plus long qu'elle.

— Qu'as-tu donc appris? dit Sophie, je ne sais moi que ce que je t'ai dit alors. C'est M. Delorme qui m'a présenté M. de Marcilly comme un client à lui. Et tu dis qu'il n'a pas droit à ce nom?... Pourtant il n'ignorait rien des détails intimes que je connaissais par toi-même... Toi-même t'es laissée prendre à ses affirmations... et maintenant tu as découvert...

— J'ai découvert que cet homme a menti, qu'il a joué près de moi une odieuse comédie... Camille de Marcilly est de retour en France depuis quinze jours, je l'ai vu moi-même hier, installé chez lui, au château de Marcilly et j'ai compté que tu m'aiderais à retrouver cet indigne faussaire, pour le forcer à avouer son infamie et lui cracher mon mépris à la face.

— Mon Dieu! s'écria Sophie, un aventurier de cette sorte, mais voilà qui est abominable... Quand tu nous as quittés il y a deux ans, il est parti lui-même. Il retournait en Amérique, et je ne l'ai plus revu...

Elle s'interrompit et subitement se tournant vers M. d'Argental :

— Mais vous, Robert, vous pouvez nous renseigner... c'est votre ami...

M. d'Argental, qui avait feint de s'écarter par discrétion et était allé s'accouder à la fenêtre, fut forcé de se retourner à cette interpellation directe.

— Mon ami, répondit-il avec un certain embarras, c'est trop dire, c'est une connaissance de cercle, retrouvée plus tard à Châtellerault et à Poitiers, et je me suis laissé aller à vivre avec lui un certain temps sur le pied de camarade. Mais je n'ai jamais su de lui que ce qu'il a bien voulu me dire et j'avoue que j'ignore tout de ses antécédents. Mademoiselle Jacquelin pense qu'il n'a aucun droit au nom qu'il porte. Ce que je sais, c'est qu'au cercle, à Paris, il était connu et accepté sous ce nom... Ne peut-on supposer, au reste, qu'il y a en France plus d'une famille de Marcilly? Alors il n'aurait menti qu'à moitié, en profitant de la similitude du nom pour se faire accepter de vous comme votre ami d'autrefois.

— Et me voler ma confiance, m'écriai-je en l'interrompant brusquement, péché véniel sans doute, à votre avis, monsieur d'Argental...

— Je ne dis pas cela. Je le trouve fort coupable... Mais je ne me suis rendu compte de sa conduite que lorsque j'ai pu constater qu'il avait cruellement troublé votre repos. Jusque-là, par discrétion, j'évitais de paraître m'occuper de ce qui se passait entre vous, et seulement alors certains détails me sont revenus à la mémoire qui ont beaucoup contribué dans les derniers temps à refroidir nos relations.

— Certains détails, dit madame Delorme, qui commençait à sentir sa responsabilité, mais lesquels, dites-les, Robert?

— Ceci, par exemple, qu'il se laissait appeler Camille

par mademoiselle Jacquelin et que je croyais me souvenir de l'avoir vu dénommé Cyrille dans certains actes. Puis il m'avait parfois parlé de sa famille quelques années auparavant, et son père devait vivre encore, il était même brouillé avec lui. Enfin, s'il se donnait pour issu d'une famille noble de Touraine, ce n'était pas à Richelieu ou aux environs qu'il plaçait le château où il était né, mais à Sainte-Maure. Seulement, par le temps qui court et dans ce monde facile des cercles, on rencontre tant de hâbleurs qui se contredisent à quinze jours de date sur les faits les moins oubliables de leur passé ou de leur situation, ainsi que sur l'importance de leur fortune et de leurs héritages à venir, que je n'avais pas prêté beaucoup d'attention à ces propos en l'air, échangés entre deux parties d'écarté, et qui ne pouvaient avoir alors à mes yeux la gravité qu'ils acquièrent aujourd'hui.

— Et vous devez savoir tout au moins, reprit Sophie, où il se trouve en ce moment.

— Je le voudrais, et si je pouvais sur ce point être utile à mademoiselle Jacquelin, je m'empresserais de lui donner des renseignements précis, mais je ne sais vraiment que ce que vous savez vous-même. Il y a deux ans, au commencement de septembre, il a quitté Poitiers pour se rendre au Havre, où sa place était retenue sur le *Gallia*, de la Compagnie Cunard, mais en me faisant ses adieux, peut-être bien à cause de la froide indifférence avec laquelle je les accueillais, il a jugé inutile de m'offrir des moyens de correspondre

avec lui, et je ne pensais guère avoir à le regretter aujourd'hui.

. . . .

M. d'Argental me parut très sincèrement chagrin de ne pouvoir m'en dire davantage. Je crois même qu'il déplorait profondément l'apparente complicité qui pesait sur lui, mais qu'il n'avait été vraiment coupable que d'étourderie. Sans arrière-pensée, je lui pardonne, il ne pouvait se douter du mal qu'allait me faire ma crédulité. Mais au moins emportai-je en les quittant, l'espérance qu'à Sainte-Maure je pourrais apprendre enfin quel était cet homme que je croyais s'être masqué de votre nom et qui peut-être en m'avilissant avait espéré vous frapper au cœur.

Car M. d'Argental, en supposant une autre famille de Marcilly, en me jetant comme repère ce mot de Sainte-Maure, avait subitement réveillé mes souvenirs. Il me revenait une dramatique histoire que vous m'aviez contée un jour, comme j'admirais le beau portrait de votre aïeul qui s'appellait Camille ainsi que vous. Vous me disiez son mariage avec mademoiselle Jeanne de Larçay et comment il l'avait sauvée à la fois des mains de Spartacus Marcilly et du tribunal révolutionnaire.

Vous m'expliquiez que ce Spartacus, descendant d'une branche illégitime de votre race, vivait avec les siens à Ville-Jésus, dans la Brenne, et que bien que cette famille n'eût aucun droit à porter ce nom de Marcilly, ils s'obstinaient depuis deux cents ans à le porter, que l'usage avait fini par s'établir et que pour les dis-

tinguer des vrais barons, vos ancêtres, les gens du pays avaient pris l'habitude de les désigner sous le nom de Marcilly de la Brenne. Enfin je me rappelais aussi que la chanoinesse de Sainte-Maure, par haine et dépit contre votre aïeul, avait légué tous ses biens à ces bâtards...

Tous ces faits, en se coordonnant nettement dans ma pensée, éclairaient mon malheur d'un jour nouveau. Si ce Cyrille était le petit-fils de Spartacus, l'héritier des rancunes séculaires de cette race ennemie, je comprenais avec quelle joie féroce il avait dû saisir l'occasion qui s'offrait de précipiter dans la honte une pauvre fille qui n'avait pourtant commis d'autre crime envers lui que de vous aimer et d'avoir laissé lire dans son cœur. C'était pourtant bien là ce qui l'avait rendu si implacable, c'était cette lâche revanche que savourait cette âme vile.

Je voulus m'assurer pourtant que j'étais bien sur la trace de la vérité.

J'avais soif d'un semblant d'excuse pour ma faiblesse, et je me disais que je serais plus digne de pitié et de pardon à vos yeux s'il vous était prouvé que, dans cette lutte où je n'avais pour défense que ma tendresse abusée, je devais fatalement me prendre au piège qui m'était tendu par cette haine machiavélique.

Directement de Lusignan je me rendis à Sainte-Maure. La station, vous le savez, se trouve à quelques kilomètres de la ville et les omnibus des hôtels vous attendent à la gare. Je montai dans l'un d'eux où était

déjà installée une grosse commère avec force paniers. Je l'avais vue causer avec le cocher, en habituée. Elle m'avait paru toute disposée à faire marcher sa langue et était assurément de Sainte-Maure.

C'était une femme d'un certain âge et qui devait, par conséquent, connaître de longue date l'histoire des gens qui habitaient le pays. Oh! la conversation ne fut pas longue à s'entamer, et après m'avoir posé quelques questions pour savoir ce que j'allais faire à Sainte-Maure, questions auxquelles je m'étais préparée, elle se laissa aller, sans plus s'inquiéter de ce qui me concernait, à son besoin de parler du tiers et du quart. Et il me suffisait pour la lancer sur une nouvelle piste de prononcer un nom. Aussitôt elle entreprenait cet autre chapitre.

C'est ainsi qu'à propos des églises, je demandais si la chapelle des demoiselles nobles de Sainte-Maure et leur couvent n'existaient pas encore et j'en vins à parler de mademoiselle de Marcilly, chanoinesse de Sainte-Maure, la dernière qui fut restée titulaire du canonicat, aboli par la Révolution. La chapelle existait encore, mais elle avait été transformée en temple protestant, et quant au couvent, réclamé par le département comme bien national, il avait été vendu au profit de la commune, démoli et remplacé par une grande fabrique de faïence.

— Mais, dis-je à la bonne commère, j'avais entendu raconter que la chanoinesse avait dans le pays des propriétés qui avaient échappé à la confiscation, un château, des terres.

— Oui-dà, on vous a dit vrai. Une grande maison à tourelles sur les bords de la Manse par delà le faubourg du Nord, sur la route de Saint-Epain, avec deux grandes fermes qui sont l'une sur la rive gauche, l'autre sur le plateau qui domine la rive droite. De bonnes terres de plein rapport. C'est dommage que ce soit aux mains d'un vilain monde.

— Je croyais, répliquai-je, que par le testament de la chanoinesse les terres et le château avaient été légués à la famille de Marcilly.

— Minute, ma petite, dit la bonne femme, il y a Marcilly et Marcilly. C'est pas de ceux de Richelieu que j'aurais dit : C'est du vilain monde, mais les ceusses de Sainte-Maure, ça ne vaut pas la corde pour les pendre. En voilà une famille ! Ah ! ils voudraient bien qu'on les eût en bonne odeur et respect comme les barons des bords de la Vienne et ils prétendent être leurs cousins. Mais il n'y a qu'à les fréquenter pour savoir à son dam à qui on a affaire. Tout ça c'est des braconniers de la Brenne, un ancienne tribu de bandits qui ont quasiment volé les écus de la chanoinesse pour se décrasser avec. A c't'heure, ils sont quatre après le gâteau. Le père, Gaspard-Symphorien qui ne bat plus que d'une aile à la suite de certaine histoire avec son fils cadet, et qui exige de ses fermiers qu'ils l'appellent M. le comte de Marcilly, gros comme le bras : son fils aîné, Jean le Court, comme on l'a surnommé, qui vit ainsi qu'un ours avec ses chiens et ses chevaux, et la sœur Eulalie, une grande noiraude qui a toujours fait peur aux épou-

seux et qui commande à tous, même à son père. Le Gaspard ne jure que par elle, c'est comme son âme damnée. Il est sans doute fier et glorieux de la voir rapace et plus avaricieuse que lui. Ah! La rogne, elle sait bien quand elle traite les gens de Turc à More que son père lui donnera toujours raison. Aussi elle ne se gêne pas pour faire peser sur tous ses mauvaises volontés de diablesse, même sur son frère Jean le Court qui n'ose élever la voix quand elle se met à le houspiller...

Je ne voyais pas en tout cela poindre le personnage qui m'intéressait.

— Vous avez parlé, il me semble, d'un fils cadet... tout à l'heure, dis-je à la commère.

— Oui-dà, le gars Cyrille, et c'est sans conteste le pire des quatre. Mais il y a beau temps qu'il a quitté Sainte-Maure, celui-là, et il n'est guère probable qu'on l'y revoie de sitôt.

— Pourquoi?

— A cause de sa tentative sur le père. Savez-vous pas qu'à ses vingt et un ans, il a voulu bel et bien l'étrangler parce que le vieux refusait de lui rendre sa part du bien de sa mère? Et comme on a essayé de le lui arracher des mains, et ses mains serraient fort, à ce qu'on assure, il a saisi, le maudit, un coutre de charrue, ouvert la tête à un valet et si bien entamé le Gaspard par le revers de la hanche qu'on a cru, pendant six mois qu'il n'en reviendrait pas. Le vieux, dans sa rage, voulait, tout en râlant, qu'on cherchât un commissaire, pour l'accuser de parricide et le faire pendre par les gens de

justice. Mais il paraît que la demoiselle Eulalie l'en empêcha, en lui faisant entendre que le méchant gars avait menacé d'en dire long sur son auteur, et qu'il pourrait bien n'en pas sortir à son avantage. Il y eut tout de même procès, mais pour les comptes à rendre, et il fallut bien que le père Gaspard déliât ses gros sacs d'écus pour restituer une somme assez ronde... Il y a de cela huit à dix ans tout au moins et pourtant, s'il n'a pas réussi à se faire pendre ailleurs, je ne conseillerais pas au Cyrille de venir flairer l'héritage et rôder aux abords de la maison aux tourelles. C'te virago d'Eulalie a deux grands diables de gardes du corps qui lui servent à toutes sortes de méchantes besognes, disent les bonnes langues, et l'aident à porter avec patience son célibat. Elle les a dressés à lui obéir comme des dogues, et sur un mot d'elle, ils abattraient d'un coup de fusil le Cyrille, ainsi qu'un loup, sans hésiter. En somme, ils se valent tous dans la famille.

Nous étions arrivées à Sainte-Maure, et la commère, sans se douter de l'importance qu'avaient pour moi ses révélations, et qui n'avait défilé ce chapelet que par démangeaison de bavarder, me quitta sans plus s'inquiéter de moi, pour compter ses paniers, ses paquets et tous les colis qu'on lui descendait de la bâche. J'en profitai pour m'éloigner et, machinalement, je pris le chemin de ce faubourg, qu'elle m'avait indiqué, où je devais trouver sur les bords de la Manse le repaire des Marcilly de la Brenne.

Je vis une grande maison noire, sombre sous son

manteau de lierre poudreux, située à mi-côte de la colline, et dont les jardins étagés étaient consolidés par une série de contreforts moussus. Ce qu'on appelait orgueilleusement des tourelles ressemblait plus justement à des pigeonniers accolés aux deux angles du bâtiment principal. Le grand toit d'ardoises à arête aiguë supportait à sa crête un petit clocheton dont la cloche était absente, mais qui démontrait qu'avant la Révolution le logis avait dû servir à quelque confrérie ou à quelque chapitre. Peut-être était-ce la maison des champs où se réunissaient dans la belle saison les demoiselles nobles que dirigeait, en qualité de chanoinesse, mademoiselle de Marcilly. Mais, à cette époque sans doute, l'aspect en devait être plus riant et les jardins mieux entretenus. Pour le moment, cette grande maison, dont les pierres rongées par le temps, étaient noires et vermiculées, avec ses fenêtres à barreaux de fer massifs, vous faisait l'impression d'une véritable prison. Le mur d'enceinte, strié dans sa paroi extérieure d'épais morceaux de verre cassés et coupants, était encore surmonté d'une solide broussaille de fer qui permettait peut-être à l'avare châtelain de dormir tranquille.

Qu'étais-je venue faire devant cette demeure des Marcilly de contrebande? Je ne sais. Les propos de madame Casimir — au dernier moment, j'avais lu son nom sur ses paniers — m'avaient suffisamment édifiée et ce n'était pas au vieux Gaspard que je pouvais demander justice contre son fils. Je savais maintenant en quelles mains j'étais tombée et que je n'avais plus rien

à attendre, puisque je reculerais d'épouvante si ce bandit parricide m'apparaissait tout à coup avec l'odieuse prétention de réparer son crime. Non, tout était fini pour moi, bien fini, et j'avais horreur de moi-même et je sentais que la mort seule pouvait effacer l'horrible souillure que j'avais subie. Et pourtant j'éprouvais une jouissance âpre et douloureuse à contempler ce repaire, à le comparer à ce charmant hôtel de Richelieu où j'étais traitée comme l'enfant de la maison, à ce beau parc de Marcilly dont j'avais parcouru bien des fois les allées majestueuses et les labyrinthes embaumés.

Lasse, épuisée par ce désespoir concentré et raisonné, je m'étais laissée tomber au bord de la Manse, sur les racines noueuses d'un vieux saule tordu. Une rise nerveuse m'eût soulagée, mais mes yeux secs n'avaient pas de larmes. — Je vis tout à coup s'ouvrir la porte de service pratiquée dans la grande porte masive qui donnait accès sur l'avenue en gradins de la maison Gaspard.

Une femme en sortit, suivie de deux grands diables à carrure solide, en vestes de chasse, haut guêtrés, la carnière au dos, le fusil à l'épaule, ayant sur les talons deux braques bien dressés qui ne quittaient pas leur poste derrière leurs maîtres. Évidemment j'étais en présence de mademoiselle Eulalie. Mais par la direction qu'elle prenait, s'engageant dans un chemin qui longeait le mur de la propriété, elle devait passer assez près de moi pour que rien ne m'échappât de sa personne, assez oin pourtant pour qu'elle ne pût m'apercevoir.

La peau brune d'une Morisque espagnole, des yeux de charbon, d'une taille bien au-dessus de la moyenne, le torse puissant aux formes exubérantes, campée comme une faunesse prête à la lutte, bottée jusqu'au mollet et faisant onduler étrangement par une torsion des reins sa jupe courte à chaque pas en avant, la main brandissant et faisant claquer un fouet de chasse, parlant à ses deux aides de camp comme à des brutes, elle me fit l'effet d'une apparition macabre avec ses lèvres fortes et rouges qui mettaient au milieu de cette face brûlée comme une large tache de sang. Et, au moment où elle passa le plus près de moi sans me voir, je lus dans ses regards une telle expression de férocité que je sentis comme un frisson de terreur me courir sur la peau.

— Avant la mi-septembre, dit-elle tout haut, cette vieille pourriture aura craché son âme au diable et Cyrille pourrait bien tenter de nous revenir. Eh! eh! faudra voir!

Heureusement qu'en parlant ainsi elle s'éloignait à grandes enjambées, car j'eus peine à comprimer le cri qui m'échappa. Je me mis à trembler comme si ce Cyrille allait surgir du creux de ce saule et chercher à s'emparer de moi, je l'entendais appelant sa sœur à l'aide pour me dompter et moi me débattant aux mains de ces fauves... Quelle hallucination! Les jambes chancelantes, je m'empressai de fuir vers la ville, et je ne sais comment j'y arrivai... Ce ne fut que sur la place, affalée sur le banc de pierre qui contourne la fontaine, ayant devant moi la voiture qui allait me remmener, que

je pus respirer librement et que je me crus enfin sauvée de cette famille d'Atrides.

Je me rendis à Noyant, où j'avais dit à ma pauvre chère Manette de se diriger avec les bagages et de m'y attendre. Mais au passage à niveau du chemin de fer, la voiture dut s'arrêter quelques minutes jusqu'à ce qu'on rouvrît la barrière. Un groupe de gens du pays attendait également que le train se fût éloigné. Parmi ces gens je vis un garde-chasse portant un uniforme que je connaissais trop bien pour le pouvoir oublier. Celui des équipages de chasse le Marcilly. Il se mit à causer avec le cocher. Il parlait de l'ouverture prochaine de la chasse qui se préparait, disait-il, très brillante. Plusieurs invités étaient déjà installés au château, d'autres, en plus grand nombre, étaient attendus et l'on faisait de grands préparatifs au chalet que vous aviez choisi comme lieu de rendez-vous et où l'on devait déjeuner le premier jour. Et il termina en disant :

— Prudent est à cette heure au chalet, où il doit recevoir aujourd'hui les instructions de M. le baron. Et il n'y a pas dix minutes j'ai vu passer la cousine de M. de Marcilly, mademoiselle Nicole, à cheval, accompagnée de monsieur Lucien. Ils se dirigeaient du côté de l'étang du Carcajou.

— Carcajou, répondit le cocher, je ne le retiens jamais ce diable de nom... Moi je dis toujours l'étang de Belle-Mort.

A ce moment la barrière s'ouvrit et tout le monde franchit la voie, puis chacun tira de son côté.

Ces quelques mots échangés avaient suffi pour me rappeler à la situation où je me trouvais et fixer le cours de mes idées. Vous voir une dernière fois avant le dénouement de cette existence désormais sans but, et dont le poids m'était trop lourd; mais vous voir, sans être vue, c'était là ma suprême aspiration, ma honte n'avait déjà que trop cruellement éclaté à vos yeux. L'occasion m'en était offerte, et je résolus d'en profiter. Je ne fis que passer à l'auberge de Noyant où se trouvait Manette, et, par des chemins que je connaissais de longue date, je gagnai Parçay en contournant l'étang de Belle-Mort par les collines.

Quand j'arrivai derrière le rideau épais de saules et de yeuses qui me permettait de longer les dentelures de l'étang sans qu'on pût m'apercevoir du chalet, vous étiez sur le plancher du port, avec d'autres personnes, occupé à détacher la yole de l'embarcadère. Et quand la barque fut parée, je vous vis offrant la main à une fort jolie personne blonde qui s'installa à l'arrière pendant que vous preniez les avirons avec un de vos amis; c'était votre cousine, mademoiselle Nicole, dont on venait de parler devant moi, peut-être aussi votre fiancée.

Je vous vis passer à travers les îles, accostant parfois pour cueillir quelques branches fleuries qui se penchaient au-dessus de vos têtes, puis aborder au grand îlot qui apparaît comme une immense corbeille embaumée, posée au milieu de ce vaste étang.

Que de fois jadis, sous la surveillance de mon père et de Me Turquoy, nous avions fait ensemble cette

promenade qui nous semblait une grande traversée! Et quelle joie nous éprouvions à suivre les bords de notre île que nous déclarions plus belle que l'île de Robinson. Hélas! ce n'était plus avec moi que vous couriez à travers cette forêt de roseaux, ce n'était plus pour moi que vous vous plaisiez à faire de splendides bouquets.

De la rive, en écartant les rameaux du saule, je vous voyais animé, joyeux, galant, surveillant les moindres mouvements de mademoiselle Nicole et avec quelle prudence guidant ses pas pour redescendre le petit sentier abrupt au bas duquel votre ami maintenait la yole. Au moment d'embarquer, sa longue jupe de drap l'embarrassait fort, mais vous, d'un élan rapide, vous l'aviez déjà enlevée de terre et la pressant dans vos bras bien tendrement, je vous vois encore la déposer à sa place avec toutes sortes de câlineries avant de regagner votre banc et reprendre vos avirons.

J'eus un instant de souffrance bien vive. La jalousie me mordait au cœur. Elle était si jolie, mademoiselle Nicole! Quelle sottise! Quelle folie! Il faut me pardonner, car je vais l'expier aujourd'hui.

III

Me voilà donc au bout de cette confession nécessaire, de ce plaidoyer pour mieux dire, car j'avais besoin de m'expliquer, de me défendre, de me justifier auprès de

vous. Ma faute impardonnable est d'avoir cru que l'avenir devait réaliser un rêve d'enfant. Toutes mes erreurs découlent de cette folie. Et depuis que j'ai pris la plume avec la volonté de tout vous confier, j'ai mieux compris le néant de mes illusions en vous les racontant.

J'ai repris mon calme, mon sang-froid, je me juge sans passion et me condamne sans rémission. Hélas ! je ne connaissais rien du monde et, vivant concentrée en moi-même, ne m'intéressant qu'à mes espérances, hypnotisée par cette vision d'avenir que j'avais bâtie de toutes pièces, sans consulter personne, sans tenir compte de la volonté ni des convenances d'autrui, je devais fatalement m'égarer loin du but, en croyant l'atteindre, et butant au premier obstacle, rouler au bas de la côte, brisée, agonisante.

Je viens de me consulter longuement, je me suis demandé s'il m'était permis de vivre. Comment le pourrais-je ! On vit pour une tâche, pour une mission, pour une espérance. Et je n'ai plus de tâche à remplir, plus rien à attendre de l'existence. J'oublierais peut-être ma faute pour ne plus voir que mon malheur, de mauvais sentiments se glisseraient dans mon cœur et j'en viendrais, qui sait ? à haïr les heureux, à vouloir désespérer ceux qui s'aiment. C'est impossible à penser. Et si j'en arrivais là je me ferais horreur. La mort vaut mieux.

Certes, vous auriez pitié de moi, mais après avoir aspiré si haut, votre pitié me serait un supplice. Maïa ferait de bien tendres efforts pour me consoler, pour tâcher de me relever à mes yeux, pour me faire oublier.

Pauvre amie, je ne veux pas lui imposer cette tâche impossible. Quand je ne serai plus, vous conserverez tous deux un souvenir attendri pour la triste Maï-Lou, et vous lui pardonnerez plus facilement sa folie et sa honte. Vivante, elle vous troublerait comme un mauvais fantôme, elle vous gâterait le passé, elle empoisonnerait le présent. La mort vaut mieux.

Je pourrais disparaître du monde, aller dans quelque couvent pleurer sur moi et me repentir, mais je ne sens en moi aucun esprit de résignation. Il faut un grand courage moral pour se vouer à la pénitence et je ne possède que le courage physique qui fait marcher de sang-froid au-devant de la catastrophe finale. Je pourrais aussi, me refusant au couvent, chercher l'oubli bien loin, dans quelque milieu nouveau. Ceux qui fuient les lieux où ils ont souffert, pour aller vers d'autres horizons conquérir la paix du cœur ne se sentent pas bien profondément atteints ; la blessure est à fleur de peau, facile à guérir, puisqu'ils demandent encore quelque chose à la vie, qu'ils croient encore à des amitiés possibles, à des amours nouvelles. Mais moi, je n'ai pas subi la déception d'un amour brisé, mon cœur tout débordant de tendresse n'a pas vu l'objet de son culte devenir indigne d'être chéri et rien perdre de ce qui le faisait adorable et charmant. Moi, j'aime d'une passion désespérée, parce que j'ai perdu le droit de l'avouer, à moins d'avoir déjà un pied dans la tombe. Et je veux mourir, Camille, avec votre nom sur les lèvres, et votre image sur mon cœur.

A l'étang de Belle-Mort, je retournerai demain...

On trouve dans ses eaux un sommeil prompt et paisible, aucune angoisse, dit-on, et nulle envie de lutter. Aussi, quand on m'en retirera, on me retrouvera le sourire aux lèvres, je ne serai pas défigurée, la pauvre Maï-Lou ne fera pas horreur à ceux qu'elle aime. Adieu, Camille, pardonnez à la malheureuse folle qui salue si tristement votre retour. Mes pensées n'ont jamais appartenu qu'à vous et je meurs en vous aimant.

MARIE-LOUISE. »

TROISIÈME PARTIE

I

Lorsque Charmeresse et Sauveterre pénétrèrent le lendemain de grand matin dans le salon bleu transformé en chapelle ardente, ils trouvèrent Camille debout, l'air farouche, au pied du lit où reposait le corps de la jeune femme, tenant encore dans sa main tremblante les derniers feuillets de cette confession douloureuse qu'il avait passé la nuit à lire et à relire. Manette priait au chevet.

En les voyant entrer, la bouche crispée du jeune homme se détendit en un sourire amer.

— Manette prétend qu'elle est morte, dit-il d'une voix vibrante; Manette a-t-elle raison? Faut-il se résigner et la croire? Manette, certes, ne me mentirait pas... Et pourtant cette nuit, j'ai surpris le bruit léger d'un soupir qui s'échappait de ses lèvres.

Le docteur secoua la tête en s'avançant vers le lit :

— Les premières bulles d'air, murmura-t-il.

Il écarta le capuchon. La figure semblait taillée dans

le marbre, et pourtant, un moment après, le soleil, glissant ses rayons d'or entre les mailles d'un store rose, donnait pour quelques secondes au visage toutes les apparences de la vie.

— Voyez, voyez, s'écria Camille, elle se ranime!

Mais un nuage s'interposa, et la peau reprit sa blancheur mate.

Alors ses pensées prirent une autre direction. Il tendit la main à Charmeresse et, l'attirant devant la couche funèbre :

— S'il faut bientôt l'ensevelir, il ne me restera rien d'elle. Toi seul peux me sauver son image.

— Moi? s'écria Lucien surpris. Tu veux...

— Je te supplie de mettre à mon service ce talent qui fait de toi à mes yeux l'un des maîtres de la sculpture moderne. Je ne te demande pas de mouler ce beau visage, c'est œuvre de praticien, et je désire qu'on la respecte jusque dans la mort. Mais de ce merveilleux modèle tu sauras t'inspirer, mon cher Lucien, pour créer un chef-d'œuvre de grâce et de vérité...

Lucien ému lui serra la main en répondant modestement :

— J'essayerai.

Et sur-le-champ il prit ses dispositions pour pouvoir commencer son travail sans aucun retard.

M. Turquoy était survenu à son tour et se rassurait en constatant avec quelle résignation calme Camille semblait répondre au docteur Sauveterre. En l'apercevant, le jeune baron eut un geste de satisfaction. La présence du

notaire lui rappelait un de ses projets conçus pendant cette veillée de la morte. Il alla au-devant de lui.

— Mon ami, lui dit-il, voici ce que j'ai résolu et vous allez m'aider à l'accomplir. Vous connaissez le grand labyrinthe ménagé dans le parc, à la droite de la pièce d'eau, au milieu de la colline couverte de sapins et de cyprès. Quand on a monté les avenues qui s'y croisent on arrive à un plateau qu'un rideau demi-circulaire d'arbres centenaires et toujours verts abrite contre les vents du nord et de l'est, mais d'où l'on aperçoit, à perte de vue, au sud, le cours sinueux de la Vienne et de la Creuse. Dans nos joyeuses courses d'enfants, que de fois avec Marie-Louise avons-nous de préférence choisi ce plateau pour but. Nous nous y attardions des heures à contempler le panorama de nos campagnes. Un soir d'automne que nous nous étions attardés au delà du crépuscule, la lune vint éclairer tout le plateau de ses rayons mélancoliques, Marie-Louise en regardant autour d'elle me serra le bras avec un certain frisson. Pourtant elle admirait encore : « C'est triste, me dit-elle, mais cela me plaît cependant comme un beau cimetière. Comme on dormirait bien ici, d'un doux sommeil ! » En relisant, cette nuit, les pages de son testament, où elle parle de notre labyrinthe, je me suis souvenu de ce vœu de son enfance et c'est là que je voudrais avoir le droit de lui faire élever un monument.

» Pour agir ainsi que je l'entends, il faut obtenir des autorisations, payer des droits, acheter des dispenses. Il y a là toute une série de démarches irritantes, de

débats pénibles qui seraient au-dessus de mes forces. J'ai donc compté sur votre constant dévouement pour m'affranchir de cette inquisition cruelle. Agissez donc au mieux, payez ce qu'il faudra pour lever toutes les difficultés, pour calmer tous les scrupules, pour abréger les délais.

— De nos autorités locales, dit Turquoy, nous n'obtiendrions rien. Mais je vais aller sur-le-champ à Tours; je compte sur le préfet, qui est d'un esprit très ouvert.

— Merci, Turquoy, vous me comprenez au mieux... Et puisque vous allez à Tours, vous commanderez vous-même tous les apprêts que nécessite la circonstance... C'est dans la chapelle de Marcilly que le service devra être fait. Vous avez carte blanche, mon vieil ami, et pour l'argent comme pour le reste... Dépensez sans compter.

— L'assaut a été rude, pensa le notaire, mais la raison a pris le dessus. Quand il aura ménagé à la pauvre enfant des honneurs funèbres, quelque peu exagérés, qu'il lui aura élevé un beau mausolée dans un coin de son parc, il reprendra possession de lui-même et nous reviendra plus fort et mieux aguerri contre les cruautés de la vie.

M. Turquoy, à la vue de la Manette accroupie au chevet du lit et les yeux gonflés et rouges, avait songé tout à coup à la famille Jacquelin.

Il profita de ce que Charmeresse, aidé de Servien, apportant ce qui lui était nécessaire pour son œuvre de sculpteur, — selle improvisée, blocs de glaise mouillée,

éponges, augette, etc. — absorbait pour un moment l'attention de Camille, pour faire comprendre à Manette qu'il avait à lui parler et l'entraîna dans le vestibule voisin.

— Mon enfant, lui dit-il, Camille, absorbé par son désespoir, n'a pas pensé que le premier de ses devoirs était, en présence de cette catastrophe, de prévenir la famille de mademoiselle Jacquelin. Je ne veux pas lui donner ce souci et je vais me charger moi-même de ce triste message. Mais je n'ai que des notions incomplètes sur la résidence de M. et de madame Jacquelin, et, comme la présence de Marie-Louise chez vous me donne à penser que vous êtes restée en communication habituelle avec eux, je vous prierai de vouloir bien me fournir leur adresse exacte...

— Hélas! monsieur, répondit Manette en l'empêchant d'aller plus loin, la bonne madame Jacquelin est morte à Bordeaux, il y a bientôt deux ans, et M. Jacquelin, qui avait pris sa retraite à la suite de ce deuil et s'était installé près de sa mère à Bayonne, a succombé il y a six mois à une violente attaque de paralysie.

— Pauvre cher Louis, dit le notaire ému, pauvre Jacquelin, cela vaut peut-être mieux ainsi... Et maintenant, de toute cette aimable famille, il ne reste plus que Marie-Anne, que nous devons nous hâter de prévenir, il faut qu'elle accoure au plus vite, la chère enfant.

— Le pourra-t-elle? son devoir le lui permettra-t-il? J'en doute fort, répliqua Manette.

— Comment?

— Il y a quelques jours je lui ai déjà écrit. Je voyais trop clair dans l'exaltation farouche de Maï-Lou. Je sentais venir le malheur qui planait au-dessus de nos têtes et je l'appelais à mon aide. Mais sa réponse désespérée, pleine d'angoisses, m'a fait comprendre qu'elle ne pouvait quitter Bayonne.

— Je ne m'explique pas... s'écria Turquoy très étonné.

— Elle est enchaînée par le plus pieux des devoirs. Elle est restée seule à veiller sur sa grand'mère paternelle qui n'a plus qu'un souffle de vie et que la moindre émotion tuerait. Vous le voyez, ma pauvre Maïa est clouée au chevet de la moribonde et je me demande s'il ne faut pas lui épargner la triste nouvelle.

— Oui, dans ces conditions une lettre serait cruelle. Il faudrait que quelqu'un dont l'amitié pût la soutenir et la consoler eût le courage de se rendre auprès d'elle pour lui adoucir le coup qui va la frapper.

Et Turquoy regardait d'un air interrogateur la bonne Manette.

— J'irais bien moi-même, continua-t-il, car j'ai toujours beaucoup aimé ces enfants-là ; mais je crains que ma présence ne soit nécessaire, presque indispensable ici, et si vous étiez, vous, Manette, libre de vous déplacer, je crois que personne ne pourrait mieux s'acquitter de cette triste tâche.

— J'y avais pensé, dit simplement Manette, moi aussi je suis seule au monde comme Maïa aujourd'hui, et puisque vous avez la même idée, monsieur Turquoy, je

13.

crois bien que ce serait le mieux que l'on pût décider et je suis prête...

M. Turquoy se fit conduire à la station de Sainte-Maure, d'où en une heure il pourrait gagner Tours.

Ce ne fut pas sans quelques hésitations que le préfet lui fit délivrer les autorisations qu'il demandait. C'est une grosse affaire administrative que de consentir une exception à la loi commune.

La bataille avait été sérieuse, mais il revint le soir avec toutes les signatures nécessaires, les ampliations des décisions prises ainsi que l'ordre d'inhumation dans le parc, bien en règle, et en outre l'autorisation de déposer provisoirement le cercueil dans les caveaux de la chapelle du château de Marcilly, en attendant que le monument projeté par le baron Camille eût pu être exécuté.

Lorsque M. Turquoy revint trouver le jeune baron pour lui rendre compte de sa mission, il eut peine à retenir une exclamation de surprise admirative quand il entra dans le salon bleu. Sur une armature charpentée pour figurer le lit de feuillage où était couchée Marie-Louise, Lucien Charmeresse avait si rapidement modelé ses blocs de glaise que son œuvre était à peu près terminée et avait pris sous ses doigts habiles une intensité de vie extraordinaire. La tête, le buste, les formes allongées sous les draperies étaient poussées à un point de réalité et de ressemblance tout à fait merveilleux. En ce moment il reproduisait les guirlandes de fleurs, les roses effeuillées, tous les menus détails qu'il avait sous

les yeux. Pour obéir au désir de son ami, il avait fait un chef-d'œuvre.

M. Turquoy continuait à se rassurer, en voyant le calme apparent de Camille. Mais Lucien ne tarda pas à troubler cette quiétude.

— J'aurais mieux aimé, lui dit-il, le voir en proie à un désespoir violent. Mais, Camille, remarquez-le, sauf une faiblesse, une fois tiré du lac, et qui était due surtout à ce qu'il était à jeun depuis vingt-quatre heures, n'a pas eu de ces transports fougueux, de ces révoltes énergiques où l'on maudit les hommes et le ciel; tout au contraire, son désespoir s'est concentré. Aujourd'hui, il est en apparence maître de lui-même : grave erreur, la morte s'est emparée de lui, elle le possède tout entier. Il nous parle avec calme, raisonne logiquement, entre dans les détails les plus minutieux, nous remercie de notre concours, s'en montre vraiment reconnaissant, parce que nous l'aidons docilement à mettre à exécution un plan qu'il tient passionnément à mener à bien. Mais attendez la fin, quand les choses seront accomplies, nous ne compterons plus pour lui; et, non seulement nous, mais le monde entier, le monde extérieur. Il vivra pour la tombe, il s'enfoncera dans l'adoration posthume de cette femme à laquelle il se croit indissolublement lié par cette mort tragique dont il veut être responsable.

— Mais qui peut vous faire croire ?...

— Ce qui s'est passé pendant cette longue séance où j'ai essayé de lui conserver l'image de cette beauté ensorcelante, dont le modèle va être demain à jamais

enfermé dans le plomb d'un cercueil. Sans qu'il s'en doutât, pendant qu'il suivait avec une attention fébrile mes moindres mouvements, qu'il voyait les formes s'accuser, les traits se modeler, les attitudes plus définitives et la ressemblance poindre sous mes doigts, des phrases lui échappaient incomplètes, des mots, des exclamations, des murmures d'extase qu'il ne pensait assurément pas être entendus ou compris par moi, mais qui m'éclairaient avec netteté sur l'état de son esprit. Enfin, un détail me frappa. Pendant un de mes repos, mon regard s'arrêta machinalement sur ce manuscrit qu'il nomme lui-même « le testament de Marie-Louise ». Le hasard seul m'avait fait tourner les yeux de ce côté, et je vous assure que la curiosité n'y était pour rien. Mais il s'en aperçut, eut un brusque mouvement de défiance, comme si je pouvais d'un coup d'œil lui voler des secrets dont il se fait jaloux, et courut à la table où, rapidement, il plia les feuillets épars, les glissa dans l'enveloppe posée auprès et, non content de les avoir mis en sûreté dans la poche de son veston, il se boutonna nerveusement, en secouant la tête.

— Mais, c'est faiblesse d'esprit.

— Non, mon cher monsieur Turquoy, les âmes faibles ne reçoivent que des impressions fugitives, elles se laissent surprendre sans résistance, mais elles oublient et se détachent sans secousse, leur légèreté les préserve, leur banalité les sauve. Camille, au contraire, s'est habitué à regarder toutes choses par le côté sérieux et grave. Puis son cœur, très chaleureux en amitié, était

resté vierge de toute passion, et quand cette rencontre est venue le foudroyer, ses souvenirs d'enfance endormis sous la cendre par des années de séparation, se sont avivés tout à coup au souffle de cette tempête et se sont mis à flamber comme un amas de brindilles sèches.

— Comment tout cela finira-t-il ?

— Cela dépend peut-être de la conduite que nous tiendrons, nous qui l'aimons, et c'est pour cela que je vous préviens. N'essayons ni de le morigéner, ni de le chapitrer, et gardons-nous de nous poser en adversaires de son idée fixe. Laissons faire, je ne dirai pas le temps, mais les jours. Mais ne nous éloignons pas et tâchons qu'il accepte notre présence et qu'il ne se croie pas en surveillance.

Au matin, Charmeresse revint dans la chambre mortuaire dès les premiers rayons du soleil levant. Il voulait se rendre compte de son travail de la veille. Et il mouilla de nouveau les linges qui enveloppaient la figure avant de les détacher. Madame Turquoy, pour forcer Manette à prendre quelque repos, avait voulu veiller cette nuit-là près de Marie-Louise, et sa pupille Geneviève s'était jointe à elle. Il les trouva priant en silence. Sur un canapé, Camille, après avoir triomphé de sa fatigue physique une bonne partie de la nuit, avait fini par succomber au sommeil, presque sans s'en douter. La nature reprend toujours ses droits.

Pourtant il rouvrit les yeux et se retrouva debout dès que Lucien eut tiré les rideaux des fenêtres. La lumière pénétrait à flots. Et, comme son premier regard fut pour

la morte, Charmeresse, qui le surveillait du coin de l'œil, tout en paraissant absorbé dans ses préparatifs, le vit pâlir affreusement et reculer d'un pas en chancelant.

C'est que le spectacle qu'il avait devant lui était fait pour lui enlever son dernier doute, s'il en avait conservé un dans le secret de son cœur. La peau ivoirine du visage de Marie-Louise avait pris pendant le cours de cette nuit des teintes verdâtres. Dans le masque affaissé on devinait sous les paupières le vide des orbites, la bouche, d'un dessin si pur, n'offrait plus qu'un rictus dont les lèvres pincées n'avaient plus ni couleur ni chair. Les muscles du cou apparaissaient comme des cordes à travers l'épiderme contracté. Une odeur fade emplissait la pièce et vous rendait la respiration pleine d'angoisse.

Lucien ouvrit les fenêtres toutes grandes. Il avait vu Geneviève défaillante, et d'autorité la fit asseoir sur un fauteuil près d'une des fenêtres. Madame Turquoy, plus forte, lui tendit son flacon pour le faire respirer à la jeune fille.

Camille, remis de sa première émotion, de sa subite épouvante, s'était approché du lit mortuaire et résolument semblait vouloir s'emplir les yeux de cette image sinistre, où s'affirmait la mort. Une torsade de longs cheveux noirs que Lucien avait disposée la veille contournait l'épaule et s'étalait sur la poitrine. Le jeune homme, d'une main tremblante, la saisit et la porta pieusement à ses lèvres. Puis il la laissa retomber, ses forces le trahissaient, et Lucien se trouva près de lui juste à point pour le soutenir.

La mesure était comble et sans résistance il s'abandonna aux bras de son ami qui le conduisit au jardin et, l'ayant fait asseoir au grand air, le remit aux soins de M. Turquoy et de mademoiselle Nicole.

Celte retraite lui épargnait un plus cruel spectacle. L'entrepreneur des funérailles venait d'entrer dans la cour avec son personnel. Les premiers apportaient le cercueil et allaient s'occuper de la mise en bière du corps, les autres se rendaient à la chapelle avec les boîtes contenant les tentures et tout l'appareil d'un grand enterrement.

Pendant qu'ils prenaient leurs dispositions dans le vestibule, sous la direction de Servien, Lucien voulut jeter un dernier coup d'œil à sa statue couchée. Et il eut un soupir de soulagement en constatant que l'œuvre était au point et que la transformation qui s'était opérée pendant la nuit n'avait pas pour lui les conséquences fâcheuses qu'il avait redoutées un instant. Marie-Louise pouvait dormir dans son triple cercueil, elle allait bientôt revivre dans tout l'éclat de sa beauté par le plâtre et par le marbre.

Madame Turquoy présida avec lui à l'ensevelissement, mais auparavant elle avait eu soin de couper, pour la remettre à Camille, cette belle torsade de cheveux que l'excès de son émotion seul l'avait empêché de recueillir comme un dernier souvenir, comme un legs suprême de la morte.

La chapelle du château de Marcilly, tout en tenant étroitement par une galerie tombale à l'aile droite du

château, avait une entrée sur la route, précédée d'une sorte de mail avec deux rangs de tilleuls. Le public y avait libre accès le dimanche, où les vicaires des paroisses voisines y venaient officier à tour de rôle. Aussi le service funèbre que l'on allait y célébrer solennellement et avec une pompe inusitée avait-il attiré force gens des environs.

On savait que la maîtrise de Saint-Maurice de Chinon avait été convoquée pour chanter une grand'messe en musique. Par suite cette triste cérémonie prenait les proportions d'une fête pour les paysans des communes voisines. Et leur extase fut complète quand l'orgue avec ses sons graves se fit entendre, remplissant la chapelle des vibrations de sa puissante harmonie. C'était mademoiselle Nicole La Guerche qui avait tenu à occuper le clavier et qui, à l'aide de fragments des œuvres d'Haydn, de Mendelssohn et de Beethoven, avait composé un office funèbre qui porta au plus haut point l'émotion des assistants.

Mais la curiosité ne fut qu'à demi satisfaite et la foule des badauds assemblés sur le mail et qui comptaient sur un cortège, se trouvèrent fort décontenancés quand ils apprirent de proche en proche que l'enlèvement du cercueil se faisait par la galerie des tombeaux. Il y eut même, à ce moment-là, une poussée qui faillit, par excès de sympathie, barrer le chemin au baron Camille, et pour forcer tous ces gens à reculer, Charmeresse, aidé par Servien, dut se décider à les bourrer et à écraser légèrement les orteils de ceux qui ne cédaient pas la place assez tôt.

Il les refoula ainsi un peu vivement jusqu'au porche de la chapelle, et là, il trouva, appuyée à la nervure de l'arceau principal, une femme en costume étrange, moitié amazone, moitié campagnarde, grande, aux formes puissantes, aux cheveux presque crépus, aux yeux ardents et sombres.

Elle le vit venir sans bouger, comme si elle eût été soudée à la pierre contre laquelle elle s'était adossée. Et chose étrange et qu'il remarqua aussitôt, tous les bons villageois qu'il repoussait au dehors s'écartaient soigneusement de cette femme comme s'ils eussent eu peur de la frôler. Si bien qu'en dépit de la bousculade, elle se trouvait au centre d'un demi-cercle parfaitement vide qui la distinguait de cette foule murmurante et moutonnière. Et ce n'était assurément pas le respect qui maintenait ainsi à distance les gens du pays, mais plutôt un sentiment d'appréhension, de défiance, presque d'effroi, dont l'expression était si bien réflétée sur les physionomies que Lucien ne s'y trompa pas.

Il la toisa une seconde, puis, comme à la place qu'elle occupait, elle ne faisait point obstacle au libre passage du cortège qui était forcé de traverser la voûte qui précédait la nef, pour gagner la porte de la galerie des tombeaux, il la laissa où elle se maintenait immobile et si absorbée qu'elle ne semblait pas même l'avoir vu quand il s'était approché d'elle. Mais que regardait-elle dans la chapelle avec cette curiosité surexcitée qui ressemblait à une sorte d'hypnotisme? En s'écartant, il voulut s'en rendre compte, suivit la direction des yeux

et s'aperçut avec surprise que c'était Camille qui attirait ainsi ses regards. Quand le cortège se mit en marche et qu'il passa à quelques pas d'elle sous la voûte, elle sembla le dévorer des yeux.

Charmeresse se dit qu'il fallait en avoir le cœur net, savoir qui elle était et, laissant le cortège s'engouffrer dans la galerie où le caveau provisoire était préparé pour recevoir le cercueil de Marie-Louise, il attendit qu'elle se décidât à quitter la place et la suivit à distance.

Il la vit alors se diriger sur le mail du côté du pont et rejoindre un homme trapu, court, à la figure bestiale, vêtu en chasseur, qui pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans et l'attendait tenant par la bride deux chevaux qui piaffaient d'impatience. Pour lui comme pour elle, les gens du canton professaient les mêmes sentiments, car tous ceux qui revenaient de la chapelle et se dirigeaient du côté de Maillé par le pont ou du côté de Nouâtre par la route, traversaient en biais le mail sitôt qu'ils l'avaient aperçu, pour passer du côté gauche, à distance.

Très intrigué, Lucien s'adressa à deux ou trois métayers qui le connaissaient, afin de se renseigner. Mais les bonnes gens semblaient avoir peur de parler et répondaient vaguement : « C'est des propriétaires d'au delà de la Vienne. » L'un, plus explicite, se signa en disant : « C'est la Louve de Sainte-Maure et son frère. » Puis il pressa le pas comme craignant d'en raconter davantage.

La jeune femme avait sauté sur son cheval à califourchon et, suivie de son frère avait remonté le pont en galopant à travers la foule au risque de renverser ceux qui ne se rangeraient pas assez tôt et qu'elle semblait prête à fouailler de sa cravache.

Insuffisamment renseigné, mais se promettant bien de veiller sur ce couple singulier dont rien ne justifiait la présence à Marcilly, Charmeresse se disposait à rentrer pour rejoindre Camille à la galerie où s'accomplissait le dernier acte de la funèbre cérémonie, quand, en se retournant, il vit à deux pas de lui le vieil intendant Guéraud qui serrait les poings machinalement en regardant les deux inconnus près de disparaître de l'autre côté du pont. Et à ses lèvres qui remuaient avec une moue muette de colère, on devinait qu'il grommelait en dedans.

— Eh bien, Guéraud, dit Lucien, à qui en avez-vous? Est-ce cette grande diablesse d'amazone et son frère qui excitent ainsi votre mauvaise humeur?

— Oh! vous les connaissez alors, monsieur Lucien? répondit Guéraud, avec une certaine surprise.

— Non pas, mais je voudrais les connaître; j'ai remarqué d'abord la femme qui s'était campée sous le porche de la chapelle comme une païenne qui sait qu'elle n'a pas le droit d'y pénétrer, je l'ai vue ensuite rejoindre sur le mail cette sorte de Quasimodo qu'on m'a dit être son frère, et les gens d'ici qui n'ont pas l'air de les aimer beaucoup ont paru fuir devant mes questions sauf l'un d'eux, plus hardi sans doute, qui m'a répondu : « C'est la Louve de Sainte-Maure. »

— Oui-da, dit Guéraud, c'est bien le surnom qu'elle mérite.

— De sorte, poursuivit Lucien, que vous paraissez les connaître à fond. Vous allez me renseigner.

— Ah! monsieur, si je parle, c'est bien parce qu'à vous je n'ai rien à taire. Mais ces gens-là, on n'aime pas à s'entretenir d'eux, ils portent malheur et vous verrez tous nos paysans s'en écarter en se signant et s'enfuir plutôt que de répondre si ces mécréants les interpellent.

— En effet, j'en ai fait la remarque et me suis demandé pourquoi on semblait s'en éloigner comme des lépreux ou des pestiférés.

— Leur lèpre, monsieur Lucien, c'est leur méchanceté; leur peste, c'est l'esprit du mal qui dirige toutes leurs actions. Ils en ont tant fait qu'on les redoute et qu'on les déteste... et quand on pense que ces maudits salissent un nom si respecté!

— Que voulez-vous dire, Guéraud?

— Je veux dire que c'est une douleur pour nous tous, les vieux serviteurs des barons de Marcilly, si bons, si humains, si généreux, si justes pour tous et si aimés de tous, de voir ces gueux, dignes du bagne et de l'échafaud, abuser de la bonté et de la patience de nos maîtres pour se prétendre de la même race et se faire appeler Marcilly tout comme eux.

— Marcilly... mais oui, les petits-fils de Spartacus, les Marcilly de la Brenne, Me Turquoy m'en a parlé un jour, mais je ne me doutais pas qu'ils fussent si proches de nous.

— Il y en a encore d'autres à Ville-Jésus. Mais ceux-ci habitent Sainte-Maure. C'est mademoiselle Eulalie et son frère Jean-le-Court. Le père, Gaspard-Symphorien, est cloué dans son repaire des bords de la Manse par une goutte incurable. On ne l'approche plus, mais le mécréant est bien représenté par sa fille, plus ingénieuse encore que lui à faire le mal et plus violente dans ses résolutions.

— Que sont-ils venus faire ici, en un jour comme celui-là, défier Camille?

— Il y a de ça. Sans doute ils espéraient le bien voir et le juger. Songez donc, depuis dix ans que les vrais Marcilly ont quitté la Touraine, ces bandits ont pris l'habitude de traiter nos bois en terres conquises. J'aurais bien voulu leur faire donner la chasse par les gardes, mais il eût fallu payer de sa personne, veiller jour et nuit pour m'assurer si mes ordres étaient exécutés. Par malheur, je suis tout boiteux et par moment perclus à ne pouvoir bouger. Certes, Prudent est plein de bonne volonté et ne s'épargne pas, mais il ne peut se faire obéir par ses adjoints comme s'il était le maître. Ils ne tiennent pas à risquer leur peau et connaissent trop bien ces mauvais paroissiens vraiment capables de tout. La moricaude vous abattrait un homme comme un lapin et ce ne serait pas la première fois, à ce que dit la légende. Seulement quand on raconte tout bas ses exploits, on ajoute plus bas encore qu'elle a des procédés sûrs pour se tirer d'affaire et sortir indemne du plus mauvais pas, quand, par surcroît elle ne

fait pas condamner ses victimes à l'amende ou à la prison.

— Bon, maître Guéraud, voulez-vous me faire croire qu'elle a la justice dans sa manche?

— Dans sa manche ou sous sa jupe, je ne sais trop, répondit l'intendant en baissant la voix, mais pour sûr elle fait celle qui se moque de Dieu, du diable et de la loi, et quand un de nos gardes l'aperçoit de loin à travers une clairière braconnant dans nos réserves, il aime mieux détaler en tournant le dos qu'aller lui dresser procès-verbal comme ce serait son devoir.

— En ce cas, vous devez avoir deviné juste. Le retour du maître est fait pour les préoccuper et ils venaient le tâter de l'œil pour savoir quel adversaire ils allaient trouver devant eux. Hum! qu'ils y prennent garde! Quand Camille aura la volonté de voir ce qui se passe chez lui, il ne sera pas homme à tolérer leurs déprédations. Il est résolu, persévérant et courageux jusqu'à l'audace. Et il pourra les mener loin. Nous avons eu ensemble, dans les forêts et les prairies du Manitoba, à mettre à la raison des bandits d'une bien autre encolure, et nous nous en sommes tirés passablement bien... Ce sont choses que vous ferez sagement de répéter, Guéraud, pour qu'elles courent de bouche en bouche et que ces gens de Sainte-Maure se le tiennent pour dit. Je vous raconterai même deux ou trois incidents de nature à les édifier sur le coup d'œil, le sang-froid et le ressort du baron et que vous ferez fort bien de répandre. Au moins, s'il y a un jour conflit, ils auront

su d'avance à quelle rude leçon ils s'exposent, la belle amazone la première.

— Ma foi! monsieur Lucien, dit le vieux Guéraud, vous me faites un vrai plaisir en me parlant ainsi. Je n'avais pas encore osé aborder la question avec M. le baron et pourtant je ne pouvais tarder beaucoup à lui faire mon rapport, mais je craignais que, par excès de bonté, il ne nous ordonnât de fermer les yeux, et il est dur d'avaler tout le temps des couleuvres... Aussi, je bois du lait, et Prudent ne sera pas fâché de pouvoir instrumenter au nom de la loi contre ces voleurs de gibier qui venaient ramasser nos faisans jusque sous son nez... Et la nouvelle arrive à point. On sait dans tout le pays qu'on a ajourné l'ouverture sur tous les territoires de Marcilly, et ils ont dû en déduire qu'on leur laisserait la liberté de braconner à leur guise cette année comme les autres... Mais c'est fini, mes maîtres, et c'est notre tour de rire... Ah! ce n'est pas trop tôt et je retrouve des jambes pour courir aviser Prudent de la nouvelle consigne...

— Allez, Guéraud, et dites-lui de ma part d'être énergique et d'avoir la dent solide comme un bon chien de garde. Je m'engage à le soutenir.

Charmeresse était enchanté de ce qu'il venait d'apprendre. Il savait par expérience que Camille ne pardonnait pas aux flibustiers de toute sorte qu'il rencontrait sur sa route et que, de plus, il avait conservé un profond mépris pour cette race des bâtards de la Brenne. Sans doute, il sortirait de là quelque crise irri-

tante et de nature à révolter cette nature généreuse qu'on osait affronter impudemment.

— Ah! ils sont venus jusqu'à nous, se disait Lucien, ils ont osé franchir la Vienne et mettre le pied sur le seuil de la chapelle! Ils ne se figurent pas comment leur imprudence me plaît. C'est par eux que j'arracherai mon brave Camille à son amour macabre et que je lui rendrai le goût des belles chasses à l'homme comme celles que nous faisions aux écumeurs des Prairies, et ces yankees n'étaient pas adversaires à dédaigner. Je devrai une fière chandelle, ma foi, à la petite-fille de Spartacus!

Il ne savait pas être si bon prophète.

Après la cérémonie, on obtint de Camille qu'il prît enfin quelque repos. Mais, dès le lendemain, au lieu de revenir aux habitudes de vie commune qui s'étaient établies dès l'arrivée de M. La Guerche et de sa fille au château, il pria ses hôtes de l'excuser s'il ne paraissait pas aux repas pendant quelques jours, arguant qu'il avait le cerveau fatigué, qu'il les gênerait par sa mélancolie, et que lui-même se reprocherait d'être un trouble-fête. La vérité, c'est que la vue de sa cousine lui était cruelle. Bien innocemment, elle avait joué un rôle dans le dernier épisode de ce drame. Et c'était pour Camille un remords cuisant de penser que ses attentions pour elle, ses complaisances, traduites en galanterie, avaient pu lui donner aux yeux de Maï-Lou une allure de fiancée et peut-être devenir la cause déterminante du suicide.

Cette décision de se tenir à l'écart aurait pu sembler à

d'autres qu'à son oncle et à ses amis comme une sorte d'invite à quitter le château. Mais Lucien et Turquoy leur firent comprendre qu'il serait maladroit de se froisser, qu'il fallait dans son intérêt ne pas quitter la place, mais ne lui imposer jamais des interventions qu'il fuyait.

Pour Lucien, Camille resta le même, non seulement parce que son amitié lui était douce et sa société aussi peu gênante que possible, mais encore parce qu'ils se trouvaient pour le moment étroitement associés à la même œuvre. Charmeresse avait sa statue à achever. Il en fit d'abord mouler une copie en plâtre, puis Camille commanda à Paris un bloc de marbre et engagea deux praticiens qui se mirent à l'œuvre sous la direction de Lucien pour dégrossir la matière. Cela prit du temps. Mais le jeune baron voulut concurremment que l'on commençât les travaux du monument funéraire qui s'élèverait au Labyrinthe.

Il en avait dressé lui-même les plans et les dessins, non sans réclamer les conseils de Charmeresse et, d'un commun accord, ils s'étaient arrêtés à une élégante chapelle dans le style néo-romain précédée d'un portique demi-circulaire à double colonnade. Les fondations du monument furent creusées de façon à s'adosser au rideau de sapins et de cyprès qui enveloppait la partie nord du plateau. Camille surveillait et dirigeait tout. Il ne quittait le Labyrinthe que pour rejoindre Charmeresse à l'atelier de sculpteur qu'on lui avait disposé dans les dépendances du château et assister à l'éclosion de la

statue de marbre. En trois semaines, par la toute-puissance de l'argent qui abrège le temps, les distances, et triomphe de toutes les difficultés, en rendant à tous ceux dont le concours est nécessaire le zèle facile et fructueux, le monument se dressa dans son cirque de sombre verdure qui en rendait plus vivace l'éclatante blancheur.

Charmeresse, lui, avait aussi posé son ciseau. Son œuvre était accomplie et d'une extraordinaire puissance d'émotion grâce à sa sincérité. Ce ne fut qu'un cri d'admiration. Mademoiselle Nicole, qui avait désiré voir la statue de Charmeresse une fois terminée, ne put retenir ses sanglots et ses larmes et tomba à genoux, les mains jointes, devant l'image si puissamment ressuscitée de la pauvre morte. Ses pleurs effacèrent du cœur de Camille ses dernières rancunes. Il releva Nicole et l'embrassa pour la remercier de cet élan de sympathie.

Le monument terminé, la statue de Charmeresse placée au milieu de la chapelle au-dessus du spacieux caveau où l'on pénétrait par un escalier de vingt marches, et dans lequel le cercueil devait reposer sur un piédestal de marbre noir, il fallut procéder à la cérémonie de la translation du corps à sa suprême demeure du Labyrinthe.

Ce fut par une triste journée, froide et brumeuse de la fin de septembre, que le cortège quitta le château pour se rendre au Labyrinthe. Le char funèbre s'acheminait lentement suivi du clergé, de Camille, de ses amis et d'une partie des gens de Marcilly. Mais les portes closes du

parc avaient arrêté au seuil les curieux. Cependant la partie fort éloignée des jardins, où se déroulait le Labyrinthe, était en dehors des clôtures et sillonnée par deux routes d'usage public, qui permettaient aux habitants du pays de se rendre de Nouâtre à Verneuil et de Noyers à Rilly.

Le Labyrinthe commençait à l'intersection de ces deux routes, et bien des gens en promenade avaient pris l'habitude jusque-là de faire l'ascension du plateau pour y jouir du beau panorama de la vallée. Pendant la durée des travaux, Camille, plus d'une fois, s'était vu en butte aux curiosités d'un certain nombre d'importuns qui, tout en se tenant à distance, s'occupaient indiscrètement de lui, de la chapelle et l'irritaient par leurs propos bruyants, leurs gestes et leurs petits ricanements ironiques.

Il commença par donner l'ordre de fermer par des pieux et des cordes la partie du plateau où se trouvait le chantier. Puis, voulant assurer la tranquillité de ses méditations dans l'avenir, il fit poser au bas de la côte une grille solidement encastrée dans un mur d'appui et qui faisait le tour de toute la colline où s'élevait le Labyrinthe.

A partir de ce moment, il put s'isoler. Personne ne se permit plus de franchir cette enceinte close, même quand la grille faisant face à l'allée ascendante du Labyrinthe restait ouverte par mégarde.

Mais, en ce jour de la translation, une dizaine de vignerons et de fillettes se tenaient à quelque distance sur le

gazon du carrefour, du côté de Verneuil, regardant le cortège le front découvert, tandis qu'à deux pas de la grille, solidement campée, jambe de-ci, jambe de-là sur un grand diable de cheval noir, de taille à la porter, mademoiselle Euladie de Marcilly, pesant sur sa bride pour contenir sa monture, s'était arrêtée et placée pour bien voir et regardait de son œil insolent le défilé du cortège.

Camille marchait, pâle, les bras croisés, les yeux à terre. Rien ne pouvait le tirer de son absorption. Il ne la vit pas. Mais Charmeresse ne put s'empêcher de tressaillir dès qu'il l'aperçut, se demandant ce qui l'attirait ainsi sur les pas du jeune baron. Après sa conversation avec Guéraud et les recommandations faites à Prudent, il avait toujours compté sur la naissance d'un conflit.

Il attendait qu'un fait de braconnage avéré, ayant fourni aux gardes l'occasion de dresser un bon procès-verbal, lui permît d'appeler sur cette famille l'attention de Camille, incident qui, selon lui, devait amener quelque accès de colère bienfaisante et propre à l'arracher à sa mélancolique possession. Mais tout au contraire, Eulalie et Jean-le-Court avaient très résolument respecté le gibier du baron de Marcilly. On n'avait pu constater que leur parfaite correction.

Que rêvait donc la petite-fille de Spartacus?

En montant la principale avenue du Labyrinthe à la suite du cortège, Lucien profita de la courbe ascensionnelle pour ne pas la perdre de vue. Une petite pluie fine commençait à tomber, mais cela lui importait

peu. Elle resta immobile tant qu'elle put suivre des yeux la tête du convoi, c'est-à-dire Camille qui marchait le premier après le curé de Marcilly, et quand elle le vit disparaître au tournant de l'avenue, elle rendit la bride et partit au grand trot, évidemment avec l'intention de faire le tour du Labyrinthe et de chercher un point découvert d'où il lui fût encore permis de satisfaire sa curiosité.

Du moins, Lucien le supposait. Et il ne tarda pas à constater qu'il avait deviné juste. Car, lorsque le char funèbre arriva sur le plateau et s'arrêta à la façade du monument, en face de la découverte, de l'autre côté du vallonnement, il aperçut Eulalie postée sur une rampe d'où elle pouvait très nettement assister à tous les détails de la cérémonie et ne pas perdre un instant Camille de vue. Et quand les dernières prières dites, on sortit de la chapelle, en dépit de la pluie pénétrante, elle était encore là.

Cette persévérance avait de quoi intriguer quelqu'un de moins prévenu que Charmeresse. A plus forte raison, se défiant de ces Marcilly de contrebande, se demandait-il ce qui pouvait se passer dans le cerveau de cette Bradamante provinciale.

— Est-ce que par hasard la belle se serait prise d'une sorte de toquade pour Camille? se dit-il. Cela m'expliquerait alors la conversion si invraisemblable de cette famille de braconniers et comment ils respectent aujourd'hui si scrupuleusement le gibier du baron. La virago aura donné la consigne et on lui obéit. Eh mais! voilà

qui est intéressant et je suis curieux de savoir comment elle s'y prendra pour tenter un rapprochement. Elle doit pourtant se douter que le nom qu'elle porte n'est pas fait pour lui valoir un accueil bienveillant... Et cependant si elle nous apporte une diversion, je ne pourrai m'empêcher de lui en savoir gré.

Charmeresse se rendait compte en effet que la situation devenait délicate pour les habitants du château. Déjà M. Turquoy était forcé de regagner sous peu de jours Richelieu, où sa présence régulière devenait nécessaire à l'étude. Sauveterre avait annoncé son prochain départ pour Paris. Et à plusieurs reprises M. Richard La Guerche, déçu dans ses espérances et désireux d'arracher Nicole à cette atmosphère de contrainte et de mélancolie, avait voulu prendre congé de son neveu et n'avait cédé qu'aux instances de Nicole, qui n'avait pas manqué, en ces circonstances, d'appeler Lucien à son aide.

— Ne t'inquiète pas de moi, avait-elle dit à son père. Je ne suis pas à ce point faible d'esprit que de ne pouvoir supporter sans danger le spectacle de cette douleur affolée. J'aime Camille comme s'il était mon frère et il me serait pénible de m'éloigner avant que l'on ait fait une dernière tentative pour l'arracher à ce désespoir obstiné et si effrayant dans son calme. Il serait lâche à nous de l'abandonner sous prétexte que sa situation d'esprit nous cause une oppression cruelle et quotidienne. Si nous ne le défendons pas contre lui-même, si nous le livrons à un isolement complet, qui donc le

sauvera? Il ira de degré en degré au suicide passionnel ou à la folie... C'est une pensée impossible à concevoir. Et je sens là que j'ai dans une certaine mesure une part de devoir à remplir dont tu ne voudras pas me détourner... D'ailleurs tu as tort de croire que le séjour ici me soit pénible.

» J'y ai trouvé en Geneviève une amie charmante, que la bonne madame Turquoy a consenti à me laisser pour compagne encore quelques semaines, enfin nous complotons tout le temps avec M. Lucien, et peut-être le jour n'est pas éloigné où nous pourrons mener à bien nos chères combinaisons... Ce n'est donc pas le moment de songer à quitter la place.

M. Richard La Guerche se laissa convaincre.

Mademoiselle Nicole n'avait pas menti en affirmant à son père que le séjour de Marcilly, même dans ces tristes circonstances, ne lui déplaisait pas. Mais elle n'avait pas tout dit. L'aurait-elle pu, d'ailleurs? Car, si elle avait une raison autre que le souci de la guérison de Camille pour vouloir demeurer au château, elle ne s'en rendait pas à elle-même un compte bien net, et elle n'osait pas se l'avouer encore.

Tous ces événements l'avaient mise en grande confidence avec Lucien Charmeresse et son sens judicieux et fin, le charme de son esprit, la générosité de son caractère avaient en peu de temps fait une profonde impression sur la jeune Canadienne. Elle avait bien souvent eu l'occasion d'apprécier Lucien dans ses voyages à Québec, et toujours l'avait accueilli avec une grande sympathie,

mais elle n'avait pu le juger comme le lui permettait l'intimité qui s'était établie entre eux depuis son arrivée en Touraine et surtout depuis la mort sinistre de Marie-Louise. Leur sincère et profonde amitié pour Camille les avait unis dans une pensée, dans une préoccupation communes. Chaque jour, ils échangeaient leurs observations, les commentant et cherchant ce qu'on en pouvait déduire. Nicole disait vrai en parlant de leurs complots auxquels d'ailleurs Geneviève et Servien ne cessaient d'être associés. Et ils n'avaient tous jusque-là à se reprocher aucune faute de conduite. Leur cœur les avait bien inspirés, leur raison solidement guidés et ils avaient réussi à ce point essentiel. Camille n'avait souffert d'eux aucun froissement, il n'avait reçu d'eux que des preuves de docilité, le concours le plus intelligent et le plus dévoué et, ne se voyant jamais l'objet d'un blâme ou d'une critique il leur avait maintenu toute sa confiance, ne cherchait pas à les fuir et ne sentait pas sa douleur dépaysée au milieu d'eux.

Mais Charmeresse craignait que l'installation définitive de la chapelle ne lui donnât la tentation de leur échapper et de s'y ménager une retraite, une solitude absolue. Il ne le cacha pas à Nicole. Comment lui faire admettre au Labyrinthe la présence des uns et des autres? Il fallait surtout user de quelque procédé qui parût naturel, ne l'effarouchât pas et ne lui fît pas concevoir l'idée d'une surveillance organisée.

Ce fut Nicole qui se chargea de la première tentative et exécuta son petit plan sans tarder dès le lendemain

de la translation du cercueil. M. Turquoy, mis dans la confidence, prit soin de retenir au moins une heure Camille au château. C'était facile, il avait des comptes à lui soumettre, des signatures à réclamer et plusieurs affaires litigieuses à discuter avec lui.

Pendant ce temps, Nicole et Geneviève, chargées d'une moisson de fleurs et de bouquets commandés au jardinier, se rendirent au Labyrinthe accompagnées de Lucien. Et sous leurs mains de fées la chapelle merveilleusement décorée prit une allure de reposoir.

Camille les surprit comme elles plaçaient au pied de la statue de marbre de magnifiques gerbes de roses, et cette attention délicate le toucha profondément. Désormais la présence des deux jeunes filles ne devait lui paraître que très touchante et très naturelle.

C'était un grand pas de fait. Et pour ne rien compromettre, on eut soin de lui laisser de longues heures de solitude absolue. Seulement le matin, il voyait venir Nicole qui renouvelait ses bouquets et ses guirlandes, et Lucien, qui avait entrepris de compléter la décoration de la chapelle, arrivait également à certains moments de la journée.

Et le soir, à l'heure où tombait le crépuscule, apaisé et confiant, Camille rentrait au château appuyé sur le bras de Lucien et s'asseyait sans résistance à la table commune, où l'on avait soin de ne traiter que des questions graves, qu'il écoutait discuter d'un air absorbé d'abord, mais que bientôt une ou deux fois il se prit à développer lui-même, selon ses conceptions.

Pendant les premiers jours de cette période, en revenant, le soir, avec Lucien, il gardait un silence mélancolique que Charmeresse avait soin de ne pas troubler. Puis, par degré, sa douleur sans cesser d'être moins profonde se fit plus coutumière et le besoin de cette communication d'âme qu'il pratiquait jadis avec son ami sembla renaître chez lui. Et il se plût à retracer longuement ses émotions, ses tortures et ses résolutions. Très fermement il déclarait sa vie close. Il se disait fiancé à la morte et affirmait qu'il ne s'éloignerait jamais de ce tombeau. « Je me dois tout entier, disait-il, à celle qui a souffert, qui a pleuré des larmes de sang et qui est morte pour moi. » Charmeresse avait bien soin de ne jamais le contredire. Il pensait que la douleur qui se répand en paroles commence à s'atténuer.

Camille avouait qu'il avait pensé à mourir. Un instant il avait rêvé de se faire ensevelir avec Maï-Lou dans ce même monument du Labyrinthe. Puis il avait craint de n'être pas compris, ni peut-être obéi. Enfin, il se demandait s'il avait le droit de se tuer avant d'avoir disposé de sa grande fortune pour faire un peu de bien. Il voulait, en partant, laisser derrière lui quelques œuvres utiles. Il reconnaissait que chaque homme a sa part de devoir à accomplir, sa dette à payer à l'humanité avant de pouvoir disposer de ses jours.

— C'est elle qui m'inspire, ajoutait-il. Quand nous sommes seuls, bien seuls, et que je l'ai longuement contemplée dans sa toute-puissante beauté, il me semble

que la communication s'établit comme un courant magnétique entre nous. Je t'assure qu'à certains moments elle devient de chair et que la chaleur du sang arrive à lui roser la peau. Le marbre s'éveille; de ses paupières demi-closes son regard vient chercher le mien; ses lèvres s'entr'ouvrent dans un sourire et je vois sous ses voiles sa poitrine se soulever dans une harmonieuse palpitation. Illusion, diras-tu, chimère! Pygmalion seul a pu donner la vie à sa statue, et tu sais bien qu'elle était inerte, n'est-ce pas? la dure matière qu'a taillée ton ciseau pour en faire cette merveille. Accuse donc ton génie de mes folles hallucinations, car telle que tu me l'as rendue, pour moi elle vit. Oui, je lui parle, mon cœur se répand dans son cœur réconcilié, je lui dis mes tendresses, et la flamme de ses yeux me pénètre; je lui renouvelle mes serments, et sa paupière laisse glisser une larme brillante; j'affirme que je consacrerai ce qui me reste de jours à faire quelque grande œuvre bienfaisante pour racheter sa pauvre âme, et son plus doux sourire m'encourage et me fortifie.

Le soir où il lui tint ce propos, à quelques pas de la chapelle qu'ils venaient de quitter et où ils voyaient briller à travers les vitraux la douce lueur de la lampe funéraire qu'on ne laissait jamais éteindre, Charmeresse se demanda si le moment n'était pas venu de jeter une note nouvelle dans cette conscience stagnante, comme on lance un caillou dans un lac endormi pour en faire bouillonner les eaux.

— Tu crois son âme satisfaite et apaisée, lui dit-il, et

pourtant tu as contracté envers sa mémoire un grand devoir que tu tardes bien à remplir.

Camille redressa la tête et le regardant avec surprise :

— Un devoir... et lequel ?

— Celui de la venger !

A cette parole grave, le jeune baron tressaillit. Lucien vit ses poings se crisper, ses yeux s'éclairer d'une lueur fauve.

— La venger ! répéta-t-il, il me semble que tu viens de déchirer tout à coup un voile qui obscurcissait une partie de mes pensées secrètes. Cette idée m'a possédé plus d'un jour, puis l'excès de ma douleur l'avait effacée de mes préoccupations présentes. D'un mot tu la réveilles et tu me fais comprendre la mystérieuse anxiété qui me travaillait l'âme sans que j'en pusse définir la cause. Oui, la venger avant de la suivre, je me l'étais dit dans cette veille horrible où elle m'a longuement raconté son martyre, car en lisant ces lignes écrites de sa main, je croyais, agenouillé auprès du lit où elle paraissait si doucement sommeiller, que c'était sa bouche même qui les murmurait à mon oreille ces douloureuses justifications, ces accusations formidables, ces révoltes indignées. La voilà donc cette première tâche qui s'impose : « Faire justice ! » Je n'y faillirai pas ! Et je te remercie, ami, de me l'avoir rappelée... On dirait que je m'arrache à une pesante catalepsie morale. Mes yeux s'ouvrent et mon sang court plus vif et bouillonne dans mes veines.

Il marchait d'un pas impatient, le geste plein de menaces, et Lucien se félicitait d'avoir touché si juste au point sensible de la blessure.

— C'est que tu ne sais pas tout, reprit-il; ce faussaire que nous cherchions à connaître, elle l'a découvert avant de se déterminer à mourir; ce misérable qu'il faut châtier, à qui je dois doublement ma haine et mon mépris, elle avait surpris le secret de son imposture... Comment ne t'ai-je pas encore communiqué ce récit cruel qui condamne et flétrit ce drôle!... Ah! la douleur, je m'en souviens, m'avait au premier jour égaré l'esprit, rendu farouche et défiant, j'avais soif d'isolement et de mystère... pardonne-moi... Maintenant que nous allons passer à l'action, tu dois le lire ce testament sacré par lequel elle me lègue le soin de son honneur et le souci de sa vengeance, et quelque part où il se cache, nous le découvrirons et le forcerons bien à venir faire amende honorable sur la tombe de sa victime, ce digne fils des bâtards de la Brenne!

— Un Marcilly de la Brenne, s'écria Lucien stupéfait.

— Oui, un rejeton de cette race envieuse qui depuis deux cents ans rampe autour de nous, cherchant à nous mordre par surprise et nous salir de sa bave...

— Et cet homme s'est fait passer pour toi... mais alors, continua Lucien comme s'il se parlait à lui-même, ce ne peut être un de ceux de Sainte-Maure.

— Tu les connais?

— Ce n'est pas cette espèce de monstre qu'on appelle Jean-le-Court...

— Non, mais son cadet, Cyrille, qui ne paraît plus à Sainte-Maure, et dont nous aurons à retrouver la piste. Et puisque tu as déjà entendu parler de cette race de maudits, la confession de Marie-Louise te fera bien vite tout comprendre. Ce soir tu la liras, et demain trouve toi à la première heure au Labyrinthe. Nous pourrons arrêter nos résolutions... Moi, j'y retourne. Le manuscrit est enfermé dans le caveau, avec les reliques qui me restent d'elle. Envoie-moi Servien. Il te le rapportera.

Et serrant nerveusement la main de Charmeresse, le jeune baron reprit le chemin du tombeau de Marie-Louise.

Ce n'était pas la première fois qu'il lui arrivait d'y veiller jusqu'à l'aube. Mais à cette heure de quelle autre allure il y marchait!

— La combativité s'est réveillée dans son cerveau, se dit Charmeresse, il est sauvé.

II

Quand Lucien reparut au château, il avait hâte de faire connaître à Nicole le succès de sa tentative. Elle-même l'attendait avec impatience. De la journée elle n'avait pu le joindre, elle voulait lui parler d'une rencontre étrange qu'elle avait faite dans la matinée, comme elle se rendait au Labyrinthe avec Geneviève pour renouveler les fleurs de la chapelle.

— Nous venions d'ouvrir la grille, lui dit-elle ; Geneviève avait pénétré la première et je me disposais à la suivre, lorsque je vis au détour de la route une femme qui s'avançait d'un pas rapide et semblait venir droit à moi ; elle était suivie, à quelques pas de distance, par deux hommes de grande taille portant le fusil et le carnier. Je m'arrêtai sur le seuil, croyant que cette personne avait un renseignement à me demander ; mais quand elle fut plus près de moi et que je pus mieux distinguer ses traits et sa physionomie, je ne pus m'empêcher de tressaillir et, instinctivement, je fis un pas en dedans de l'enceinte, une main sur la grille et toute prête à la repousser.

— Vous avez craint quelque violence?

— Et je ne suis pas bien sûre que si je m'étais trouvée seule, cette étrange femme ne m'eût pas fait un mauvais parti avec ses acolytes ; mais en apercevant Geneviève, elle s'arrêta dans son élan et resta immobile à quelques mètres de la grille, en me regardant d'un air si méchant que, sans plus attendre, je poussai la grille, la fermai d'un tour de clef et, entraînant Geneviève par le petit sentier couvert, je me hâtai instinctivement de me mettre hors de vue.

— Une agression, comme cela, en plein jour, contre vous, miss Nicole, on n'aurait pas osé...

— Si vous aviez vu pourtant cet air furibond, ces lèvres contractées... c'est une grande et forte femme...

— Brune comme un pruneau de Tours, reprit Lucien continuant lui-même le signalement, les cheveux crépus

d'une tzigane, en jupe courte et bottée comme un homme...

— Vous la connaissez...

— Parfaitement et quoique je sois d'avis que nous ferons bien de nous défier de ses manigances, je crois qu'avec ses excentricités elle va nous rendre notre tâche plus facile. Vous qui avez entendu bien souvent redire les légendes de la famille, un seul mot vous mettra au fait. Cette Vénus noire est la cousine bâtarde de Camille, elle représente avec ses deux frères la branche aînée des prétendus Marcilly de la Brenne, et comme ils vivent tout près d'ici, à Sainte-Maure, sur les terres qu'ils tiennent de la rancune de la chanoisesse, il ne peut manquer d'y avoir conflit avant peu... et c'est tout ce que je souhaite.

— Vous, appeler ainsi la bataille...

— Parce que la bataille va nous rendre Camille, parce que c'est justement, paraît-il, le plus jeune frère de cette ogresse qui a causé la mort de mademoiselle Jacquelin et qu'il a un terrible compte à rendre au baron...

Et il lui raconta ce qui venait de se passer en ce jour entre Camille et lui, et quel succès il avait obtenu en évoquant en lui le justicier.

— Et vous ne redoutez pas d'avoir pour adversaires ces misérables capables de tout, dit Nicole un peu pâle.

— Soyez tranquille, je veillerai sur Camille et prendrai ma part de ses dangers.

Nicole avait bonne envie d'avouer qu'elle avait au cœur autant d'inquiétude pour lui que pour son cousin,

mais elle se borna à pousser un soupir dont elle seule pouvait comprendre la portée.

— Ne craignez rien, dit-il en souriant, on mettra la Louve à la raison.

Lucien était absolument exempt de fatuité. Pourtant le trouble de Nicole ne lui échappa pas et lui donna à réfléchir. Il se prit à s'interroger lui-même et dut s'avouer que la jeune Canadienne avait conquis insensiblement une place très importante dans ses préoccupations. Il ne pouvait pas affirmer qu'il se sentît une entière disposition à l'aimer autrement et plus que de bonne amitié. Et pourtant rien de ce qui la touchait ne lui était plus indifférent comme autrefois, et ce qu'il y avait de bien certain c'est qu'ils étaient toujours charmés de se trouver ensemble et de s'isoler ainsi tous les deux.

Et Lucien, qui jusqu'à ce moment n'avait voulu voir en Nicole qu'un fort aimable camarade, une sorte de sœur, puisqu'il s'était habitué à croire qu'elle deviendrait un jour la femme de son ami, se disait qu'après tout puisqu'elle affirmait nettement sa liberté, il lui était bien permis, sans marcher sur les brisées de personne, de rêver qu'un jour il pourrait compter plus largement dans son existence. Et la voyant si belle, si intelligente, si pleine de grâce et d'esprit, si bien faite pour réaliser la compagne idéale d'un raffiné de sa sorte, il se promettait de profiter de la première occasion favorable pour tenter de lui arracher, par quelque surprise subtile, un mot qui fût sinon un aveu, tout au moins un encouragement.

Mais il voulait d'abord achever l'œuvre si bien commencée et ressusciter le Camille d'autrefois. Aussi fut ce avec un fiévreux intérêt qu'il se plongea le soir dans la lecture du manuscrit de Marie-Louise que Servien venait de lui remettre.

Il en sortit le cœur plein d'une immense pitié pour la victime, mais fort emballé pour le châtiment de ce misérable Cyrille.

Les preuves lui parurent plus que suffisantes, la personnalité bien établie. En présence de telles révélations, il ne lui paraissait plus possible d'attendre ou d'hésiter. S'il avait parlé d'agir la veille, quand il croyait que le problème se compliquait de la découverte du vrai coupable, il était bien autrement résolu dans son conseil, à cette heure. Et il s'en ouvrit très chaleureusement à Camille dès qu'il l'eut rejoint le matin. Il le trouvait d'ailleurs aussi impatient que lui d'entreprendre sans retard cette œuvre de justice.

— La pauvre Marie-Louise, dit-il, n'avait pas à sa disposition les moyens de retrouver son bourreau. Mais pour nous la piste sera facile à retrouver. D'abord je connais ce Robert d'Argental, c'est un camarade de Sainte-Barbe, et nous nous sommes assez souvent rencontrés, un peu partout, après nos études pour que je puisse t'en rendre bon compte. C'est un jouisseur, mais non un méchant garçon.

— Oui, murmura Camille en secouant la tête. Maï-Lou lui a pardonné : « il ne pouvait se douter, a-t-elle écrit, du mal qu'allait me faire ma crédulité ».

— Et quand il aura appris par nous par quelle catastrophe terrible ce drame s'est dénoué sous nos yeux, il regardera comme un devoir que l'honneur lui impose de nous aider à retrouver la trace de l'assassin de Marie-Louise.

— C'est donc lui que nous devons aller interroger sans retard, répondit Camille. Il y a six semaines, il était encore à Lusignan près de madame Delorme. Mais il n'est guère probable qu'il y soit resté à cette saison de l'année...

— Je le pense comme toi, mais puisque rien ne nous retient ici et que tu dois avoir hâte ainsi que moi de faire œuvre utile, nous ferons sagement de prendre chacun une valise, et de partir dès demain matin...

— Dès ce soir...

Ils causaient ainsi sur l'avancée du plateau, et Camille sondant de l'œil la plaine qui se déroulait sous ses pieds semblait y chercher la trace de ce Cyrille dont il ne pouvait prononcer le nom sans que ses lèvres tremblassent de colère, quand, tout à coup, à moins de trois cents mètres, dans un bouquet de bois que les gardes lui avaient signalé comme une remise très fréquentée des chevreuils, un coup de feu retentit. Tout d'abord Camille pensa que sans doute son oncle et Sauveterre s'étaient mis à l'affût dans ce bois et que l'un ou l'autre venait d'abattre la pièce visée. Mais Charmeresse, qui avait eu la même pensée, s'écria en lui désignant du doigt la lisière d'un autre taillis :

— Ce n'est ni le docteur, ni M. Dick, car les voilà qui débouchent...

— Alors, c'est Prudent qui nous approvisionne de venaison.

— Ni Prudent non plus, affirma Lucien, vois plutôt...

En effet, dans la prairie, il reconnut, marchant en hâte, le fusil en arrêt, Prudent et son principal adjoint, bien reconnaissables à leur livrée de chasse, à leur cape de velours galonnée d'or.

— A qui en ont-ils? dit Camille. Ils semblent avoir flairé quelque maraudeur... Serait-ce un coup de braconnier? En plein jour, pardieu! l'audace serait grande.

Et, ses instincts de chasseur se réveillant, une chaleur de sang lui monta aux pommettes.

— Oui, l'audace serait grande et à ce point, répondit Charmeresse très intrigué, que je me demande si l'on n'est pas venu là tout exprès pour te tâter et te mettre au défi...

— Quoi, tu penserais?...

— Qu'il y a du Jean-le-Court, là-dessous; leur sagesse n'a pas duré longtemps, mais alors, Prudent le filait sans doute depuis l'aube...

On voyait justement les deux gardes se glisser dans la réserve pour y surprendre l'homme qui venait de tirer.

— Il va essayer de fuir pour gagner la futaie, et nous le verrons passer à la découverte, reprit Charmeresse.

Mais aussitôt trois coups de feu se succédèrent rapides. Et, sautant dans la prairie, avec un chevreuil mort sur l'épaule et courant d'un pas lourd, mais soutenu, ils virent un gaillard râblé, trapu, aux épaules de taureau,

mais aux jambes courtes, se sauver en brandissant son fusil et se retournant par moment d'un air de défi, vers la réserve d'où ne se montraient à sa poursuite ni Prudent ni l'autre garde.

Camille et Charmeresse se regardèrent, tous deux pâles, saisis de la même pensée.

— Les a-t-il donc tués tous les deux? le scélérat, s'écria Camille... Il faut courir...

Mais avant qu'ils eussent quitté leur observatoire, une satisfaction leur fut donnée.

Le docteur et M. La Guerche, qui avaient été rejoints par l'Écureuil, devinant comme eux qu'il se passait quelque incident grave dans le bouquet de bois qui leur faisait face, s'étaient avancés rapidement de ce côté; le fuyard courait obliquement vers eux sans les voir, et, quand il les aperçut, lancé comme il était, il essaya trop tard de rebrousser chemin; déjà l'Écureuil avait sauté sur lui et le renversait en lui portant un vigoureux coup de genou dans les reins.

Jean-le-Court roula dans l'herbe avec un mugissement de bœuf et chercha à ressaisir son fusil pour abattre son agresseur, mais Servien n'était pas homme à se laisser surprendre; il lui arracha son arme, et pour le forcer à la résignation, lui en asséna un joli coup de crosse sur la caboche, après quoi, en un clin d'œil, il le ficela des pieds et des mains avec le lasso qui ne le quittait jamais.

A ce moment, sur le bord du fossé de la réserve, apparut Prudent, se cramponnant aux arbres, traînant

sa jambe blessée et appelant à l'aide. Camille et Charmeresse se hâtèrent de descendre du Labyrinthe pour arriver sur le théâtre de la lutte.

Ils trouvèrent M. La Guerche soutenant le brigadier-garde que Sauveterre s'empressait de panser. La balle de Jean-le-Court lui avait fracturé le fémur.

Prudent qui s'était laissé faire dans un premier moment de faiblesse, s'écria avec angoisse :

— Ah ! docteur, ce n'est pas de moi qu'il faut s'occuper, une balle dans la cuisse, on en revient, mais c'est mon pauvre Valentin qui a besoin de vos soins, le gredin lui a déchargé son fusil, par traîtrise, en pleine poitrine, à quatre pas, et le brave garçon est resté sur la place... Ah ! ce Jean-le-Court, quel gueux !..

Déjà Servien avait pénétré dans la réserve ; Camille et Lucien l'y suivirent. Hélas ! le pauvre Valentin ne pouvait plus être disputé à la mort, le coup l'avait foudroyé, la balle avait pénétré dans la région du cœur. Camille s'était agenouillé lui-même près du garde, aidant Servien à dégrafer l'uniforme, à défaire la cravate, à chercher un dernier reste d'existence. Mais rien, pas un souffle, les membres inertes, l'œil convulsé, c'était bien fini.

Le jeune baron se releva en proie à une indignation extraordinaire.

— Le misérable ! s'écria-t-il, la bête fauve ! tuer un homme, que dis-je, il en eût tué deux, s'il l'eût pu, pour se sauver d'un procès-verbal...

Charmeresse était troublé. Il se souvenait de ses

recommandations à Prudent. C'est lui qui avait conseillé d'agir, de surveiller et de poursuivre ce Jean-le-Court et les siens. Il avait involontairement une large part de responsabilité dans cette catastrophe. Il ne put s'empêcher de s'en accuser ouvertement.

Mais Camille l'interrompit :

— Tu as tort de t'accuser. Ce que tu as dit je l'aurais dit moi-même et nos gardes savent d'avance qu'en faisant loyalement leur devoir ils risquent bien des fois leur vie... Il n'y a qu'un coupable ici et celui-là, je l'espère bien, n'échappera pas au châtiment qu'il mérite...

Et s'adressant à l'Écureuil :

— Tu es sûr qu'il ne nous glissera pas des mains?

— Soyez sans crainte, monsieur Camille, ce n'est pas le premier que je ficelle, et jusqu'ici pas un n'est parvenu à dénouer mon lasso... D'ailleurs, nous allons pouvoir le déposer en lieu sûr.

En effet, le bruit de la fusillade avait été entendu au château, et Guéraud arrivait, suivi de quelques journaliers et guidé par le petit Jacquinot, qui était accouru le prévenir.

On commença par transporter Prudent au pavillon qu'il occupait. Sauveterre le suivit, affirmant après le premier examen que la fracture pourrait être réduite, mais que la convalescence serait longue. Le corps du malheureux Valentin fut porté au château sur un brancard pour les constatations légales. Quant à Jean-le-Court, sur l'ordre de Servien, on le campa tout ficelé et

encore étourdi dans une grande brouette à fumier et on le roula à la suite de sa victime pour le confier aux soins de la gendarmerie.

Cette grave affaire venait se jeter en travers des résolutions prises le matin par Camille. Mais il ne voulut pas quitter Marcilly avant que la justice eût procédé à son enquête. Charmeresse ne lui avait pas dissimulé que les Marcilly de Sainte-Maure avaient exercé depuis son absence du château une véritable tyrannie sur les communes riveraines de la Vienne et que leurs victimes ne se décideraient à parler que si elles étaient bien assurées que les magistrats ne lâcheraient pas leur proie en s'excusant de leurs méchants soupçons, comme on avait vu trop souvent la chose se produire.

Les meurtres antérieurs attribués par la clameur publique à Jean-le-Court et à sa sœur étaient déjà nombreux. Mais toujours les preuves avaient fait défaut, nul témoignage ne pouvant être arraché à ces trembleurs. Cette fois, du moins, le crime était patent, les témoins très résolus à raconter les faits et le premier de tous, M. de Marcilly, n'étant pas de ceux qu'on peut récuser, il devenait bien impossible que l'affaire pût être étouffée.

Quelqu'un y pensait pourtant et se croyait de force à y parvenir. Prévenue presque immédiatement de ce qui se passait par les deux grands Jacques — comme on nommait dans le pays ses deux piqueurs à plusieurs fins — qui étaient restés sous bois à quelque distance pendant que Jean-le-Court s'aventurait si audacieusement jusqu'à la réserve, mademoiselle Eulalie avait pris

résolument le parti de courir tout droit au château, et quand elle se présenta à la grille sur son cheval écumant de sueur, escorté des grands Jacques, le commisaire de police de Richelieu n'avait pas encore paru avec ses gendarmes et le procureur de la République n'avait même pas daigné répondre à la dépêche qu'on lui avait adressée à Chinon.

Son arrivée mit en rumeur les gens du château. Elle avait sauté de cheval et jeté sa bride aux mains d'un des Jacques, qui restèrent en dehors de la grille, et quand elle s'avança, hardiment, seule, et gravit les marches du perron, elle y trouva Guéraud lui barrant le passage d'un geste résolu et disant qu'il ignorait si M. le baron serait disposé à la recevoir. Et il ajoutait, en faisant mine de ne savoir à qui il parlait, qu'un crime abominable avait été commis, un garde tué, un autre grièvement blessé et qu'on attendait d'un moment à l'autre le commissaire, le substitut et les gendarmes.

— Heureusement, ajouta-t-il, que le meurtrier a été pris sur le fait et qu'il est en ce moment sous bonne garde en attendant qu'on le transporte à la prison de Tours...

— Monsieur l'intendant fait le malin, dit Eulalie avec une rage concentrée, il doit pourtant savoir que je n'ai pas pour coutume de pardonner aux mauvais plaisants. Et maintenant, ajouta-t-elle en faisant siffler sa cravache, faites-moi place, bonhomme, si votre maître ne daigne pas venir à moi, je saurai bien le découvrir où il se cache...

Charmeresse arrivait sur ce dernier mot :

— Voilà une phrase malheureuse, madame, répondit-il fort courtoisement ; mon ami M. le baron de Marcilly n'est pas de ceux qui se cachent, et s'il n'était pas au château pour vous recevoir, c'est qu'il avait voulu porter lui-même ses consolations à la malheureuse femme de son garde Valentin dont monsieur votre frère vient de faire une veuve...

Devant cette ferme attitude et cette parole franche, mademoiselle Eulalie resta un moment interdite.

Charmeresse poursuivit :

— Mais bien que le baron juge fort inutile l'entrevue que vous désirez, il comprend votre inquiétude et ne se refuse pas à vous entendre. Veuillez entrer ici, madame, et vous n'aurez pas l'ennui de l'attendre longtemps, car le voici qui traverse la cour des communs.

Et Lucien lui ouvrit la porte du salon qui donnait sur les jardins. Il devinait que Camille aurait considéré comme une profanation de recevoir la sœur de Cyrille dans la pièce qui avait servi de chapelle ardente à la dépouille funèbre de Marie-Louise.

Camille entra. Charmeresse fit mine de se retirer. Mais le jeune baron le retint.

— Tu n'es pas étranger à ce qui me touche, reste, lui dit-il.

Et s'avançant vers Eulalie qui était debout, devant lui, et sans la convier à s'asseoir, comme s'il eût voulu lui faire comprendre qu'ils ne pouvaient en avoir bien

long à se dire, il lui fit un bref salut de pure forme et attendit.

Était-ce bien l'intérêt qu'elle portait à son frère qui l'avait amenée? Ou avait-elle seulement voulu saisir l'occasion qui s'offrait de se trouver enfin en présence du jeune baron? La seconde supposition devait être la plus vraie, car pour cette entrevue elle avait eu soin et trouvé le temps de faire une toilette extraordinaire. Ce que Charmeresse avait remarqué du premier coup d'œil.

Toilette qui tranchait avec ses habitudes garçonnières et son goût pour les vêtements lâches et flottants. Sans doute l'insistance brutale qu'elle avait mise la veille à inspecter Nicole et à la toiser, visait plus son élégance et la coupe de son costume que sa personne. Et elle s'était dit que pour obtenir un regard favorable du jeune baron il fallait se présenter en vraie femme du monde.

Elle avait donc endossé une robe d'amazone en drap gros bleu qui lui collait au corps et moulait jusqu'à l'indiscrétion ses formes exubérantes. Un chapeau haut de forme, un voile vert, des gants crispins complétaient cette toilette très correcte mais où elle semblait près d'éclater. Pour cette visite, elle n'avait pas évidemment jugé convenable de monter sa jument à califourchon, à la campagnarde. Charmeresse avait bien vu du perron que la bête, tenue en mains par un des Jacques, portait une selle de femme.

Elle avait réussi à assouplir à demi ses cheveux crépus et rebelles et, le voile relevé, avec ses yeux ardents, sa

bouche sensuelle, sa peau ambrée et son air résolu elle avait réellement la beauté d'une Penthésilée.

Voyant que Camille était bien décidé à lui laisser le soin de s'expliquer la première, après un court silence, elle prit son parti :

— Si j'ai tenu à vous voir, mon cousin, c'est dans l'intérêt de la famille...

Mais Camille l'interrompit aussitôt :

— Je suis confus, madame, d'avoir à décliner ce titre de cousin que vous me faites la grâce de m'attribuer, mais comme en toute conscience je ne me crois pas permis de vous accorder la même faveur, cette parenté que vous invoquez étant des plus problématiques, restons entre nous, si vous le voulez bien, sur le pied de voisins de campagne et ne faisons pas intervenir un intérêt de famille où il n'a que faire.

La netteté et la précision de la réponse troublèrent un instant mademoiselle Eulalie. Elle avait compté que le baron, tout au moins par politesse, la laisserait manœuvrer sur ce terrain qu'elle avait choisi comme le plus favorable à un rapatriage. Elle comprit que sur ce chapitre il était absolument résolu à ne pas faire même une apparence de concession.

Mais elle avait l'esprit plein de ressources et ne voulut pas se tenir pour battue dès la première escarmouche.

— Je veux respecter vos scrupules de conscience, monsieur le baron, tout en regrettant que vous me fassiez porter le poids d'une haine séculaire que je ne sens plus vivre en moi. Cette parenté vous choque et je

ne veux plus l'invoquer, mais puisque vos aïeux ont permis à ma famille de garder le nom qui nous est commun, malgré vous une sorte de solidarité nous unit pour sauver ce nom des immixtions importunes de la justice. Mon frère a des allures que je déplore. La chasse est chez lui une passion si vive qu'elle le rend parfois comme fou et irresponsable de ses actions. Certes, l'événement qu'on m'a rapporté est regrettable et m'a profondément affligée, mais si je me porte caution qu'il ne se renouvellera plus, que Jean, s'étant vu sur le point d'aller en prison, s'engagera d'honneur à respecter vos réserves comme il eût dû toujours le faire, j'espère que vous consentirez à ne pas lui tenir rigueur, à le remettre en liberté, et je vous en garderai, je vous assure, mon voisin, puisque vous me permettez au moins d'user de ce titre, une bien affectueuse reconnaissance, que je voudrais avoir bientôt l'occasion de vous prouver.

Elle débita ce petit boniment avec les intonations les plus douces qu'elle put trouver et des airs de colombe qui roucoule. La péroraison s'amollit en pamoison. Littéralement elle s'offrait en holocauste pour racheter son frère.

Camille, résolu à garder le plus grand calme, l'avait laissée dire sans l'interrompre, même par une exclamation, même par un geste, malgré l'envie qu'il en eût à plusieurs reprises.

Quand elle eut terminé :

— J'ai le regret, madame, dit-il, de ne pouvoir partager vos susceptibilités à l'égard de mon nom. Je crois même

en défendre mieux la renommée sans tache, quand je ne permets pas qu'il serve à abriter des crimes comme ceux qui viennent d'être commis. Cette solidarité que vous réclamez serait de la complicité. Et n'ayant rien à craindre de l'opinion, je n'ai rien à lui cacher. A chacun selon son œuvre, c'est ma devise. Si votre frère est irresponsable et digne d'un cabanon comme un aliéné dangereux, les médecins le constateront et il sera mis en bonne garde, hors d'état de nuire à son prochain. Si au contraire, il a agi, comme je le crois, en plein sang-froid, abattant mes gardes avec la brutalité du braconnier qui méprise la vie de braves gens qui font loyalement leur devoir, il passera aux assises et subira le châtiment réservé aux meurtriers conscients. D'ailleurs, quand même j'aurais été d'une nature assez lâche pour me prêter à ces compromissions, il serait trop tard pour étouffer l'affaire, car la justice est saisie et d'un moment à l'autre, les gendarmes viendront, leur mandat en main, chercher le coupable... Vous voyez par conséquent, madame, qu'il est inutile d'argumenter plus longtemps sur ce sujet.

Et froidement Camille la salua comme pour l'inviter à la retraite.

Mais Eulalie ne se résigna pas encore. Elle avait senti son sang s'échauffer devant l'attitude glacée du baron. Elle s'était exposée à cette mortification en pure perte; elle se voyait hautainement dédaignée après des avances aussi effrontées, après s'être faite pateline et douceâtre, effort si contraire à sa nature. Du coup, la colère gron-

dait sourdement en elle. Aussi se campant devant Camille :

— Quoi ! s'écria-t-elle, je viens à vous avec des paroles de conciliation, je me fais douce pour prier, je m'humilie devant votre morgue et voilà comme vous répondez aux supplications d'une femme ! Vous ne me ferez pas croire que vous êtes si fort préoccupé du résultat d'un méchant coup de fusil. Un garde tué, la belle affaire ! La vie de ces gens-là se rachète avec de l'argent. On paye une indemnité et tout est dit. Avec un peu de complaisance, et il ne dépend que de vous d'en avoir, ces sortes de choses deviennent de simples accidents, des coups de maladroit. Si l'on guillotinait tous les gens qui, à la chasse, ont logé une balle dans les reins d'un camarade qui n'a pas gardé sa ligne, personne ne voudrait plus tenir un fusil. Voyons, monsieur le baron, vous avez voulu profiter de l'occasion pour nous faire un peu peur. On vous aura dit qu'en votre absence on avait beaucoup braconné chez vous et vous croyez qu'une petite leçon porterait fruit... Mais au fond vous n'êtes pas aussi méchant diable que vous voulez en avoir l'air et vous ne voulez que la conversion du pécheur et non sa mort. Rendez-moi Jean ; c'est un brutal, mais je le surveillerai, et s'il m'avait écoutée il ne se serait pas mis en si mauvais draps. Je vais le forcer à se cacher quelque temps pour qu'on l'oublie ; vous direz qu'il s'est échappé, qu'il est moins coupable qu'on ne l'avait cru, que son fusil est parti tout seul, la gâchette accrochée par une branche, enfin c'est bien

facile, on vous croira, cela, pour sûr et vous serez le plus gentil des barons de Marcilly que je sache... Voulez-vous ?

Et très animée, grisée par ses propres paroles, elle en vint à lui saisir la main avec une flexion féline de tout le buste qui lui permit de planter ses yeux dans les yeux de Camille.

Mais d'un mouvement brusque, il se dégagea de ce contact odieux et, lui montrant par la fenêtre ouverte, le brigadier de gendarmerie, qui longeait le boulingrin, suivi de ses hommes :

— Voilà ma réponse, madame, dit-il. Je vais faire mon devoir.

Et il se dirigea vers la porte, sans plus se préoccuper d'elle et sortit.

Eulalie eut un redressement du corps et un recul furieux. Sans doute une bordée d'épithètes caractéristiques se pressaient entre ses lèvres convulsées et l'auraient soulagée si elles eussent pu se répandre librement. Mais Charmeresse la regardait. Elle se contint. Et saisissant à pleines mains la jupe de son amazone pour qu'elle ne l'embarrassât pas dans sa retraite, elle passa devant lui en scandant ses pas à coups de talons de botte sur le parquet, le visage allumé, en grommelant assez distinctement pour être entendue :

— Freluquet !... Mais patience !... Tout se paye.

Et elle alla rejoindre les Jacques.

Toute la matinée se passa en rédaction de procès-verbaux. Un seul incident surgit au cours de l'interro-

gatoire sommaire de l'accusé. Comme on lui demandait son nom, il répondit : « Jean-Étienne-Sébastien, comte de Marcilly. » Mais comme cette question avait été posée en présence de Camille, celui-ci crut de son droit d'intervenir et trouva l'occasion favorable pour faire constater sa protestation.

— Je prie monsieur le procureur de la République, dit-il, de vouloir bien consigner à son procès-verbal la déclaration que je vais faire. Le véritable nom de l'accusé, le seul qu'il ait le droit de porter, est celui de Jean Toucheboeuf. Il ressort de pièces authentiques que je produirai en temps utile et d'un arrêt souverain du Parlement rendu en 1647 que les Toucheboeuf de Villejésus, des tenanciers du baron Athanase de Marcilly, mon aïeul, introduisirent sous divers prétextes qui ne furent pas jugés bons en droit, ni plausibles, une demande en partage d'hoirie contre le baron Bernard de Marcilly fils unique du baron Athanase, après le décès de ce dernier. Le Parlement rendit un arrêt, qui n'a jamais été réformé, par lequel les demandeurs étaient déboutés de leurs revendications et condamnés à payer tous les frais du procès, plus une grosse amende. Les Toucheboeuf, cependant, se permirent d'ajouter à leur nom générique celui de Marcilly, et grâce au dédain que les vrais Marcilly professaient pour cette race intrigante, ils finirent par se créer un semblant de possession en signant de ce nom les actes publics où ils figuraient.

Le procureur de la République parut visiblement gêné de cet incident et, interrompant Camille :

— Je crains, monsieur le baron, qu'une pareille rectification soit difficile, en tant que tardive. Le code civil garantit la possession à tous ceux qui portent les noms consignés sur leur acte de naissance...

— C'est-à-dire, monsieur le procureur de la République, dit Camille, que d'office vous invoquez la prescription en faveur de cette usurpation de nom et de titre. Tant que les Touchebœuf sont restés à peu près inoffensifs, nous avons pu user de tolérance, mais aujourd'hui qu'ils semblent se plaire par leurs pratiques à salir, à déshonorer le nom que je porte, c'est un devoir pour moi d'invoquer la loi pour leur faire interdire désormais d'en abuser plus longtemps.

L'attitude très ferme du jeune baron déconcerta le procureur. Et se tournant vers son greffier :

— Vous consignerez cette protestation dans votre procès-verbal. Et on lui donnera la suite qu'il appartiendra.

— Toi, mon bonhomme, se dit Charmeresse, tu dois être de ceux qu'on nous a cités et qu'aux grandes occasions la belle Eulalie fait valser à sa guise... nous te surveillerons.

Jusque-là Jean s'était obstinément renfermé dans un mutisme absolu. Il est vrai que lorsqu'on lui avait demandé ses nom et prénoms il avait lancé sa réponse comme une sorte de défi à l'endroit de Camille — ce qui avait motivé tout naturellement la protestation très catégorique du jeune baron — mais à tous les faits de la matinée, il n'avait voulu opposer que des manières

de grognements parfaitement inintelligibles. Mais maintenant qu'on parlait de l'emmener à Tours, il arrivait à comprendre enfin sa situation véritable, à en mesurer la gravité, et il commença à s'agiter avec l'impatience d'un fauve qui cherche une issue à sa cage.

Puis, lorsque le brigadier se prépara à lui mettre les menottes — il bondit tout à coup jusqu'au procureur de la République et, l'apostrophant d'une voix tremblante que la colère rendait plus rauque encore :

— Ah çà! s'écria-t-il, ce n'est pas pour moi ces affiquets, c'est une plaisanterie, pas vrai, et vous allez dire à vos gendarmes qu'ils décampent et me laissent en repos?...

Très vexé, le procureur prit son air le plus gourmé pour répondre :

— Accusé Jean, n'aggravez pas votre situation. Je regrette d'être contraint d'user de rigueur; s'il ne s'agissait que d'un simple délit de chasse, je pourrais me borner à vous faire signer mon procès-verbal, mais ici la jurisprudence est formelle, le crime est patent, avoué...

— De quoi avoué, par qui? Qu'on m'accuse, c'est possible, mais faudrait voir clair. J'ai laissé aller les choses parce que je vous voyais là et que je me suis dit : Patience, il va les mettre au pas, sans que je m'en mêle, faut pas lui enlever son mérite auprès d'Eulalie... Mais voilà que vous flanchez et que vous voulez m'envoyer à l'ombre... Pas de ça, Lisette !... Si c'est comme ça que vous lâchez les camarades, c'est du propre, moi qui

vous ai comblé de cuissots de chevreuil et des meilleurs, vous avez de jolis procédés pour vous acquitter...

Le procureur cherchait en vain à le faire taire.

— En voilà assez. Vous avez reconnu avoir tué le garde Valentin, et grièvement blessé le brigadier Prudent...

— Moi, reconnu, en voilà des menteries. On vous en fait donc voir de toutes les couleurs. La vérité, c'est qu'on m'a tendu un guet-apens...

— Un guet-apens?

— Oui-da! Je passais sur la route de Verneuil, qu'est bien à tout le monde, n'est-ce pas? innocemment et sans penser à mal, mon fusil en bandoulière, quand à cinquante mètres dans le bois j'entends une pétarade peu naturelle, je veux voir et je trouve les deux gardes à l'affût qui venaient de tuer un chevreuil, j'allais me retirer après leur avoir fait compliment de la belle pièce, quand sans m'écouter ils me visent. D'instinct je me jette de côté passant entre les deux et voilà les maladroits qui se fusillent à bout portant... Je me dis : « Il ne fait pas bon là pour toi, mon garçon. Et je m'esbigne... »

— En emportant le chevreuil, s'écria Servien.

Le procureur avait repris son sang-froid.

— Voilà une version nouvelle, dit-il, et qu'il y aura lieu d'examiner.

— Mais qui ne se tient pas debout, monsieur le procureur de la République, sans compter qu'elle est démentie par tous les témoignages que vous avez recueillis, dit Camille avec fermeté. Et j'aime à penser

qu'entre le récit d'honnêtes gens qui n'ont aucun motif pour ne pas dire la vérité et les tardives inventions du meurtrier, l'hésitation n'est pas possible.

— Chacun est libre de présenter sa défense au mieux de ses intérêts, dit sèchement le procureur.

Et craignant sans doute les compromettantes verbosités de Jean-le-Court, il donna l'ordre aux gendarmes de l'emmener, mais auparavant il avait échangé avec le prisonnier un regard plein de promesse qui le décida à la résignation, et que Charmeresse saisit fort bien au passage, tout en ayant l'air de regarder de tout autre côté.

Quand la voiture fut partie, emportant les gens de justice et Jean-le-Court, escortée par les gendarmes, Servien ne put s'empêcher de pousser un gros soupir, aussitôt suivi de son juron favori :

— Nom d'un cacatois ! monsieur Camille, s'écria-il, vous ne m'ôterez pas de l'idée que vous auriez plus sagement fait de me confier le particulier pour le conduire à Tours. Vous auriez été bien sûr qu'il y arriverait.

— Crois-tu qu'ils oseraient favoriser sa fuite?

— Hum ! ce procureur du diable m'a l'air tout plein de dessous et pas franc du collier pour un penny. Avez-vous pas vu la tête qu'il faisait quand le gredin lui parlait de ses cuissots de chevreuil?

— Et de son aimable sœur, ajouta Charmeresse. Seulement, il a bien vu que nous le tenions de l'œil et il risquerait gros si, par quelque négligence, il donnait à Jean-le-Court les moyens de s'échapper.

— Dame! reprit Servien, s'il tient beaucoup à faire plaisir à mademoiselle Eulalie... J'ai bien envie, avec votre permission, monsieur le baron, de galoper après eux et de monter dans le même train, sans les perdre de vue.

— En tout autre moment, dit Charmeresse, je me joindrais à toi pour que l'on te mît la bride au cou. Mais à cette heure et pour quelque temps ta présence est nécessaire ici. Nous quittons le château pour plusieurs jours, nous partirons ce soir et nous ne serions pas tranquilles si nous ne te savions pas là avec ton flair d'Algonquin et ton dévouement absolu pour veiller sur miss Nicole comme tu veillerais sur Geneviève.

— Compris. C'est la demoiselle aux Jacques qui vous préoccupe. Geneviève m'a dit déjà qu'elle leur avait fait grand'peur.

Camille intervint à son tour, une réflexion lui venant, pour compléter les recommandations de Lucien qui interprétait très exactement ses préoccupations.

— Voici ce qu'il convient de faire, dit-il. Je vais charger Guéraud de prévenir nos gardes qu'en présence de la blessure qui réduit Prudent à l'inaction pour plusieurs semaines, je te donne toute autorité pour les commander et les faire marcher. Et comme ils ne pardonnent pas aux gens de Sainte-Maure l'assassinat de leur camarade Valentin, tu pourras compter sur leur vigilance et leur résolution. Et, avec eux, tu devras organiser autour du château et du parc ta ligne de défense, car il est bien entendu que pendant notre absence, à

Lucien et à moi, c'est simplement la défensive qu'il faut garder...

— Parfaitement, monsieur le baron, et vous pouvez vous absenter sans crainte. Je suis bon chien de garde. Et je sais ce que valent les provocations en pareil cas.

Eulalie était partie la rage au cœur, bien moins irritée de son impuissance à étouffer l'affaire de Jean-le-Court que de l'échec humiliant de ses provocantes coquetteries. Elle passait d'un projet à l'autre, rêvant de violences insensées, et comme dans son exaspération elle ne cessait de cravacher sa jument noire, elle arriva d'une traite jusqu'au pont de Pouzay, toujours suivie des grands Jacques qui s'efforçaient de ne pas se laisser trop distancer.

Là une pensée lui vint à l'esprit. C'est que, pour ce qu'elle voudrait tenter, Jean-le-Court allait lui faire défaut.

Du coup elle arrêta si brusquement sa bête qu'elle la fit plier sur les jarrets et, se retournant vers les deux Jacques, qui avaient tout aussitôt fait stopper leurs chevaux :

— Pensez-vous qu'ils le conduiront à Tours ! demanda-t-elle. Parle, toi, Le Noir.

Jacques Le Noir se dressa sur sa selle, se frotta le nez d'un air indécis, puis se décidant à répondre :

— On dit que Valentin est mort... C'est une affaire d'assises, voire donc c'est à Tours qu'ils vont le mener.

— C'est ton avis, Le Rouge.

Jacques Le Rouge retroussa sa moustache.

— On pourrait pt'être ben les en empêcher.

— A la bonne heure, tu me comprends, toi. Mais comment?

— Dame, ils passeront la Vienne à Maillé, traverseront Nouâtre, et alors c'est les Falunières et le défilé des Roches-Noires.

— Tu as raison, s'écria Eulalie avec un accent joyeux; oui c'est cela même, la route aux ponceaux, il suffit d'en couper un, celui qui précède le défilé, et avant que ceux qui le gardent aient pu se tirer du trou, nous l'enlevons...

Désormais son plan était fait.

— Vous deux courez aux Falunières. A cette heure personne ne vous dérangera. Préparez le truc et cachez vos chevaux dans les grottes.

Toutes choses bien entendues, ils traversèrent le pont de Pouzay et se séparèrent.

Eulalie par la rive droite arriva rapidement à Nouâtre. Elle s'arrêta à l'extrémité du bourg, à la porte d'un cabaret isolé, campé au bord de la rivière. Le soleil était au zénith. Aussi tout était clos, porte et volets. Mais au piétinement de son cheval, l'huis s'entre-bâilla. Une tête frisée, une face noiraude se montra et un gamin de dix ans vint aussitôt prendre la bride, pendant qu'elle démarrait de sa selle et sautait à terre.

— Ton père est là, Mistouff? demanda-t-elle.

— Oui, marraine.

— Et dans la cassine.

— Nisco, personne.

— Mène Stella dans l'écurie d'en bas, qu'on ne puisse la voir, et reviens. J'aurai besoin de toi.

Et elle pénétra dans la maison en appelant :

— Baricand... Allons vite.

De la trappe de la cave surgit une véritable tête de bandit. Plus ou moins cabaretier et aubergiste le jour, mais sûrement braconnier la nuit : Baricand avait dans tout le canton la plus mauvaise réputation, sans conteste.

— Je vais à la chambre verte, lui dit-elle, apporte-moi ce que tu peux avoir pour déjeuner, du pain, du petit salé, du fromage, des pommes... J'ai une commission à donner à Mistouff, et quelqu'un à recevoir ici...

— A tes ordres, comtesse, tu arrives à pic et si tu as un jaunet ou deux à nous confier, tu nous soulageras, car vrai, nous sommes rudement à la côte, répondit-il d'un ton geignard.

— Bon! bon! fais d'abord ce que je te dis, vieux chapardeur, et nous verrons après.

Et traversant la première salle du cabaret, elle poussa une porte derrière le comptoir d'étain et, montant un escalier en colimaçon, elle entra au premier étage dans cette chambre verte, qui lui était réservée, et qu'elle avait fait meubler à son usage, de façon coquette et confortable.

Les fenêtres donnaient sur la Vienne. Elle les ouvrit toutes deux, mais en maintenant les volets extérieurs à demi clos pour ne laisser pénétrer qu'un jour tamisé dans la pièce. Puis s'asseyant devant un petit secrétaire

où elle trouva du papier à lettre et des enveloppes, elle écrivit rapidement quelques lignes qu'elle cacheta en mettant pour toute suscription à son billet soigneusement plié en triangle, une initiale : L.

Baricand entrait apportant le déjeuner sommaire qu'elle avait réclamé et qu'il avait complété par un pichet de vin blanc et une vieille bouteille de cognac; il savait les goûts de sa paroissienne. Mistouff marchait sur ses talons.

Elle lui fit signe de rester, et quand le cabaretier fut redescendu :

— Tu connais M. Lavarennes, lui dit-elle.

— Le sous-dab de la cigogne, pardi! répondit le gavroche.

— Voici un billet qu'il faut qu'il lise à son arrivée à Nouâtre. Tu vas te poster en avant du village sur la route qui mène à Marcilly et tu guetteras son arrivée.

— Est-ce qu'il vient pour nous flicquer, le curieux?

Et Mistouff se grattait la tignasse, manifestant une pointe d'inquiétude.

— Tu n'as rien à craindre. C'est Jean qu'ils ont arrêté et qu'ils emmènent avec eux. Mais les gendarmes ne s'occuperont pas de toi et il faut hardiment aborder Lavarennes et lui faire ta commission.

— Dame, dit Mistouff, c'est pas que j'aie peur d'eux au moins, mais c'est des gens que j'aime pas à fréquenter, marraine.

Mistouff parti, Eulalie s'apprêta à faire honneur au

petit salé de Baricand. Le train effréné qu'elle avait mené depuis l'aube avait surexcité son robuste appétit. Mais au moment de s'asseoir, elle se trouva à la gêne dans son corsage collant. La chaleur était extrême. On sentait l'approche de l'orage. Elle déboutonna d'abord le haut de l'amazone, puis défit les poignets trop serrés. Mais les manchent la gênèrent. Elle se décida à enlever brusquement le corsage, qu'elle jeta sur un fauteuil, et comme ses jambes s'embarrassaient dans la longue traîne de sa jupe de drap, elle la dégrafa et la laissa glisser au pied du lit.

Alors plus à l'aise, respirant à pleins poumons, n'ayant plus sur elle que sa chemise, son corset et un court jupon de soie rayée, elle se détira devant la glace du lit, tordant ses bras nus au-dessus de son chignon et faisant jaillir voluptueusement sa gorge puissante des dentelles du corset. Elle resta ainsi quelques secondes se contemplant avec complaisance et se souriant tout enflammée. Elle se disait qu'en somme elle était vraiment belle, succulente et désirable et que si Camille pouvait la voir ainsi, il ne ferait sans doute pas si fort le dédaigneux. Et croisant ses bras musclés sous ses seins, elle secoua la tête d'un air de défi, et revint s'asseoir à la table servie.

Elle lampait voluptueusement à pleines gorgées une grande verrée de cognac quand elle entendit l'escalier crier sous la botte de Lavarennes. Elle alla jeter un coup d'œil par les contrevents entre-bâillés pour s'assurer que du côté de la Vienne personne ne se trouvait sur le chemin de halage aux environs de l'auberge, et

c'est de la fenêtre qu'elle lui cria d'entrer quand le procureur amené par Mistouff frappa à la porte.

Il entra et tout en refermant soigneusement la porte derrière lui, il resta indécis, la cherchant sans la voir dans cette obscurité qui constrastait avec le plein soleil du dehors. Alors elle écarta plus largement l'un des volets et vint à lui.

En la voyant alors dans ce déshabillé provocant, il eut un mouvement de surprise, presque d'effarement.

— Eh bien quoi! dit-elle en devinant sa gêne, je te fais peur, j'offusque la magistrature en ta personne!... Oh! rassure-toi, ce n'est pas pour te recevoir que je me suis mise aussi... J'éclatais dans mon amazone, j'ai voulu respirer à l'aise... Ne suis-je pas ici chez moi? Voilà tout... et ne va pas chercher midi à quatorze heures... Allons assieds-toi et dis-moi que je puis compter que tu vas me servir comme j'entends l'être.

Le malheureux procureur semblait sur des épines; le sang lui était tout d'abord monté violemment au visage en la trouvant dans cette tenue, maintenant il se voyait sur la sellette et devenait blême. Il commençait à comprendre dans quelles mains il était tombé et regrettait amèrement de s'être laissé prendre aux coquetteries de la belle.

— Ma chère amie, dit-il enfin, en ponctuant ses phrases comme si les mots avaient peine à lui venir, vous savez toutes les complaisances que j'ai eues pour vous être agréable, j'en ai bravé jusqu'ici les conséquences et je sais bien pourtant qu'il pourra m'en coûter

gros, mais ce que vous voulez de moi aujourd'hui, ce ne serait plus de la complaisance seulement, ce serait de la complicité. En vous obéissant je provoquerai, je vous l'assure, ma révocation certaine et prompte. Aussi, comme vous n'avez aucun intérêt à vous priver dans l'avenir des petits services que je serai toujours disposé à vous rendre tant que je serai en place, je suis persuadé que vous serez assez raisonnable pour ne pas exiger de moi que je me compromette davantage...

Très rouée, Eulalie avait compris à son attitude qu'elle n'obtiendrait rien en le brusquant. Elle voyait devant elle un homme buté par la terreur et qui savait bien que, sa situation perdue, on l'écarterait comme un instrument hors de service. Il fallait donc tout d'abord le convaincre qu'il ne courait aucun risque et ne pas lui ménager caresses, ni bonnes paroles.

Elle vint s'asseoir tout près de lui, puis, feignant de craindre qu'on ne fût aux écoutes, pour lui parler tout bas elle se campa sur le bord du fauteuil et lui passa son bras nu autour du cou pour mettre son oreille plus à portée de sa bouche.

— Me crois-tu assez folle, lui dit-elle alors en l'enveloppant de sa chaude haleine, pour risquer de te faire destituer. D'abord nous sommes trop bons camarades, pour que je ne désire pas te conserver tout près de moi, mami, quand ma politique ne m'ordonnerait pas de te maintenir en si bon poste, toi qui nous as rendu déjà tant de services, et de première importance. Mais voilà-t-il pas que ton esprit inquiet s'effarouche d'un rien.

J'ai pourtant si bien combiné mon affaire que tu seras bien loin quand les choses se passeront et qu'on ne pourra t'accuser de rien. Et tu vas comprendre pourquoi je t'ai dit de t'arrêter à Nouâtre, avec ton cortège, et que si je l'ai désiré c'est uniquement pour te permettre de tirer ton épingle du jeu.

» Mais, continua Eulalie, si je ne t'aimais pas comme je t'aime, mon loup, je n'avais qu'à ne te prévenir de rien et je n'en aurais pas moins délivré Jean-le-Court, aussi facilement... Mais alors le coup s'opérait en ta présence et on n'aurait pu s'empêcher de te croire de connivence... Comprends-tu enfin, et vas-tu bien cesser de faire cette vilaine moue qui te va si mal...

Et le forçant à lever le menton, elle lui planta sur les lèvres un furieux baiser en manière d'encouragement. Puis le sentant docile, elle reprit :

— Tu vas renvoyer à Richelieu le commissaire de police et l'un des gendarmes, tu chargeras le brigadier de conduire avec un seul de ses hommes le prisonnier à la gare de Sainte-Maure et de là à Tours. Puis, en vertu d'une affaire urgente, tu en trouveras bien une à citer, tu retourneras à Chinon avec ton greffier. Le reste me regarde.

Elle avait tout doucement glissé du bras du fauteuil sur les genoux du jeune magistrat, le serrant contre elle plus étroitement et le grisant des chaudes émanations qui s'échappaient de sa peau moite et de sa gorge nue. Il essayait pourtant de se dégager, mais faiblement, et à ce contact énervant, à cette pression croissante, il

sentait de minute en minute son trouble augmenter, sa volonté s'amollir. Il balbutia :

— Je suis très mal noté... Vous avez des ennemis qui se sont plaints de ma partialité en votre faveur... On m'a prévenu que la chancellerie était prête à me sacrifier... il y a même un député et un sénateur parmi mes dénonciateurs... et le cas est si grave aujourd'hui...

— Mais tu seras si bien récompensé, lui souffla-t-elle entre les dents, sentant la partie gagnée.

Et de ses lèvres ardentes elle étouffa ses suprêmes protestations.

L'orage s'approchait, le ciel assombri plongeait la chambre verte dans de telles ténèbres que nul n'aurait pu dire comment se termina l'entretien.

Une heure après, le procureur Lavarennes rejoignait à l'hôtel du Chariot-d'Or le commissaire de police et l'escorte du prisonnier. Il annonçait qu'il venait de recevoir une déposition grave qui le forçait à repartir sur l'heure avec son greffier.

Mais il ne partit pas sans avoir veillé à l'installation du prisonnier dans le char à bancs. Et il poussa le souci de son devoir, jusqu'à aider Jean-le-Court, qui avait les mains liées derrière le dos, à se hisser sur la banquette du fond. Il est vrai qu'il en profita pour murmurer à son oreille quelques mots tout à fait rassurants et pour lui glisser dans le creux de la main un canif court mais solide.

Jean-le-Court avait quitté cette physionomie de dogue exaspéré qu'il avait en quittant Marcilly. Et ce n'était

pas tant à cause du canif que lui avait glissé Lavarennes, si fraternellement, qu'il se réjouissait si fort, mais ce qui lui avait été particulièrement agréable, c'étaient les deux mots prononcés à son oreille par le procureur. « Eulalie — Falunières! » avait dit le magistrat. Et il ne lui en fallait pas plus pour deviner de quelle façon on allait s'y prendre pour le rendre à la liberté.

La chaleur exceptionnelle de cette après-midi, jointe au bercement de la voiture, avait une action très vive sur ses gardiens. Le brigadier, à sa troisième pipe, rabattant son tricorne en avant pour tâcher de s'abriter contre les morsures du soleil, avait quelque peine à se tenir d'aplomb et il finit par s'accoter en assujettissant son sabre sous son aisselle comme une béquille, ce qui lui permit de se laisser aller sans en avoir l'air à une vague somnolence. L'autre, la bouche ouverte et les yeux clos, la tête en arrière, dormait littéralement dans le dos du cocher.

La partie devenait belle. Mais on entrait dans la plaine, aucun accident de terrain ne pouvait favoriser la fuite de Jean, il préféra patienter jusqu'aux Falunières.

Jean-le-Court sondait la route d'un regard impatient. C'était surtout à l'approche des ponceaux assez nombreux que son attention redoublait. Enfin, comme on arrivait à cinquante mètres du défilé et qu'il ne restait plus qu'un ponceau à traverser, il aperçut sur la gauche, au bord du champ de falun, une longue baguette de coudrier plantée au milieu d'un monticule de coquil-

lages, la tête cassée et pendante. C'était le signal attendu. Il se tint sur ses gardes.

A ce moment, pour mieux franchir le ponceau en dos d'âne, le cocher enleva ses chevaux d'un vigoureux coup de fouet : les bêtes passèrent, mais aussitôt un fracas sourd se fit entendre et le char à bancs s'enfonça avec son chargement dans la vase gluante du marécage. Les gendarmes surpris dans leur sommeil avaient culbuté la tête la première, l'un de droite, l'autre de gauche, et en se débattant s'étaient enlisés profondément. Aveuglés, à demi asphyxiés par la boue, ils ne se soutenaient au-dessus de la nappe vaseuse qu'en s'accrochant aux débris de la voiture.

Le piqueur très alerte, en voyant le ponceau s'écrouler, avait d'un bond atteint le remblai solide assez à temps pour retenir ses bêtes, qui se cabraient et qui auraient été entraînées en arrière dans le marais si la flèche ne s'était cassée nette. Il les dégagea et les attacha en une minute à la borne du pont effondré, et courut alors à l'aide des gendarmes. Il sortit facilement Pandore, qui s'était hissé peu à peu jusqu'au siège émergeant du char à bancs. Mais pour le brigadier, plus éloigné du bord, et qui déjà avait de la vase jusqu'aux aisselles, ce fut autrement difficile.

Enfin, le piqueur eut une idée triomphale. Il le fit repêcher par ses chevaux, en lui jetant les rênes et lui disant de s'y accrocher solidement; puis, d'un vigoureux coup de fouet, il les entraîna sur la route, et par cet élan, le brigadier, enlevé de sa prison mouvante,

parvint à reprendre pied sur le bord... mais pieds nus.... Les bottes d'ordonnance étaient restées au fond du marais.

Alors seulement on pensa au prisonnier. Jean-le-Court avait disparu.

— Tonnerre! hurla le brigadier, c'était un coup monté... Mais je le retrouverai... il faudra bien qu'il me paye mes bottes....

Au moment du choc prévu par lui, Jean avait sauté en arrière de la voiture et, avant que les embourbés se fussent tirés d'affaire, il avait déjà gagné une partie en exploitation des Falunières qui lui permettait de se glisser d'excavation en excavation, par un point connu de lui, jusqu'au revers des roches, et, en s'insinuant par un couloir dissimulé sous un rideau de lierre, de parvenir à la grotte principale, où il savait trouver sa sœur et les Jacques.

— Enfin me voilà hors des griffes de ces sacrés cognes! fit Jean en respirant longuement plus à l'aise.

— Oui, répondit Eulalie, mais pas pour longtemps.

— Comment? tu crois...

— Écoute, dit-elle à Jean, il faut commencer par te terrer un bout de temps où je vais te dire. Mais surtout il faut m'obéir et ne plus faire de gaffe.

Jean-le-Court, très petit garçon devant cette maîtresse femme, protesta de son obéissance.

— Où dois-je me cacher? demanda-t-il.

— Pas loin d'ici, car d'un moment à l'autre je puis

avoir besoin de toi. Mais dans un endroit où nul ne soupçonnera la présence...

Jean la regarda très intrigué, inquiet même.

— A la maison du dolmen, dit-elle enfin.

— A la maison de Cyrille! s'écria Jean en sursautant.

— Eh bien? crains-tu de l'y rencontrer. Ne sais-tu pas qu'il est bien loin et peut-être même aussi peu désireux de rentrer en France que tu as hâte d'en sortir?

— Mais comment pénétrer?... Les murs sont solides...

— Voici la clef... prends.

Jean tendit la main avec une telle hésitation qu'on eût pu croire que cette clef allait lui brûler les doigts... Il la prit pourtant, mais avec un sentiment de terreur mal dissimulée.

— On dit la maison hantée, grommela-t-il.

— Oui, par moi, fit Eulalie en haussant les épaules. Il me convenait que l'on crût dans le pays et que l'on se redît aux veillées que les sorcières s'y réunissaient pour mener leur sabbat. Tu vois bien que tu n'as pas de spectres à craindre. Les morts ne reviennent pas.

Jean-le-Court n'était qu'à demi convaincu, mais devant cette explication il n'osa pas répliquer.

Ce ne fut que fort avant dans la soirée que le piqueur put rentrer à Marcilly conduisant au petit pas ses chevaux qui traînaient le char à bancs aux trois quarts disloqué, et raconter l'incident des Falunières, la dispa-

rition de Jean-le-Court et la mésaventure des gendarmes. Mais Camille et Lucien étaient déjà partis depuis une demi-heure. Et Servien, qui d'avance avait prévu le coup de la délivrance, ne s'en inquiéta pas outre mesure et se borna à aviser du fait le baron dans sa première lettre, en ajoutant que puisque les gens de justice se laissaient si facilement ainsi jouer par-dessous la jambe, il se chargerait de leur apprendre comment un Canadien français s'y prend pour retrouver la piste d'un *outlaw* égaré.

III

A l'entrée de la Brenne, à mi-côte du contrefort montagneux qui domine le confluent de l'Esvres et de la Riolle, se dressait cette maison fortifiée qui appartenait à Cyrille Toucheboeuf de Marcilly et où Jean-le-Court devait trouver un refuge assuré.

Le dolmen qui servait à désigner sa situation était tout au haut du plateau, surplombant et couronnant la maison. Une forêt de pins se dressait le long de ce versant de la montagne, encadrait les murailles épaisses et, grimpant jusqu'au dolmen lui faisait un rideau de verdure sombre mais perpétuelle.

Cette habitation que Cyrille tenait du legs particulier d'un arrière-grand-oncle, présentait à cette heure, avec ses terrasses à l'abandon, ses fossés envahis par les roseaux, ses fenêtres hermétiquement closes, l'as-

pect d'un lieu maudit et répudié par ses propriétaires après l'horreur de quelque grand crime.

Jean-le-Court traversa la Riolle au-dessus de Bournan pour gagner par les crêtes la maison du dolmen. Il aurait pu, puisqu'Eulalie lui avait remis la clef, aborder la maison par la porte qui regarde l'Esvre.

Mais il connaissait trop bien le moyen de pénétrer mystérieusement dans l'ancienne demeure de Cyrille et il avait conscience qu'il ne lui était pas permis d'y entrer par la grande porte, le front haut.

Le chemin qu'il gravissait, en faisant un effort pour amortir, sur la terre battue ou le gazon, le bruit de ses pas, le conduisit à la forêt de pins et de là, bien abrité, à travers la noire colonnade, jusqu'au revers du dolmen. Mais à la lisière, il s'arrêta, retenant son souffle et scrutant la pénombre de tous côtés. En face de cette immense table de granit bleu portée par deux blocs trapus, profondément enfoncés dans le sol et dont l'immobilité avait bravé les siècles passés, il eut un frisson qui le reporta à près de douze ans en arrière.

Il se revoyait pelotonné dans l'ombre du dolmen et guettant une famille de zingaris qui depuis la veille était venue installer son campement sur l'avancée du plateau. Il évoquait la belle Zyta, dans son costume pittoresque, les cheveux au vent, se profilant sur la ligne d'horizon. Puis, quelques jours plus tard les bohémiens étaient repartis, marchant vers l'orient, mais Zyta, conquise par Cyrille, ne les avait pas suivis et remplissait de ses chants aux mélopées étranges, la

maison du dolmen... Oh! ses rages jalouses et ses rêves de vengeance, cette âpre recherche d'une revanche que le sinistre génie d'Eulalie devait lui fournir!...

Il traversa le plateau désert et se glissa au bord de la crête abrupte en apparence, mais où il connaissait un sentier caché par les broussailles, sorte d'escalier taillé dans la roche, où, en s'aidant des branches pour ne pas choir, on parvenait au seul point accessible du mur d'enceinte.

En prenant pied sur la terrasse intérieure, il respira plus librement, essayant de se rassurer, en se redisant la phrase d'Eulalie : « Les morts ne reviennent pas! »

Le ciel s'était subitement assombri. D'immenses nimbus orageux couraient au-dessus de sa tête. La pluie reprenait, tombant en larges gouttes chaudes. Il hâta le pas vers la maison, mais dans l'obscurité, il ne retrouvait plus son chemin et vint se buter contre un massif de roches et de pierres, les débris d'une grotte écroulée...

Il recula d'épouvante, tremblant de tous ses membres et se heurtant à tous les arbres, sans pouvoir sortir du cercle qui entourait cette ruine.

— La glacière, murmura le misérable d'une voix étranglée.

Et tout à coup pour répondre à l'évocation muette de ses remords, il vit une petite lumière bleue paraître au sommet de l'amoncellement, un feu follet qui dansait sinistrement dans cette nuit profonde.

— Ah ! c'est son âme, hurla-t-il dans son affolement de terreur... son âme !...

Et il s'enfuit en se tenant la tête dans ses mains, pour ne pas voir cette flamme vengeresse.

Mais il ne put aller loin, il sentit comme deux serres de vautour s'abattre sur ses épaules et le saisir par derrière à la nuque, il tomba sur ses genoux les bras étendus en criant :

— Grâce, Zyta, grâce.

Et il s'évanouit.

Quand il rouvrit les yeux, il était dans la salle basse de la maison, étendu sur le sol, la cravate dénouée. Un homme, un flambeau à la main, penché sur lui, le regardait, attendant qu'il reprît ses sens.

A sa vue, Jean-le-Court, comme pris d'une convulsion épileptique, roula sur lui-même jusqu'au mur, en criant d'une voix qui semblait appeler à l'aide, ce nom :

— Cyrille !

— Ah ! fit l'autre en posant son flambeau sur la table, je te fais peur et voilà la deuxième fois depuis que tu as mis les pieds ici, que tu avoues ton crime.

— Moi !

— Quand je t'ai saisi au passage, tout à l'heure, croyant avoir affaire à quelque maraudeur ou à quelque curieux imprudent, tu criais : « Grâce, Zyta ! » Et ce cri t'a valu provisoirement la vie, car, vrai Dieu ! j'allais t'étrangler... Mais j'ai reconnu ta voix, mon frère Jean, et avant de te faire payer ta dette, j'ai voulu tes aveux.

Jean le regardait, les yeux écarquillés par la terreur, et après s'être redressé d'abord sur le genou, puis s'être remis péniblement sur pied en s'accrochant aux meubles, il cherchait une issue quelconque, porte ou fenêtre, pour essayer de fuir, répétant toujours d'une voix sourde en claquant des dents :

— Cyrille! Cyrille!

— Oui, Cyrille qui revient après douze ans de rancunes amassées vous demander son bien, reprendre sa part volée de l'héritage et venger ses injures, punir vos trahisons, celle d'Eulalie comme les tiennes.

Il l'avait acculé dans un angle du mur et, le saisissant par le poignet il le jeta violemment sur un fauteuil, en face de la table où brûlait le flambeau, en lui disant :

— Allons, reprends ton sang-froid, si tu peux, triple brute, et tâche de me comprendre et de répondre sans trembler à mes questions.

Il eût suffi à Jean-le-Court pour se débarrasser de Cyrille d'user simplement de sa force colossale. Il eût pu, sans grand effort, en le tenant bien de ses deux pattes velues, lui casser les reins sur son genou comme il eût fait d'une canne de bambou. S'il ne l'osait, c'est qu'il n'y avait pas là deux hommes face à face, mais le belluaire et le fauve hypnotisé. Jean-le-Court avait toujours obéi servilement aux volontés de Cyrille ou à celles d'Eulalie. Et Cyrille en se retrouvant en sa présence n'aurait eu besoin que d'un coup d'œil pour le dompter quand ses terreurs ne le lui auraient pas déjà livré anéanti.

— On m'avait bien dit alors de me méfier. Zita elle-même m'avait plus d'une fois avoué que tu lui faisais peur et j'avais surpris tes prunelles ardentes se fixant sur la pauvre fille comme pour la dévorer. Mais, toi, porter la main sur elle, je ne l'aurais pas cru. Voyons, parle, qu'est-elle devenue?

— Je ne sais pas, grommela Jean en se renfonçant, la tête basse, dans le fauteuil.

— Qu'en as tu fait?

— Moi... Moi... rien, non rien... Je ne lui ai rien fait...

— Alors, pourquoi lui demandais-tu grâce, tout à l'heure?...

— Je ne sais pas... J'étais fou... La nuit si noire... J'ai vu comme une ombre... qui dansait... près de la glacière...

— Misérable idiot, tu te vends, c'est le crime qui évoque les spectres, et si tu as cru voir celui de Zita, c'est que tu l'as tuée!

Jean eut un mouvement pour glisser du fauteuil, comme s'il eût voulu fuir en rampant.

— Ce n'est pas vrai, dit-il, non... cela n'est pas... il ne faut pas dire cela...

Mais Cyrille le saisit à la gorge et le cloua sur place. Une rage froide s'emparait de lui.

— Qu'as-tu parlé de la glacière?... Est-ce donc là que tu as enfoui son cadavre?

— Non... tu ne peux pas savoir... Non... ce n'est pas là...

— Mais où donc?

Cette fois Jean ne répondit plus. Il comprenait vaguement que chaque parole qui lui échappait, témoignait cruellement contre lui. Il eut peur de se trahir davantage et résolument il ne desserra plus les dents.

Mais Cyrille n'était pas homme à se résigner devant ce mutisme déterminé.

— Ah! tu ne veux plus rien dire!... Mais je saurai bien te faire avouer... Malgré toi, tu me rediras tout ce qui s'est passé entre vous, tu vas me conter ton crime par le menu et toutes les souffrances que tu lui as infligées, maudit chien!

Jean le regarda atterré, devinant un danger incompréhensible.

Cyrille saisit dans un coin une forte corde et, avant que l'autre eût pu se déplacer, il le lia si bien au fauteuil où il était assis que le moindre mouvement lui devint impossible.

— Ah! tu ne veux pas parler, répétait Cyrille, nous allons bien voir.

Il avait tiré de sa poche une solide cordelette grosse comme le petit doigt. Il en entoura le front de Jean, l'appliquant soigneusement aux tempes, puis il la noua derrière le crâne en introduisant dans le nœud une forte règle d'ébène qui se trouvait sur la table à sa portée.

Cyrille faisait tout cela avec un calme aussi grand que s'il se fût agi de ficeler une valise. Mais en réalité sa colère était d'autant plus violente qu'elle ne se manifestait pas extérieurement et dans ces crises d'exaspération

farouche, il était capable d'accomplir sans les discuter avec lui-même les actes les plus abominables.

C'est ainsi qu'il se disposait avec une placidité féroce à appliquer à son frère aîné le terrible supplice de *la garrotte*.

Il fit faire un tour à la règle. Du front du patient, les veines saillirent. Ses yeux effarés sortirent de leur orbite. Il poussa un long hurlement de douleur.

— Parle, dit froidement Cyrille.

— Ah! murmura le misérable... je ne peux pas... tu me tuerais...

— Parle, reprit Cyrille plus impérieusement, ou je jure Dieu que je te fais péter le crâne comme une coque de noix.

Et sous sa main nerveuse la règle fit un double tour.

— Grâce! cria Jean, la langue convulsée, je parlerai... Lâche-moi!.. Ah!.. miséricorde...

En réponse à ses cris, la porte de la salle s'ouvrit bruyamment et sur le seuil Eulalie apparut.

Vêtue en paysanne, un panier à la main, les pieds dans des sabots. Elle s'était déguisée ainsi pour lui apporter des victuailles et le croyait seul en ce logis du dolmen.

Il lui suffit d'un coup d'œil pour tout comprendre.

A sa vue, Cyrille, à demi dégrisé de sa fureur fratricide, avait laissé la règle lui échapper et les quadruples torsions de la garotte s'étaient déroulées.

Jean se sentant sauvé eut une faiblesse et s'affala dans les cordes qui le liaient au fauteuil.

Eulalie s'approcha en ricanant.

— Tu ne perds pas de temps, dit-elle, c'est merveille à voir. A peine arrivé et déjà en train de supprimer une part d'héritage. Hé là! Tu vas bien, mon garçon. Que veux-tu de ce malheureux?

— C'est le meurtrier de Zita... Je veux savoir pourquoi et comment il l'a tuée!

— Comment et pourquoi? fit Eulalie en haussant les épaules, je te le dirai, si cette vieille histoire te tient si fort au cœur, ce dont je doutais. Mais nous avons trop à faire à débrouiller les périls du présent sans récriminer sur les fautes d'antan. Et si je ne t'attendais pas, certains bruits m'ayant fait croire que tu avais de sérieuses raisons pour ne pas te montrer au bercail, je ne m'en réjouis pas moins de nous voir réunis. Nous ne sommes pas trop de tous les trois pour la bataille qui s'engage.

— Que veux-tu dire? Quelle bataille? demanda Cyrille surpris.

— La grande bataille toujours ajournée et toujours imminente des Marcilly contre les Marcilly. Malheureusement nous venons de perdre la première manche par la faute de cette brute de Jean. Et, bien que j'aie réussi à le tirer de leurs griffes et de celles des gendarmes, nous allons avoir contre nous tout l'arsenal des vieux préjugés et toutes les roueries de la loi pénale.

— Explique-toi mieux, dit Cyrille impatient.

— En deux mots, l'héritier des vieux Marcilly est revenu en Touraine, après une absence d'une douzaine d'années.

Cyrille ricana. Un méchant sourire lui passa sur les lèvres.

— Ah! ah! le beau Camille.

— Oui, le beau, le très beau Camille, en dépit de tes railleries. L'hôtel de Richelieu a été rouvert. Le jeune maître est venu s'installer au château de Marcilly et l'on semblait s'y préparer à mener joyeusement l'existence de haut luxe que lui permettent ses millions, quand un événement étrange et mystérieux, dont je n'ai pu percer tout à fait l'obscurité, est venu plonger le château dans le deuil et Camille dans un désespoir qui a fait craindre un instant pour sa raison...

— Le jeune coq a la tête bien faible...

— Non pas... dis le cœur très impressionnable.

— Mais enfin cet événement...

— Une jeune fille, une ancienne amie d'enfance du baron, dit-on, qui, après l'avoir revu, s'en est allé se noyer dans l'étang de Belle-Mort...

Le visage de Cyrille se couvrit d'une pâleur cadavérique.

— Morte!.. noyée!.. un suicide... et pourquoi? murmura-t-il. Le sait-on?

Son trouble n'avait pu échapper à Eulalie qui ajouta lentement sans le perdre des yeux :

— On dit que cette demoiselle Jacquelin, d'une remarquable beauté, a voulu se punir d'avoir cru aux mensonges impudents d'un drôle qui se serait fait passer à ses yeux pour le baron Camille.

Cyrille cherchait en vain à faire bonne contenance. Il

sentit ses jambes se dérober sous lui et tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un siège près de la table, où il s'accouda, le regard inquiet, en répétant :

— Morte!

Eulalie était fixée. C'était bien Cyrille qui s'était plu à se substituer au baron Camille. Elle n'avait pas besoin d'un aveu plus explicite. Et pour lui donner le temps de se remettre, elle reprit :

— Ce suicide a été d'autant plus dramatique, assure-t-on, qu'il s'est passé sous les yeux de Camille qui a risqué sa vie pour arracher la demoiselle aux roseaux de l'étang. Et son désespoir a été si profond de n'avoir pu la sauver, qu'il semblait s'être voué pour la vie au culte de cette morte. Oui, il a tenu à ce qu'on lui rendît des honneurs extraordinaires et dans son parc même au Labyrinthe, il lui a fait élever un monument de marbre et d'onyx, comme pour une reine. Elle repose là dans un caveau sur lequel est posée une statue fort belle, ma foi, qui représente l'ingénue étendue, plongée dans un éternel sommeil sur un lit de palmes et de fleurs. Bref depuis des semaines, le deuil régnait au château, le baron passait ses journées et même, assure-t-on, une partie de ses nuits en méditations mélancoliques au pied de cette chère endormie, et je restais très indécise sur les moyens à choisir, sur les prétextes plausibles à trouver pour me rapprocher amicalement de lui, quand la sottise de Jean est venue déjouer tous mes plans et réduire à néant mes espérances.

— Tes plans, tes espérances? Que rêvais-tu donc?

demanda Cyrille à qui ces quelques secondes de répit avaient permis de reprendre et son sang-froid et son audace

— Je rêvais, répondit nettement Eulalie, de réconcilier les deux races à mon profit. Je m'étais proposé pour but de forcer les répugnances aristocratiques de Camille, de tout mettre en œuvre pour le séduire, je me promettais d'y parvenir en dépit de l'invraisemblance de l'entreprise et de me l'adjuger pour époux. En un mot, il me plaît; je le désire et je le veux.

— Gourmande, fit Cyrille en hochant la tête, madame de Marcilly pour de bon, baronne et dix fois millionnaire... Mais, tu le disais bien, ma fille, c'est un rêve.

— Pourquoi? Si vous m'y aidez tous les deux. Et votre intérêt vous le commande. Ne souris pas, je n'ai pas parlé d'affection, mais d'intérêt. Je n'invoque pas votre fraternité. Nous savons trop, les uns les autres, ce que nous valons et nous n'en sommes pas à nous déguiser notre haine mutuelle. Mais mon succès vous assurerait au moins de quoi faire bonne figure à l'étranger où vous êtes désormais condamnés à vivre.

— Où prends-tu cela?

— Tu protestes pour ton compte, soit, je croyais savoir de bonne source que tu étais sous le coup d'une accusation de piraterie qui pouvait te valoir tout au moins dix bonnes années de travaux forcés, au minimum. S'il n'en est rien, tant mieux. Tu pourras t'associer plus

intimement à mon jeu. Quant à Jean, que tu pourrais bien à cette heure démarrer de ce fauteuil où il s'ankylose, son cas est des plus clairs. Il a tué à bout portant le garde Valentin, blessé Prudent le brigadier, et grièvement, s'il passe aux assises, il sera si bien servi par tous les gens d'ici qu'il devra s'en tenir heureux s'il sauve sa tête...

Jean, délié par Cyrille, s'éloigna instinctivement du fauteuil où il avait subi un supplice dont ses tempes et son front portaient encore la trace en un profond sillon bleuâtre, et alla se blottir derrière Eulalie, dont l'intervention l'avait sauvé. Là il s'abattit dans un angle, sur un escabeau, hébété, l'œil hagard comme une bête qui a peur.

Cyrille haussa les épaules de pitié et de mépris. Sa rage de vengeance était passée. D'ailleurs il se disait que Jean, marqué pour le bourreau, était toujours dans sa main et qu'il n'avait qu'un mot à dire pour que la justice se chargeât de frapper à sa place.

Et revenant à Eulalie :

— Donc, Jean raccourci prochainement...

Jean frissonna et poussa un grognement sourd. Cyrille continua sans y prendre garde.

— ... moi forcé de vivre dans l'exil, quelque part, au diable vauvert, tu te vois déjà bellement en possession de l'héritage tout entier. Nous nous sommes conduits comme des sots, toi seule n'as pas perdu la carte, et le père agonise. Dans quelques semaines ou quelques jours, quoi qu'il advienne de nous, tu auras le champ

libre et la pleine disposition du magot, et par surcroît tu viens nous demander de t'aider à faire paroli et à conquérir le gros sac des Marcilly, nos cousins ennemis... Vraiment, c'est superbe... et ce qu'il y a de plus remarquable dans ton plan, ma fille, c'est que tu as touché juste et, que contre toute vraisemblance, je t'aiderai à satisfaire tes ambitions qui se trouvent s'accorder avec mes haines...

— Tes haines?

— Depuis mon enfance je le hais, ce Marcilly, ce Camille, que je rencontrais à chaque instant fringant et coquet, tandis que je battais les buissons, mis comme un fils de gueux. A dix ans il faillit m'écraser sous son poney et si j'avais eu un couteau en mains, je crois bien que je le lui eusse avec joie plongé dans le ventre... Va, tu peux compter sur moi... Ce me sera une fière revanche de condamner ce mignon de couchette à devenir ton époux.

Eulalie ne broncha pas sous l'injure. Seulement un éclair traversa ses yeux.

— Patience! méchant railleur, se disait-elle, j'aurai mon tour et puisque c'est toi que tu sers en me servant, je n'aurai vraiment nul scrupule à te livrer, la partie gagnée, à ceux qui te cherchent et marchent sur ta piste. Je n'imposerai pas de tels beaux-frères à Camille.

Puis tout haut :

— L'accord est complet, c'est au mieux, nous n'avons donc plus qu'à passer à l'action.

— Voyons tes plans, fit Cyrille.

— Je te l'ai dit, la bagarre d'aujourd'hui m'a rendu la tâche plus difficile. J'ai trouvé Camille irrité, prévenu violemment contre nous, et j'ai perdu ma peine à chercher à entamer la cuirasse de son cœur... Je le sens, ce n'est que par surprise que j'en peux venir à bout. Et ce ne sera pas commode. Je voudrais amener un rapprochement où le beau rôle fût de mon côté, qui le fît en quelque sorte mon obligé... il serait alors contraint à me tolérer, à s'habituer à ma vue, à m'écouter par courtoisie ou par reconnaissance, et une fois la glace rompue et les relations établies, acceptées, je saurai bien l'amener où je veux...

— Oui dà!... Mais quel service si grand peux-tu lui rendre jusqu'à triompher de ses rancunes d'aujourd'hui, ses fiertés de toujours et l'amener à l'attendrissement de la reconnaissance?

— Quel service?... Je te le dirai demain. J'ai quelque chose à éclaircir tout d'abord. D'ailleurs nous avons le temps de la réflexion car on vient de m'aviser tout à l'heure que Camille a quitté le château avec un de ses amis pour quelques jours... Il allait à Poitiers, dit-on.

Cyrille eut un léger frémissement.

— A Poitiers? répéta-t-il machinalement.

Et il se demandait si Camille avait connaissance de l'aventure de Lusignan, s'il avait découvert qui s'était fait passer pour lui. Allait-il donc à sa recherche? Voulait-il lui chercher querelle et lui demander des comptes! Alors la lutte changeait d'aspect. Ils allaient un jour ou l'autre se trouver face à face.

Il n'était pas homme à s'en effrayer, ni à vouloir s'y soustraire. Mais il avait conscience de l'avantage moral de Camille qui avait le droit de lui jeter son infamie à la face. Cette pensée redoublait sa rage. Que ferait Camille? Le provoquerait-il? C'était probable. Avec un homme dans sa situation c'est par un duel que se dénouent de telles aventures. Eh bien! tant mieux. L'épée à la main, il ne craignait personne et se faisait d'avance une joie féroce de le voir étendu à ses pieds, avec cinq pouces de fer à la base du cœur.

Seulement, une réflexion surgit. Cette rencontre, si elle avait lieu, devait se passer le plus mystérieusement du monde. Il ne se souciait pas que la police vînt lui mettre la main au collet. Il lui fallait disparaître dans son triomphe, et tout à coup il se prit à sourire en regardant Eulalie.

N'y aurait-il pas bien des chances, en effet, qu'il lui tuât son mari avant la noce?

Eulalie avait pris le panier et placé les provisions qu'elle apportait sur la table. Du pain, un quartier de jambon, des œufs durs et des noix. Jean sauta sur le pain, qu'il rompit, et mordit à même le jambon comme un dogue affamé. Lavarennes lui avait pourtant fait servir un copieux déjeuner à l'auberge du Nouâtre. Mais il avait besoin de se refaire de ses terreurs.

— Si tu n'as déjà pris tes précautions pour ton compte, dit Eulalie à Cyrille, j'apporterai ou j'enverrai double ration.

— Soit, répondit Cyrille. Personne ne me sait ici.

— A l'occasion, Le Rouge me remplacera. Tu peux te fier à lui.

— Parbleu! fit Cyrille en ricanant... Sait-il aussi, celui-là, que tu rêves d'être baronne?

— Est-ce que cela le regarde? Je commande et il obéit, sans plus demander.

— Hum! à ta place, je me méfierais.

Eulalie haussa les épaules et, ajustant sa capuche pour se dissimuler le visage :

— A demain, dit-elle, et tâchez, s'il se peut, de vivre en bonne intelligence. Vous serez assez vite délivrés l'un de l'autre.

Elle eut une intonation bizarre, presque gouailleuse en prononçant cette dernière phrase.

Cyrille l'enveloppa de son regard défiant et sondeur.

— Toi, ma fille, pensa-t-il, tu as besoin de nous aujourd'hui, mais tu rêves déjà au moyen de nous plaquer aux mains des juges quand ton affaire sera faite. Mais tu n'en es pas encore où tu crois.

Jean continuait à dévorer sans plus s'inquiéter d'eux.

— A propos, dit Eulalie sur le seuil, j'oubliais... il y a dans le caveau du vin, du cognac et du rhum. Mais n'en abusez pas.

Et elle sortit.

Au château on se gardait soigneusement.

Nicole et Geneviève sentant la gravité de la situation avaient promis de ne pas s'engager seules dans les fourrés, et c'était toujours accompagnées par Servien qu'elles

continuaient chaque matin, à se rendre au Labyrinthe pour renouveler les fleurs de la chapelle.

Mais le soir, quand les grilles étaient closes et que, le dîner terminé, M. La Guerche, Sauveterre et le notaire fumaient sur la terrasse auprès du boulingrin pendant que les deux jeunes filles tenaient compagnie à madame Turquoy, Servien, persuadé que sa présence devenait superflue, disparaissait à l'anglaise, sans mot dire, avisant seulement Geneviève de sa retraite par un signe convenu, et une fois affublé d'une blouse, d'un chapeau mou, armé d'un solide nerf de bœuf, son fidèle et redoutable compagnon de route, il entrait en campagne.

Très judicieusement, il avait mis le siège aux environs de la maison du vieux Gaspard, sur les bords de la Manse. Et se disant avec logique que si Eulalie allait trouver Jean au gîte, ce ne pouvait être que la nuit, il guettait ses allées et venues aussitôt que disparaissait le crépuscule. Pendant les deux premières nuits, il ne saisit que des remue-ménage intérieurs. Eulalie ne quitta pas la maison. Sans doute, l'agonie du vieux Gaspard ne lui permettait pas de s'absenter.

Mais Servien n'était pas homme à perdre patience. Et la troisième nuit, vers onze heures, il put assister de son poste à un spectacle édifiant.

L'appartement de Gaspard se trouvait au premier étage. Et par les fenêtres éclairées il l'aperçut livide et raide sur son lit. La mort était venue. Eulalie arriva, suivie de Jacques-le-Rouge, et tous deux refermèrent soigneusement la porte au verrou. Elle marcha droit au

lit, posa la main sur le cœur, fit un geste d'évidente satisfaction et rejeta le drap par-dessus la tête du cadavre. Alors se retournant vers Le Rouge, qui attendait ses ordres, debout au pied du lit, elle lui fit un geste et chacun saisissant un bout du matelas, ils enlevèrent le cadavre qui, sans doute, les gênait pour ce qu'ils avaient à faire, et, brutalement, d'un balancement, jetèrent sur le sol, au beau milieu de la pièce le matelas et le mort.

Eulalie, alors, un couteau à la main se pencha sur le sommier mis à découvert et l'éventra au milieu sur une longueur d'un mètre. Puis plongeant son bras dans l'ouverture, elle retira successivement une large cassette en acier, puis des sacs de toile soigneusement ficelés et gonflés de monnaies. Quand la cachette bien visitée fut jugée vide, ils replacèrent avec le même respect Gaspard et son matelas sur le lit, puis Eulalie tenant la cassette, Le Rouge portant les sacs, ils sortirent de la chambre mortuaire avec leur butin.

Bientôt la porte de la maison donnant sur les jardins étagés s'ouvrit doucement et Eulalie reparut, une lanterne à la main : elle scruta du regard les ténèbres des alentours, puis, rassurée sans doute, elle se dirigea vers la tourelle de l'aile droite, ouvrit avec toute sorte de précautions une porte basse qui devait donner accès dans un caveau, où elle disparut avec son acolyte pendant un bon moment.

Mais dans cette minute qui l'avait rapprochée de lui, Servien s'aperçut qu'elle ne portait pas ses vêtements

ordinaires. Elle était vêtue en paysanne, des sabots aux pieds, une mante plissée à capuchon, sur les épaules.

Évidemment ce déguisement était fait pour lui permettre d'aller retrouver Jean-le-Court où il se cachait, sans courir le risque de le trahir, en se faisant connaître.

En effet, au sortir du caveau, soigneusement refermé, elle se mit à descendre les gradins du jardin qui la conduisaient à la grande porte.

Servien longeant sans bruit le mur extérieur se blottit à l'angle pour juger de la direction qu'ils allaient prendre. Le ciel était clair, il pourrait donc les suivre mieux sans perdre la piste.

Quand Eulalie et Jacques-le-Rouge arrivèrent au bord de la Manse, il vit que Jacques portait un panier. Il était clair qu'on allait se diriger sur la cachette de Jean et qu'on lui portait à manger.

Eulalie, suivant la grande route de Paris, arriva à un carrefour en étoile, où plusieurs chemins d'importance diverses se croisent. Par la droite, on allait sur Noyant, par le sud, à Nouâtre, à travers les Falunières, par la gauche, sur Sepmes et Civray, dans la direction de la Brenne.

Ce fut à gauche qu'elle tourna, s'engageant d'un pas ferme sur une route très sombre bordée des deux côtés par des taillis encore très touffus et où Servien dut s'engager à fond pour les suivre parallèlement. On le conduisit ainsi jusqu'aux abords de la Riolle. Là, Eulalie s'arrêta pour se concerter avec Le Rouge. Servien la vit

jeter un regard autour d'elle, puis prendre le lourd panier que portait l'autre, le passer à son bras et après lui avoir, en quelques mots prononcés à voix basse, donné sans doute une consigne, le quitter et franchir le pont pour gagner l'autre rive de la Riolle, tandis que Jacques, bourrant sa pipe, allait s'asseoir, comme prenant sa faction, dans une encoignure du parapet.

Servien se souvint d'un gué qu'il pourrait atteindre en faisant un circuit sous bois, sans être aperçu de Jacques. Et rapidement, il franchit la Riolle. Mais alors il se trouva en face d'une côte presque à pic dont les sentiers dissimulés dans les épais buissons qui jaillissaient aux flancs de la roche présentaient un accès presque impraticable à qui n'en avait pas étudié les méandres à la lumière du jour.

Et il était perché à cinquante mètres dans une sorte d'impasse formant promontoire, quand il aperçut à la clarté de la lune Eulalie à la tête du pont, rejoignant Le Jacques, son expédition terminée.

La cachette était donc à dix minutes du pont, au plus. Et le problème devait être, de jour, bien facile à résoudre, car il n'y avait qu'à fouiller ce cantonnement très circonscrit pour découvrir une maison suspecte, qu'on s'empresserait sans doute de lui signaler.

Quand Servien rentra au château, très satisfait de sa découverte, Guéraud l'attendait, malgré l'heure avancée, pour lui remettre une dépêche de Camille qui annonçait de Paris son retour dans la nuit.

Guéraud avait déjà donné les ordres nécessaires et

Servien s'empressa de veiller à leur exécution. A trois heures précises, accompagnant à cheval le landau, il était à la gare et pénétrait sur le quai, ayant déjà lié connaissance avec tout le personnel de la ligne.

Il était là, prêt au rapport, quand le train venant de Paris fut signalé et s'arrêta. Camille et Charmeresse n'étaient pas seuls. M. d'Argental, qu'ils avaient retrouvé à Lusignan et qui s'était mis entièrement à leur disposition pour retrouver la trace de Cyrille, les avait accompagnés à Paris et revenait avec eux à Marcilly.

Servien, qui ne le connaissait pas, se borna donc à affirmer à Camille que tout allait bien au château, qu'aucun incident fâcheux n'était survenu pendant son absence et ne crut pas devoir parler de ses tentatives pour découvrir la retraite de Jean, et du demi-succès qu'elles avaient obtenu.

Le lendemain, comme il cherchait l'occasion de prendre à part Camille ou Charmeresse, Sauveterre vint l'avertir qu'il l'emmenait avec lui à Orléans. Le docteur avait reçu une lettre confidentielle de la chancellerie le priant de se rendre en personne près du chef du parquet, d'où ressortissait le département d'Indre-et-Loire, — c'était le procureur général près la cour d'appel d'Orléans — pour lui donner tous les détails nécessaires sur le cas de Lavarennes, dont la révocation était signée, et s'entendre avec lui sur les moyens les plus prompts pour que l'action criminelle ne fût pas plus longtemps interrompue.

Servien se dit qu'il marchait au même but en accom-

pagnant Sauveterre et qu'il pourrait fournir à la police judiciaire les renseignements inédits qu'il possédait sur le lieu probable de la retraite du contumax Jean-le-Court et il partit à la première heure avec le docteur sans avoir même vu Charmeresse.

Grâce à M. d'Argental, que la nouvelle de la mort tragique de Marie-Louise avait profondément bouleversé, ils avaient pu à Paris, en peu de jours, connaître en grande partie l'existence de Cyrille et sa situation présente. Ils avaient été mis au fait du genre de commerce qu'il avait été entreprendre aux États-Unis et sur le territoire du Dominion, après avoir quitté, dans les circonstances que l'on sait, la maison du vieux Gaspard.

Voulant gagner rapidement une grosse fortune et peu scrupuleux sur les moyens, il avait laissé à Chicago, à New-York et à Halifax des souvenirs désastreux. Dans cette dernière ville, il avait noué des relations avec des écumeurs de mer dont les principes étaient faits pour lui plaire. Il lui restait encore de ses diverses entreprises quelques milliers de dollars, il les employa à fréter, de compte à demi avec un ancien négrier de Cuba, un brick bon marcheur qui, fort en règle comme navire caboteur dans ses ports d'attache, Halifax et la Vera-Cruz, se transformait en corsaire dès qu'il avait touché un point mystérieux de la côte du Labrador où se trouvait remisé tout son matériel de combat : canons, carabines, obusiers, piques et haches d'abordage.

Camille eut alors aux bureaux des affaires étrangères

l'explication de ce qui s'était passé à l'arrivée, au Havre, des navires qui naviguaient sous son nom et apportaient de Québec leur riche cargaison. On avait cru tout d'abord avoir mis la main sur le butin de Cyrille, la similitude du nom excusait l'erreur. Mais l'enquête avait rapidement établi que le baron Camille de Marcilly, grand propriétaire en Touraine et honorablement connu dans tout le Dominion, ne pouvait être confondu avec l'aventurier Cyrille de Marcilly, recherché pour faits notoires de piraterie, se compliquant de meurtre des équipages et de l'incendie des bâtiments dépouillés.

Le lendemain de leur arrivée, Charmeresse, que certaine impatience avait tenu éveillé, était debout à la première heure et se lança à travers le parc pour tromper l'attente à laquelle il était condamné jusqu'au lever normal des hôtes du château.

Vers les huit heures, quand Lucien revint de sa promenade matinale, il trouva sur le perron Nicole et Geneviève très préoccupées : elles avaient fait chercher Servien pour qu'ils les accompagnât au Labyrinthe et on venait de leur répondre que Servien avait été forcé de partir pour Orléans avec le docteur Sauveterre, par le premier train.

— Mais, puisque voilà, *my dear friend*, dit joyeusement miss Nicole, vous êtes doublement le bienvenu, car sous votre sauvegarde, nous sommes aussi bien en sûreté qu'avec ce déserteur de M. l'Ecureuil.

Et sans même lui laisser le temps de répondre, elle s'empara de son bras et très franchement lui avoua que ces quelques jours d'absence lui avaient paru bien longs.

— Savez-vous ce que nous avons fait ces derniers jours pour tromper notre ennui, Geneviève et moi? dit-elle. Nous nous sommes mises à pêcher aux écrevisses... Oui, nous sommes à cette heure de passionnées pêcheuses, et c'est très amusant, je vous assure. Vous souriez d'un petit air moqueur, voilà sans doute une distraction qui n'est pas assez relevée pour vous. Mais dites-moi donc, monsieur le savant, pourriez-vous me dire seulement ce que ce sont que des balances?

— Certes, répondit Lucien en riant, dans ma prime jeunesse, j'en ai posé pas mal de balances dans nos ruisseaux de Lorraine, miss Nicole, et je ne cache pas que j'étais très fier en les relevant, si je les trouvais bien garnies...

— Alors, qui a pêché pêchera, nous vous enrôlons pour nos prochaines expéditions. Nous tendons nos balances à cinq heures dans le petit rû qui va de la pièce d'eau à la Vienne et nous les relevons après dîner.

— C'est Servien qui vous a appris les secrets de ce *fishing sport?*

— Ah! que non pas!... Ce pauvre Servien a bien d'autres chats à fouetter, et tout en veillant sur nous avec un zèle et un souci dont je lui suis reconnaissante, il ne daignait guère se mêler à nos distractions de petites filles. Non, le hasard seul a tout fait.

— Le hasard?

— Et Mistouff.

— Qu'est-ce que c'est que ça Mistouff? demanda Lucien intrigué.

— Un petit paroissien de Nouâtre ou de Maillé, je crois, que nous avons rencontré un jour en nous promenant sur le bord de la Vienne, au confluent du ruisseau, alors qu'il relevait ses balances chargées de superbes écrevisses, et qui, fier de nos éloges sur son habileté, s'est gracieusement proposé pour nous montrer comment nous y prendre, en nous disant : « Les écrevisses, ça remonte toujours et vous devez en avoir dans le parc tout plein le rû jusqu'à la pièce d'eau. »

— Et alors Mistouff vous pose et vous retire vos balances, dans le parc, pour que vous ne mouillez pas trop vos petits pieds...

— Tout juste, vous avez deviné, et en récompense nous partageons la récolte avec lui.

— Pas maladroit, Mistouff. Voilà un petit roublard à tenir de l'œil.

— Quelle défiance! Mais, mon ami, ce dangereux petit bonhomme a tout au plus de dix à onze ans.

— C'est précisément là ce qui me le rend suspect. On ne soupçonne pas un enfant de mauvaises intentions et c'est pourquoi il devient dans la main d'un coquin un admirable instrument de trahison. Mais je le verrai et le questionnerai votre Mistouff, pas plus tard qu'aujourd'hui. Ne vous étonnez pas de cette tournure particulière de nos idées, ma chère Nicole, cela tient à ce que nous avons appris pendant notre enquête. Nous savons que nous avons affaire à des gens très dangereux et qui nous en veulent à mort. Ils règnent dans le pays par la terreur depuis de longues années en connaissent toutes

les ressources. Tandis que nous, fraîchement débarqués, nous avons tout à apprendre en dépit des sympathies qui nous entourent. Ce n'est pas que je regrette cet état de guerre. Il nous a puissamment servi à transformer Camille. Pénétré à la fois du sentiment de sa mission et de la gravité de la lutte, il a repris possession de toutes ses brillantes facultés d'homme d'action et j'ai bon espoir que la guérison est définitive.

— Voilà une cure qui vous fera honneur, mon ami.

— Et pour laquelle je vous dois mon courage et ma persévérance. J'ai voulu passionnément ce que vous désiriez, voilà mon seul mérite. Mais vous comprenez que nous sommes en ce moment en plein dans le feu de l'action. L'arrestation de Jean-le-Court, son évasion, ne sont qu'escarmouches. Si nous étions seuls au château, Camille et moi, je braverais toute surprise. Mais votre présence, celle de mademoiselle Geneviève nous commandent une défiance de toutes les minutes et si M. La Guerche veut m'en croire, il vous emmènerait dès demain faire une promenade à Paris où je vous croirai plus en sûreté que derrière les murs du château et les fossés du parc.

— Quitter Marcilly, au moment de la lutte, quand je vous saurais en danger, non, n'y comptez pas.

Nicole avait dit cela avec un petit air résolu, avec une telle sincérité d'affection que Geneviève ne put s'empêcher de sourire et que Charmeresse, ému, resta quelques instants sans répondre.

— Je suis bien certain, dit-il enfin, que mademoiselle

Geneviève sera plus raisonnable et qu'elle comprendra la nécessité de retourner à Richelieu avec M. et madame Turquoy, dès demain.

— Si madame Turquoy l'exige, répondit malicieusement Geneviève, j'obéirai, mais ce n'est pas la crainte de périls qui me semblent imaginaires qui me déciderait à la retraite.

— Vous êtes des braves, toutes les deux, c'est entendu, s'écria Lucien, mais je constate que je n'ai pas mis en doute votre courage, mesdemoiselles. Ma préoccupation, je ne fais pas difficulté de l'avouer, est tout égoïste. Je pense que Camille et moi, nous serons bien plus forts n'ayant à penser qu'à nous-mêmes.

— Eh bien! mon cher Lucien, dit alors Nicole, je vais vous proposer une transaction. Cette petite sournoise de Geneviève semble se plier docilement à vos désirs, mais cette belle résignation lui est facile, puisque vous ne l'envoyez qu'à Richelieu. De là, tous les jours et plusieurs fois par jour, elle pourra être tenue au courant de ce qui se passera ici... Tandis que moi à Paris l'inquiétude me dévorerait jour et nuit... Camille ne verra nul inconvénient, je pense, à ce que mon père et moi, nous allions prendre nos quartiers provisoires dans son hôtel de Richelieu et là du moins nous serons à portée de tout savoir et libres d'accourir, en une heure, s'il y a lieu.

— Ma foi! riposta Lucien, si cette solution vous plaît mieux, je ne la trouve pas déplaisante pour ma part. Si je vous parlais d'un voyage à Paris, c'est uniquement parce que j'avais souci de vos distractions et que je pen-

sais que les plaisirs que vous y pouviez goûter rachèteraient cette vie mélancolique que nous vous avons fait mener depuis quelques semaines... Mais puisque vous voulez bien vous intéresser encore à nous et que vous serez en somme, je le crois, parfaitement en sûreté à la ville, va pour Richelieu.

— A la bonne heure, répondit Nicole, me voilà convertie et je me charge de préparer mon père à notre exode. Mais au moins nous vous gardons tout le jour. Vous nous aiderez à poser nos balances cet après-midi et à les retirer au crépuscule.

— Bien volontiers, je ferai concurrence à Mistouff.

M. La Guerche et madame Turquoy se rendirent sans peine à ses avis et il fut convenu que dès le lendemain matin ils partiraient tous pour Richelieu. Et Charmeresse, profitant de la présence de M. d'Argental auprès du jeune baron, alla rejoindre au rû Nicole et Geneviève.

Pour rejoindre les jeunes filles, Charmeresse dut parcourir quelques deux cents mètres de circonvolution qui les dissimulaient à ses yeux. Il les trouva enfin gravement occupées à amorcer leurs balances sous la direction du jeune Mistouff qui ne broncha pas et ne se troubla aucunement en l'apercevant. Lucien ne pouvait deviner les attaches de ce gamin et se douter de sa précoce dissimulation. Il le vit très ardemment appliqué à sa besogne et ne crut pas devoir en prendre ombrage.

Il fut convenu que, le soir, on reviendrait tous ensemble au rû pour relever les balances et, en effet, à la nuit tombante, Nicole et Geneviève, emportant de petits

sceaux pleins de fougères mouillées, pour y mettre leur capture, Charmeresse tenant une lanterne allumée au bout d'un bâton, avaient déjà commencé à relever les premières balances et s'engageaient sous la saulaie où Mistouff venait de les rejoindre, quand un des gardes accourut prévenir Lucien que le baron désirait lui parler sans retard.

Charmeresse pensa qu'il devait être survenu quelque nouvelle grave, quelque dépêche importante dont il ne convenait pas de s'entretenir devant les jeunes filles, autrement Camille fût venu lui parler tout simplement. Il remit son bâton et sa lanterne à Mistouff, en promettant de revenir le plus rapidement possible.

Il trouva Camille dans le salon bleu avec M. d'Argental.

Celui-ci tenait une lettre dont il venait sans doute de prendre connaissance avec M. d'Argental.

— Tiens, lui dit-il, vois cela et dis-nous ce que tu en penses. On l'a apporté en grand mystère. Faut-il y croire?

Lucien prit la lettre. Elle était signée : *Eulalie*. Elle ne contenait que les quelques lignes suivantes tracées hâtivement, d'une écriture fiévreuse.

« Monsieur le baron.

» Un grand danger vous menace. Des misérables, dont je ne veux pas que vous me croyiez solidaire ni complice, ont résolu de satisfaire contre vous une haine féroce dont j'ai pour ma part répudié les folies, vous le savez. Ce qu'ils comptent entreprendre, je n'ai pu le pénétrer,

mais un mot surpris par hasard m'a fait pressentir que le danger est proche et je me hâte de vous crier : Gardez-vous. Ne vous éloignez du château que bien accompagné et surtout ne vous isolez pas dans cette retraite du Labyrinthe, où ils savent qu'on vous a vu passer des nuits entières et où vous pourriez, loin de tout secours, tomber sous les coups perfides de ces bandits...

» Peut-être vous étonnerez-vous, après l'accueil que j'ai reçu de vous la seule fois qu'il m'ait été permis de vous approcher, que j'ose vous adresser un avis, un conseil, mais je n'ai pas la force de vous en vouloir, trop de raisons justifient votre répulsion pour notre malheureuse famille, et j'aurais horreur de moi si connaissant votre péril, je ne faisais pas tout ce qu'il est en mon pouvoir pour vous sauver.

» EULALIE. »

— Hum! fit Charmeresse, elle arrange bien ses excellents frères. Mais je me demande quel intérêt elle peut avoir à les dénoncer.

— Peut-être bien est-elle sincère, murmura Camille en secouant la tête.

— Oui dà, en te voyant, un coup de foudre l'a convertie... C'est ce qu'elle veut te donner à entendre.

— Bon, c'est une demi-sauvage, mal élevée, mais peut-être pas si foncièrement mauvaise que le croient les gens du pays et je pense que nous ne pouvons que lui savoir gré de la bonne intention.

— A ton aise... Moi je tiens pour mes classiques :

Timeo Danaos... et sa lettre, si bien parée, me paraît énigmatique et louche...

— Et ta conclusion?

— C'est qu'il faut nous garder évidemment, ne pas donner barre sur nous, et nous tenir prêts à la riposte. Et c'est pourquoi je vais de ce pas inviter ces demoiselles à rentrer aussitôt au château, car je ne serai tranquille que lorsque je les saurai demain en toute sûreté à Richelieu.

Et il se hâta pour mettre fin à la récolte des écrevisses.

Mais quand il eut gagné les abords de la saulaie, où il comptait entendre le gazouillement des jeunes filles, il fut surpris du profond silence qui régnait. Il chercha des yeux le scintillement de la lanterne dans l'ombre. Rien. Il s'engagea sur le petit sentier de la rive, déjà inquiet, mais se disant qu'elles avaient gagné du côté des fossés et que les méandres du cours d'eau lui cachaient la lumière et étouffaient les voix... Il appela : « Nicole!... Geneviève!... » Aucune réponse. Alors il courut tout le long du rû, ne se maintenant en équilibre qu'en s'agrippant aux branches. Personne aux fossés. Il franchit le revers et vit la prairie qui joignait la Vienne, absolument vide et silencieuse. Un frisson de terreur le prit et la lumière se fit dans sa pensée. Cette menace, révélée par Eulalie avait eu son accomplissement et c'était Camille, en le faisant appeler pour prendre connaissance de cette lettre, qui avait rendu possible ce rapt abominable que sa présence aurait certes empêché.

Enlevées! on les avait enlevées sans qu'un cri parvînt au château, à deux pas du boulingrin, presque sous les yeux des gens de service. Il n'y voulait pas croire. Peut-être lasses de l'attendre étaient-elles remontées du côté de la pièce d'eau et allait-il les retrouver, souriant de leur cruelle plaisanterie, près de madame Turquoy.

Aussi, sans rebrousser par le rû, coupant au plus court, il sauta sur la route pour regagner la grille du château. Mais son pied heurta et fit rouler un objet qui résonna avec un bruit de métal et de verre cassé. Il se baissa et reconnut sa lanterne encore attachée à son bâton, mais éteinte. Après cela le doute ni l'hésitation n'étaient plus possibles et il arriva d'un terrible élan jusqu'à la grille, traversa le vestibule et, tombant comme un fou au milieu de ces gens paisibles, d'un cri, il les força tous à se dresser épouvantés...

— Nicole... Geneviève... où sont-elles? Les bandits les ont enlevées!

Et sans s'arrêter aux exclamations, aux questions qui jaillissaient autour de lui :

— Guéraud, cria-t-il d'une voix tonnante, appelez les gardes, les jardiniers, tout le monde; qu'on s'arme de bâtons, de fusils, qu'on prenne des torches... et qu'on me suive...

Et se tournant vers Camille qui était accouru à lui.

— Je commande, lui dit-il, mais pas plus que moi, tu ne veux les laisser une heure, les chères enfants, aux mains de ces maudits... Ils ne peuvent les avoir encore

entraînées bien loin, je les ai quittées il y a un quart d'heure à peine...

On arrivait de toutes parts, avec des torches, des bâtons, des fusils, des fourches. Il fut convenu que Camille explorerait le cours de la Vienne dans la direction de Sainte-Maure. Charmeresse se réservait le soin de remonter la rivière. Tous avaient d'abord, la torche en main, exploré le cours du ruisseau. A quelques pas du fossé on retrouva les seaux renversés, les balances vides, gisant à terre, et quelques traces de piétinement sur la boue humide du sentier.

Il ne devait pourtant pas y avoir eu lutte, mais surprise, car sans cela Geneviève ou Nicole eussent appelé à l'aide, poussé au moins un cri d'alarme ou d'effroi et, à cette distance si courte, on les eût entendues. Non, Lucien s'en rendit bien compte, aux herbes foulées, aux branches cassées d'un saule, il n'y avait pas à s'y méprendre, on les guettait et on les avait saisies par derrière, en leur enveloppant subitement la tête de quelque morceau d'étoffe pour les empêcher de crier. Puis on avait dû les porter à la rivière jusqu'à une barque, — le trajet était bien visible par un piétinement continu de la prairie. Seulement là s'arrêtaient les derniers indices, l'eau ne répond pas comme la terre quand on l'interroge.

On se sépara donc, en deux escouades : Camille se dirigeant sur Sainte-Maure et se disant que peut-être le mieux serait d'aller tout droit trouver Eulalie et s'en faire un auxiliaire, chose facile, à en croire les termes

de sa lettre. Charmeresse, lui, remonta la rive gauche de la Vienne dans la direction de la Creuse.

A cette heure la rive était déjà déserte et nul renseignement ne pouvait être obtenu des riverains. Mais comme ils venaient de dépasser Noyers, Lucien aperçut un point blanc qui descendait lentement au milieu de la rivière. Sous la clarté des rayons de la lune cette tache lumineuse qui semblait venir à lui directement au fil de l'eau attirait invinciblement son regard.

Sans hésiter, Lucien Charmeresse se lança dans la rivière, et, en deux brasses, atteignit l'épave. C'était une belle rose de Damas dont il se saisit passionnément et qu'il rapporta, tout réconforté, à M. La Guerche. Il avait cueilli lui-même dans l'après-midi une demi-douzaine de ces belles fleurs d'un blanc laiteux que Nicole portait encore le soir à sa ceinture. Evidemment la jeune fille avait dû profiter d'un moment d'inattention de ses ravisseurs pour jeter à l'eau cette rose, qui, dans sa pensée, devait servir à retrouver sa trace.

A partir de cette trouvaille, ils coururent plus rapidement le long de la rive, sûrs d'être dans la bonne voie et cherchant sur les eaux un nouvel indice de la marche du bateau. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au confluent de la Creuse. Là, Charmeresse fit passer tout son monde sur la rive droite. Il était d'instinct porté à croire que Jean-le-Court et Cyrille, si c'étaient bien eux, comme tout semblait l'indiquer, qui eussent exécuté ce coup hardi, devaient avoir choisi leur lieu de retraite dans les sites montagneux des abords de la Brenne au lieu de s'engager

dans les plaines de la Vienne, où leur piste eût été trop facile à trouver.

La preuve ne se fit pas attendre ; à Port-de-Piles se trouvait libre d'obstacle l'embouchure de l'Esvre. Charmeresse en inspecta minutieusement les abords et de nouveau, une rose de Damas accrochée dans les roseaux de la rive lui prouva qu'il était dans la bonne voie.

Aux premières maisons de Civray, il aperçut une yole abandonnée à peine retenue à la rive par une amarre rapidement agrafée à un pieu, sans nœud et comprit qu'ils avaient dû descendre sur ce point.

Son premier soin fut d'inspecter cette embarcation et, muni d'une lanterne sourde, car il avait fait éteindre les torches au sortir du château, pour ne pas être trahi par ces lueurs d'incendie, il regarda s'il ne trouverait pas quelque indice. Sa recherche ne fut pas vaine. Sous la banquette de l'avant, il ramassa un gant déchiré et il ne pouvait s'y tromper, ce gant était bien l'un de ceux dans lequel il avait vu Nicole glisser sa petite main avant de saisir l'anse de son seau aux écrevisses.

Donc ils n'avaient pas perdu la bonne piste et puisque la barque s'était arrêtée là aux abords de Civray, on n'avait pas dû conduire les jeunes filles bien loin. C'était à supposer. D'autant qu'il était à croire qu'il avait fallu les emporter, car elles n'auraient pas suivi de bon gré leur ravisseur.

M. La Guerche, par précaution venait d'inscrire sur son carnet le numéro peint sur le bordage de la yole.

— Nous allons nous partager en trois escouades, lui

dit Lucien; nous aborderons ainsi la colline par la droite, par le centre et par la gauche. Ne nous occupons que des sentiers bien tracés où peuvent passer des hommes portant une femme dans leurs bras. Gravissons cette côte en nous maintenant toujours dans les parties d'ombre afin de n'être pas dénoncés par les rayons intermittents de la lune et montons en observant un rigoureux silence, ce qui nous permettra de surprendre les bruits indicateurs de la marche de nos adversaires et de les rejoindre, car nous avons bien suivi leur trace et ils ne doivent pas avoir sur nous beaucoup d'avance.

Pendant que Charmeresse et M. La Guerche fouillaient avec un désespoir contenu, une rage froide, la colline du dolmen, Camille et M. d'Argental descendaient la Vienne en se livrant aussi passionnément aux mêmes recherches.

Mais nous savons que de ce côté aucun indice révélateur ne devait être découvert. Camille, lorsqu'on eut atteint la station de Sainte-Maure, se demanda de nouveau si la lettre d'Eulalie ne l'autorisait pas à l'aller mettre à l'épreuve. Il s'en ouvrit à Robert d'Argental.

— Qu'en pensez-vous? Que feriez-vous à ma place?

— Le conseil est délicat à donner. Je tiens qu'en pareilles circonstances, on ne doit consulter que son cœur et savoir risquer un peu pour obtenir beaucoup.

— A la bonne heure.

— Mademoiselle Eulalie doit en connaître plus long qu'elle ne dit. Par elle vous devez obtenir des renseignements précis sur le cruel événement de ce soir. Il n'y a donc pas à hésiter. Il faut aller droit au but. Le

salut de mademoiselle Nicole et de mademoiselle Geneviève le commande... D'ailleurs nous sommes en force...

— Oh ! sur ce chapitre je vous arrête. Si je veux obtenir quelque chose de cette femme, il faut que je me présente à elle tout seul. Autrement elle ne parlera pas.

— Vous avez raison, répondit d'Argental, mais vous allez me créer une responsabilité bien grave, si à vous aussi on a voulu tendre un piège. Je tiens donc à me tenir à portée de votre premier appel et il faut me promettre, si vous flairez un danger, de nous donner aussitôt par quelque signal la possibilité d'intervenir...

On était arrivé sur les bords de la Manse, en face de la maison du vieux Gaspard.

Il fut convenu que la petite escouade resterait dissimulée dans les arbres de la rive. Pour le moment tout était silencieux, sombre et d'aspect sinistre. Camille avant de se diriger vers la grille se demanda s'il pourrait se faire entendre et obtenir qu'on lui ouvrît. Mais le piqueur lui fit voir alors un sentier qui gravissait la côte le long du mur d'enceinte et qui devait le conduire à une porte d'usage plus journalier que la grille et située à très peu de distance de l'habitation.

Camille escalada rapidement la côte et arrivé à la porte, chercha d'abord un marteau ou la chaîne d'une cloche pour aviser les gens de la maison de sa présence, mais avant qu'il eût terminé dans l'ombre cette inspection, un guichet s'ouvrit dans la porte et une voix forte demanda :

— Qui est là.

Sans doute on avait entendu le bruit de ses pas sur les graviers du sentier et on était venu au-devant du visiteur.

Camille répondit d'un ton net :

— Je suis le baron de Marcilly, j'ai reçu une lettre de mademoiselle Eulalie, et je désire lui parler.

— Attendez, je vais voir, répondit en grommelant le serviteur qui était derrière la porte.

Mais avant qu'il eût quitté le guichet, un volet du premier étage s'entr'ouvrit et une voix impérative lui cria :

— Ouvre.

Les verrous tirés, le baron se trouva en face de Jacques-le-Rouge qui lui dit brièvement :

— Suivez-moi.

Il le conduisit au vestibule, puis au bas d'un grand escalier vaguement éclairé par un lampe placée dans dans une sorte de niche, et, après lui avoir dit :

— Montez.

Il disparut.

Camille eut tout lieu de croire qu'il était attendu et gravit rapidement les marches.

Alors sur le seuil d'une porte placée en face de l'escalier il aperçut Eulalie, un flambeau à la main, vêtue d'un peignoir flottant en femme qui est surprise au moment de son coucher, les cheveux défaits, ondulant sur ses épaules, affectant un vif étonnement et qui reculant de deux pas dans la chambre, et s'écartant pour lui livrer passage lui dit d'un ton cérémonieux :

— Vous m'excuserez, monsieur le baron, de vous recevoir ainsi, je ne croyais pas à si prompte visite, et, pensant qu'un motif grave a pu seul vous amener chez moi, à cette heure, j'aurais craint de vous faire attendre, fût-ce une minute...

Elle se faisait tout miel, toute déférence, dissimulant sa joie triomphante sous cette fausse modestie.

Camille alla droit au but qui l'amenait.

— Vous l'avez dit, madame, il a fallu un motif grave pour me déterminer à me présenter chez vous aussi brusquement, mais j'ai cru que votre lettre m'autorisait à vous prévenir des faits criminels qui viennent de s'accomplir ce soir au château de Marcilly...

— Des faits criminels! s'écria Eulalie en feignant l'émotion, ah ! je ne l'ai que trop présumé, on a essayé de vous surprendre, de vous frapper; mais vous vous gardiez, heureusement, et peut-être y ai-je pu contribuer, puisque vous voilà sain et sauf! Et, Dieu soit loué! le coup est manqué...

— Non, madame, on n'a rien tenté contre moi, mais contre mes hôtes, et, me fiant aux sentiments que vous m'avez exprimés, je suis accouru vous demander de m'aider à retrouver les personnes qui ont été audacieusement enlevées de chez moi ce soir par des gens que vous devez connaître.

Eulalie recula avec un mouvement de stupeur admirablement joué.

— Enlevées! s'écria Eulalie; qui a-t on enlevé de chez vous? Quoi! ce n'est pas à vous qu'on s'attaque?...

— C'est toujours moi qu'on frappe en s'emparant de deux enfants innocentes, de la vie et de l'honneur desquelles je suis responsable et que j'entends délivrer au prix même de ma vie...

— C'est inouï, inconcevable! mais de grâce expliquez-vous plus complètement...

— Ce soir entre neuf et dix heures, mademoiselle Nicole La Guerche, ma cousine, et mademoiselle Geneviève Rousseau, la pupille de Me Turquoy, ont disparu. C'est un coup de surprise d'une audace sans pareille, dont je ne puis accuser que des personnes qui vous tiennent de fort près et dont vous avez à l'avance désavoué les projets criminels...

— Et plus que jamais je les condamne, autant que vous je les méprise, répondit vivement Eulalie... Ah! les misérables, que ne puis-je les réduire à l'impuissance... Ils ne vivent que pour le mal... Certes le coup vient d'eux... Mais je ne puis comprendre quel profit ils en osent espérer... Quoi déjà tout chargés de crimes, quand la justice est à leurs trousses et qu'ils devraient ne penser qu'à fuir et à se faire oublier... Vraiment c'est de la démence...

— Alors vous devinez, vous pouvez me dire où je les retrouverai, me désigner la cachette...

Eulalie l'interrompit :

— Oui... Je crois savoir où ils ont dû conduire ces jeunes filles... Et je ne puis guère me tromper... Les lieux d'asile ne sont pas si nombreux où ils puissent se croire en sûreté... personne ne se ferait leur complice et

ne prêterait sa maison... On ne les aime pas et beaucoup ont lieu de les maudire...

— De grâce... parlez...

Eulalie secoua la tête.

— Je me suis promis d'être votre alliée et pour vous je ferai cela... mais vraiment ce n'est pas sans un remords... Songez donc, si indignes qu'ils soient de pitié, ce sont mes frères que je vous livre... et c'est une trahison bien lâche... Ah ! certes il faut que ce soit vous qui me le demandiez pour que je trouve dans mon désir de vous servir la force d'une telle résolution...

Elle paraissait réellement en proie à un violent combat avec sa conscience...

Camille crut lui devoir une parole d'encouragement.

— Certes, dit-il, je n'oublierai pas ce que vous aurez fait à ma requête, en cette circonstance.

— Oui, n'est-ce pas ? Et vous me croirez enfin quand je vous affirme qu'il ne faut pas me confondre avec ces malheureux qui vous haïssent...

— Je vous croirai.

— Merci, merci, s'écria Eulalie avec exaltation, en lui prenant la main entre les siennes et en la serrant dans un élan de tendresse très sincère.

Camille n'osa l'en empêcher. Il fallait la faire parler et au plus vite.

— Le temps presse... songez à ce qu'ils peuvent oser.

— C'est vrai, dit Eulalie qui s'était rapprochée de lui grâce à cette pression de main qui semblait l'exalter,

c'est vrai, il faut que vous agissiez vite... et que je vous révèle le secret de leur retraite...

Elle le regarda les yeux dans les yeux, comme pour puiser du courage dans son regard.

Camille, qui la voyait haletante, presque dans ses bras, eut assez de sang-froid pour lui sourire.

— Connaissez-vous la maison du Dolmen? dit-elle enfin.

— La maison du Dolmen! Oui... c'est comme un souvenir vague... après tant d'années d'absence.

— C'est une maison perchée dans les bois sur la colline qui domine le cours de l'Esvre en face de Civray... Pour monter, il faut avoir soin...

Elle s'interrompit brusquement. Et lui posant la main familièrement sur l'épaule.

— Mais non... toutes ces explications ne serviraient de rien... Cette colline garde le secret de ses routes, même le jour et par cette sombre nuit, vous n'y pourriez pas reconnaître mes points de repère... Non, il faut que je vous conduise moi-même... c'est bien plus sûr... Asseyez-vous là... et, dans trois minutes, je serai prête...

Camille sentit qu'elle avait raison, qu'avec elle, on arriverait droit et sans perte de temps à cette maison du Dolmen, et, docilement, il s'assit dans le fauteuil, près duquel elle l'avait amicalement conduit.

Il avait pensé qu'elle allait passer dans une autre pièce pour faire ses préparatifs. Mais il s'aperçut alors qu'il se trouvait dans la chambre à coucher d'Eulalie.

Et sans paraître s'occuper de lui, comme si dans des

circonstances aussi pressantes, il lui eût paru ridicule de s'attarder par de faux scrupules de pudeur, elle commença par se débarrasser du peignoir de soie qui ne l'enveloppait qu'imparfaitement, et vêtue de sa seule chemise de batiste et de ses bas noirs, elle se campa devant la psyché pour relever, tordre ses cheveux d'une longueur et d'une richesse rares et les fixer en casque au-dessus de la tête à l'aide d'un peigne et de quelques épingles. Et certes, elle n'ignorait pas que dans cette pose, avec ses beaux bras nus, sa chemise qui glissait à chaque instant des épaules, laissant à découvert son dos cambré et sa gorge insolente, elle se livrait doublement, par le reflet de la glace, dans tout le relief de sa beauté robuste, mais incontestable, aux regards de Camille, plus surpris qu'ému de cet étalage complaisant.

Mais ce ne fut que l'affaire de quelques minutes. Elle ne voulait pas abuser de la situation, ni paraître avoir conscience de son abandon et après avoir rapidement chaussé de courtes bottes, passé une jupe de drap, endossé, sans s'attarder à mettre un corset, une casaque de velours à côte qui lui moulait étroitement la taille et la poitrine, elle se posa sur les cheveux une toque espagnole piquée d'une plume d'aigle, et, la cravache en main, fort animée par cette provocante et sommaire toilette, les yeux ardents, la bouche souriante, elle vint se placer devant Camille, en lui disant :

— Me voici prête, partons... Je suis à vous.

Il y avait une intention marquée dans la façon dont elle prononça ce : « Je suis à vous. » Et Camille ne put

se dissimuler qu'il aurait une forte rançon à payer, après le service rendu.

— La traite n'est pas bien longue, dit Eulalie, qui avait repris son flambeau et se disposait à descendre l'escalier, mais à l'écurie nous avons deux chevaux tout sellés, vous monterez l'un, Jacques-le-Rouge qui m'est nécessaire, nous accompagnera et je me tiendrai fort bien en croupe derrière vous, si cela vous convient.

Elle parlait haut, en femme qui se croit maîtresse de la situation, exultant au fond du cœur de ce premier succès. N'avait-elle pas amené chez elle, jusque dans sa chambre à coucher, à deux pas de son lit, ce dédaigneux baron qui l'avait presque chassée de chez lui quelques jours plus tôt? Ne l'avait-elle pas mis dans l'obligation de constater qu'elle était belle et de la contempler presque nue? Certes il ne la quitterait pas sans avoir l'esprit troublé par le souvenir de cette scène. Elle savait bien quelle puissance d'attraction, de fascination elle possédait sur l'homme. Et pas plus que les autres il ne saurait se soustraire au désir fauve qu'elle lui avait glissé dans les veines par les yeux. Elle y comptait bien; mais elle le connaissait mal. S'il n'avait pas quitté la place, s'il n'avait pas paru s'offusquer de ses avances et de ses abandons impudents, c'est qu'il s'était promis de rester maître de lui et d'agir en diplomate, pour atteindre le but poursuivi.

Seulement à sa proposition de courir le pays en la prenant en croupe, il se disposait à répondre qu'il avait laissé sur les bords de la Manse, des amis, des serviteurs

qui s'associaient à ses recherches et qu'il ne voulait pas leur fausser compagnie...

Mais il n'en eut pas le temps, car à peine Eulalie, qui était descendue la première, le bras levé et l'éclairant, eut-elle posé le pied sur les dalles du vestibule, qu'un bruit de piétinement, de lutte, accompagné de cris rauques et d'exclamations menaçantes, attira son attention vers le jardin. Inquiète, elle prêta l'oreille, et sans doute devinant le motif de cette bagarre et qui la provoquait, elle poussa un cri de colère et, sans plus s'occuper de Camille, elle franchit le perron et s'élança dans le jardin, où machinalement le baron la suivit à distance.

Le bruit venait de la tourelle de l'aile droite. Là sur le seuil d'une porte basse qui conduisait aux caveaux, Jacques-le-Rouge tenait tête à un homme qu'il avait sans doute surpris en disposition d'enfoncer cette porte, à voir le levier qu'il brandissait tout menaçant et dont il allait se servir comme d'une arme terrible pour abattre l'homme de confiance d'Eulalie, quand celle-ci arriva et se jeta entre eux.

Quel était cet enfonceur de portes? Camille n'allait pas tarder à le savoir.

A l'arrivée d'Eulalie, l'homme baissa son levier et s'adressant à elle :

— Allons, dis à cet imbécile de se retirer et ouvre toi-même de bonne grâce ce caveau, que nous comptions ensemble. Surtout ne discute pas, je suis pressé.

— Vraiment, fit Eulalie, le toisant d'un air narquois

en faisant siffler sa cravache, c'est toi qui fais tout ce tapage. Et que veux-tu chercher dans ce caveau?

— Ne joue pas l'innocente avec moi, cela ne prend pas. Crois-tu donc que j'ignore ce qui s'est passé? Le vieux coquin est mort. Tu l'as fait enfouir aujourd'hui, sans daigner nous inviter à ses funérailles, ni Jean, ni moi. Et tu pensais sans doute que nous te laisserions tranquillement nous dépouiller par peur des gendarmes. Tu as compté sans ton hôte, ma belle. Je ne crains pas de faire de la musique, si tu m'y forces. Oh! je suis bien informé. Je sais que tu as mis la main sur le magot secret du père et qu'avec ce grand daim-là tu as été le placer en sûreté en quelque trou creusé d'avance. Ne nie pas. J'avais chargé quelqu'un de veiller au grain et on a tout vu... C'est ici, dans ce caveau, que la chose est cachée. Or, j'ai besoin d'argent comptant, ma part est là, je la veux.

Camille l'avait deviné dès ses premiers mots : c'était Cyrille qu'il avait là devant les yeux, enfin! Mais il se contint, restant dans l'ombre, écoutant.

— Ta part, riposta Eulalie, elle est toute prête, c'est la justice qui te l'a préparée et si tu ne profites pas des quelques instants de répit qui te restent pour fuir loin d'ici en toute hâte, il se pourrait que tu sois tombé dans une souricière... si j'en crois la note que m'a fait passer Lavarennes.

— En vérité...

— Quant à ce qui est en ce logis et jusqu'à la maison même, tu n'as rien à y prétendre, entends-tu bien, tout

est à moi, le testament du père est formel et inattaquable. Le notaire te le fera savoir... Sur tout le reste des biens patrimoniaux, tu pourras réclamer ce qui te revient, on y fera droit... Mais quant à la quotité disponible, elle est la mienne et bien gagnée et n'espère pas que j'en vais distraire une parcelle pour tes beaux yeux.

— Ah! gueuse! c'est ainsi que tu nous a volés, et tu oses me le dire en face. Tu me parais bien imprudente, en vérité. Il n'y a notaire ni testament qui vaille contre la volonté d'un homme résolu comme moi à se faire justice et je vais d'un coup vous broyer tous les deux, toi et ton valet d'amour, si vous ne me livrez aussitôt passage.

— Crois-tu nous faire peur avec tes allures de tranche-montagne? Je te préviens que la maison est surveillée jour et nuit et que ta présence ici doit être déjà signalée. Tu t'es jeté dans la gueule du loup, mon garçon, et tu réussirais à me dévaliser que tu ne ferais pas vingt pas, au dehors, avec ton butin, sans tomber aux mains de ceux qui te cherchent. C'est le seul bénéfice que tu pourrais tirer de tes violences.

— Tu te trompes, s'écria Cyrille en proie à une exaspération sauvage, j'en tirerai la joie de m'être vengé de toi, drôlesse, et cela vaut son prix.

Et, brandissant son levier comme une massue, il s'élança sur elle...

Mais avant qu'il eût eu le temps de laisser retomber son arme terrible qui visait le crâne d'Eulalie, un choc

irrésistible le jetait de côté et la barre d'acier, arrachée de sa main et lancée en arrière, dégringolait à vingt pas les escaliers du jardin.

C'était Camille qui, sortant de son ombre, venait par son intervention soudaine de sauver la vie à la jeune femme, car Jacques-le-Rouge, qui ne s'attendait pas sans doute à cette agression féroce, était resté à la porte du caveau, en arrière d'Eulalie et trop éloigné pour parer le coup qui la menaçait.

— Misérable lâche! avait crié le jeune baron, en bousculant Cyrille.

Celui-ci avait été rejeté à quelques pas et peu s'en fallait que l'impulsion reçue ne lui fît perdre l'équilibre. Revenu de sa surprise il regarda avec stupéfaction cet inconnu qui s'était permis de porter la main sur lui, se demandant quel pouvait être ce nouveau champion qui prenait si vigoureusement la défense de sa sœur. Il le toisa avec une curiosité haineuse pendant quelques secondes et rapidement la perception lui vint de ce qui avait dû se passer et du succès obtenu par Eulalie.

— Le baron Camille, fit-il en hochant la tête... Déjà...

Alors, sentant son avantage, il se croisa les bras et d'un ton narquois, regardant Eulalie qui d'instinct s'était rapprochée du jeune homme qui venait de la sauver.

— Vous avez de la poigne, monsieur, dit-il, mais je reconnais que j'aurais tort de m'offusquer, c'est le rôle d'un fiancé de défendre son bien le plus cher...

— Un fiancé! répliqua Camille, vous vous méprenez sans doute, et je ne suis pas celui que vous pensez...

— Vous n'êtes pas le baron Camille de Marcilly, allons donc, ne niez pas, sans vous avoir jamais vu, je vous ai, moi, deviné du premier coup d'œil.

— Je ne nie pas certes que je sois le baron de Marcilly, mais...

— Mais c'est la qualification de fiancé que vous n'acceptez pas... J'ai donc parlé trop tôt et révélé avant l'heure la bonne surprise qu'on vous ménage... Mais que diable! En vous trouvant à pareille heure dans le logis de mes pères et si chaud pour prendre la défense de cette friande demoiselle, j'ai dû penser naturellement que les beaux plans de ma chère sœur avaient réussi, que vous étiez tombé tout de go dans ses filets, et que, bien convaincu de ses hautes vertus, vous étiez disposé à poser galamment sur sa tête ce tortil de baronne qu'elle convoite si ardemment.

— Le misérable fourbe!... s'écria Eulalie furieuse et tremblante; de grâce, ne croyez pas un mot de ce qu'il invente pour me perdre dans votre estime.

— Triple sotte, reprit Cyrille, c'est ta cupidité stupide qui m'a forcé de parler et maintenant toutes tes dénégations piteuses n'empêcheront pas ton galant d'avoir compris... Imbécile qui me refuse le viatique dont j'ai besoin... Voilà ton beau tortil en miettes, Le diable sait pourtant que ça m'eût amusé fort de te voir arriver à tes fins, baronne de Marcilly! La riche ven-

geance, je l'eusse voulue comme on souhaite à son ennemi la pire fortune...

— Te tairas-tu, bandit? hurla la jeune femme véritablement prise de rage... Quoi! Jacques, tu ne l'as pas encore saisi à la gorge pour lui faire avaler ses infamies?

Mais Jacques-le-Rouge, sombre et hostile, semblait avoir été plus frappé par les révélations de Cyrille que le baron n'en paraissait surpris.

Exaspérée par cet abandon, Eulalie s'écria :

— C'est donc moi qui le châtierai! le chien enragé...

Et elle s'élança la cravache haute sur Cyrille, qui, se reculant d'un pas, et tendant vers elle son bras armé d'un revolver qu'il avait sournoisement tiré de sa poche et armé dans l'ombre, lui dit :

— Prends-y garde! le chien mord la louve.

Le coup partit, atteignant en plein visage Eulalie, qui, emportée par son élan, n'avait pu se jeter à temps de côté.

Le visage en sang, la mâchoire supérieure fracassée, elle recula en chancelant et vint tomber dans les bras de Camille.

Cyrille se mit à rire, de rage satisfaite...

— Le joli couple!.. fit-il, que la mort vous unisse donc!.. Dernier des Marcilly, voilà mon cadeau de noces!..

Mais cette fois il n'eut pas le temps de presser la détente. Désarmé, soulevé de terre et couché sur un banc où des mains solides le garottèrent, en moins d'une seconde, il était réduit à l'impuissance.

En vain essaya-t-il par une torsion vigoureuse de glisser du banc et de rompre ses cordes, il était trop bien tenu pour y réussir. Et le comprenant, voulant réserver ses forces pour une occasion plus favorable, il se résigna et regarda curieusement ceux qui l'entouraient pour se rendre compte en quelles mains il était tombé.

A l'uniforme d'un garde-chasse il devina les gens de Marcilly; mais alors au milieu d'eux, un jeune homme parut, leur donnant des ordres, et sa vue lui fit faire un soubresaut et pousser une exclamation de dépit.

Il venait de reconnaître Robert d'Argental.

C'était à M. d'Argental, en effet, qu'était dû ce dénouement qui sauvait la vie de Camille.

Voilà ce qui s'était passé :

Lorsque le baron les eût quittés pour se présenter seul chez Eulalie, Robert d'Argental, bien caché sous les saules et les ormes avec les hommes qu'il commandait, avait surveillé tout à la fois la maison et ses abords. Il vit en premier lieu s'éclairer au premier étage la chambre d'Eulalie, mais il était trop éloigné pour distinguer le jeu des ombres dans le cadre des fenêtres.

Il se passa même à ce moment un incident qui détourna san attention. Un homme parut tout à coup qui semblait sortir du mur d'enceinte des jardins. On le vit descendre jusqu'à la Manse et, tirant de l'ombre d'un petit appontement une barque, il alla s'installer au large de la rivière, courant des bordées d'une rive à l'autre, comme s'il se tenait prêt, à quelque signal attendu, à rallier la côte et à embarquer.

Ce manège durait depuis quelques minutes quand des éclats de voix, le bruit d'une discussion violente se firent entendre dans le haut des jardins. Robert d'Argental se demandait si l'on ne pouvait pas franchir le mur sur quelque point ou même forcer la grille qu'il supposait solidement verrouillée. Aussi son étonnement fut-il grand lorsqu'après s'être approché avec d'infinies précautions pour ne pas se laisser voir, à la première pression de sa main, il sentit la grille céder et tourner lentement.

Il appela ses compagnons à voix basse, et sur son ordre ils défilèrent un à un, se courbant dans l'ombre, pour entrer, et, se glissant à travers les allées sinueuses, ils grimpèrent à sa suite les divers étages des jardins.

Ce qu'ils ignoraient c'est que la grille avait été ouverte par Jacques-le-Noir, pour donner accès à Cyrille dont, par haine de Jacques-le-Rouge, il s'était fait le complice.

Quand ils approchèrent de la terrasse, les voix leur parvinrent plus distinctes, plus agressives, et Robert d'Argental accéléra le pas, sentant que le moment d'intervenir était arrivé, mais ils ne purent cependant sauter sur Cyrille qu'après son premier coup de feu, quand déjà Eulalie était tombée dans les bras de Camille, à demi évanouie et grièvement blessée.

— L'a-t-il donc tuée? demanda Robert d'Argental qui tenait encore à la main le revolver dont s'était servi Cyrille.

— Non, je l'espère, répondit Camille qui venait avec l'aide de Jacques-le-Rouge, de déposer la jeune femme sur un canapé de jonc.

— Je ne sais ce qui me tient d'en finir avec ce monstrueux et sinistre personnage, reprit Robert qui dirigeait déjà le canon du revolver sur la tempe de Cyrille.

Mais Camille était accouru, lui retenant le bras.

— Gardez-vous-en bien ! s'écria-t-il, cet homme m'appartient et c'est de ma main seule qu'il doit recevoir son châtiment.

Et s'adressant aux gardes, aux jardiniers et aux piqueurs :

— Il faut que vous me trouviez un moyen de transporter rapidement cet homme à Marcilly, où vous le garderez à vue jusqu'à mon retour.

— Il y a une barque sur la Manse que l'on pourrait emprunter au batelier qui l'occupe.

— Faites au mieux, mais vous me répondez de lui...

Puis, se tournant vers Robert d'Argental :

— Nous, lui dit-il, nous avons un devoir à accomplir sans retard, délivrer Nicole et Geneviève.

— Vous savez où on les retient?

— Oui, grâce à cette malheureuse jeune femme qui allait m'y conduire... C'est à la maison du Dolmen... mais il nous faudrait un guide...

Eulalie, qui s'était ranimée par degrés, se redressa en s'accrochant d'une main nerveuse au dossier du canapé de jardin et, faisant un effort pour parler malgré sa mâchoire brisée, murmura d'une voix rauque, mais intelligible :

— Prenez Jacques-le-Rouge, prenez les chevaux et faites diligence... Allez...

— Mais vous, il vous faut un médecin...

— Soit; Jacques préviendra en passant celui de Sainte-Maure... il est discret... Allez, ne vous inquiétez pas de moi, je suis forte... trop de temps perdu déjà... qui sait ce qui peut arriver?...

A ce moment Cyrille qu'on se disposait à emporter éclata d'un rire insolent.

— Oui dà! Pressez-vous... Le conseil est bon quoique tardif... Pressez-vous, monsieur le galantin... Mais je crois bien que vous arriverez après la consommation des justes noces et trop tard pour empêcher l'alliance de votre noble cousine avec messire Jean-le-Court, à cette heure chef sérénissime des Marcilly de la Brenne... Je lui ai, depuis l'aube, pour lui mettre du cœur au ventre octroyé de nombreuses fioles de vieux rhum, et ce cher frère, je vous en préviens, a le rhum très tendre...

Camille était déjà sur le perron. Irrité de ce cynisme perfide, il cria :

— Enlevez-le, bâillonnez-le. Qu'il se taise!...

— Pas avant de vous avoir fait connaître au moins, hurla Cyrille, le véritable auteur de cet enlèvement, ma chère sœur Eulalie, nous n'avons été que le bras qui exécute...

Mais ce furent paroles perdues pour Camille. Il était déjà loin, courant à l'écurie, précédé de Jacques-le-Rouge, tandis qu'Eulalie, affaiblie par le sang qui s'échappait en abondance de l'horrible blessure qui lui trouait la joue, après avoir vainement tenté de suivre Camille, retom-

bait inerte, évanouie sur le siège où on l'avait étendue.

Pendant que ces dramatiques incidents se passaient à la maison du vieux Gaspard, la colline du dolmen livrait peu à peu ses secrets à Charmeresse et à M. La Guerche. Ils venaient enfin d'apercevoir, se révélant sous les rayons de la lune, les premiers contreforts de roc qui entouraient la terrasse quasi fortifiée de la maison de Cyrille. L'allure défensive de cette construction, le mystère de cette maison close et de ce jardin à l'abandon parurent significatifs à Lucien. Il prit le chemin le plus court, se ruant à travers les broussailles des fossés pour atteindre au chemin de ronde. Il arriva ainsi à un angle du mur dont le ravalement émietté, déchiqueté par le temps, laissait saillir comme autant de pédales les angles solides des meulières. C'était comme une échelle de reliefs et de creux qui rendait l'ascension des plus aisées pour un homme agile et entraîné comme Charmeresse.

Aussi s'élança-t-il allègrement de saillie en saillie, s'agrippant aux pierres supérieures et déjà il tenait le faîte de la muraille, de sa main droite, un dernier élan allait le porter au couronnement quand des bruits de pas et des voix se firent entendre sur la terrasse, et par prudence il attendit quelques secondes prêtant l'oreille.

— Ho! là-bas! la belle gonzesse, criait une voix de gamin, faudrait voir à rappliquer à la turne, et plus vite que ça, ou je cogne.

— Voulez-vous bien me lâcher, misérable garnement! répondit une voix de jeune fille indignée.

Charmeresse avait reconnu les deux interlocuteurs. Aucun doute possible, c'était Geneviève aux prises avec Mistouff. Et d'un bond il fut dans la place.

A dix pas de lui Geneviève se débattait pour échapper au polisson qui s'était accroché à ses jupes d'une main et de l'autre à son chignon. Evidemment il l'avait rattrapée comme elle avait trouvé l'occasion de fuir, et la secouant de toutes ses forces de petit sauvage, le drôle allait la renverser sous lui, tout en criant :

— Hé! je n'te veux point de mal, ma p'tite vaque!

Quand il fut saisi à la nuque par une main de fer qui serra si ferme que ses doigts se détendirent, et un formidable coup de pied dans les reins l'envoya rouler et se plaquer sur le tronc noueux d'un chêne, où il resta pantelant et estomaqué de cette correction imprévue et foudroyante.

Lucien reçut dans ses bras Geneviève, que la secousse avait failli faire tomber à la renverse, et lui dit anxieusement :

— Nicole! — Où est-elle?

— Là, s'écria-t-elle en montrant la maison, venez vite... Moi j'avais pu profiter d'un moment d'inattention et j'allais appeler à l'aide... Heureusement vous voilà... courons vite...

M. La Guerche et plusieurs gardes avaient vu Lucien franchir le mur, entendu le bruit de la petite bagarre et, suivant son exemple, ils escaladaient la muraille. Lucien de loin leur fit signe de le suivre et, sautant sur le perron, il s'engouffra dans le couloir du rez-de-chaussée.

Au bruit de ses pas, d'une salle ouverte d'où partait un vif rayon de lumière, une voix de rogomme cria :

— C'est toi, Mistouff, tu la ramènes, la colombe, accoste, que je la confesse...

Mais, à la vue de Lucien, l'homme poussa un cri d'avertissement qui ressemblait à un aboiement.

— Ouah! Boucle-toi, Jean, v'là des curieux...

C'était Baricand, assis devant une table chargée de bouteilles auxquelles il venait de faire honneur, car ce fut d'un pas mal affermi qu'il voulut se jeter sur Charmeresse pour l'empêcher d'aller plus loin, mais mal lui en prit. D'une violente poussée, le jeune homme l'écartant de son chemin l'envoya rouler sur la table au milieu des fioles et des verres.

En poussant son cri d'alarme Baricand avait tourné la tête du côté d'une porte qui s'ouvrait au fond de la salle. C'était indiquer à Lucien la direction qu'il devait prendre. Il y courut, mais la porte ouverte, il se trouva au seuil d'un escalier intérieur. Et il hésita d'autant moins à s'y élancer qu'en haut un bruit de voix suivi du fracas d'une table renversée lui indiqua de façon certaine que Nicole était là-haut aux prises avec la brute qu'il ne connaissait que trop.

Sans doute, Jean avait entendu et compris l'avis de Baricand, car en face de l'escalier Lucien se trouva devant une porte close, porte solide qu'il eût fallu une hache pour enfoncer. Que se passait-il au delà de cette porte? Le bruit avait cessé. Et aucun rayon de lumière sous le linteau. Mais une fenêtre était voisine, il l'ouvrit

et se trouva sur un balcon qui circulait autour du premier étage.

Par le balcon il devait pouvoir arriver jusqu'à Nicole; par malheur les fenêtres de la pièce où elle devait être enfermée avec Jean semblaient défendues par d'épais volets à barres intérieures. Le premier résista à tous ses efforts, mais le second se disjoignit. Il n'était clos qu'en apparence.

Charmeresse se dit qu'il devait agir avec précision et rapidité. Il s'enveloppa le poing de son mouchoir. Et d'un même mouvement ouvrit le volet, fit sauter le carreau et dégagea l'espagnolette; après quoi, d'un coup de pied, la fenêtre fut grande ouverte et il bondit dans la chambre obscure.

Un cri de joie et de salut répondit à son apparition et Nicole, frémissante, qui se dissimulait dans un angle obscur, vint tomber dans ses bras.

— Je savais bien, murmura-t-elle, que vous me sauveriez...

Elle tenait encore dans sa main crispée un mince stylet à la lame aiguë et triangulaire...

— J'avais trouvé cette arme sur une table dans cette chambre, où l'on m'avait enfermée et, je vous le jure, si ce monstre m'avait touchée, je me serais bien défendue.

Charmeresse, la joie au cœur, la fit passer sur le balcon.

— Pendant que je surveille les mouvements de cette brute, tournez à droite et appelez, on accourra, votre père me suit avec du renfort...

Et vivement il la poussa derrière les volets tandis qu'il s'accroupissait d'un mouvement rapide.

Un coup de feu partit de la pièce, mais la balle lui passa au-dessus de la tête. Il avait prévu le danger à temps.

Jean-le-Court, paralysé un instant par la stupeur que lui avaient causé l'effraction de la fenêtre et l'arrivée de Lucien, avait repris bien vite sa rage meurtrière et voyant devant lui dans la baie lumineuse les silhouettes des deux jeunes gens, il s'était hâté de tirer son revolver de sa poche et de l'armer. Mais Lucien avait l'oreille trop fine pour se laisser ainsi surprendre, et, averti par le déclanchement du cran de sûreté et l'armement du chien, il avait facilement déjoué l'espoir de son ennemi.

En somme, il était inutile de servir de cible à ce misérable, maintenant que Nicole était délivrée; Charmeresse se cantonna derrière le volet pour protéger la retraite de la jeune fille.

Il s'attendait à l'irruption de Jean sur le balcon et se promettait de lui arracher son revolver qui lui pouvait permettre d'atteindre Nicole à distance. Mais, arrêté dans son élan par la table, que mademoiselle La Guerche lui avait jetée dans les jambes, avec la lampe, à sa première tentative, pour l'approcher, et trop gris pour l'enjamber, il tourna sur lui-même et gagna la porte, songeant à surprendre par cette feinte la jeune fille et n'ayant plus qu'une idée dans la cervelle, la tuer pour la punir de lui avoir échappé.

Mais sa main mal assurée ne put ouvrir la porte qu'il

avait refermée derrière lui qu'en tournant et retournant si rageusement la clef dans la serrure que Lucien devina facilement son dessein. Il se tourna aussitôt pour faire signe à Nicole de revenir du côté de la chambre dont il repoussait doucement les volets.

Lucien ne la vit plus... La jeune fille avait déjà couru vers l'escalier croyant avoir le temps de rejoindre son père, si bien que lorsqu'il la croyait encore près de lui, elle se trouvait presque face à face sur le balcon avec Jean-le-Court, plus hideux que jamais, la figure convulsée, l'écume à la bouche et brandissant son revolver, en furieux qui veut tout massacrer.

Instinctivement Nicole se plaqua contre le mur. Jean l'avait bien vue, mais dans son élan il la dépassa et, heurtant la balustrade, il dut pivoter sur lui-même pour revenir sur elle. Ce répit d'une seconde avait suffi à Lucien pour accourir et d'un coup sec administré du tranchant de la main sur le poignet il lui fit lâcher son revolver, et sans lui donner le temps de se reconnaître, il le saisit à la gorge.

Malgré son ivresse, Jean, musclé, comme un taureau, n'était pas un adversaire facile à dompter. Il se débattit comme un diable, cherchant à prendre au corps son adversaire. Lucien, pour le contenir, le renversa sur la balustrade, sans trop calculer son impulsion, si bien que le torse, plus lourd, emporta les courtes jambes et que Jean, dans une culbute rapide, lui échappa des mains et alla s'aplatir comme une masse sur le sol du jardin, où il resta inanimé.

Quand M. La Guerche arriva, sur ces entrefaites, avec les gens du château, Charmeresse était maître du champ de bataille, et il lui ramenait Nicole encore émue et chancelante à la suite de cette série de cruelles émotions. Elle avait été vaillante en face du danger et n'avait pas perdu son sang-froid, mais, deux fois sauvée par Lucien, elle se laissait à cette heure de réaction défaillir entre ses bras, heureuse de sentir son cœur battre tout près du sien.

En accourant, on avait au passage cueilli successivement Baricand et Mistouff, qui cherchaient à fuir. On les avait enfermés les mains liées dans une salle basse. Pour Jean on le releva, et on l'étendit sur un lit du rez-de chaussée, après avoir constaté qu'il n'avait rien de cassé, selon le privilège éternel des ivrognes. On décida qu'il serait gardé à vue jusqu'à l'arrivée des gendarmes, qu'on ferait dès l'aube prévenir par un exprès.

Mais on ne devait pas attendre si longtemps, pour les voir arriver.

En effet, comme Lucien, M. La Guerche et les deux jeunes filles, quittant cette maison maudite, arrivaient à la terrasse des remparts d'où l'on domine le confluent de la Riolle et de l'Esvre, ils entendirent au lointain le galop précipité de plusieurs chevaux et, se doutant que c'était du renfort qui leur arrivait, ils décidèrent qu'il valait mieux attendre les survenants que d'aller au-devant d'eux.

Le jour commençait à poindre et l'on pouvait dis-

tinguer ce qui se passait dans la découverte, au carrefour qui aboutissait au pont de la Riolle.

Ils purent donc s'apercevoir que ce bruit de cavalcade se faisait entendre dans deux directions différentes, à la fois de la route de Sepmes et de celle de Maillé.

De Sepmes venaient à bride abattue trois cavaliers que Charmeresse désigna aussitôt qu'ils parvinrent à la tête du pont, c'étaient Camille, M. d'Argental et Jacques-le-Rouge, très reconnaissable, monté comme il l'était, sur la jument noire d'Eulalie.

L'autre escouade arriva presque en même temps et Camille avait fait halte pour savoir à qui il allait avoir affaire. On vit alors à travers les arbres les galons blancs, les baudriers jaunes des gendarmes et le bruissement d'acier des sabres se fit distinctement entendre.

En tête de la brigade un cavalier parut, la devançant, et tout aussitôt Geneviève poussa un cri joyeux :

— Servien !...

C'est bien lui qu'elle avait deviné, pressenti avant même qu'il parût.

— Allons au-devant d'eux, dit-elle tout impatiente de lui conter ses dangers... et aussi de le gronder pour son absence.

Charmeresse expédia un jeune jardinier bien découplé pour les prévenir et au besoin pour les guider. Le gars partit au pas de course.

— La présence des gendarmes est seule nécessaire ici à cette heure, nous pouvons donc rejoindre Camille

et Servien, qui seraient forcés du reste d'abandonner leurs chevaux pour grimper jusqu'à nous.

La réunion se fit au bas de la colline du dolmen. Servien raconta alors qu'il était revenu dans la nuit à trois heures avec le docteur. Ils avaient été précédés des dépêches du procureur général et devaient trouver à Marcilly la brigade de gendarmerie de Richelieu, mise à la disposition du baron, pour aller chercher dans sa cachette Jean-le-Court.

Et c'était alors seulement qu'il avait appris l'enlèvement de miss Nicole et de Geneviève. Heureusement pour son impatience de courir à leur aide, les gendarmes étaient arrivés à Marcilly avec une ponctualité toute militaire. Le brigadier était précisément celui qui avait perdu ses bottes d'ordonnance dans l'incident des Falunières et il avait conservé une forte dent contre Jean-le-Court.

La pensée qu'il allait pouvoir lui mettre sa large main sur l'épaule lui causait une joie et lui donnait un zèle extraordinaire. Servien n'eut donc pas besoin de les entraîner et ils le suivirent toute la traite sans ménager leurs montures.

Maintenant c'était à eux de terminer la besogne si bien commencée.

— Soyez sans crainte, monsieur le baron, dit le brigadier, le bandit ne m'échappera pas cette fois. Le mandat ordonne de le conduire à la prison de Tours... Il sera bouclé dans la matinée, je m'y engage, nom d'ma botte.

A Civray on retrouva la barque de Baricand qui avait servi à conduire Nicole et Geneviève à la maison du Dolmen. Comme c'était une pièce à conviction, Charmeresse déclara qu'il convenait de la mettre sous séquestre à Marcilly, et tandis que Camille, d'Argental et Servien reprenaient à cheval tous les trois le chemin du château, il y fit embarquer avec lui les deux jeunes filles et M. La Guerche et, saisissant les avirons, il ramena promptement au bercail, favorisé par un courant rapide, les chères brebis sauvées.

Quand on fut réuni, une heure après, dans la salle à manger du château, où le docteur Sauveterre, soucieux de la santé du corps, avait fait préparer un souper qui devait leur permettre à tous de réparer leurs forces, Camille raconta les incidents de sa visite à la maison d'Eulalie, la blessure reçue par cette malheureuse dans la bagarre, et la capture de Cyrille, à cette heure enfermé dans une des salles basses de la tourelle du nord.

— Je vous serai reconnaissant, Sauveterre, dit-il au docteur, si vous pouviez demain pousser votre promenade jusqu'à Sainte-Maure et aller rendre visite à la blessée.

— Certes je le ferai, bien que la dame ne me paraisse pas mériter grand intérêt.

— Peut-être avez-vous raison et jouait-elle, en tout ceci, un double jeu fort hypocrite. J'en ai comme vous le sentiment. Mais maintenant que les voilà tous réduits à l'impuissance, on peut montrer quelque pitié pour

cette malheureuse, bien cruellement punie en somme : si sa blessure, comme je le crains, doit la laisser à jamais défigurée... Je vous préviens seulement, docteur, que, dans l'après-midi, votre présence sera nécessaire au château... indispensable même...

L'accent de Camille, quand il prononça ces derniers mots, fit que chacun se tourna vers lui avec une interrogation sur les lèvres.

— Pourquoi indispensable? demanda Charmeresse, se faisant l'interprète de l'anxiété de tous les assistants. Que prépares-tu donc?

— Est-ce toi qui me le demande? s'écria Camille. Et ne sais-tu pas ce qu'exige l'accomplissement de ma tâche? Penses-tu donc que je n'ai amené ce Cyrille à Marcilly que pour le livrer tranquillement aux gens de police qui le cherchent? Non pas, il est à moi, mes droits sur sa vie priment et dominent ceux de la société. J'ai juré qu'il recevrait de ma main le châtiment de son crime et la mort seule pourrait m'empêcher de tenir ce serment prononcé sur le cadavre adorable de sa victime... Or donc, je suis bien vivant, le coupable ne peut plus m'échapper, si j'attendais au delà de la journée de demain, le parquet viendrait l'arracher à ma justice, c'est donc demain que ma volonté s'accomplira et que je vous veux tous pour témoins de la loyauté du combat.

— Un duel! avec un pareil misérable, un bandit de cette sorte, dit Sauveterre.

— Pensez-vous donc que je veuille l'assassiner?...

— Risquer ta vie d'honnête homme contre ce gibier de bagne, l'enjeu n'est pas égal, reprit Charmeresse.

— Que voulais-tu donc quand tu me reprochais de m'absorber dans ma douleur et d'oublier ce que je devais à la chère morte? Pourquoi m'entraînais-tu à la recherche de ce Cyrille si ce n'était pas pour nous mettre tous les deux, les armes à la main, face à face, sur le terrain!...

— Je le savais infâme, je ne le croyais pas vil au point où on nous l'a révélé.

— Qu'importe? Son ignominie coutumière efface-t-elle son crime? Si je l'estimais voudrais-je le tuer de ma main. J'en appelle au jugement de Dieu, qui va me faire l'instrument de son châtiment, et j'aurais honte de douter de ma force, moi qui me fais le champion de l'honneur et de la vérité.

Charmeresse comprit que rien ne devait triompher de cette résolution. Et il se dit que le mieux était de s'y soumettre de bonne grâce, pour ne pas s'aliéner la confiance du jeune baron.

— Il était de mon devoir, lui dit-il, de te présenter ces objections. Mais je comprends trop qu'elles sont de peu de poids en regard du rôle de justicier que tu t'es imposé. Et je dois bien le reconnaître, à ta place, je n'agirais pas autrement. Tu peux donc compter sur moi, sur nous tous pour t'assister et consacrer ton bon droit par notre présence. Assez longtemps les honnêtes gens se sont fait une sorte de point d'honneur de ne se tuer qu'entre eux. Il est de bon exemple que l'un des

plus purs s'arroge le droit de punir un coquin. Parle donc. Si tu as quelques instructions à nous donner, je suis pour ma part, prêt à agir selon ta volonté.

— Eh bien! je compte sur toi pour aller demain accompagné de Servien, prévenir ce Cyrille de cette rencontre. Nous nous battrons à l'épée, à outrance jusqu'à la mort de l'un des adversaires. A deux heures, vous le ferez monter en voiture et vous le conduirez au Labyrinthe. C'est là, devant la tombe de Marie-Louise, que le combat aura lieu, que justice doit se faire. J'aurai soin de donner des ordres pour que cette partie du parc soit bien gardée. Quand nous y serons rendus, personne au monde ne doit pouvoir y pénétrer pour se jeter en travers de mes résolutions.

— Soit, répondit Charmeresse — qui ne se résignait pas sans un serrement de cœur — à deux heures, nous conduirons Cyrille au Labyrinthe et nous vous mettrons l'épée en main. Et que la force du bon droit triomphe en ta personne.

IV

Le lendemain un peu après midi, deux femmes en noir descendaient de la voiture de Richelieu, aux abords du parc, au croisement des routes de Verneuil et de Rigny. D'après les indications du conducteur elles s'engagèrent sous la haute futaie qui enveloppait du côté du

nord la colline du Labyrinthe, et elles atteignirent assez rapidement la grille encore ouverte.

Quelques minutes plus tard elles eussent trouvé la porte close et toutes les issues sévèrement gardées. Mais Charmeresse avait fixé à une heure seulement le placement des sentinelles, ne voulant pas que les gens du pays pussent se dire dès le matin qu'il allait certainement se passer quelque chose de grave au Labyrinthe.

Les deux femmes gravirent lentement les sentiers qui conduisaient à la vaste terrasse où s'élevait la chapelle commémorative consacrée à Marie-Louise, et quand elles se trouvèrent devant le gracieux portique de ce monument funèbre leur premier mouvement fut de s'agenouiller sur les marches du péristyle.

Elles y restèrent longuement en prière. Puis la plus petite de ces deux femmes, qui se soutenait péniblement à l'aide d'une béquille, crut remarquer en levant la tête que la porte de la chapelle n'était pas close.

Dès le matin en effet Nicole et Geneviève y étaient venues renouveler les fleurs des vases et les bouquets posés au pied de la statue, et Camille lui-même avait passé une longue heure de méditation, au chevet de la chère morte, lui annonçant qu'enfin le jour du châtiment était venu et puisant dans le souvenir de ses cruelles tortures la résolution d'être sans pitié.

— Je veux avant qu'il meure, le traîner ici à deux genoux, sanglant, et qu'il fasse amende honorable devant ta chère image, avait crié Camille, dans son ardeur à venger Marie-Louise.

Et dominé par cette pensée, il avait laissé en partant les portes de la chapelle entr'ouvertes.

Timidement et le cœur oppressé, les jeunes femmes les poussèrent et pénétrèrent dans le monument.

Quand elles se trouvèrent en face de la statue, la bonne Manette ne put contenir son émotion et elle tomba en sanglotant au pied du lit de marbre où elle revoyait cette image si fidèle de sa Maï-Lou.

Elle se rappelait cette veillée douloureuse où Camille, affolé par la beauté sereine de la morte, lui parlait de sa voix la plus tendre, croyant à chaque instant qu'elle allait se réveiller.

Alors la jeune femme qui accompagnait Manette releva son long voile de crêpe et, se penchant sur la statue qu'elle arrosa de ses larmes, elle posa doucement et pieusement ses lèvres sur ce front de marbre.

Si Charmeresse se fût trouvé là, il eût tressailli à coup sûr de surprise et d'émotion, en voyant debout, vivante, sous ses yeux, le modèle même de cette statue qu'il avait, il le savait bien, exécutée d'après un cadavre glacé.

Mais bien vite, il eût compris, en admirant cette prodigieuse ressemblance, que c'était Marie-Anne qu'il trouvait là en prière, pleurant la triste fin de sa sœur jumelle.

C'était Maïa, en effet. La grand'maman Jacquelin était morte quelques semaines après l'arrivée de Manette, et les deux jeunes filles, aussitôt les questions légales réglées, étaient parties de Bayonne pour se rendre à

Richelieu, où Maïa s'installa dans la petite maison de Manette.

Là elles apprirent que Camille avait fait élever au Labyrinthe un monument dont il avait été parlé devant Manette plusieurs fois avant son départ de Marcilly. Et elles résolurent, avant même de faire connaître leur arrivée à M. Turquoy, d'accomplir discrètement ce pieux pèlerinage. Comment auraient-elles pu se douter de ce qui venait de se passer au château et du combat sans merci qui allait avoir lieu presque sous leurs yeux?

Maïa, suivie de Manette, descendit les degrés qui conduisaient à la crypte où le mausolée de marbre blanc qui contenait les restes de Marie-Louise dressait ses lignes blanches sous la lumière de la lampe funéraire. Et de nouveau elle s'agenouilla, rêvant aux heures si douces et si lointaines de son enfance et à cette longue succession d'épreuves qu'elle avait acceptée, elle, avec tant de résignation, de courage et d'apparente gaieté, et que la malheureuse Marie-Louise n'avait pu supporter sans impatience. Alors faisant un triste retour sur elle-même, elle se demanda pourquoi elle avait été à ce point oubliée par Camille que, après cette terrible catastrophe, il n'eût pas même pensé à s'enquérir de ce qu'elle était devenue.

Elle en avait le cœur douloureusement blessé. Était-il donc bien vrai, comme s'en targuait trop souvent Maï-Lou, qu'il eût pour elle une préférence marquée et que cet amour profond que Maïa avait si passionnément et si secrètement nourri depuis des années ne devait obtenir

de lui que de la pitié? Était-ce juste que Marie-Louise, l'emportât sur elle, Marie-Louise que son impatiente jalousie avait fait tomber dans le piège le plus banal et qui, se sentant désormais indigne d'être aimée, s'était résolument punie de son égarement? Mais, aux yeux de Camille, la faute avait été rachetée par la grandeur de l'expiation et tout son cœur semblait rester à la coupable même par delà le tombeau.

Marie-Anne se dit qu'elle quitterait Richelieu sans le voir. Elle eût trop souffert d'une entrevue qui lui eût démontré à quel point elle comptait peu dans sa vie... Et c'était bien certain qu'elle n'avait plus de place dans son cœur, puisqu'au lendemain de la mort de Maï-Lou son premier cri de douleur, son premier appel à la consolation n'avaient pas été pour elle... Et ce n'était pas seulement sur la vie perdue de Maï-Lou, mais aussi sur sa vie manquée à elle qu'elle versait des larmes amères, accoudée sur le mausolée.

Tout à coup un bruit de pas la fit tressaillir. On marchait, on parlait aux abords de la chapelle. Manette eut un mouvement pour gravir l'escalier de la crypte, mais du geste Maïa la retint. Elle ne voulait pas se montrer, se faire reconnaître, et déjà elle regrettait sa démarche si naturelle, si légitime. La veille, à Richelieu, on ignorait encore le retour de Camille au château. On le croyait à Paris. Et c'est ce qui l'avait déterminée à venir. Elle voulait maintenant attendre un instant favorable pour disparaître...

Les voix s'élevaient. On causait avec animation sur le

terre-plein. Puis un grand silence se fit, qui lui permit au bout de quelques secondes de distinguer du côté de l'avenue qui débouchait au Labyrinthe le bruit cadencé d'une troupe en marche. Que signifiait cet appareil quasi-militaire? Qu'allait-il se passer? Elle eut une vague inquiétude, comme le pressentiment de quelque chose de sinistre, et une sorte de curiosité anxieuse la mordit au cœur.

Elle se pencha vers Manette.

— On n'a pas pénétré dans la chapelle, lui dit-elle à voix basse, et il me semble qu'on ne marche plus aussi près... Peut-être avec précaution pourrions-nous voir ce qui se passe sans être aperçues... Peut-être même, si l'attention est ailleurs, nous glisser au dehors et nous dissimuler dans le bois de sapins...

Manette était fort inquiète... Elle avait reconnu la voix de Servien.

A pas mesurés, elles montèrent les marches, sortirent du caveau et purent sans éveiller l'attention arriver jusqu'au seuil de la chapelle. Et de ce point qui dominait le plateau, postées derrière les vantaux de la porte, elles restèrent tremblantes d'émotion à la vue de ce qui se préparait.

A quelques pas devant le monument au milieu de la clairière, Camille, ayant près de lui Charmeresse et Sauveterre, enlevait son veston, son gilet, qu'il jetait à terre à quelques pas, dénouait sa cravate et prenant une épée de la main de Servien, l'assujettissait solidement en nouant un foulard de soie rouge autour de son poi-

gnet. Puis après en avoir essayé la pointe et fait plier la lame, il faisait trois pas en avant dans la clairière et attendait.

En face de lui dans un cercle de gardes en armes, Cyrille faisait les mêmes préparatifs et saisissait avec une hâte fiévreuse l'épée que lui tendait Servien qui devait avec M. d'Argental rester à ses côtés et l'assister comme témoin.

Lorsqu'on était venu lui annoncer le matin la résolution prise par Camille, il avait été plus satisfait que surpris. Il s'attendait à ce dénouement, puisqu'on n'avait pas jugé à propos de le livrer à la justice. Mais avec son arrogance habituelle il avait déclaré qu'il n'accepterait cette rencontre qu'à la condition que si l'issue du combat lui était favorable, on le laisserait libre de s'éloigner et de se soustraire aux recherches du parquet.

Et pour se conformer à la volonté de Camille, cette promesse lui avait été faite. Alors, très fier de son adresse et confiant dans ses ressources de spadassin, il s'était cru sûr de triompher de son adversaire et c'est très allègrement, après avoir fait honneur au copieux déjeuner qu'on lui avait servi, qu'il était monté dans la voiture qui devait l'amener au Labyrinthe.

Charmeresse s'était placé, la canne à la main, au milieu du champ :

— Allez, messieurs ! dit-il en levant sa canne.

Et d'un pas résolu tous deux marchèrent l'un vers l'autre et les épées se froissèrent.

Maïa avait le cœur serré et sa main se crispait dans

les arabesques de bronze de la porte. En voyant les préparatifs de ce combat elle avait tout deviné. C'était pour sa sœur que Camille était là l'épée en main, c'était pour punir l'infâme qui l'avait perdue qu'il jouait ainsi sa vie.

Les adversaires avaient eu le temps de se tâter et Cyrille commençait à sentir diminuer sa belle confiance. Il croyait être maître de conduire l'engagement à sa guise et pouvoir choisir à son aise le moment où il frapperait le coup décisif. Mais tout au contraire, il se vit presque aussitôt contraint à la défensive et toutes ses feintes trouvant parade devant le jeu net, rapide et solide de Camille, il perdit quelque peu de son sang-froid et de son envie de railler; il ne put même échapper à un coup direct lancé à fond au moment où il s'y attendait le moins, qu'en rompant à la hâte. Ce qui n'empêcha qu'il ne fût touché à l'épaule.

Cette piqûre l'irrita jusqu'à la rage et pour troubler son adversaire, il se mit à bondir et à sauter à l'italienne, croyant l'éblouir et lui causer quelque indécision dont il pourrait profiter; mais ce fut au contraire lui qui se découvrit une seconde et une sensation de froid lui fit comprendre que l'épée de Camille venait de lui tailler une double boutonnière au-dessus de la hanche droite.

D'un bond il se replia, perdant le contact de l'épée, et toujours suivi par Camille, il fit un quart de conversion qui les rapprocha de la chapelle. Et, dans sa colère, il ne s'aperçut pas qu'il allait se trouver dans une situation où il ne pourrait rompre sans se faire aussitôt

acculer au monument qu'il allait avoir derrière lui. Il ne se rendait même pas compte que dans sa poursuite faite avec précision, Camille l'avait amené là très habilement; car c'était là, à cette place, sur le seuil du monument funèbre, qu'il avait le désir de lui donner le coup suprême.

Maïa cachée par la porte avait alors Camille juste en face d'elle et son cœur battait bien violemment dans sa poitrine en le contemplant dans le feu de l'action. Il était vraiment beau ainsi, avec sa noble tête respirant la fierté; il resplendissait comme un héros de justice, enlaçant son adversaire du scintillement de son épée, toujours droit et l'œil terrible, il lui paraissait invincible et sûre de son triomphe, elle eut moins peur.

Camille, voyant enfin Cyrille presque dans l'axe de la porte, le serra au plus près. Une première fois le petit-fils de Spartacus voulut rompre, mais son talon heurta la pierre du premier degré et il comprit son désavantage. La sueur lui coulait du front, le sentiment de son infériorité lui donnait un frisson, et il avait dans le bras des épreintes qui diminuaient sa force de résistance.

Il crut le moment venu d'user d'une de ses bottes familières et d'un violent coup de fouet écartant l'épée de son adversaire, il se fendit sur lui à fond, mais ce coup droit, rapidement paré, avant qu'il eût pu se replier, Camille de haut en bas lui plongeait jusqu'à la garde sa lame dans la poitrine. Cyrille sembla cloué si bien sur place que chacun le crut mort.

Par un mouvement involontaire, Maïa oubliant sa

résolution fit un pas en avant et se trouva sur le seuil de la chapelle, exposée aux regards de tous. Camille poussa un crie de folie et de joie :

— Marie!...

La réflexion lui vint. Le jour se faisait dans son esprit. Au premier moment il avait cru voir se dresser devant ses yeux le spectre de Marie-Louise dans ses longs voiles funèbres. Mais sa folie était guérie et un remords le prit au cœur d'avoir oublié si longtemps cette amie dont la tendresse lui était bien connue, cette moitié de son âme, seule digne de lui rendre le bonheur et l'amour...

Et se reprenant :

— Marie-Anne, Maïa! cria-t-il en s'élançant, tandis que la jeune fille brisée par tant d'émotion était forcée de s'appuyer sur l'épaule de Manette pour ne pas tomber, et lui souriait, reconquise et vaincue, les larmes aux yeux.

Mais il ne put arriver jusqu'à elle; comme il mettait le pied sur la première marche, Cyrille, se redressant sur la main gauche d'un effort violent, usait de ses dernières forces nerveuses pour lui enfoncer son épée dans le ventre et retombait l'écume à la bouche, bien mort cette fois.

Maïa avait poussé un cri désespéré. Elle vint tomber à genoux auprès de Camille que Lucien avait reçu dans ses bras :

— Ah! malheureuse! maudite que je suis! C'est moi qui l'ai tué!

Camille avait les yeux fermés, la face pâle, il s'était évanoui sur le coup. Sauveterre se hâta de vérifier la situation de la blessure. Tous anxieux l'entouraient.

Après un rapide examen, le docteur releva la tête et cria aux amis, aux serviteurs dont les visages étaient décomposés par la crainte :

— J'en réponds, rassurez-vous. La blessure est grave, mais non mortelle. Le fer, mal dirigé, a glissé entre les côtes et n'a pu atteindre la pointe du cœur. Nous le sauverons, mon enfant, dit-il à Maïa, nous le sauverons et vous m'y aiderez.

ÉPILOGUE

Marie-Anne veilla nuit et jour le blessé pendant plusieurs semaines. En vain quand il fut hors de danger voulut-elle se retirer, ni Charmeresse, ni M. Turquoy, non plus que Nicole ne le permirent. Son absence d'ailleurs elle le comprit eût causé un cruel déplaisir à Camille. Et dès que ses forces lui furent revenues, il n'eut pas de peine à vaincre ses derniers scrupules et à lui faire comprendre qu'ils s'appartenaient pour jamais tous les deux.

Au mois de janvier qui suivit, Me Turquoy eut fort à faire. Il dut dresser trois contrats de mariage. Et selon la volonté de Camille, les trois unions durent être consacrées et bénies en même temps à la mairie de Marcilly et à la chapelle du château. Ce fut une grande fête pour tout le pays. Chacun voulut admirer le charme et la beauté des nouvelles mariées, de la très belle baronne de Marcilly, de la séduisante madame Charmeresse, de la jolie madame Laurence.

Le soir un magnifique feu d'artifice illumina les pelouses et les charmilles du château.

A la même heure les habitants de Sainte-Maure apercevaient au faubourg de la Manse une immense lueur rouge. On courut porter secours, bien que la maison qui flambait fût malfamée. Mais quand on arriva les toits s'effondraient et le brasier garda ses secrets.

On affirma que mademoiselle Eulalie qui vivait là atrocement défigurée, avec les deux Jacques et qui les poussait journellement à s'entre-tuer, avait de sa propre main mis le feu au château. Mais on ne put jamais prouver le fait.

Jean-le-Court condamné à mort par le jury de Tours, avait vu sa peine commuée, mais il mourut pendant la traversée, sur le bateau transport qui le conduisait à la Nouvelle-Calédonie.

Après eux la famille des Toucheboeuf se trouvait éteinte et l'on racontait que par son testament Eulalie avait légué tous ses biens à partager entre les veuves des braconniers du département et les veuves des gardes, leurs victimes.

FIN

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.



